« *Economix* est un livre hors norme. S'il avait existé à l'époque, certains banquiers n'auraient pas osé vendre autant de crédits à risque. »
LE MONDE

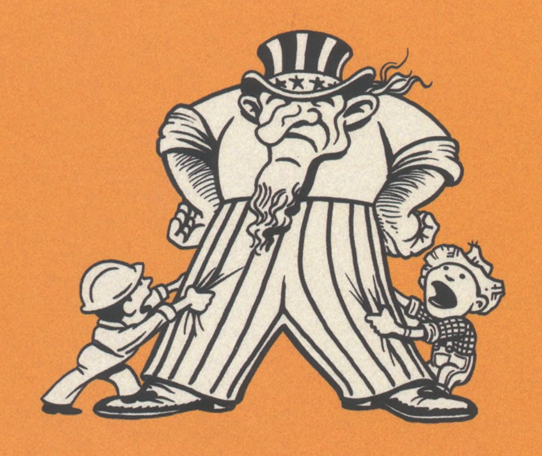


MICHAEL GOODWIN • ILLUSTRATIONS DE DAN E. BURR

ECONOMIX

LA PREMIÈRE HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE EN BD

LES ARÈNES



De la naissance du capitalisme
à la crise financière de 2008,
Economix nous raconte pour
la première fois en BD l'histoire
de l'économie mondiale.

D'où vient la dette ? Peut-on retrouver
la croissance ? Le plein emploi ?
Est-ce que l'on vit mieux que
nos grands-parents ? Pourquoi
la crise ? Pourquoi le mouvement
Occupy Wall Street ?

Cette BD/document d'un nouveau genre
explore trois siècles de pratiques économiques.
Elle raconte la mondialisation,
les grands penseurs, les impasses
et les rebonds, l'impact des guerres,
des changements climatiques
ou des pénuries de ressources.

Clair et pédagogique, tout en images,
avec l'humour en prime, *Economix*
est indispensable dans toutes les
bibliothèques. Comprendre l'économie,
c'est maîtriser notre destin.



ECONOMIX

LA PREMIÈRE HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE EN BD

MICHAEL GOODWIN & DAN E. BURR

AVANT-PROPOS DAVID BACH
INTRODUCTION JOEL BAKAN

TRADUCTION DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
HÉLÈNE DAUNIOL-REMAUD

LES ARÈNES

DIRECTION ÉDITORIALE Jean-Baptiste Bourrat
COORDINATION ÉDITORIALE Aleth Stroebel
LETTRAGE Céline Merrien
COUVERTURE Philippe Ghielmetti
MISE EN PAGES Chloé Laforest
RÉVISION DES TEXTES Eugénie Pascal, Olivier Berruyer
PHOTOGRAVURE Taïga Media, Paris

Achevé d'imprimer en France par la Nouvelle Imprimerie Laballery en juillet 2013

ISBN : 978-2-35204-243-3
N° d'impression : 306224
Dépôt légal : juillet 2013

ÉDITIONS DES ARÈNES
27, rue Jacob 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
arenes@arenes.fr

Economix se prolonge sur le site www.arenes.fr

SOMMAIRE



AVANT-PROPOS

Installé dans le salon vert de l'émission *Today Show*, dans les locaux de la chaîne NBC à New York, alors que je me préparais à passer pour présenter mon nouveau livre *Debt Free for Life*, j'ai rencontré Charles Kochman, directeur éditorial des éditions Abrams ComicArts. Charlie m'a demandé si j'accepterais de faire la critique d'un nouveau livre qu'ils allaient faire paraître intitulé *Economix*, par Michael Goodwin.
Ma première pensée a été, “Une bande dessinée sur l'économie – ça a l'air sympa. Mais est-ce sérieux ?” Comment peut-on bien prendre un sujet aussi compliqué que l'histoire des sciences économiques et l'expliquer graphiquement ? D'ailleurs, peut-on vraiment rendre un traité sur l'histoire de l'économie assez facile et intéressant pour que les gens veuillent le lire ?

Pendant que je réfléchissais à tout ça, j'ai rencontré un autre invité du *Today Show*, Jeff Kinney, auteur de la série *Journal d'un dégonflé*, également publiée par Abrams. Les livres de Kinney avaient à eux seuls amené mon fils de sept ans, Jack, à *aimer* lire. J'ai pris une photo avec Jeff, je lui ai demandé un autographe pour mon fils, et c'est alors que ça m'a frappé : *Economix* allait peut-être révolutionner la manière de présenter l'économie. Si on pouvait écrire un livre qui explique l'histoire de l'économie et rende cette information accessible, cela profiterait à des millions de gens ! Plus je pensais à ça, plus j'acquérais la certitude qu'*Economix* pouvait, pour le moins, aider des dizaines de millions de personnes. J'ai quitté le Today Show toujours sceptique mais intéressé et curieux de voir un tel livre.

Deux semaines plus tard, Abrams a fait parvenir *Economix* à mon bureau. J'avais prévu de le feuilleter, puis d'y revenir plus tard. En trois heures, j'ai lu tout le livre d'un bout à l'autre. Tout ce que je peux dire, c'est que j'aurais aimé avoir ce livre vingt-cinq ans plus tôt quand j'étais au lycée. C'était tout simplement phénoménal !

Economix réussit ce que je n'ai jamais vu réussi avant : il analyse l'histoire de l'économie mondiale en un ouvrage concis, facile et intéressant. Regardons les choses en face : même si on *aime* les sciences économiques comme moi, et qu'on étudie cette matière, elle peut être difficile et souvent rébarbative. *Economix* n'est pas rébarbatif ; c'est tout à fait l'inverse. Ça permet d'ouvrir les yeux, c'est passionnant et puissamment instructif – et, le plus important, c'est une lecture fantastique, rapide et amusante.

Economix permet aussi de gagner du temps : on pourrait lire dix livres sur la question et ne pas récolter autant d'information. Michael Goodwin a fait une étude exhaustive de l'histoire de l'économie puis l'a superbement résumée et expliquée. Ajoutez à cela Dan Burr, qui a accompli un incroyable travail d'illustration, et vous obtenez un cours intensif extrêmement drôle sur l'histoire de l'économie. C'est presque injuste, quand je pense à la chance qu'ont les jeunes gens d'avoir ce livre entre les mains. Vous tirerez profit de cette lecture sans toute la peine et la souffrance que nous avons dû, nous autres, supporter pour apprendre cette matière. Je suis jaloux. Mais je suis aussi véritablement heureux et honoré de partager ce livre et d'en écrire l'avant-propos.

Je peux vous assurer que je demanderai à mes deux jeunes garçons, Jack et James, de lire ce livre. J'ai suivi de nombreux cours de

sciences économiques et étudié la finance privée pendant plus de deux décennies, et je n'ai tout simplement jamais vu l'histoire des sciences économiques si bien expliquée. Mes fils auront une longueur d'avance sur leurs amis en lisant ce livre et en comprenant à quel point les retombées économiques les affectent, et les forces économiques modèlent l'histoire et auront des répercussions sur leur avenir.

Avec la récente récession, nous avons appris que l'économie nous affecte tous. Ce qui se passe en Grèce en 2012 affecte les petites entreprises et la bourse des États-Unis… Mais pourquoi ? La Réserve fédérale déclare que les taux d'intérêt demeureront bas jusqu'en 2014, mais quelle influence cela peut-il avoir sur notre déficit, notre croissance d'emploi, le secteur du bâtiment, etc. ? Comment la crise des prêts immobiliers s'est-elle réellement déroulée ? Pourquoi Lehman Brothers a-t-il fait faillite ? Chaque année, chaque mois, chaque jour, il arrive dans l'économie quelque chose qui nous touche. Il est essentiel que la majorité des gens comprennent les bases du fonctionnement de l'économie de façon à ce que la majorité des gens puissent y répondre par des contributions et des actions intelligentes.

Aujourd'hui, c'est simple, trop de discours économiques sont politiquement biaisés et influencés par les médias. Nous avons besoin d'un débat réfléchi sur ce qui a fait ses preuves et ce qui a échoué par le passé. Beaucoup de gens ont besoin de cette information – et désormais, beaucoup de gens peuvent y accéder.

L'économie est importante. Cette idée n'est pas un slogan politique mais plutôt une ligne de conduite de bien-être financier. J'ai toujours dit que la première économie dont on doit s'inquiéter et à laquelle on doit s'intéresser est la sienne propre. Mais la réalité est que l'on doit comprendre comment l'économie a fonctionné par le passé et comment elle fonctionne aujourd'hui. Plus on comprend l'économie, mieux on gère sa propre économie – et je crois qu'*Economix* peut aider les gens à y parvenir.

J'ai sincèrement aimé ce livre, et j'ai l'intention de le passer à tous ceux qui voudront y puiser de l'information. La lecture de ce livre doit être demandée dans les facs et les lycées – mais le meilleur lieu où commencer à éduquer nos jeunes gens, c'est le foyer. Alors achetez ce livre, lisez-le et partagez-le avec votre famille. Rendez votre économie plus claire et plus forte – parce que c'est possible –, et que l'histoire le prouve.

Vivez et finissez riches,

DAVID BACH

David Bach est le fondateur de FinishRich.com et l'auteur de neuf bestsellers selon le *New York Times*, dont *Debt Free for Life ; The Automatic Millionnaire* et *Start Late, Finish Rich.*

INTRODUCTION

“Nous sommes citoyens d’une démocratie”, nous dit le personnage de BD Michael Goodwin dans les premières pages d’*Economix.* “La plupart des sujets à propos desquels nous votons relèvent de l’économie. C’est notre responsabilité de comprendre ce pour quoi nous votons.” *Economix* vous aidera à comprendre.
Ce livre vous permettra de saisir le tableau d’ensemble autant que les petits détails des sciences économiques. Ce livre vous fera rire. Il s’agit, après tout, d’une bande dessinée, et une grande part de sa maestria se trouve dans sa manière de faire vivre, par des illustrations intelligentes, drôles et attachantes, une série d’idées et de thèses plutôt compliquées et difficiles.
Avec *Economix,* Goodwin a réussi ce qui était apparemment impossible : il a rendu les sciences économiques compréhensibles et amusantes.

Mais *Economix* est plus qu’un simple exposé divertissant. C’est un véritable cours. Goodwin expose qu’au moins depuis les travaux de David Ricardo, un économiste du XIXe siècle (“Sans doute le plus important des hommes dont personne n’a jamais entendu parler”), les sciences économiques dominantes, avec leur foi inébranlable dans les libres marchés, reflètent et servent les intérêts partiaux de la richesse et du pouvoir, tout en étant présentées au public comme la vérité universelle.

Aujourd’hui, ce message est essentiel pour nous. À la fin des années 1970, la plupart des économistes et des hommes qui faisaient la politique partageaient l’idée que les marchés devaient être plus libres et les gouvernements, plus petits. Margaret Thatcher et Ronald Reagan accédèrent au pouvoir en se fondant sur cette notion, et tous deux assouplirent notoirement les réglementations, sacrifièrent et privatisèrent les services publics, réduisirent les impôts des corporations et bradèrent la souveraineté économique au nom du “libre-échange”.

Ces mesures étaient nécessaires, dirent-ils au public, parce que, selon la logique des sciences économiques dominantes, les libres marchés étaient la voie la plus sûre vers la prospérité. Sans interférence des gouvernements, sous la forme de réglementations, d’impôts et de dépenses, la justification fut (et est toujours) que les marchés ajusteraient les prix, les salaires, l’emploi et la production de la manière la plus efficace et la plus avantageuse socialement, et qu’ils rendraient la vie meilleure pour tout le monde.

Pourtant, comme Goodwin le montre, les promesses des économistes furent, et continuent d’être, profondément contredites par les faits. Au cours des trente dernières années, beaucoup de gens se sont appauvris ; la classe moyenne s’est effondrée ; la dette

souveraine, incluant celle des États-Unis, a explosé ; les travailleurs ont perdu leurs avantages et leur pouvoir de négociation, sans parler de leurs emplois (désormais principale source d'exportation de l'Amérique) ; le réchauffement mondial et la dégradation environnementale ont atteint des seuils critiques ; les corporations sont devenues corrompues, criminelles et dysfonctionnelles (vous vous souvenez d'Enron et de l'effondrement de Wall Street en 2008 ?) ; les institutions et les infrastructures publiques – probablement la démocratie elle-même – se sont détériorées ; et les valeurs intangibles de la communauté ont succombé à l'hyper-consumérisme.

En résumé, nous subissons aujourd'hui, de nouveau, les effets douloureux de l'illusion économique. Voilà pourquoi *Economix*, un puissant antidote à cette illusion, est un livre si actuel et si important. Lisez *Economix*. Vous vous instruirez. Vous l'apprécierez. Faites-le lire autour de vous. Et ne soyez pas surpris s'il devient un jour la première bande dessinée à valoir à son auteur le prix Nobel de sciences économiques.

JOEL BAKAN

Joel Bakan est professeur de droit à l'Université de British Columbia et l'auteur de *The Corporation : The Pathological Pursuit of Profit and Power.*

PRÉFACE

Tout le monde se pose des questions sur l'économie.

POURQUOI JE NE VIS PAS AUSSI BIEN QUE MES PARENTS ?

AURAI-JE ENCORE UN TRAVAIL L'ANNÉE PROCHAINE ?

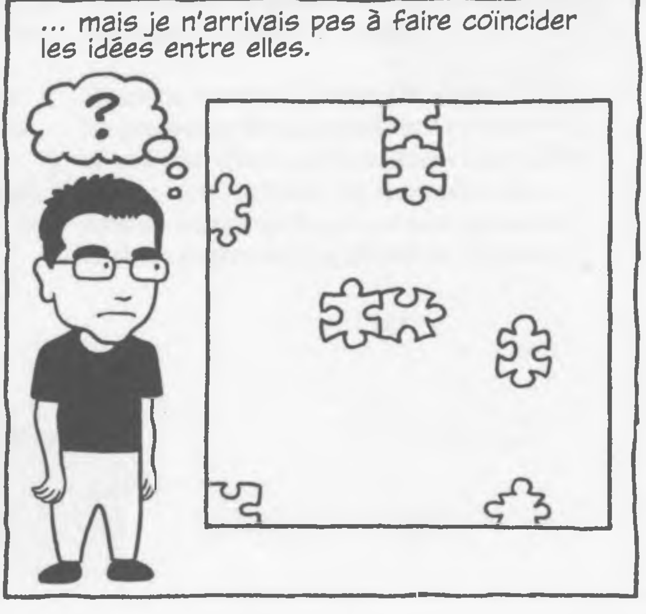
QU'ADVIENDRA-T-IL DE MES ENFANTS ?

DE NOTRE MONDE ?

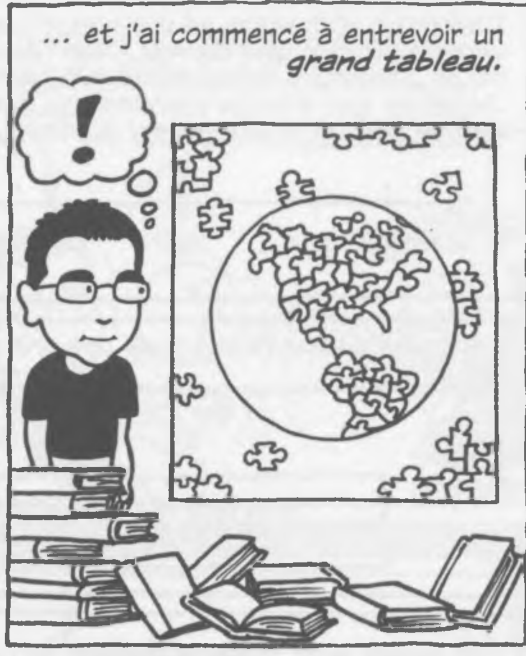
L'AUTEUR

ET SI LES SPÉCIALISTES SONT PERPLEXES, COMMENT POUVONS-NOUS COMPRENDRE CE QUI SE PASSE ?






JE SUIS ALORS REVENU AUX **SOURCES ORIGINELLES** : LES GRANDS ÉCONOMISTES...
ADAM SMITH
THOMAS MALTHUS
DAVID RICARDO
FRIEDRICH ENGELS
ALFRED MARSHALL
JOHN MAYNARD KEYNES
KARL MARX


... et j'ai commencé à entrevoir un **grand tableau.**
!


Si le tableau était compliqué dans son ensemble, aucune de ses parties n'était difficile à comprendre.
LES GENS DOIVENT **SAVOIR** ÇA !


Je voyais bien que toute cette information formait une histoire. J'ai donc décidé d'en écrire une, sous la forme la plus accessible que je connaisse : la BD.


OUI, NOUS **POUVONS** COMPRENDRE L'HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE, ET IL N'A JAMAIS ÉTÉ AUSSI IMPORTANT QUE NOUS LE FASSIONS. NOUS AVONS TROP LONGTEMPS LAISSÉ LES AUTRES LA COMPRENDRE POUR NOUS ; C'EST POURQUOI NOUS SOMMES DANS CETTE PANADE.
Nous sommes citoyens d'une démocratie. La plupart des sujets à propos desquels nous votons relèvent de **l'économie**. C'est notre **responsabilité** de comprendre ce pour quoi nous votons.

L'adoption d'un point de vue historique signifie que ce livre ***n'est pas*** une simple version BD d'un *Que sais-je ?* sur l'économie. Au lieu de partir des principes de base et de construire logiquement sur ceux-ci, je mettrai l'accent sur l'***Histoire***. Je pense que nous ne pouvons pas comprendre ***où*** nous nous trouvons si nous ne savons pas comment nous y sommes ***arrivés***.

1200 1300 1400 1500 1600 1700 1800 1900 2000

Cependant, nous ne suivrons pas une stricte chronologie.

PARFOIS, NOUS FERONS DES SAUTS TEMPORELS AFIN DE PRÉSERVER LA COHÉRENCE DE CHAQUE SUJET.

Ces sujets sont souvent ***exclus*** de l'analyse économique pure. Mais en réalité, tout affecte l'économie, et l'économie affecte tout.

POLITIQUE ÉTRANGÈRE

SCIENCE ENVIRONNEMENTALE

PSYCHOLOGIE

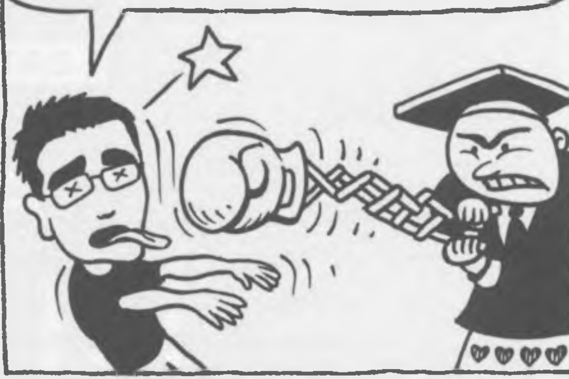
HISTOIRE MILITAIRE

EN PREMIER LIEU, LE ***POUVOIR***. ESSAYER D'EXPLIQUER L'ÉCONOMIE SANS MENTIONNER LE POUVOIR REVIENT À ESSAYER D'EXPLIQUER LA ***POLITIQUE*** SANS MENTIONNER L'***ARGENT***.



Rien de tout cela n'est nouveau pour les économistes. L'économie moderne est plus large et plus diverse qu'on ne le pense. La plupart des thématiques de ce livre, même les critiques de l'économie, ont été inventées par des économistes. (Vous pouvez consulter mes sources page 295 et sur www.economixcomix.com.)







D'AILLEURS, ***TOUT*** LIVRE SUR L'ÉCONOMIE PRÉSENTE LE POINT DE VUE PERSONNEL DE QUELQU'UN. ALORS NE PRENEZ PAS CE LIVRE - NI AUCUN AUTRE - POUR PAROLE D'ÉVANGILE. SI UN PROPOS SEMBLE ***ERRONÉ***, RIEN N'EST PLUS FACILE QUE DE VÉRIFIER LES FAITS, DE TROUVER D'AUTRES OPINIONS, OU DE RÉFLÉCHIR AUX CHOSES PAR SOI-MÊME.



Par où commencer ? Eh bien, tout le monde s'accorde à dire que nous vivons dans une économie ***capitaliste***, alors revenons quelques siècles en arrière et examinons le ***capitalisme***.

Tout individu s'ingénue continuellement à trouver l'emploi le plus avantageux pour tout capital quel qu'il soit dont il peut disposer. C'est son propre avantage, en effet, et non celui de la société, qu'il a en vue. Mais l'étude de son propre avantage l'amène naturellement, ou plutôt nécessairement, à préférer l'emploi qui est le plus avantageux pour la société.

Adam Smith, *La Richesse des nations* (1776)

CHAPITRE 1

LA MAIN INVISIBLE

(Du passé lointain à 1820)

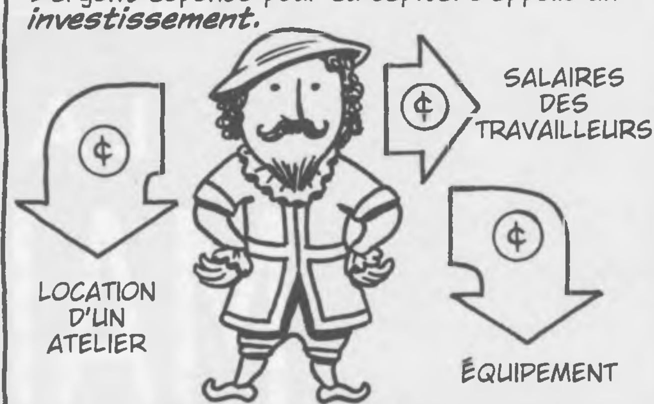


CAPITAL, CAPITALISTES ET CAPITALISME

Le capital est constitué des moyens de production. Le mot désigne souvent les biens capitaux, c'est-à-dire les choses que nous fabriquons, non parce que nous les voulons en elles-mêmes, mais parce qu'elles nous aident à fabriquer les choses que nous voulons vraiment.

USINES
NAVIRES MARCHANDS
OUTILS
GRAINS
TOURS DE POTIER
CHARRUES
ETC.

Le capital désigne également l'argent que nous dépensons pour acheter ou louer un emplacement, un travail et des biens capitaux afin de commencer à fabriquer quelque chose. L'argent dépensé pour du capital s'appelle un ***investissement.***



Le but de l'investissement est de vendre votre produit pour ***plus*** que vous n'y avez investi et d'en tirer un ***profit***.

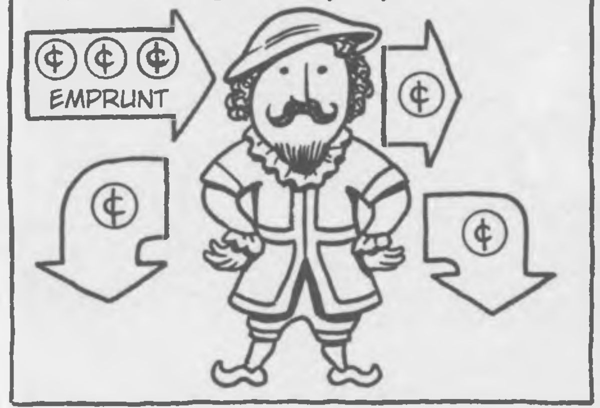
IL FAUT DÉPENSER DE L'ARGENT POUR EN GAGNER !



On appelle ***capitaliste*** une personne qui vit en investissant de l'argent pour du profit.

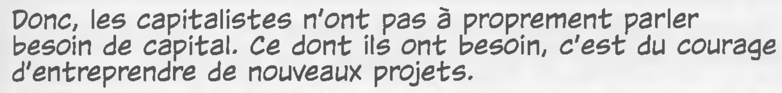


Les capitalistes n'ont pas besoin d'investir leur propre argent : ils peuvent emprunter ***l'argent de quelqu'un d'autre***...



... en payant des intérêts.

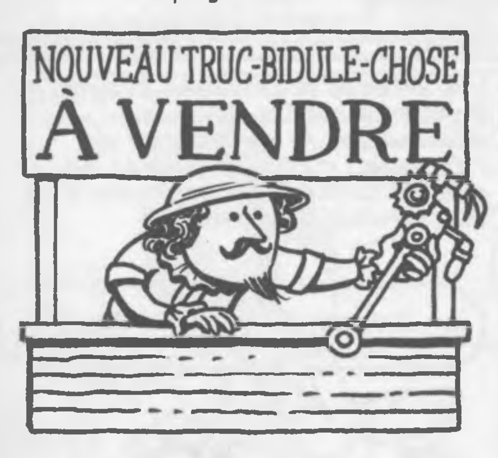
REMBOURSEMENT





Bien : les capitalistes existent depuis des millénaires, mais l'économie capitaliste est assez récente. Pendant la plus grande partie de l'Histoire, la plupart des gens vécurent dans le cadre d'économies agricoles régies selon la ***tradition***.

Les nouveaux projets étaient souvent ***mal*** accueillis.





En plus, investir n'est pas la même chose qu'épargner. Pour épargner, vous vous accrochez à votre argent. Pour investir, vous le laissez filer.

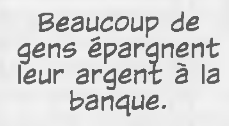
Laisser filer votre épargne est risqué. Dans les économies agricoles du passé, c'était souvent ***très risqué***, alors les gens épargnaient souvent leur argent ***sans*** l'investir.

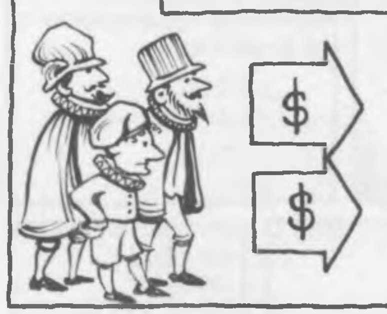


Le capital, les capitalistes, et les biens dont la fabrication nécessitait beaucoup de capital, comme les objets en ***métal***, étaient souvent rares. C'est là une des raisons pour lesquelles les barbiers médiévaux étaient aussi ***chirurgiens***.





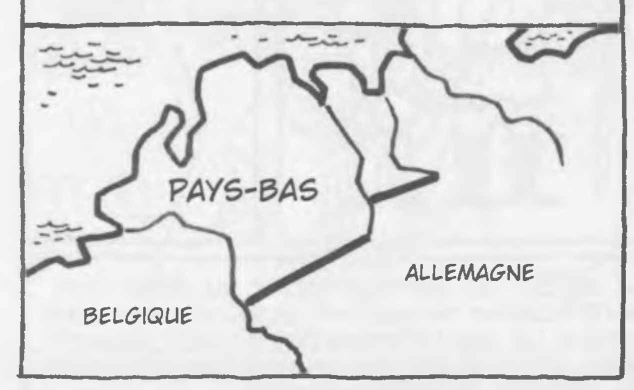








Dès le XVIIe siècle, les ***Hollandais*** faisaient grand usage de la banque, de l'assurance et d'autres innovations capitalistes. Ils avaient ***organisé leur économie*** autour du commerce et de la manufacture davantage qu'autour de l'agriculture.



Les affaires hollandaises étaient si prospères que les Hollandais ***dominaient le commerce de l'Europe*** : même les peuples ***en guerre*** contre eux continuaient de leur acheter des biens.



Ils ***contrariaient*** beaucoup de gens.




C'est alors qu'arriva ***Jean-Baptiste Colbert*** (1619-1683), qui devint ministre des Finances de la France en 1665. Pour lui, ***argent*** était synonyme de ***richesse***, point final.
"CHACUN... TOMBE D'ACCORD SUR LE FAIT QUE LE POUVOIR ET LA GRANDEUR D'UN ÉTAT SE MESURENT ENTIÈREMENT À LA QUANTITÉ D'ARGENT QU'IL POSSÈDE."
Dans ce livre, les citations seront indiquées en italiques et entre guillemets.
Colbert ne voulait pas que l'argent français tombe entre des mains étrangères.
SURTOUT PAS DES MAINS HOLLANDAISES !
Cela signifiait :
SUBVENTIONS POUR LES EXPORTATIONS
TAXES SUR LES IMPORTATIONS (***DROITS DE DOUANE***)
TON TISSU DOIT CONTENIR EXACTEMENT 1 408 FILS !
DE L'ART DU TISSAGE
DES RÉGLEMENTATIONS POUR LES ACTIVITÉS FRANÇAISES (AFIN QUE LEURS PRODUITS SOIENT ASSEZ BONS POUR CONCURRENCER LES PRODUITS HOLLANDAIS)



* NDT : Allez-vous-en ! en hollandais

LES PHYSIOCRATES

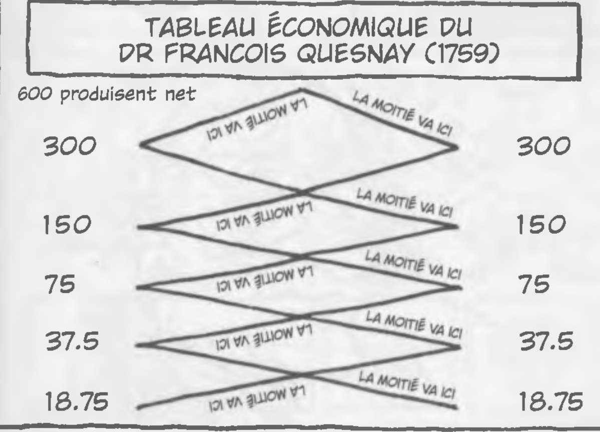
La réflexion française sur l'économie changea. Peut-être la richesse ne consistait-elle pas dans des réserves d'argent comme le pensait Colbert. Peut-être ***circulait***-elle, tout comme le sang dans un organisme. Et les lois, les réglementations, les droits de douane, les subventions et toutes ces choses gênaient cette circulation naturelle.



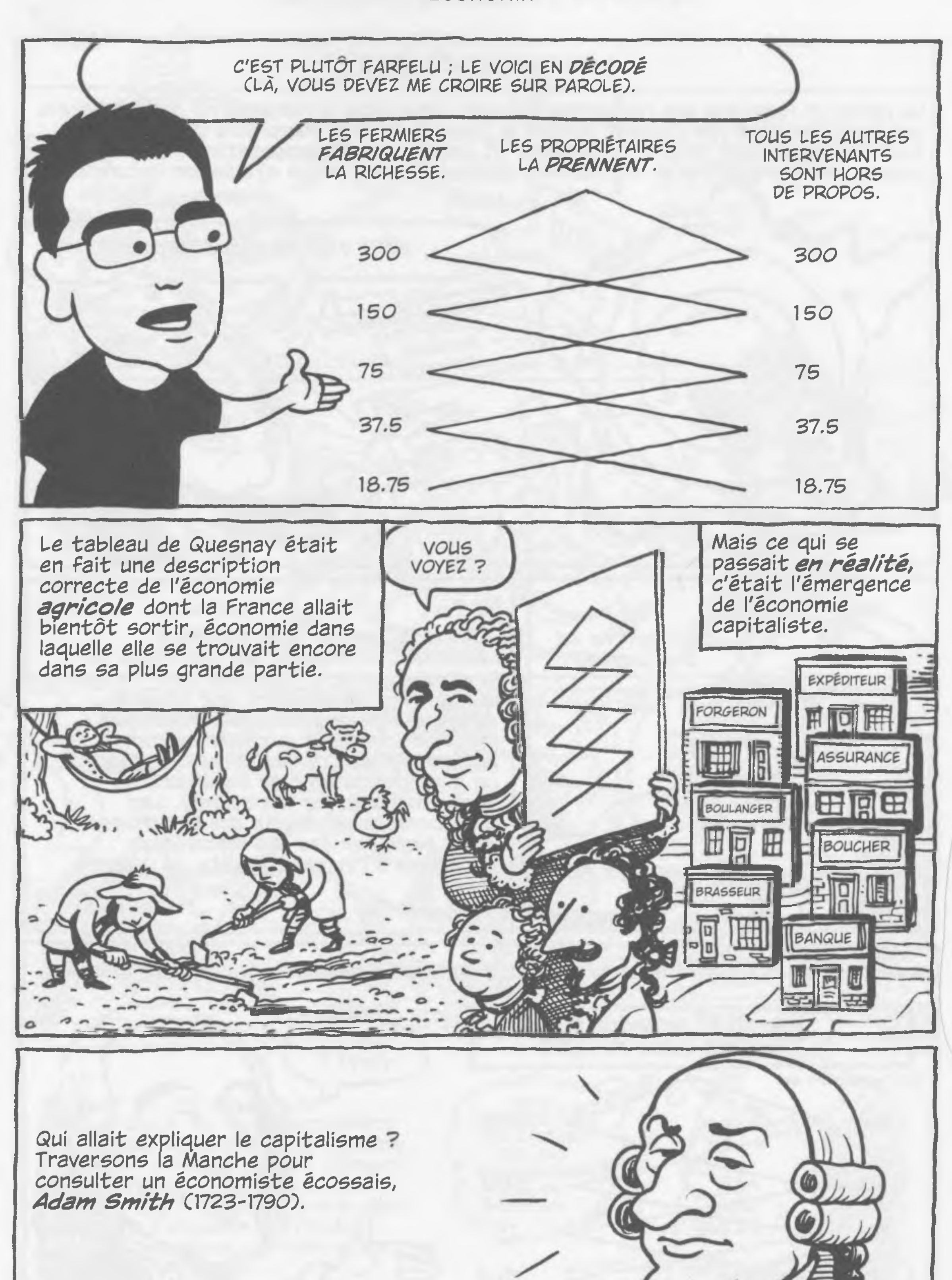


Jusque-là, peu de gens s'étaient réellement intéressés aux modalités de la circulation de la richesse. Les Français qui le firent baptisèrent leur nouveau domaine d'étude ***économie politique*** ; ils se définissaient eux-mêmes comme des ***économistes*** (ou des ***physiocrates***, un mot tiré du grec et signifiant "gouvernement par la nature"). Les physiocrates pensaient que la richesse était régie par des lois mécaniques naturelles à l'instar du reste de l'univers.

Mais lorsque les physiocrates tentèrent d'expliquer ***comment*** circulait la richesse...





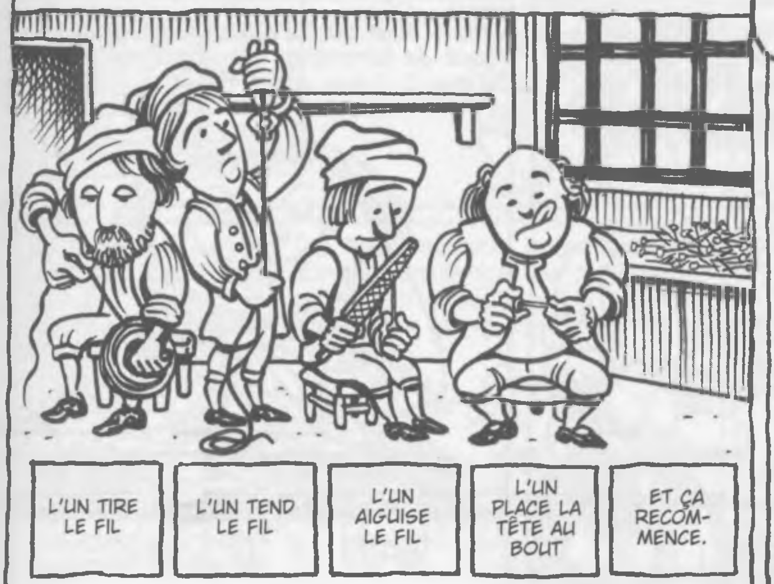

C'EST PLUTÔT FARFELU ; LE VOICI EN *DÉCODÉ* (LÀ, VOUS DEVEZ ME CROIRE SUR PAROLE).
LES FERMIERS **FABRIQUENT** LA RICHESSE.
LES PROPRIÉTAIRES LA **PRENNENT**.
TOUS LES AUTRES INTERVENANTS SONT HORS DE PROPOS.
300
150
75
37.5
18.75
300
150
75
37.5
18.75
Le tableau de Quesnay était en fait une description correcte de l'économie **agricole** dont la France allait bientôt sortir, économie dans laquelle elle se trouvait encore dans sa plus grande partie.
VOUS VOYEZ ?
Mais ce qui se passait **en réalité**, c'était l'émergence de l'économie capitaliste.
EXPÉDITEUR
FORGERON
ASSURANCE
BOULANGER
BOUCHER
BRASSEUR
BANQUE
Qui allait expliquer le capitalisme ? Traversons la Manche pour consulter un économiste écossais, **Adam Smith** (1723-1790).

ADAM SMITH ET LE LIBRE MARCHÉ

L'œuvre révolutionnaire de Smith :

RECHERCHES SUR LA NATURE ET LES CAUSES DE LA RICHESSE DES NATIONS (1776)

Pour Smith, l'une des causes de la richesse était la ***division du travail.*** Il évoqua un atelier où 10 travailleurs fabriquaient exclusivement des épingles.



ENSEMBLE, ILS FABRIQUAIENT 48 000 ÉPINGLES PAR JOUR - BIEN PLUS QUE DIX PERSONNES NE POUVAIENT EN FABRIQUER EN TRAVAILLANT CHACUNE DE SON CÔTÉ.



L'atelier d'épingles avait une organisation claire : une personne donnait les ordres.



MAIS QUI DONNAIT LES ORDRES À TOUS CEUX QUI TRAVAILLAIENT À DES TÂCHES PLUS COMPLEXES, COMME LA FABRICATION D'UN PAIN ?

BOULANGERIE

PAIN / 3 PENCE

Personne. Les boulangers ne travaillaient pas parce qu'un Planificateur du Pain le leur ordonnait, ni parce qu'ils étaient des saints souhaitant que les gens soient bien nourris. Ils travaillaient parce que c'était bon pour ***eux***.

"CE N'EST PAS DE LA GÉNÉROSITÉ DU BOUCHER, DU BRASSEUR ET DU BOULANGER QUE NOUS ATTENDONS NOTRE DÎNER, MAIS DE LEUR ÉGARD POUR LEUR PROPRE INTÉRÊT."



Mais si le boulanger ne se souciait que de lui-même, pourquoi ne faisait-il pas ***ceci*** ?



PAIN / 10 PENCE







Donc, dans l'économie selon Smith, la ***concurrence*** obligeait chacun à être honnête. Tout boulanger - qu'il soit saint ou cupide - était guidé, "comme par une main invisible", à vendre son pain au juste prix : assez cher pour payer ses frais et son travail de boulanger, assez bon marché pour que les autres ne lui volent pas ses clients.





En parlant de frais, les fournisseurs, travailleurs, propriétaire et prêteurs du boulanger ne pouvaient pas non plus lui faire payer trop cher, sous peine que celui-ci ne se tourne vers leurs concurrents. Et ainsi de suite.



Donc, le prix d'un pain comprenait le juste prix de la propriété, du travail et du capital qui avaient contribué à sa fabrication – en d'autres termes, le pain était vendu pour son coût à la société.



Voici le libre marché en ***action*** : disons que la récolte de blé est mauvaise. Le gouvernement pourrait intervenir...



Ou il pourrait ne ***rien*** faire. Le prix du blé va monter, et alors :

Les gens se serreront la ceinture ou le remplaceront par d'autres aliments.

Les marchands vendront leurs réserves en en tirant un gros profit.

Les expéditeurs importeront plus de blé pour tirer avantage de son prix élevé.



En d'autres termes, un ***libre marché*** organise les choses de manière bien plus efficace qu'un planificateur humain ne pourrait le faire. Imaginez un planificateur qui tenterait d'organiser l'approvisionnement de la ville de New York aujourd'hui.



En ***ne planifiant pas*** ses approvisionnements, New York n'a presque jamais connu de pénurie de quoi que ce soit (sauf d'espace).

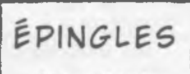
Si les acheteurs ne peuvent pas acheter à qui ils veulent, si les vendeurs ne peuvent pas fixer leurs propres prix, ou si les perruquiers ne sont pas autorisés à devenir boulangers, le système ne fonctionnera pas bien. Les gens doivent donc être laissés raisonnablement ***libres***.







Mais maintenant, nous comprenons pourquoi :





- Pour ***acquérir***, les gens doivent ***donner*** : ils doivent vendre quelque chose que les autres veulent.
- Si quelqu'un essaie de faire payer trop cher, les autres deviendront ses concurrents jusqu'à ce que les prix chutent.
- Donc, tout bien se vend grosso modo pour un prix comprenant les frais occasionnés par l'emplacement, le travail et le capital qui ont été dépensés pour le fabriquer.

EN D'AUTRES TERMES, SON COÛT À LA ***SOCIÉTÉ***.

Si les gens ***n'achètent pas*** un produit, cela signifie que le produit ne vaut pas le coût des ressources utilisées pour le fabriquer. Le vendeur abandonne son affaire, libérant l'emplacement, le travail et le capital qu'il perdait.



PAS UNE GROSSE PERTE !

DONC, DANS L'ÉCONOMIE SELON SMITH, LE ***MARCHÉ LUI-MÊME*** COMPRENAIT CE QUE LES GENS VOULAIENT, ET COMMENT LE LEUR FOURNIR DE LA MANIÈRE LA PLUS EFFICACE, MÊME SI CHACUN, ***DANS*** CET ÉCHANGE, S'EFFORÇAIT JUSTE DE GAGNER SA VIE.



L'IDÉE DE SMITH SELON LAQUELLE LE MARCHÉ PEUT ***S'AUTOGÉRER*** SANS QUE ***PERSONNE*** NE DONNE DES ORDRES EST, DEPUIS, AU CŒUR DE LA PENSÉE ÉCONOMIQUE.



MAIS ON A PARFOIS L'IMPRESSION QUE LES GENS PASSENT PLUS DE TEMPS À ***VÉNÉRER*** ADAM SMITH QU'À LE ***LIRE***. SMITH AVAIT D'***AUTRES*** CHOSES À DIRE, DES CHOSES QUI ONT ÉTÉ LARGEMENT OUBLIÉES. EXAMINONS-EN CERTAINES.

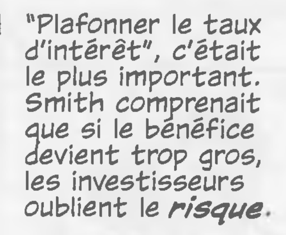


LES LIMITES DU MARCHÉ

Adam Smith n'a jamais été dogmatique ; il savait que les marchés n'étaient pas parfaits. Les marchés ne renforçaient pas la loi, ne protégeaient pas les frontières et ne fournissaient pas de ***biens publics***, comme le nettoyage des rues, que tout le monde exige mais que personne n'est très enclin à effectuer.



D'ailleurs, Smith pensait que le gouvernement devait favoriser les industries liées à la guerre, afin qu'elles soient en place si celle-ci devait subvenir, qu'il devait protéger les salariés (parce que ceux-ci avaient moins de pouvoir de négociation que les employeurs), veiller à la probité des banques, délivrer les brevets, protéger les nouvelles industries jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment solides, plafonner le taux d'intérêt, lutter contre la maladie, établir des normes d'éducation (de manière à ce que les ***boulots*** débiles comme ceux de l'atelier d'épingles ne transforment pas les travailleurs en ***personnes*** débiles), et même fournir des distractions publiques.



"Plafonner le taux d'intérêt", c'était le plus important. Smith comprenait que si le bénéfice devient trop gros, les investisseurs oublient le ***risque***.



Avec un taux d'intérêt plafonné, Smith s'attendait à ce que les gens prennent des risques raisonnables mais évitent les paris délirants.



Smith ne pensait pas que seul le taux d'intérêt devait être bas ; il pensait que le ***profit*** devait l'être aussi. Smith pensait que les gros profits ***n'étaient pas bons***, parce qu'on ne pouvait pas avoir de gros profits et de gros salaires en même temps.



Les hauts salaires n'étaient pas intéressants simplement pour les travailleurs ; ils étaient intéressants pour la ***société***, parce que presque tous les ***membres*** de la société étaient des travailleurs. C'est encore vrai de nos jours : si vous tirez votre revenu du travail que vous effectuez et non d'une rente ou d'un profit, ***vous êtes*** un travailleur.



Ce qui appelle une remarque si basique qu'elle peut être difficile à concevoir.

"AUCUNE SOCIÉTÉ NE PEUT PROSPÉRER ET ÊTRE HEUREUSE, DANS LAQUELLE LA PLUS GRANDE PARTIE DES MEMBRES [LES TRAVAILLEURS] EST PAUVRE ET MISÉRABLE."

Donc, lorsque les capitalistes suivaient leur propre intérêt et payaient de bas salaires, c'était ***mauvais*** pour la société.



Idem s'ils augmentaient les prix : lorsque les prix montaient, les ***vrais salaires*** - non pas l'argent en lui-même, mais ce qu'il pouvait acheter - baissaient.



C'est une des raisons pour lesquelles Smith aimait les libres marchés : dans un libre marché, les capitalistes sont en concurrence pour attirer les travailleurs, ce qui fait monter les salaires.

Ils sont aussi en concurrence pour attirer les clients, ce qui fait baisser les prix.



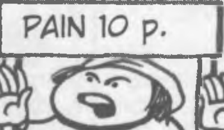
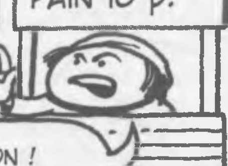


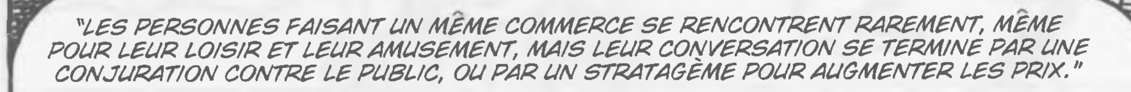


Mais même à l'époque de Smith, les ***gros*** capitalistes ***pouvaient contourner le marché.***

Ils pouvaient en effet ***s'emparer*** du marché.





Encore pire : les gros capitalistes avaient assez de ***pouvoir*** politique pour pousser à des lois établissant des ***subventions*** et des ***droits de douane protecteurs*** qui garantissaient de hauts profits.




Ces lois étaient mauvaises pour la société, mais qui le comprenait ? Pas le travailleur épuisé et sans éducation. Ni, d'ailleurs, le ***gouvernement***, la plupart du temps.



AINSI, ADAM SMITH NE PENSAIT PAS EXACTEMENT QUE LE GOUVERNEMENT ÉTAIT DANGEREUX POUR LE LIBRE MARCHÉ. IL PENSAIT QUE LE DANGER VENAIT DES GROS CAPITALISTES QUI ***DUPAIENT*** LE GOUVERNEMENT POUR QUE CELUI-CI LEUR ACCORDE DES FAVEURS.

Ce qui nous amène au grand ***message oublié*** de *La Richesse des nations* :



Cela vaut le coup de relire les propres mots d'Adam Smith.

"LA PROPOSITION DE TOUTE NOUVELLE LOI OU RÈGLEMENT DE COMMERCE, QUI PART DES [CAPITALISTES], DOIT TOUJOURS ÊTRE ÉCOUTÉE AVEC BEAUCOUP DE PRÉCAUTION, ET NE DOIT JAMAIS ÊTRE ADOPTÉE QU'APRÈS AVOIR ÉTÉ LONGTEMPS ET SÉRIEUSEMENT EXAMINÉE, NON SEULEMENT AVEC LE PLUS GRAND SCRUPULE, MAIS AVEC LA PLUS GRANDE DÉFIANCE. ELLE VIENT D'UN ORDRE D'HOMMES DONT L'INTÉRÊT N'EST JAMAIS EXACTEMENT LE MÊME QUE CELUI DU PUBLIC, QUI GÉNÉRALEMENT EST INTÉRESSÉ À TROMPER ET MÊME À OPPRIMER LE PUBLIC, ET QUI, DANS BIEN DES OCCASIONS, N'A PAS MANQUÉ DE LE TROMPER ET DE L'OPPRIMER."

Smith avait un sacré ***problème*** avec les gros capitalistes...



"LA RAPACITÉ MESQUINE, L'ESPRIT DE MONOPOLE DES MARCHANDS ET DES FABRICANTS, QUI NE SONT PAS, NI NE DOIVENT ÊTRE, LES MAÎTRES DE L'HUMANITÉ..."

... et pour cause. L'économie de la Grande-Bretagne était plus libre que celle de la France (Smith pensait que c'était pour cette raison que la Grande-Bretagne était plus riche), mais elle croulait quand même sous les réglementations, les subventions, les protections, et surtout les ***monopoles soutenus par le gouvernement.***

Le ***monopole***, c'est lorsqu'il n'y a ***qu'un seul*** vendeur sur un marché. Sans concurrence, le monopoliste peut faire payer trop cher, et il le fait.



Par exemple, du temps de Smith, seule la gigantesque East India Company pouvait faire du commerce avec l'Asie.

NOTRE MONOPOLE NOUS ***FAVORISE*** POUR FAIRE DU COMMERCE AVEC L'ASIE !

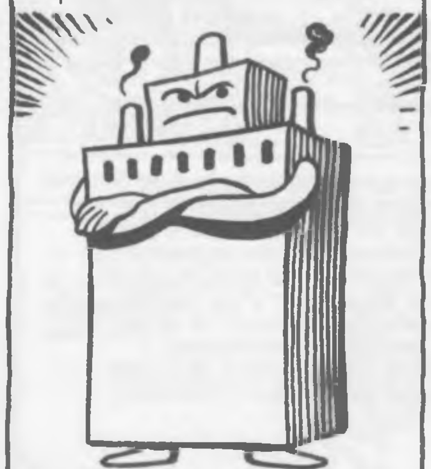


CELA N'A AUCUN SENS ! SI LE COMMERCE AVEC L'ASIE RAPPORTE, POURQUOI EMPÊCHER LES GENS D'EN FAIRE ? ET S'IL NE RAPPORTE PAS, POURQUOI LE FAVORISER ?

L'***existence*** même de la East India Company était une interférence dans le marché : la EIC était une entité créée par le gouvernement et appelée ***corporation***.

LA PERSONNE ARTIFICIELLE : la corporation

Une corporation est une ***personne légale***. Elle peut conclure des contrats, emprunter de l'argent, employer des travailleurs, faire un procès, être propriétaire, payer des impôts et ainsi de suite.



Au début, chaque corporation était unique, mais désormais, elles se ressemblent toutes.

Les propriétaires ou ***actionnaires*** donnent de l'argent contre des ***parts*** du ***stock - l'ensemble des biens*** de la compagnie (en d'autres termes, ils achètent des morceaux de la compagnie).

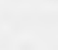


La corporation utilise cet argent obtenu de la vente de l'ensemble de ses biens pour faire des affaires ; le profit est soit réinvesti dans la société, soit ***partagé*** entre les actionnaires (ce gain s'appelle un ***dividende***).

Si une corporation fait faillite, les actionnaires peuvent perdre l'argent qu'ils ont investi, mais rien de plus. Cela s'appelle la ***responsabilité limitée***.



Les actionnaires ne dirigent pas les grosses corporations.



Ils élisent des ***directeurs...***



... qui dirigent des ***managers***.



ÉLISENT



RÉMUNÈRENT ET SUPERVISENT





CELA CONDUIT DES FOULES DE GENS À METTRE EN COMMUN LEUR ARGENT POUR ENTREPRENDRE DE GRANDS PROJETS (TOUTES LES CORPORATIONS NE SONT PAS DE GROSSES SOCIÉTÉS, MAIS PRESQUE TOUTES LES GROSSES SOCIÉTÉS SONT DES CORPORATIONS). CELA SIGNIFIE ÉGALEMENT QUE CES GROSSES SOCIÉTÉS ***SE METTENT À AVOIR UNE EXISTENCE AUTONOME***. VOUS POUVEZ POSSÉDER DES ACTIONS DE FORD, MAIS CELA VOUS DONNE TRÈS PEU DE ***POUVOIR*** SUR FORD ; VOUS ÊTES OBLIGÉ DE SUBIR SES DÉCISIONS.

En fait, généralement, ***peu importe*** qui détient les parts. C'est pourquoi les actions peuvent être librement achetées et vendues.



Toute cette organisation est compliquée et inefficace : les gérants ne travailleront jamais aussi dur pour l'affaire de quelqu'un d'autre qu'ils ne le feraient pour la leur.



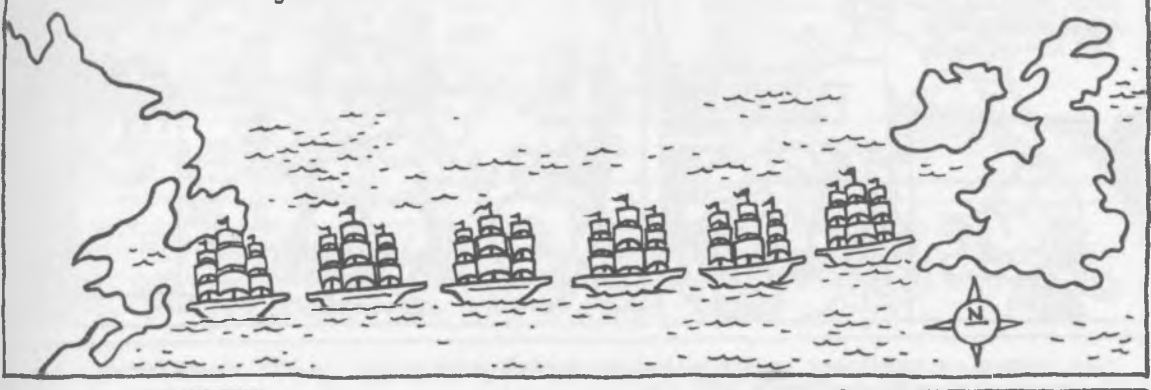
"NÉGLIGENCE ET PROFUSION, PAR CONSÉQUENT, PRÉVALENT TOUJOURS, PLUS OU MOINS, DANS LA GESTION DES AFFAIRES DE TELLES COMPAGNIES."

"SE CONTENTER D'ÊTRE INUTILE, EN EFFET, EST PEUT-ÊTRE LA PLUS HAUTE QUALITÉ QUI PUISSE UN JOUR EN JUSTICE ÊTRE RECONNUE À UNE [CORPORATION]."

En fait, du temps de Smith, les corporations étaient si encombrantes qu'elles avaient besoin des faveurs du gouvernement rien que pour survivre. Pour Smith, l'un des avantages du laissez-faire était que celui-ci ***tuerait*** ces corporations.



Il n'y avait pas que les corporations qui obtenaient des faveurs. Par exemple, les marchands anglais avaient le monopole légal du commerce avec les colonies américaines de l'Angleterre.



Cela signifiait de gros profits pour les marchands anglais, mais les consommateurs anglais et américains payaient des prix plus élevés ***et*** des taxes plus élevées en application de la loi.

"L'ART DE LA TROMPERIE DES COMMERÇANTS EST AINSI ÉRIGÉ EN MAXIME POLITIQUE POUR LA CONDUITE D'UN GRAND EMPIRE."

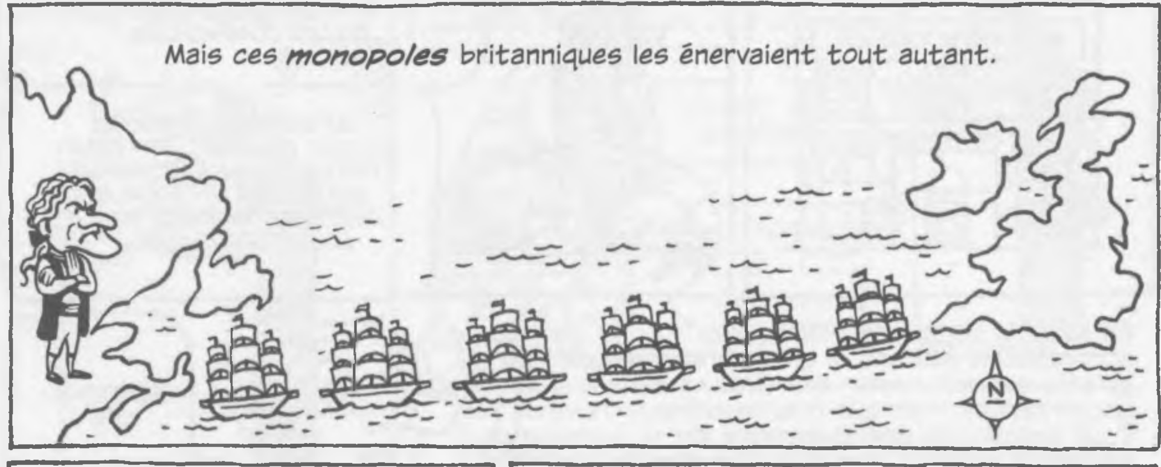
Autre conséquence : ***la Révolution américaine***.

LA LIBERTÉ OU LA MORT : la Révolution américaine

Chacun sait que les ***taxes*** britanniques irritaient les colons américains.



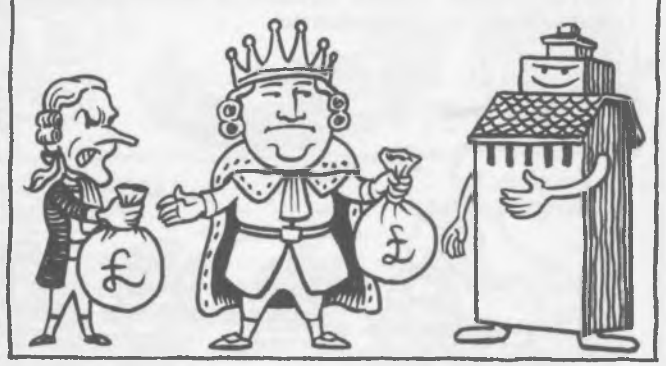
Mais ces ***monopoles*** britanniques les énervaient tout autant.



Même la East India Company ennuyait les colons. Elle pratiquait des prix exorbitants...



... et lorsque la compagnie fut au bord de la faillite à cause de sa cupidité irréfléchie, le gouvernement britannique la secourut en l'***exemptant*** de taxes, tandis que les ***colons*** continuaient de payer une taxe sur le thé.



Les colons se sentirent mieux quand ils eurent jeté le thé de l'EIC dans l'eau (la Boston Tea Party, 1773).

À BAS LES CORPORATIONS !

La Boston Tea Party fut un facteur déclencheur de la Révolution américaine (1775-1783) ; bientôt, la France - qui avait l'habitude de se battre contre l'Angleterre depuis la page 18 - prit parti pour les Américains.



À la défaite de la Grande-Bretagne, le coût de la guerre avait rendu la dette française ***exorbitante***.



Les économistes français virent la ***crise*** comme une ***opportunité***.



Pour imposer des changements radicaux, le roi Louis XVI avait besoin de l'approbation des ***États généraux***, le parlement de la France. Ceux-ci n'avaient pas été convoqués depuis plus d'un siècle, c'est ainsi qu'une bande de tout nouveaux délégués débarquèrent, brûlants d'idées radicales.



* NDT : En français dans le texte

UNE ÉPOQUE MERVEILLEUSE, RAPIDEMENT SUIVIE PAR UNE ÉPOQUE ATROCE : la Révolution française

Les États généraux se rebaptisèrent ***Assemblée nationale*** et se mirent au travail pour tout organiser.

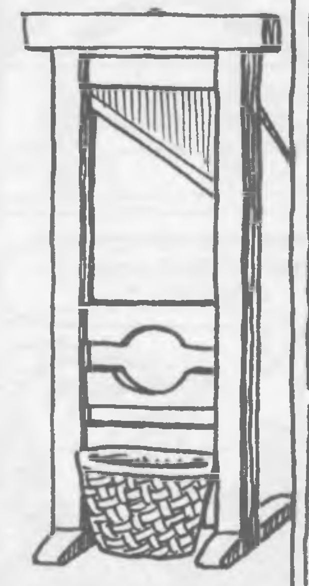


Mais les hommes ne devinrent pas rationnels d'un seul coup. Les contribuables ne payèrent pas leurs taxes rationnelles... Le prix du pain demeura élevé... Et l'Assemblée nationale se divisa en factions.





La Gauche devint folle et guillotina ses rivaux durant la ***Terreur***.



S'ensuivirent le chaos, les invasions, le règne militaire de Napoléon Bonaparte et deux décennies de guerre.



L'échec des espoirs ambitieux de la Révolution française désillusionna une génération. Les auteurs européens parlèrent du ***progrès*** conduisant à l'***horreur***...



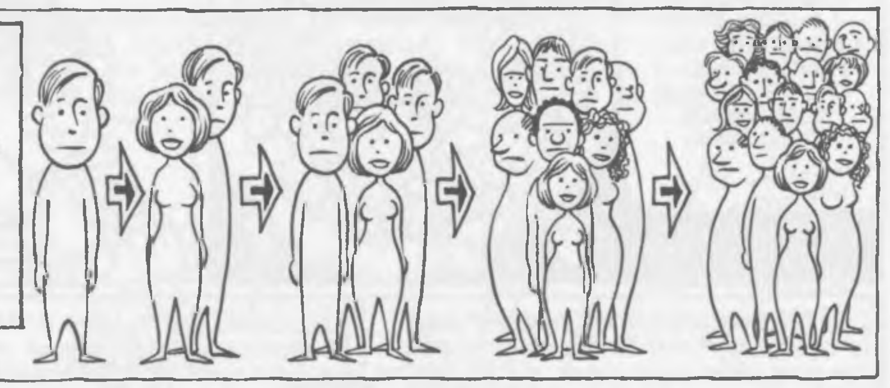
... et pas seulement les romanciers. Le champion des pessimistes de l'époque, de tous les temps peut-être, fut un intellectuel britannique : ***Thomas Malthus*** (1766-1834).



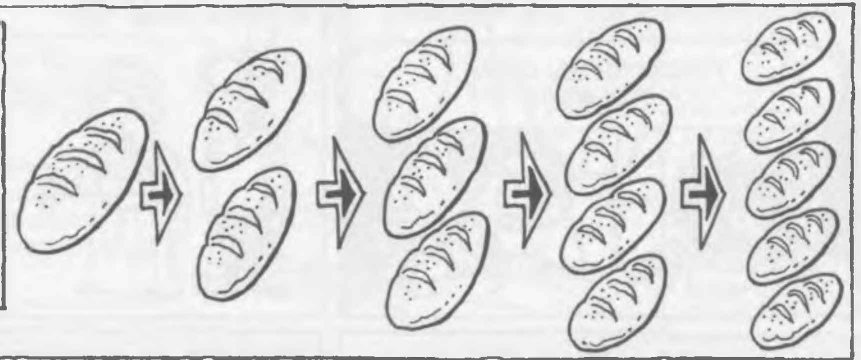
LES SCIENTISTES : Malthus et Ricardo

L'ouvrage de Malthus *Essai sur le principe de population* (1798) était clair et logique :

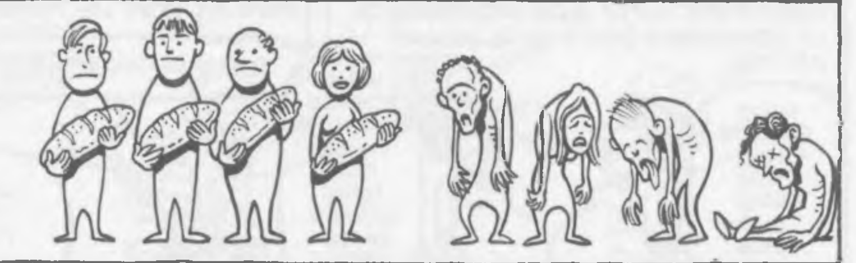
Livrée à elle-même, la population ***double*** en quelques décennies selon une croissance ***géométrique***.



Mais lorsque toutes les bonnes terres sont utilisées, l'approvisionnement ne peut plus croître au même rythme. Nous pouvons au mieux espérer une croissance ***arithmétique***.



Le résultat est inévitable : c'est la ***famine***.



Le ***progrès***, comme la fin de la maladie et de la guerre, ne fait qu'***empirer*** les choses. La maladie et la guerre maintiennent l'équilibre de la population et de l'approvisionnement.







Mais Malthus, qui était pasteur, minimisait l'importance de la ***contraception***, déjà utilisée chez certaines personnes à l'époque.



Les très pauvres ***n'utilisaient pas*** la contraception. Ils n'avaient pas l'argent pour se la payer ni l'éducation pour comprendre que cela marchait.



En outre, les pauvres avaient ***besoin*** de beaucoup d'enfants pour s'assurer que certains survivraient et prendraient soin d'eux lorsqu'ils seraient vieux.



Ainsi, les gens n'étaient pas pauvres simplement parce qu'ils procréaient ; ils procréaient parce qu'ils étaient pauvres.

NOUS SOMMES VA-NU-PIEDS PARCE QUE NOUS SOMMES ENCEINTES !

NOUS SOMMES ENCEINTES PARCE QUE NOUS SOMMES VA-NU-PIEDS !

Pourtant, les arguments de Malthus prirent, surtout chez les riches.

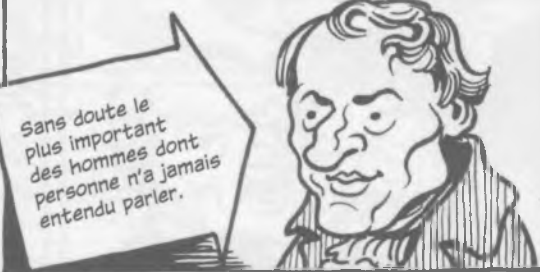
JE VOUS EN PRIE, MONSIEUR, J'AI FAIM...

TON PROBLÈME, C'EST QUE TU ***FORNIQUES TROP*** !

Malthus, d'ailleurs, est l'une des raisons pour lesquelles l'économie a fini par être appelée la ***science lugubre***.

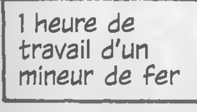


Quant à la partie "science", elle fut élaborée par un ami de Malthus, l'économiste anglais ***David Ricardo*** (1772-1823).

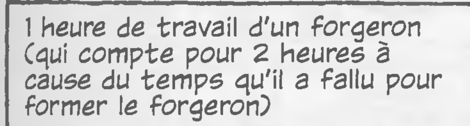


L'ouvrage de David Ricardo *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817) est exactement ce qu'annonce le titre : un recueil de ***principes*** logiques, cohérents et abstraits.

L'abstraction implique la ***simplification***. Par exemple, Ricardo a simplifié la ***monnaie***. Pour Ricardo, les objets étaient échangés avec des objets, en proportion du travail qui avait été fourni pour les fabriquer. Ainsi, l'achat d'une hache (ou d'autre chose) n'était en réalité qu'un échange de travail contre du travail.



1 heure de travail d'un mineur de charbon



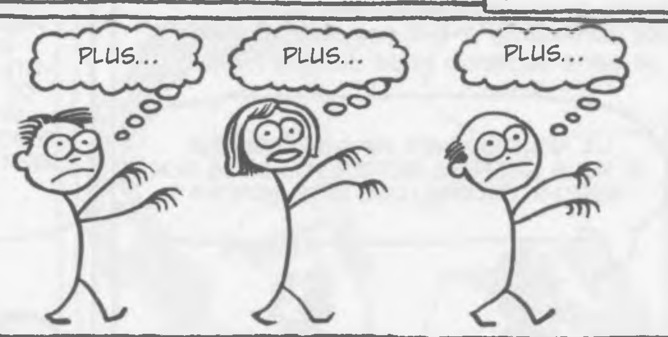
1/4 d'heure de travail d'un charretier pour l'apporter au marché

SE VEND POUR

La ***théorie de la valeur-travail*** (en réalité, la théorie du ***prix***-travail)

La quantité d'or qu'il faut (quatre heures et quart) pour extraire et forger en pièces

Ricardo a aussi simplifié les ***hommes***. Ses principes fonctionnaient sur l'***homme économique***, qui ne pense qu'à son propre gain et à rien d'autre.



Le résultat de ces simplifications, entre autres, fut une ***économie totalement abstraite*** – un recueil de ***modèles idéalisés*** du libre marché d'Adam Smith.



SIMPLIFIÉ NE SIGNIFIE PAS NÉCESSAIREMENT ***SIMPLE***. L'UN DES MODÈLES DE RICARDO, APPELÉ L'***AVANTAGE COMPARATIF***, EST LE CONCEPT LE PLUS DIFFICILE QUE NOUS TRAITERONS DANS CE LIVRE. EXAMINONS-LE.

Dans ce modèle, Ricardo a ***exclu*** tous les pays sauf l'Angleterre et le Portugal, et tous les produits sauf le vin et les vêtements.



D'évidence, si chaque pays fabrique une chose de manière plus compétente, il y a du sens à ce qu'il se spécialise dans cette chose et en fasse ***commerce***.



Maintenant, imaginons que l'Angleterre n'ait ***aucune compétence***.
Le commerce a-t-il toujours du sens ?
Le sens commun nous dit que ***non***.





ALORS, SI LE ***PORTUGAL*** PREND 60 TRAVAILLEURS QUI FAISAIENT DES VÊTEMENTS POUR LEUR FAIRE FAIRE DU VIN, VOUS FABRIQUEREZ 360 BALUCHONS DE VÊTEMENTS EN ***MOINS***, MAIS ÇA NE FAIT RIEN PUISQUE LES ANGLAIS VOUS EN ENVOIENT 380.





Ne vous inquiétez pas si vous n'avez pas compris à la première lecture. Cela vient du fait qu'un ***modèle simplifié*** de commerce international nous a fourni une intuition que nous n'aurions peut-être pas eue à la simple observation : un pays, ***même un pays désavantagé***, peut profiter du libre-échange en se spécialisant là où il est le ***moins*** désavantagé.

UN AVANTAGE COMPARATIF !

Presque immédiatement, l'approche abstraite de David Ricardo, appelée ***économie politique classique***, s'empara de la pensée économique.

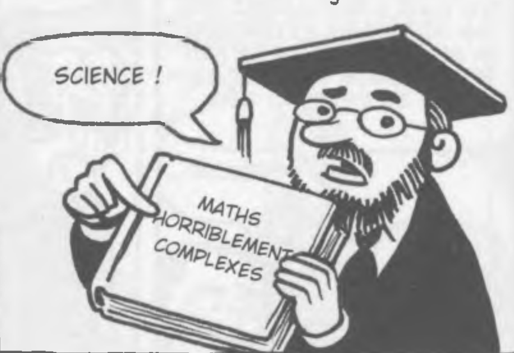


Adam Smith est souvent considéré comme un économiste classique, mais il était en réalité très différent ; son riche tableau de vrais bouchers et boulangers prenant de vraies décisions ne ressemblait pas beaucoup au monde abstrait et théorique de l'économie politique classique.

L'économie politique classique était facile à enseigner, et au début du XIX[e] siècle, le courant dominant de la pensée économique devint ***académique***. À partir de maintenant, nous dessinerons les économistes du courant dominant ***de cette façon*** :



Aujourd'hui encore, la plus grande partie des sciences économiques est un produit académique, et la plupart des économistes pensent en termes de modèles exacts et rigoureux.



Mais examinons de nouveau l'avantage comparatif.
Voici certaines possibilités de la réalité que Ricardo a tout bonnement ***exclues*** de son modèle pour que celui-ci reste simple.



Le modèle de l'avantage comparatif ***peut*** fonctionner dans le monde réel, mais il peut aussi ***ne pas*** fonctionner. En lui-même, un modèle ne ***prouve*** rien.

Mais les modèles de Ricardo étaient si ***convaincants*** que les gens ***oubliaient*** constamment cet aspect, malgré les économistes qui essayaient régulièrement de le leur rappeler.



Alfred Marshall (1842-1924), économiste britannique

Et les gens ***continuent*** de l'oublier. On entend encore ***ce genre de choses*** :



D'ailleurs, quand nous entendons des gens dire ***ceci…***



… ils ne décrivent pas le monde réel. Ils décrivent des ***modèles abstraits*** dans le style de Ricardo.



Étape 1 : Supposez un libre marché idéalisé.

Étape 2 : Établissez des calculs fondés sur cette supposition.

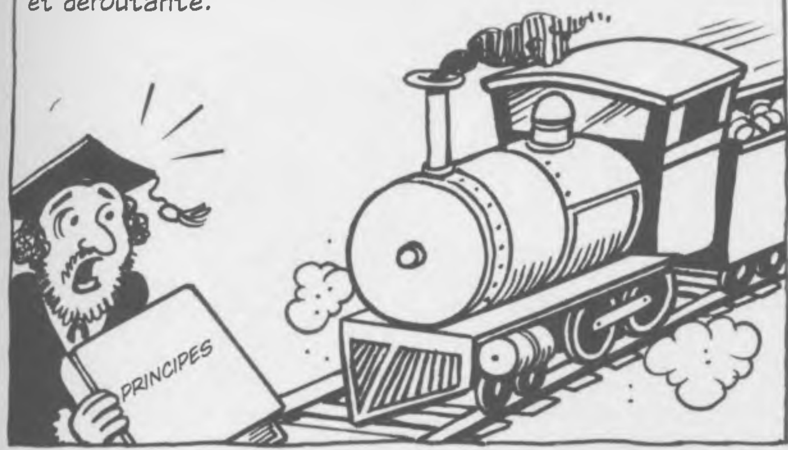
Étape 3 : Vos calculs montreront que le libre marché est idéal.

Ce qui n'est pas une totale coïncidence : ça fonctionne parfaitement pour les riches et les puissants.

Pour une raison : un libre marché modélisé fonctionne comme une machine très bien réglée, attribuant aux gens un revenu basé sur la quantité de travail qu'ils accomplissent pour les autres. Donc, dans un libre marché parfait de manuel scolaire, si vous êtes riche, c'est parce que vous ***méritez*** de l'être.



L'idée que ***les choses sont comme elles doivent être*** est toujours rassurante, et au début du XIXe siècle, les gens ***avaient besoin*** d'être rassurés : l'économie ***réelle*** se modifiait de manière dévastatrice et déroutante.





La bourgeoisie, durant sa domination qui s'est à peine bornée à un siècle, a créé des forces productives plus massives et plus colossales que ne l'avaient fait toutes les générations précédentes réunies. L'assujettissement des forces de la nature à l'homme, les machines, l'application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, la navigation à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, le défrichage de continents entiers pour la mise en culture, la régulation des fleuves, des populations entières jaillies du sol - quel siècle jusque-là aurait seulement soupçonné que de telles forces productives sommeillaient au sein du travail social ?

Karl Marx et Friedrich Engels,
Le Manifeste communiste (1848)

CHAPITRE 2

À TOUTE VAPEUR

(1820–1865)




Ce qui est révolutionnaire dans la Révolution industrielle, c'est *la vapeur.*
LA VAPEUR FAIT PRESSION.
LE FEU TRANSFORME L'EAU EN VAPEUR.

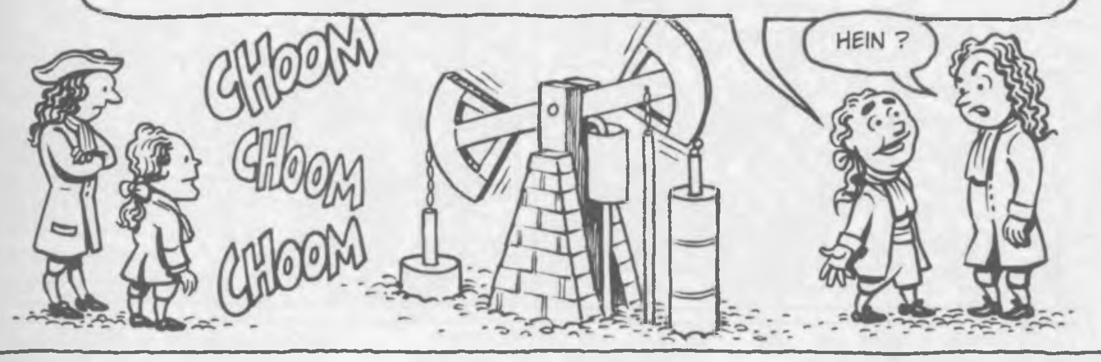

Pour comprendre la vapeur, nous devons considérer le :
CHARBON


Le charbon, comme l'essence, est un combustible fossile.
C'EST DE LA VIANDE DE DINOSAURE !


La Grande-Bretagne a beaucoup de charbon ; dès le Moyen Âge, les Britanniques utilisaient le charbon, moins cher que le bois à brûler.
CHARBON
ACHETEZ DU CHARBON ! SAUVEZ DES ARBRES !
5 p. le sac


Mais les mines de charbon subissaient les inondations, et jusque vers 1700, il n'y avait qu'une seule source fiable d'énergie pour le *pompage*, la même depuis la nuit des temps : *le muscle.*
ET CES TRAVAILLEURS SUPPLÉMENTAIRES COÛTENT *CHER*.

C'est alors qu'en 1712, Thomas Newcomen, un quincaillier anglais, mit au point une "machine atmosphérique" (la première machine à vapeur) et la régla pour pomper l'eau d'une mine de charbon. Le feu remplaçait le muscle.



Mais la machine de Newcomen ***dévorait*** le combustible ; elle coûtait bien plus cher à faire marcher que les bonnes vieilles pompes actionnées par des hommes, sauf là où le combustible était ***très bon marché*** (comme dans une mine de charbon). Donc il ne se passa plus grand-chose pendant plusieurs décennies.

Dans les années 1760, l'ingénieur écossais James Watt conçut des machines efficaces et rentables partout. Bientôt, les entrepreneurs les couplèrent à des machines à tisser et à filer et les ***manufactures*** se mirent à produire des tonnes de marchandises (surtout du tissu de coton au début).



Les machines à vapeur ***permirent*** bientôt d'expédier les biens aux consommateurs, grâce au ***bateau à vapeur*** (1807)...











Vu l'urgence, il fallut de *meilleures* technologies...

BONNE NOUVELLE ! ON NOUS COMMANDE 700 LIVRES DE FER CE MOIS-CI !

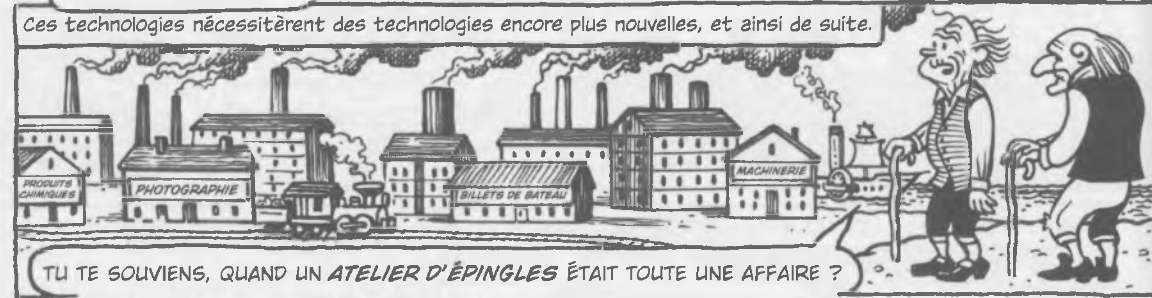
COMMENT ALLONS-NOUS FAIRE ? NOUS N'AVONS JAMAIS PRODUIT LA *MOITIÉ* DE ÇA EN UN MOIS.

TROUVE UNE SOLUTION !

...et des technologies *nouvelles*. Par exemple, la laine avait toujours été nettoyée avec de l'*urine* et blanchie avec du *lait tourné*, mais désormais, c'étaient des *montagnes* de laine qu'exigeaient les manufactures.

BOIS PLUS VITE !









*NDT : En 1811-1812, en Angleterre, des ouvriers et artisans menés par un ouvrier, Ned Ludd, prônèrent la destruction des machines, métiers à tisser notamment, pour lutter contre l'industrialisation.

LES TEMPS DIFFICILES

Un ouvrier d'usine produisait autant que plusieurs travailleurs manuels. Cela signifiait davantage de marchandises, mais aussi ***moins de travail.***



C'était dur pour ceux qui n'arrivaient pas à trouver de travail.



C'était dur aussi pour ceux qui ***trouvaient*** du travail. Page 28, nous avons vu que les salaires dans le libre marché du XVIII[e] siècle étaient fixés par la négociation : les travailleurs proposaient des salaires de plus en plus bas, tandis que les patrons les proposaient à la hausse.



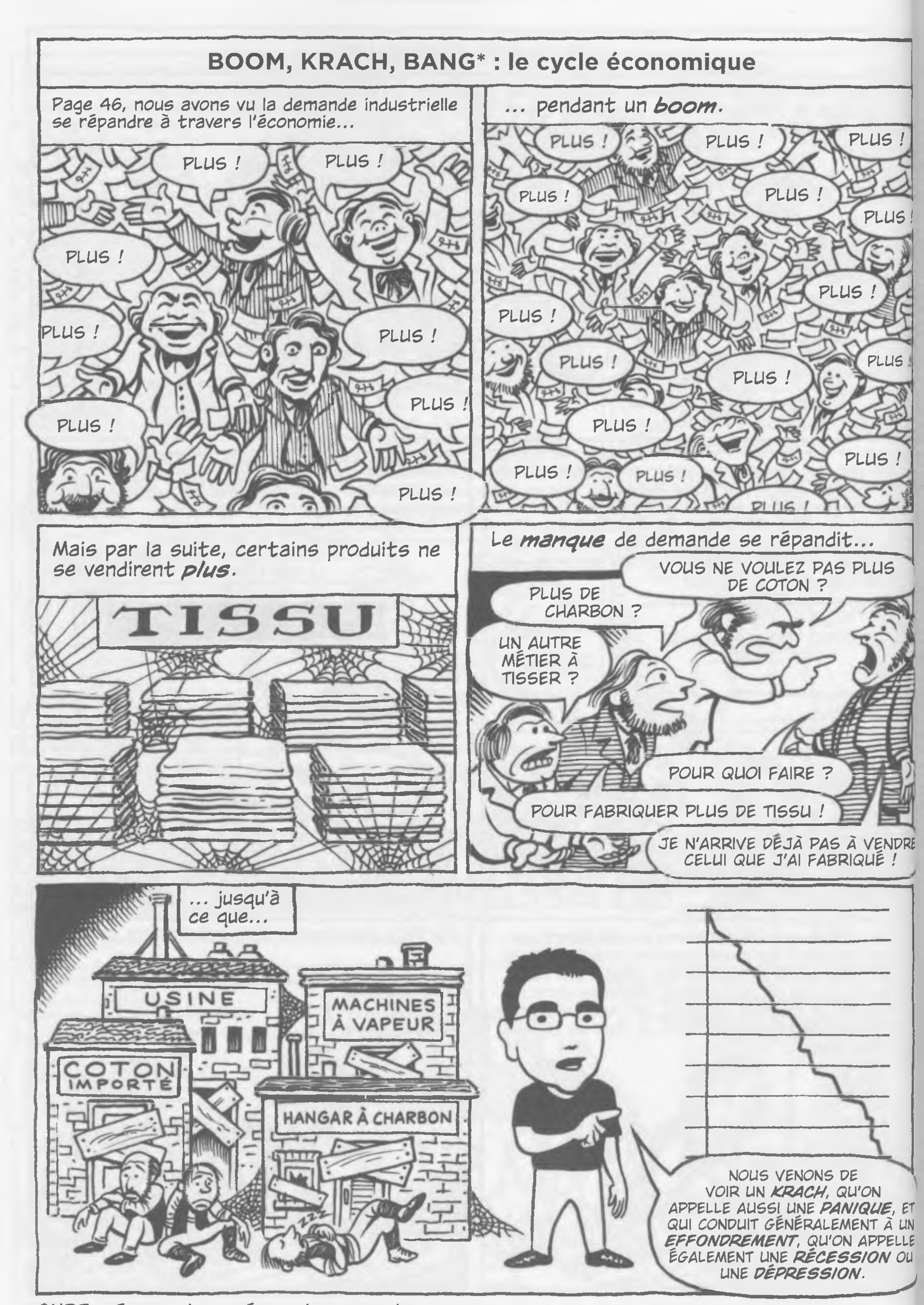
Mais dans l'usine du XIX[e] siècle, des centaines d'ouvriers devaient négocier avec ***un seul*** patron.

C'est ainsi que les ouvriers acceptèrent les bas salaires, les conditions misérables et les journées de 18 heures. Vous pouvez lire des descriptions de ces temps difficiles dans les romans de Charles Dickens, qui rejoignit les forces laborieuses en 1824, à l'âge de 12 ans.



Parfois les choses étaient encore ***pires***.





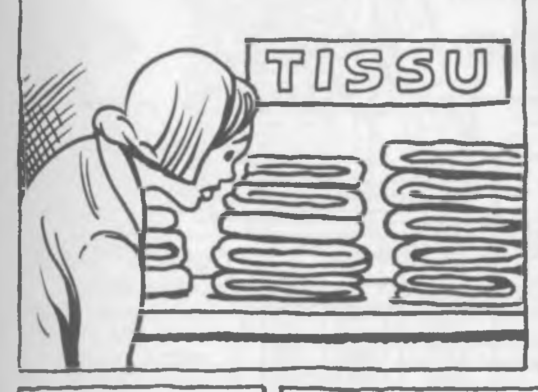
*NDT : Expansion, récession, reprise



Le problème n'était pas que les gens ***ne voulaient pas*** de marchandises. Les gens en veulent généralement toujours plus.



Mais ils n'avaient pas ***l'argent*** pour acheter ce qu'ils voulaient. Les usines peuvent doubler ou tripler la quantité de biens qu'elles produisent, mais pas la quantité de monnaie circulant dans l'économie.



Le gouvernement refusait tout simplement d'imprimer plus de monnaie. Le XIXe siècle fut la grande époque de ***l'étalon-or*** : les billets de banque pouvaient librement être convertis en or.



L'étalon-or semblait raisonnable ; après tout, le papier-monnaie était né au Moyen Âge en tant que ***reçu*** pour l'or emmagasiné dans des chambres fortes.

En réalité, le papier-monnaie ne tirait ***pas*** sa valeur de l'or. Les gens acceptaient les billets pour la même raison qu'ils acceptaient d'autres formes de monnaie, ***dont*** l'or : parce qu'ils avaient confiance dans le fait que les autres l'accepteraient.

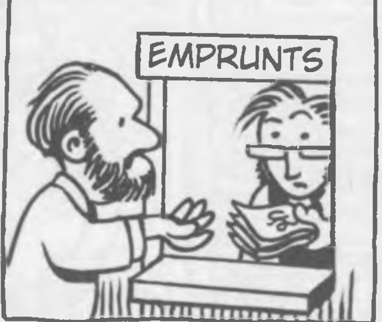


L'étalon-or limitait la réserve de papier-monnaie à la réserve d'or, sans considération pour le fait qu'il fallait davantage de monnaie. Mais il existe un autre moyen de créer de la monnaie, même en fonctionnant sur l'étalon-or. Examinons le ***système bancaire à réserves fractionnaires***.

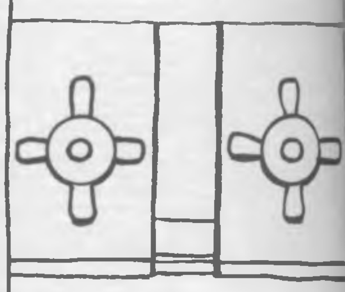
Le système bancaire à réserves fractionnaires… L'expression est exotique, mais c'est tout simplement le système bancaire que nous connaissons. Les clients déposent leur argent…



… et la banque le prête à d'autres, en gagnant de l'argent sur les intérêts qu'elle facture.



La banque ne prête pas tout l'argent. Elle en garde une ***fraction*** en réserve - disons 1/5 (20%) - et elle prête le reste.



Donc, au XIXe siècle, si quelqu'un déposait 1 000 £ dans une banque… .





… la banque pouvait en conserver 20% et prêter les 800 £ restantes à quelqu'un d'autre…

… qui s'achetait une machine à vapeur avec cette somme.



Le vendeur déposait l'argent à sa banque (qui pouvait être ou ne pas être la même banque - peu importe).



La banque conservait 20% du montant (160 £) et prêtait les 640 £ restantes à quelqu'un d'autre…

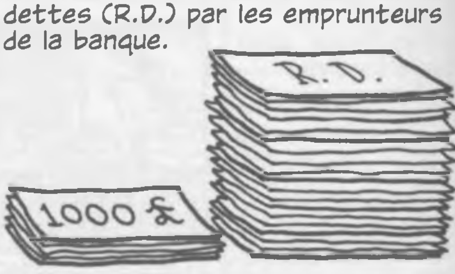
… qui allait immédiatement ouvrir un compte en banque avec.

Et ainsi de suite.

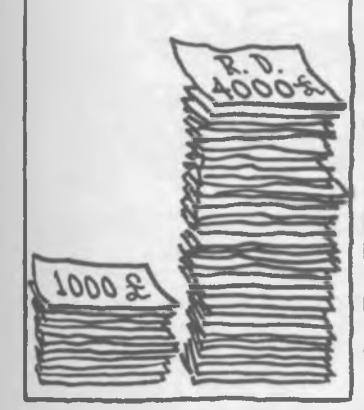
Si les banques continuaient de prêter l'argent, et que l'argent continuait de leur revenir, les 1 000 £ originales créaient 4 000 £ sur de nouveaux comptes bancaires (5 000 £ au total).

800 £
+640 £
+512 £ (80% de 640)
et ainsi de suite, jusqu'au dernier penny
= 4000 £

Cette valeur de 5 000 £ de comptes bancaires était constituée de 1 000 £ au comptant et 4 000 £ en reconnaissances de dettes (R.D.) par les emprunteurs de la banque.



Puisque les gens pouvaient sortir leur argent de la banque quand ils le voulaient - ou libeller un chèque et laisser quelqu'un d'autre disposer de leur argent - les comptes bancaires fonctionnaient comme du ***comptant***. Les banques prenaient donc 1 000 £ au comptant et les transformaient en 5 000 £ au comptant.



Elles le faisaient en transformant les ***dettes*** en ***monnaie***. Rien que d'y penser, certains économistes voient rouge, mais je ne comprends pas pourquoi : en réalité, la monnaie ***est*** une dette.







MAIS AU XIXe SIÈCLE, LA RUMEUR — VRAIE OU FAUSSE — QU'UNE BANQUE AVAIT DES DIFFICULTÉS POUVAIT PROVOQUER UNE *PANIQUE* BANCAIRE...



... C'est pourquoi de nombreux ***effondrements*** étaient déclenchés par des mouvements de ***panique***.



Certaines personnes pensaient que les effondrements étaient ***entièrement*** dus aux incidents financiers tels que les paniques bancaires.

En réalité, ***personne*** ne savait pourquoi les effondrements se produisaient.



Mais il y avait une solution évidente :



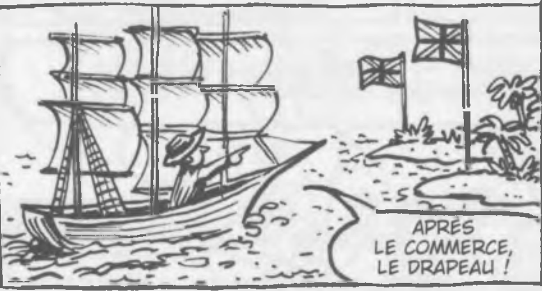
C'est ainsi qu'au XIXe siècle, les Britanniques encouragèrent le ***libre-échange***.



La ***Chine*** tenta de restreindre le commerce, mais deux bonnes guerres arrangèrent ça*.



Ailleurs, la Grande-Bretagne ***protégeait*** ses commerçants, ce qui pouvait signifier la ***conquête*** de ceux qui leur créait des complications.



Au début du XIXe siècle, les Britanniques conquirent même l'***Inde***. Les biens indiens qui concurrençaient les biens britanniques étaient ***prohibés***.

Mais l'édification de l'empire ne résolut pas le problème ; elle ne fit que l'accroître.



En parlant de croissance, dans les années 1820, les ***usines*** poussaient comme des champignons dans l'Europe continentale et en Amérique du Nord.



*NDT : Les guerres de l'opium.

IL FAUT PARTAGER : le socialisme

Certaines personnes réalisèrent que la libre concurrence d'Adam Smith ne fonctionnait pas comme elle était censée le faire.

POURQUOI CONSTRUIRE DES USINES SI C'EST POUR LES LAISSER À L'ARRÊT LA MOITIÉ DU TEMPS ?

POURQUOI FAIRE TRAVAILLER DES OUVRIERS JUSQU'À LA MORT ALORS QUE D'AUTRES CRÈVENT DE FAIM PARCE QU'ILS N'ONT PAS DE TRAVAIL ?

SI LES VÊTEMENTS SONT SI BON MARCHÉ, POURQUOI LES OUVRIERS QUI LES FABRIQUENT PORTENT DES GUENILLES ?

HELP!

TOUTE CETTE RICHESSE DEVRAIT PROFITER À ***TOUT LE MONDE*** ! NOUS N'AVONS QU'À ***COOPÉRER*** !

QUEL NOM ALLONS-NOUS PRENDRE ?

COLLECTIVISTES ?

MAIS NON.

ANTI-INDIVIDUALISTES ?

PFFF.

SOCIALISTES ?

ÇA MARCHE.

Mais alors que la coopération avait l'***air*** simple...

J'AI UN PLAN PARFAIT. METTONS-NOUS AU TRAVAIL !

HUM, ***MON*** PLAN EST CLAIREMENT SUPÉRIEUR.

PAUVRES FOUS ! SEULES ***MES*** IDÉES FONCTIONNERONT !

... les socialistes n'arrêtaient pas de se disputer parce qu'ils n'avaient jamais été soumis à l'épreuve de l'expérience.



Alors, un socialiste eut l'occasion de mettre la main à la pâte : ***Friedrich Engels*** (1820-1895).



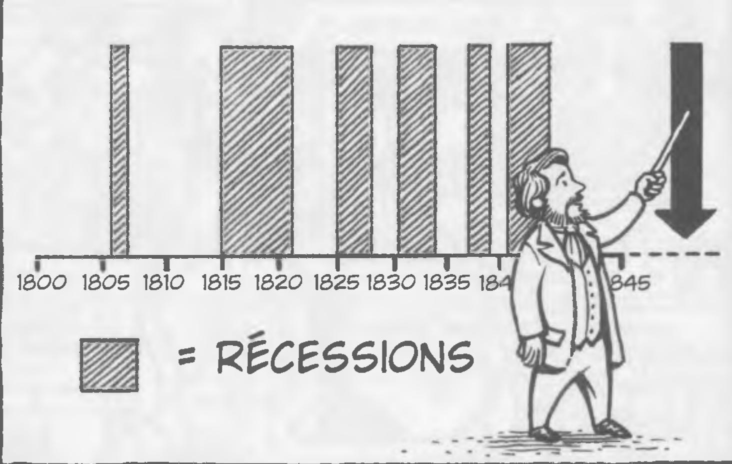
Engels se rendit d'Allemagne, où son père possédait une usine, à ***Manchester***, centre de l'industrie textile britannique et première grande ville industrielle du monde.



Tandis qu'il s'y trouvait, Engels étudia les ***récessions*** et écrivit *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre en 1844*. Voici sa conclusion :



Et 1844 était une année d'***expansion***. Engels prédit un autre ***krach*** pour 1847...



... et que bientôt un krach provoquerait une ***révolution***.



Le krach arriva tel que prévu ; en 1848, les révolutions déferlèrent sur l'Europe, sauf en Angleterre, qui ne passa pas loin.



Cette même année, Engels et un philosophe allemand, Karl Marx (1818-1883), publièrent le *Manifeste du Parti communiste*. (À l'époque, *communiste* était un synonyme de *socialiste*.)



Le *Manifeste communiste* est concis et clair, mais il contient une théorie globale de l'Histoire : l'idée que l'Histoire est en réalité constituée de ***lutte des classes***.



Selon cette idée, la ***bourgeoisie*** (les capitalistes) a détruit la société féodale, et bon débarras.



Mais la bourgeoisie a accaparé ***tout*** le capital, tandis que tous les autres se noyaient dans le ***prolétariat*** : les classes indigentes.

"VOUS ÊTES HORRIFIÉS PAR NOTRE INTENTION D'EN FINIR AVEC LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE. MAIS DANS VOTRE SOCIÉTÉ TELLE QU'ELLE EXISTE, VOUS EN AVEZ DÉJÀ FINI AVEC LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE POUR NEUF DIXIÈMES DE LA POPULATION..."



La bonne nouvelle : quand tous les hommes seront des prolos, ils seront ***unis***, alors que la bourgeoisie chasse tout le monde des affaires jusqu'à ce que seuls quelques rares individus demeurent.



Et là...

À ce moment-là, les prolos (c'est-à-dire tout le monde) feront d'une manière ou d'une autre fonctionner les usines pour le bien de tous.



Mais les travailleurs ne s'unirent pas, et la plupart des révolutions de 1848 échouèrent. Marx s'enfuit en Angleterre en se donnant une mission :



JE ***PROUVERAI*** QUE LA RÉVOLUTION ARRIVE ! VOUS VERREZ BIEN !

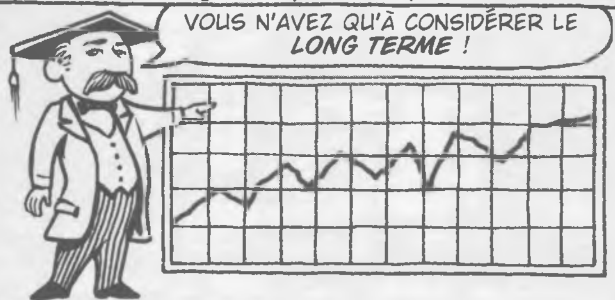
Marx passa deux décennies à travailler à sa preuve, alors laissons-le tranquille pour le moment.

SKRITCH
SKRITCH
SKRITCH

LA CONTREPARTIE : les avantages de l'industrie



Sur un point, le cycle économique était plus positif que négatif, quand on prenait du recul.



Et puis, les produits des usines parvenaient aux pauvres. Avant la Révolution industrielle, la plupart des gens ***se passaient*** purement et simplement de toutes sortes de choses que nous considérons comme acquises.



Et toute dure que fût la vie dans les usines, elle était souvent bien pire à la ferme, où presque rien n'avait changé depuis des lustres.



Fermier français peint vers 1415

Fermier français peint vers 1850

Par exemple, dans l'Irlande agricole, un million de personnes (***un Irlandais sur huit***) moururent de faim entre 1845 et 1849 lors de la ***Grande Famine***.





La pauvreté industrielle était plus ***visible*** que la pauvreté rurale, mais elle n'était pas forcément plus dure.







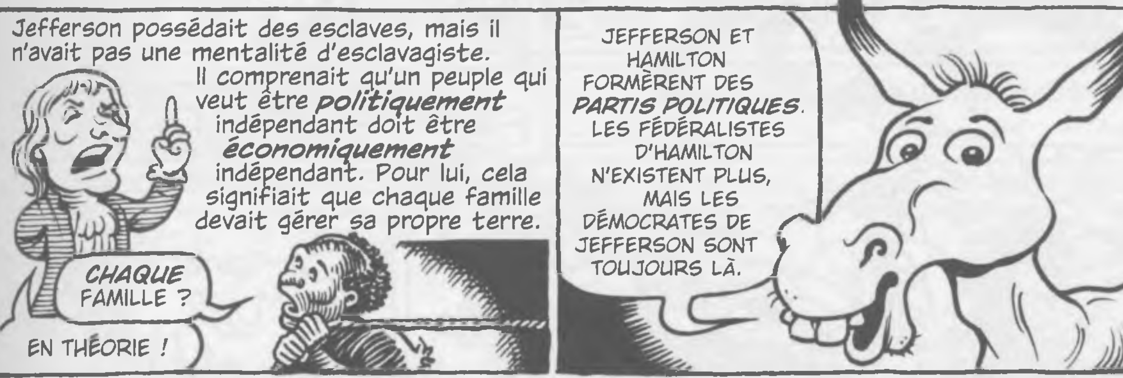
LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

Les États-Unis, que nous avons quittés à la fin de la Révolution américaine, connurent des débuts instables. Leur premier gouvernement, le ***Congrès continental***, n'avait pas le pouvoir de ***percevoir des impôts***. C'est ce qui l'empêcha de devenir une dictature ; mais aussi de faire bien d'autres choses.



La ***Constitution*** (1789) conféra plus de pouvoir au gouvernement. Alexander Hamilton, secrétaire du Trésor, voulait que les gens qui avaient de l'argent exercent ce nouveau pouvoir ; le secrétaire d'État Thomas Jefferson imagina une démocratie.





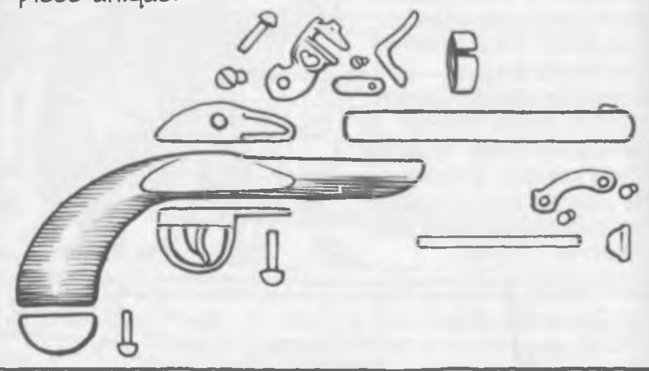


De fait, les travailleurs bien payés font du meilleur boulot que ceux qui travaillent par peur ou par nécessité, de sorte qu'il est plus efficace de payer les travailleurs plus que le minimum. Demandez à Adam Smith.



"LÀ OÙ LES SALAIRES SONT HAUTS... NOUS TROUVERONS TOUJOURS LES TRAVAILLEURS PLUS ACTIFS, DILIGENTS ET EXPÉDITIFS QUE LÀ OÙ ILS SONT BAS..." ADAM SMITH

Les hauts salaires incitèrent aussi les patrons américains à rentabiliser le travail de manière plus efficace : par exemple, en assemblant des ***pièces identiques*** et ***interchangeables*** au lieu de fabriquer chaque produit comme une pièce unique.



Dans les années 1830, les fabricants et expéditeurs américains pouvaient concurrencer les britanniques, non pas ***malgré*** les hauts salaires qu'ils versaient aux travailleurs américains, mais ***grâce*** à eux.

Avec une chance pareille, on pouvait s'attendre à ce que les Américains se prennent en charge.



C'était vrai, du moins pour le Nord.



Mais au Sud, pas vraiment.

Les sudistes attribuaient leurs problèmes aux droits de douane, aux impôts, aux banquiers... Mais ils ne ***voyaient pas*** la raison essentielle :



ESCLAVES AU PAYS DE LA LIBERTÉ

L'ESCLAVAGE EST CE QUI ARRIVE QUAND ON ABUSE DES DROITS DE PROPRIÉTÉ ET QU'ON LAISSE DES HOMMES POSSÉDER D'***AUTRES HOMMES***.

L'esclavage n'est ***pas*** efficace. La peur de la punition peut obliger quelqu'un à travailler, mais pas à ***bien*** travailler. Ou, comme l'a établi Adam Smith :

"LE TRAVAIL EFFECTUÉ PAR DES ESCLAVES, BIEN QU'IL SEMBLE NE COÛTER QUE LEUR ENTRETIEN, EST EN FIN DE COMPTE LE PLUS CHER DE TOUS."

Adam Smith

Les rédacteurs de la Constitution espéraient que l'esclavage disparaîtrait de lui-même. Puis l'égreneuse à coton (années 1790) accéléra cent fois la préparation du coton, juste lorsque les manufactures se mirent à en réclamer énormément.



Plus l'esclavage devenait rentable, moins les propriétaires d'esclaves le considéraient comme un mal.

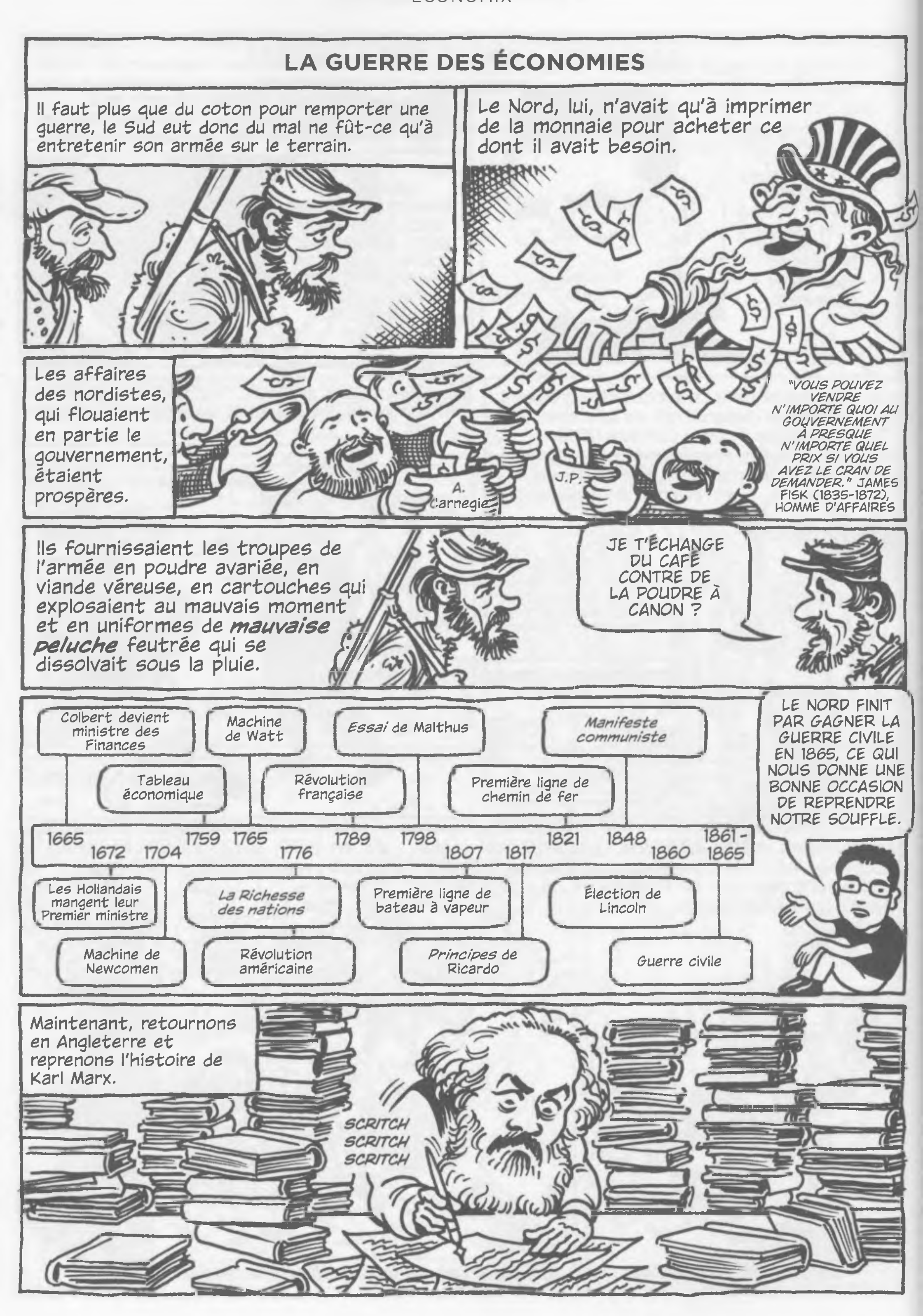


Ils voulaient même ***étendre*** l'esclavage au reste du pays. Mais les travailleurs et fermiers libres n'aimaient pas ça : ils formèrent un nouveau parti, les républicains.

Et en 1860, le républicain Abraham Lincoln remporta la présidence.

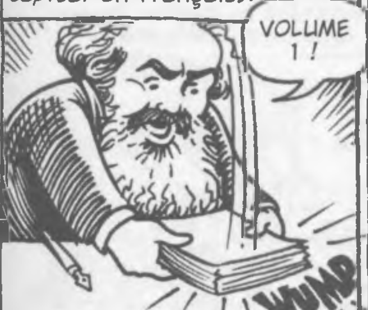


Le Sud fit ***sécession***, puis ***attaqua***, et ce fut le début de la guerre civile.


LA GUERRE DES ÉCONOMIES
Il faut plus que du coton pour remporter une guerre, le Sud eut donc du mal ne fût-ce qu'à entretenir son armée sur le terrain.
Le Nord, lui, n'avait qu'à imprimer de la monnaie pour acheter ce dont il avait besoin.
Les affaires des nordistes, qui flouaient en partie le gouvernement, étaient prospères.
A. Carnegie
J.P.
"VOUS POUVEZ VENDRE N'IMPORTE QUOI AU GOUVERNEMENT À PRESQUE N'IMPORTE QUEL PRIX SI VOUS AVEZ LE CRAN DE DEMANDER." JAMES FISK (1835-1872), HOMME D'AFFAIRES
Ils fournissaient les troupes de l'armée en poudre avariée, en viande véreuse, en cartouches qui explosaient au mauvais moment et en uniformes de *mauvaise peluche* feutrée qui se dissolvait sous la pluie.
JE T'ÉCHANGE DU CAFÉ CONTRE DE LA POUDRE À CANON ?
Colbert devient ministre des Finances
Machine de Watt
Essai de Malthus
Manifeste communiste
Tableau économique
Révolution française
Première ligne de chemin de fer
1665 1672 1704 1759 1765 1776 1789 1798 1807 1817 1821 1848 1860 1861-1865
Les Hollandais mangent leur Premier ministre
La Richesse des nations
Première ligne de bateau à vapeur
Élection de Lincoln
Machine de Newcomen
Révolution américaine
Principes de Ricardo
Guerre civile
LE NORD FINIT PAR GAGNER LA GUERRE CIVILE EN 1865, CE QUI NOUS DONNE UNE BONNE OCCASION DE REPRENDRE NOTRE SOUFFLE.
Maintenant, retournons en Angleterre et reprenons l'histoire de Karl Marx.
SCRITCH
SCRITCH
SCRITCH

L'ÉCONOMISTE EN COLÈRE : Marx et *Le Capital*

En 1867, Marx acheva son imposant *Das Kapital* (*Le Capital* en français).



Souvenez-vous : Marx voulait ***prouver*** que la révolution arrivait. Pour lui, cela voulait dire le prouver en se fondant sur les ***concepts des économistes***. Marx avait lu ***tous*** les économistes...

... et il n'était pas impressionné.



Marx conserva la ***théorie de la valeur-travail*** de Ricardo (page 37), mais il posa la question :



Sa réponse ? ***Du travail lui-même.***







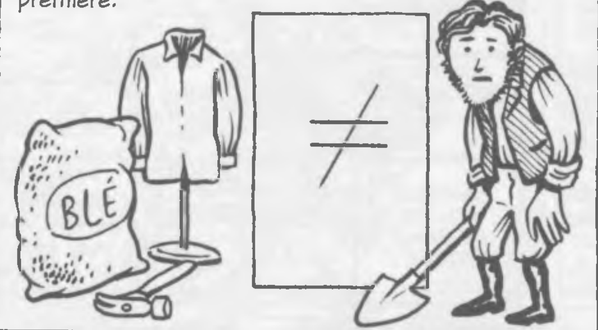
Nous en revenons donc au *Manifeste communiste*, *Le Capital* étant le *Manifeste* réécrit en termes d'économie politique classique.







Le Capital a émis beaucoup de bonnes remarques sur le monde réel, par exemple : le "travail", c'est l'***homme***, et non pas juste une simple matière première.



Et aussi : la ***production de masse*** nécessite une ***organisation de masse*** ; davantage que n'en peut supporter le libre marché de Smith. Donc, les grosses industries seront gérées par des ***hommes***, qui peuvent aussi bien être ***nous***. Finalement en d'autres termes, l'économie se socialisera d'elle-même .



Encore une autre grande idée : les capitalistes, en tant que groupe, ne peuvent faire de profit s'ils n'emploient personne.





C'est un problème parce que la plupart des consommateurs ***sont*** des travailleurs.



D'où va provenir leur argent à dépenser ?

La plus grande idée de Marx dans *Le Capital* était que le capitalisme ***industriel*** était complètement différent du capitalisme de ***marché*** de Smith, et devait être compris selon ses propres modalités.







Mais les bonnes remarques du *Capital* peuvent se perdre dans une logique confuse et une prose impossible. Difficile d'imaginer les travailleurs lisant *Le Capital* pendant leur pause déjeuner.

"DANS LA VÉLOCITÉ DE CIRCULATION, PAR CONSÉQUENT, APPARAÎT L'UNITÉ FLUIDE DES PHASES ANTITHÉTIQUE ET COMPLÉMENTAIRE, C'EST-À-DIRE LA TRANSFORMATION DES MATIÈRES PREMIÈRES DE LEUR FORME D'UTILITÉ EN LEUR FORME DE VALEUR ET LEUR RETRANSFORMATION DANS LA DIRECTION INVERSE : LES DEUX PROCESSUS DE VENTE ET D'ACHAT."



PAS VRAIMENT "TRAVAILLEURS DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS"...

Cela ne signifiait pas que les travailleurs étaient passifs. En Grande-Bretagne, ils se ***syndicalisaient***.



Dans un syndicat, les travailleurs négocient ***en faisant front ensemble*** au lieu de baisser leur prix les uns après les autres.





Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les syndicats remportèrent des combats ici et là.



Autre bonne nouvelle pour les travailleurs : le gouvernement britannique cessa de considérer le travail dans les manufactures comme une affaire privée et se mit à intervenir, comme avec la ***Loi sur les manufactures de 1850***, qui plafonna la semaine de travail à "seulement" 60 heures.

En outre, le mouvement ***coopératif*** expérimenta les banques, les mines, et autres affaires gérées ***collectivement***.



Les coopératives marchaient bien ; certaines personnes pensèrent que ce serait un moyen facile de passer à une ***société collective***. Mais nous coopérons bien mieux en petits groupes qu'en grands.



À l'époque de la publication du *Capital*, la vie des travailleurs s'améliorait enfin, grâce à la ***réforme graduelle***. Même Engels le pensait, bien que cela ne le satisfît pas :



Engels était mécontent parce que les marxistes comme lui voyaient la réforme comme une ***perte de temps***. Les socialistes se divisèrent alors en :



(Avant la scission, ***communiste*** et ***socialiste*** étaient deux termes synonymes.)

Cependant, Marx attendait toujours que les ***hommes*** fomentent la révolution.



Le marxiste russe Vladimir Lénine (1870-1924) alla plus loin : il déclara que les communistes devaient ***eux-mêmes*** prendre le pouvoir.



Mais l'État policier russe n'avait aucune patience envers les révolutionnaires, ni même les réformateurs.



On aurait pu s'attendre à ce que l'Allemagne, unifiée en 1871 sous le "Chancelier de Fer", Otto von Bismarck, fasse comme la Russie ; car Bismarck n'était pas un démocrate !

SOCIALISME MAINTENANT !

Mais pour ***vaincre*** les socialistes, Bismarck les ***rejoignit***.

SOCIALISME MAINTENANT !

Bientôt, les travailleurs industriels allemands eurent des retraites, des assurances accident et des assurances maladie.

ET MAINTENANT, RETOURNEZ TRAVAILLER !

Et puis, les gros capitalistes savaient qui était le patron.

IL NOUS FAUT UN CANAL ICI.

OUI, MONSIEUR.

ET UN CHANTIER NAVAL ICI.

OUI, MONSIEUR.

ET DES FINANCEMENTS POUR TOUT ÇA.

OUI, MONSIEUR.

MER DU NORD

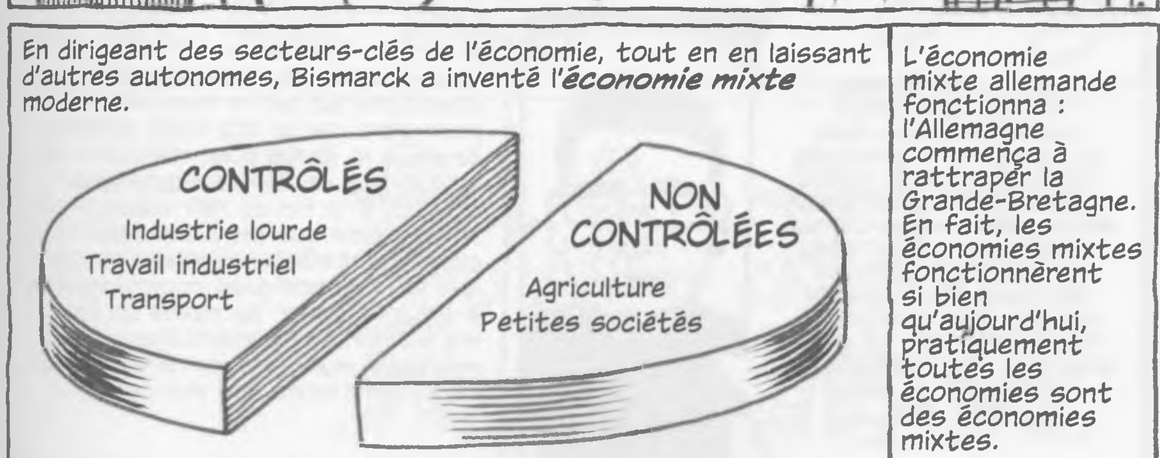
MER BALTIQUE

EMPIRE GERMANIQUE

Fonds = apport d'argent pour un projet

Financement = rassemblement des fonds pour un projet.

En dirigeant des secteurs-clés de l'économie, tout en en laissant d'autres autonomes, Bismarck a inventé l'***économie mixte*** moderne.



L'économie mixte allemande fonctionna : l'Allemagne commença à rattraper la Grande-Bretagne. En fait, les économies mixtes fonctionnèrent si bien qu'aujourd'hui, pratiquement toutes les économies sont des économies mixtes.

C'est vrai : nous vivons dans une ***économie mixte***, pas dans un capitalisme pur. Reprenons l'exemple de New York aujourd'hui. Nous avons vu page 24 que lorsqu'on essaie de ***tout*** contrôler, ça ne marche pas...

... mais beaucoup de choses ***sont*** contrôlées.

Même les biens de "libre marché" doivent se conformer à des ***normes qualitatives*** gouvernementales, et ils sont acheminés par des routes, des ponts et des tunnels exploités par l'État.

L'***eau*** est un service public.

La ***police*** et les ***pompiers*** sont payés par le gouvernement.

L'***électricité*** est fournie par une compagnie fermement réglementée.

Et si New York confiait l'***assainissement*** et la ***voirie*** au marché, elle se noierait très vite dans sa propre saleté.

NOUS CONSIDÉRONS TOUTES CES CHOSES COMME ACQUISES, MAIS ELLES ONT LA PLUPART DU TEMPS COMMENCÉ COMME DES ***EXPÉRIMENTATIONS SOCIALISTES***. AUJOURD'HUI, LA QUESTION N'EST PAS DE SAVOIR ***SI*** CERTAINS SECTEURS DE L'ÉCONOMIE DOIVENT ÊTRE CONTRÔLÉS PAR L'ÉTAT ; NON, LA VRAIE QUESTION, C'EST ***LESQUELS***, ***COMMENT***, ET ***DANS QUEL BUT***.



Nous formulons rarement les questions de cette manière, peut-être parce que nous sommes devenus si forts pour réfléchir en termes de ***libres marchés***. En fait, à la fin du XIX[e] siècle, alors même que les Allemands expérimentaient le socialisme et que les Britanniques commençaient à s'y intéresser au moins un peu, les économistes inventèrent une ***nouvelle manière*** de réfléchir au fonctionnement des marchés.

L'OFFRE ET LA DEMANDE : l'économie néoclassique

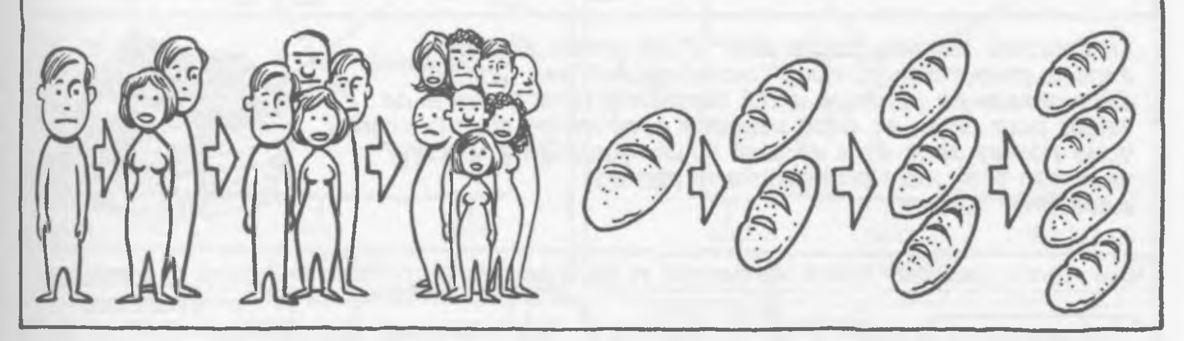
Notons encore une chose sur *Le Capital* de Marx : c'était une ***remise en question*** des économistes traditionnels.



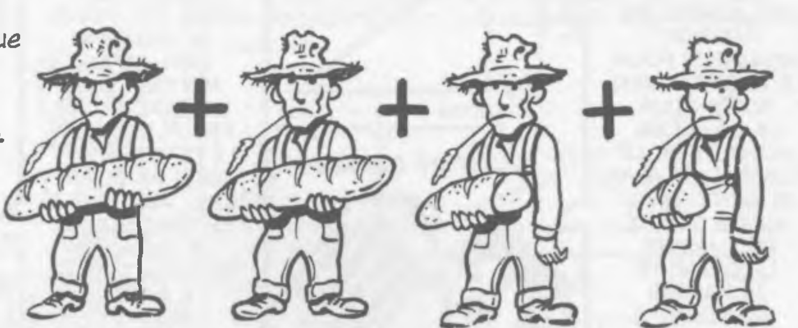
Mais très vite après la publication du *Capital*, les économistes commencèrent à prendre leurs ***distances*** avec la théorie de la valeur-travail de Ricardo.



Ils avaient une bonne raison de le faire : la théorie du travail est ***grossière***. Elle suppose que les choses se vendent à leur prix ***moyen***. Mais vous vous souvenez de la thèse de Malthus, la nourriture ne croît pas aussi vite que la population ?



Une autre façon de l'aborder est que chaque fermier supplémentaire fabrique plus de nourriture, mais pas ***proportionnellement*** plus.



Et encore une autre façon : il n'y a ***pas*** de prix moyen ; toute unité de nourriture supplémentaire, ou ***marginale***, coûte ***davantage*** à produire que la précédente. C'est un ***rendement décroissant***.



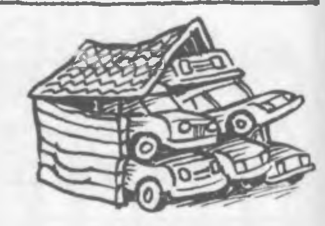
En outre, Ricardo n'avait pas grand-chose à dire sur la demande. Mais examinons la ***demande*** de chevaux du Roi Richard dans *Richard III* de Shakespeare.



Si Richard veut à ce point un cheval, c'est parce qu'il n'en a ***pas***. S'il en avait ***déjà*** un, il n'en aurait pas si désespérément besoin d'un autre. Et s'il en avait tout un troupeau, il pourrait bien à peine en vouloir un de plus.



En d'autres termes, notre désir d'une chose ***décroît*** dans la proportion où nous l'avons ***déjà***. C'est l'***utilité décroissante*** : chaque unité supplémentaire a moins de valeur pour nous, et nous paierons donc moins pour l'obtenir. Vous pouvez peut-être décider qu'une ***deuxième*** voiture vaut son prix, mais probablement pas une ***septième*** voiture.



Nous pouvons ***visualiser*** l'utilité décroissante et les rendements décroissants sous forme de ***graphiques***.

LES ACHETEURS PAIERONT BEAUCOUP POUR LE PREMIER BIEN, MOINS POUR LE DEUXIÈME, MOINS POUR LE SUIVANT, ET AINSI DE SUITE. DONC, ALORS QUE LE PRIX MONTE, LA QUANTITÉ DEMANDÉE ***DESCEND***.

ACHETEURS
PRIX
HAUT
BAS
MOINS
PLUS
QUANTITÉ DEMANDÉE

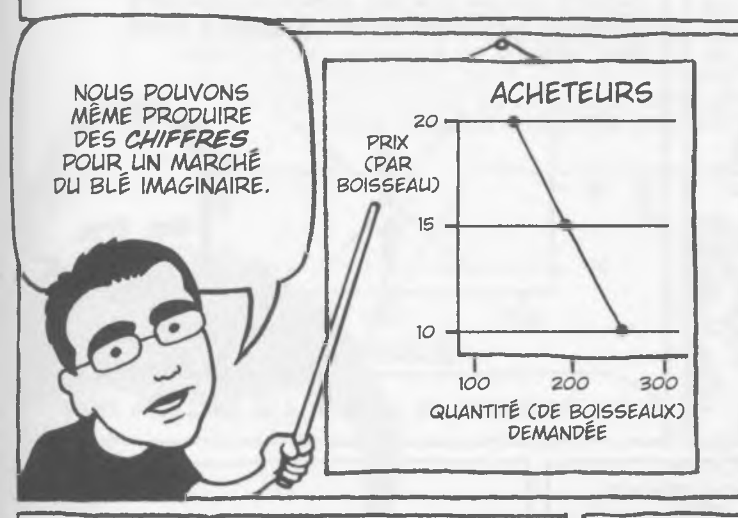
Plan de demande ou courbe de demande

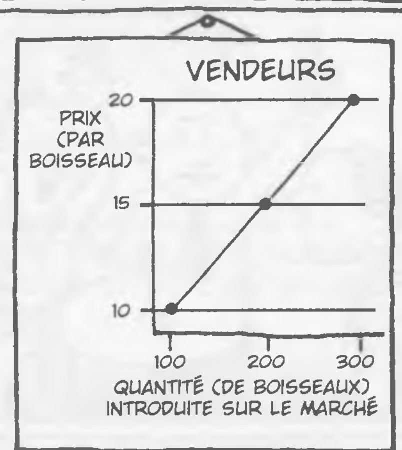
LES VENDEURS DEMANDERONT TRÈS PEU POUR LE PREMIER BIEN QU'ILS METTENT SUR LE MARCHÉ, UN PEU PLUS POUR LE DEUXIÈME, ET AINSI DE SUITE. DONC, ALORS QUE LE PRIX MONTE, LA QUANTITÉ INTRODUITE SUR LE MARCHÉ ***MONTE***.

VENDEURS
PRIX
HAUT
BAS
MOINS
PLUS
QUANTITÉ INTRODUITE SUR LE MARCHÉ

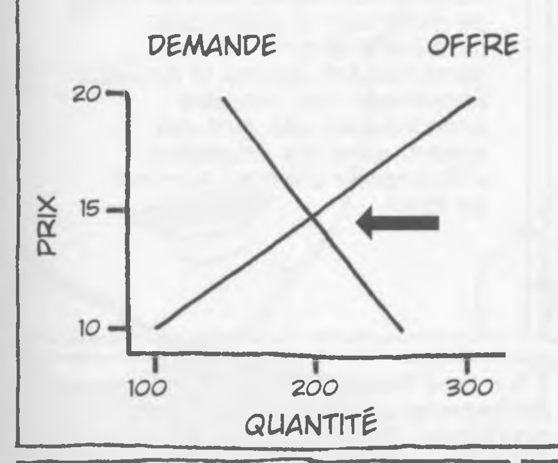
Plan d'offre ou courbe d'offre

Cela correspond au sens commun : les vendeurs essaient de vendre plus quand le prix est haut, et les acheteurs essaient d'acheter plus quand le prix est bas.

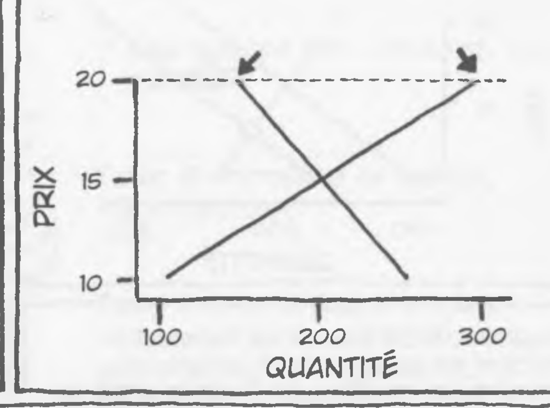




Maintenant, posons ces courbes de l'offre et de la demande sur le ***même graphique***.



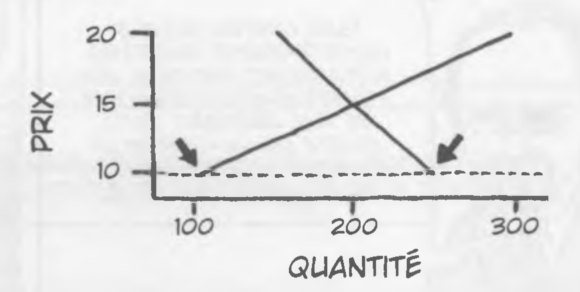
Si le blé se vend à, disons, 20 shillings le boisseau, les vendeurs en introduiront 300 sur le marché, mais les acheteurs ne voudront en acheter que 150.



Les vendeurs ***baisseront*** leur prix.



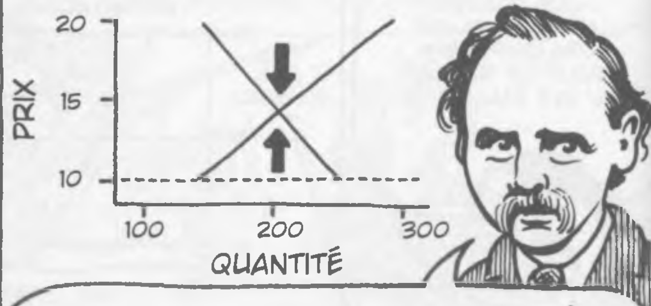
Si le prix est de 10 shillings le boisseau, les acheteurs voudront en acheter 250, mais les vendeurs n'en introduiront que 100 sur le marché...



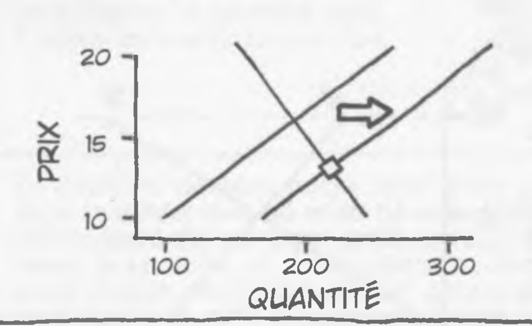
... et les acheteurs feront ***monter*** le prix.



Le prix gravite vers l'intersection, l'***équilibre***. Dès qu'il y parvient, il n'a plus de raison d'en bouger ; les vendeurs introduisent exactement autant que ce que les acheteurs veulent acheter. Il n'y a qu'un petit saut à faire pour dire :



Nous pouvons visualiser les changements dans l'offre et la demande en ***déplaçant*** les lignes. Si l'offre grimpe, comme lors d'une bonne récolte, le marché trouve un nouvel équilibre où de plus grandes quantités sont vendues à un prix plus bas.



Ce n'est qu'un avant-goût ; il existe toutes sortes de moyens subtils et sophistiqués de manipuler le graphique. Le modèle du prix offre-demande est devenu le nouveau fondement des modèles économiques dès qu'il est apparu dans les *Principes d'économie* d'Alfred Marshall en 1890.

Page 40, nous avions vu Marshall mettre en garde contre le fait de prendre les modèles de Ricardo trop au sérieux. À son crédit, Marshall a dit la même chose de son ***propre*** modèle.



"SES LIMITES SONT SI CONSTAMMENT IGNORÉES, NOTAMMENT PAR CEUX QUI L'APPROCHENT D'UN POINT DE VUE ABSTRAIT, QU'IL EXISTE UN DANGER DE LE PRENDRE POUR UNE FORME ABSOLUMENT DÉFINITIVE."

Il a même baptisé son sujet ***sciences économiques*** et non ***économie politique*** ; il pensait que celui-ci était trop ***abstrait*** pour être applicable à la politique.





- L'***homme économique*** (page 37) poursuit logiquement son propre intérêt personnel
- L'offre et la demande ne bougent pas à moins qu'on les modifie, ce qui sous-entend que :
  - Les revenus restent les mêmes
  - Les goûts restent les mêmes
  - Les autres prix restent les mêmes
- Tout le monde a la même information
- Tous les acheteurs et les vendeurs sont si petits que leurs actions ne peuvent affecter le prix d'un bien

Mais alors même que ces nouveaux modèles étaient inventés, le monde réel ***bousillait*** la dernière hypothèse, notamment en Amérique, où nous allons donc retourner de ce pas.

Maudit soit le public.

William H. Vanderbilt (1882)

CHAPITRE 3

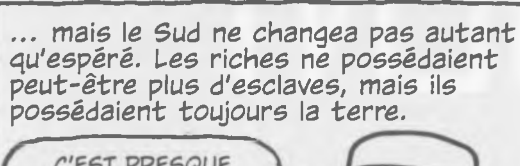
LE POUVOIR DE L'ARGENT

(1865–1914)

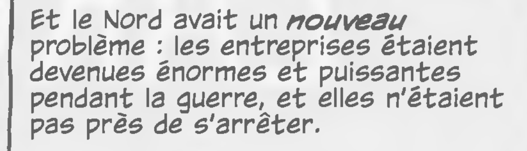


Après la guerre civile, les esclaves furent libérés, l'Ouest s'ouvrit...

UNE TERRE ABORDABLE ET DES HAUTS SALAIRES POUR TOUJOURS !









L'AMÉRIQUE SE DOTE DU CHEMIN DE FER



Comme le ***chemin de fer transcontinental***. Il était nécessaire, de toute évidence, mais qui allait payer ses coûts énormes ?



Washington avait les ressources nécessaires - le gouvernement fédéral ***possédait*** la plus grande partie de l'Ouest - mais les Américains ***se méfiaient*** du pouvoir gouvernemental.



Il leur semblait plus sûr d'encourager des entrepreneurs ***privés***.



Le chemin de fer transcontinental fut achevé en 1869, mais personne ne vérifia comment l'argent avait été dépensé.



Le gouvernement fédéral avait fini par donner aux compagnies de chemin de fer assez de terrain pour couvrir pratiquement toute la superficie du ***Texas*** ; et les États leur en avaient ***encore donné***.

Et si les gens s'attendaient à du sens civique en retour, eh bien...



Les chemins de fer pouvaient faire payer des sommes extravagantes parce que c'étaient des ***monopoles naturels*** : un chemin de fer allant d'un point A à un point B a une raison d'être, mais pas deux lignes parallèles. Le ***premier*** chemin de fer reste donc le seul et ***unique***.

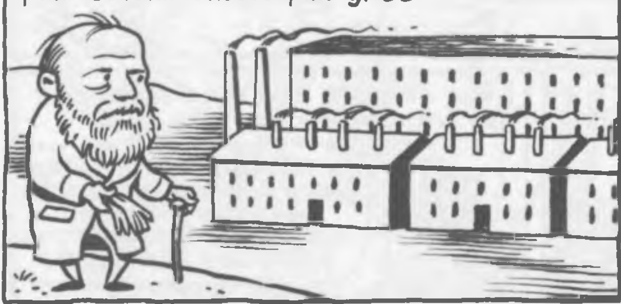




Les économies d'échelle se réalisent lorsque fabriquer les produits en grosses quantités revient moins cher. Elles ont généralement un revers : le coût à l'***unité*** est plus bas, mais le coût de l'avance est ***plus haut***.



Le premier à payer ce coût de l'avance a un énorme avantage, et est bien placé pour devenir encore plus ***gros***.



Par la suite, le coût onéreux de la phase préparatoire réfrène la concurrence de manière aussi efficace qu'une loi.



Les économies d'échelle fonctionnaient très bien à la fin du XIXe siècle. Les grosses entreprises devinrent encore plus grosses, tandis que leurs fondateurs amassèrent des fortunes inimaginables.

CALIFORNIE

Leland Stanford (1824-1893) Chemins de fer

Philip Armour (1832-1901) Viande

CHICAGO

Cyrus McCormick (1809-1884) Machines agricoles

Richard Sears (1863-1914) Vente par correspondance

Cornelius Vanderbilt (1794-1877) Chemins de fer

NEW YORK

PITTSBURGH

Andrew Carnegie (1835-1919) Acier

Andrew Mellon (1855-1937) Banquier de Carnegie

CAROLINE DU NORD

Washington Duke (1820-1905) Tabac

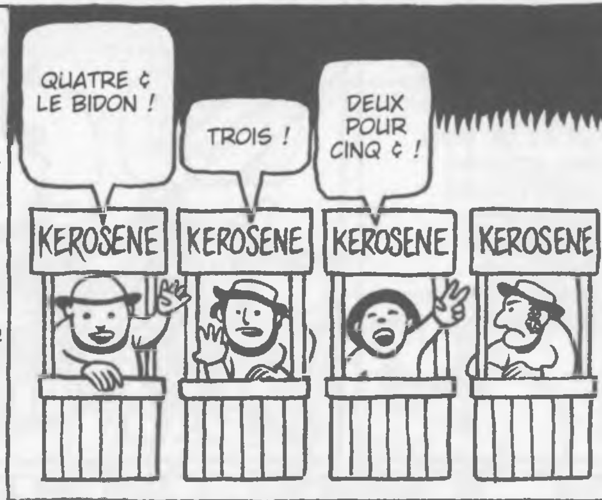
Quelle taille pouvait-on atteindre ? Il n'y avait ***pas de limite*** ; une seule compagnie pouvait engloutir toute une industrie. Regardez :

LES GROSSES COMPAGNIES DU PÉTROLE (ET D'AUTRES CHOSES)

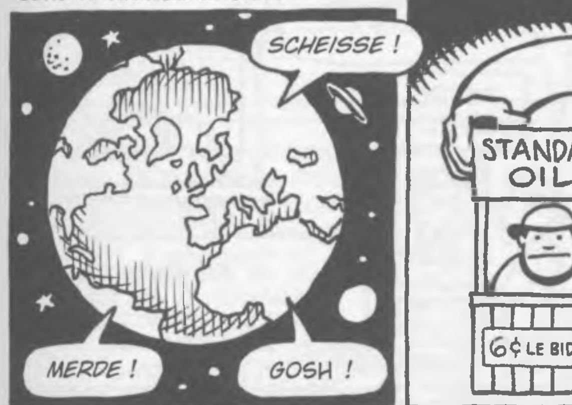


Le marché du pétrole prit son essor quand quelqu'un raffina du pétrole brut en ***kérosène*** bon marché qui brûlait dans les lampes.

Le premier puits de pétrole fut creusé en Pennsylvanie en 1859 ; très vite, les petits foreurs et raffineurs se firent concurrence dans un monde de libre marché.



Puis survint la Panique de 1873, le pire krach de tous les temps, provoqué par une chaîne de faillites bancaires dans le monde entier.



Les grosses entreprises survivent aux krachs mieux que les petites. En 1880, la Standard Oil de John D. Rockefeller avait racheté certains concurrents, passé alliance avec d'autres, et brisé ceux qui restaient.

UN MONOPOLE !

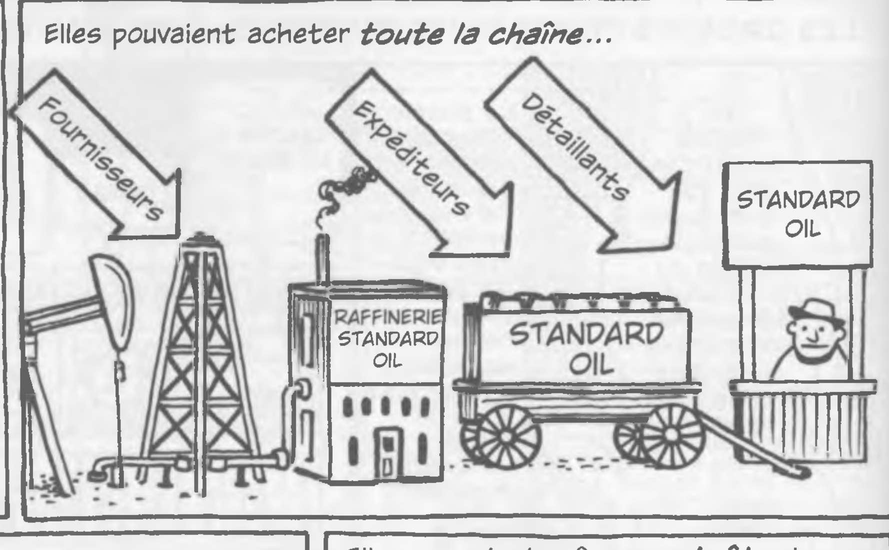
STANDARD OIL — 6¢ LE BIDON

Techniquement, le terme ***monopole*** ne s'applique qu'aux vendeurs ; un acheteur qui n'a pas de concurrents s'appelle un ***monopsone***. La Standard Oil était à la fois un monopole et un monopsone.



La Standard Oil n'a jamais eu un monopole total ; elle a toujours eu quelques concurrents ici et là. Mais les grosses compagnies pouvaient prendre le contrôle ***sans*** avoir le monopole.

Elles pouvaient acheter ***toute la chaîne...***



... et ***persécuter*** ceux qu'elles n'achetaient pas. (La Standard Oil persécutait même les ***compagnies de chemin de fer***.)

Elles pouvaient même ***contrôler*** leurs concurrents.



Ces avantages à être ***gros*** existaient dès l'époque d'Adam Smith. Mais alors, les ***inconvénients*** étaient plus importants.



Donc, une entreprise qui devenait trop grosse au XVIIIe siècle s'effondrait sous son propre poids, à moins que le gouvernement ne la soutienne. C'est pourquoi Adam Smith disait, comme nous l'avons vu page 31 :



Mais un siècle plus tard, la ***technologie*** avait changé.

LA CARGAISON DE MINERAI EST RETARDÉE !

TÉLÉGRAPHIEZ AU MICHIGAN QU'ON EN RENVOIE !

LE BUREAU DE NEW YORK A BESOIN D'ARGENT !

FAITES-LEUR UN VIREMENT !

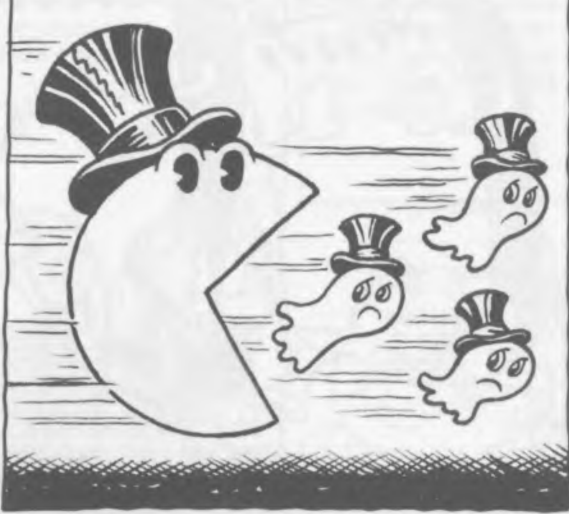
L'UN DES DIRECTEURS NE POURRA PAS ASSISTER À LA RÉUNION.

QU'IL LA FASSE PAR TÉLÉPHONE !

Entretemps, les avantages à être gros étaient devenus plus importants que les inconvénients, et les compagnies avaient été amenées, "comme par une main invisible", à ***grossir*** et à ***absorber***.



Grossir devint plus facile en 1890, lorsque le New Jersey permit aux corporations de posséder ***du capital dans d'autres corporations***. Cela signifiait qu'une corporation pouvait en acquérir une autre rien qu'en lui achetant l'ensemble de ses biens.

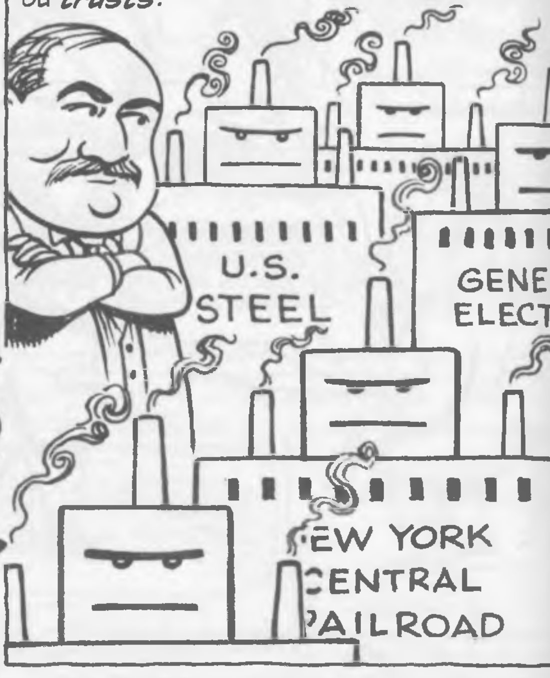


LE "PATRON DES ÉTATS-UNIS"

C'est alors que survint J. P. Morgan (1837-1913), un gros banquier de Wall Street à New York. Wall Street était l'endroit où se faisait le commerce du capital des grosses compagnies, pas toujours honnêtement.



Morgan préférait l'***ordre*** ; il ***fusionnait*** les gros acteurs de l'industrie les uns après les autres en super-corporations, ou ***trusts***.



Et lorsque J. P. Morgan avait organisé un trust, il en gardait le ***contrôle***. C'est ainsi qu'un petit groupe d'hommes d'affaires - Morgan, Rockefeller, les seigneurs des chemins de fer et quelques autres - ***acquirent*** une grosse part de l'économie.

EUH, LES GARS ?

À la fin du XIXe siècle, les États-Unis avaient une ***économie mixte***, avec des entreprises et des fermes de petite taille qui côtoyaient une sorte de ***socialisme***, aux mains des grosses entreprises.

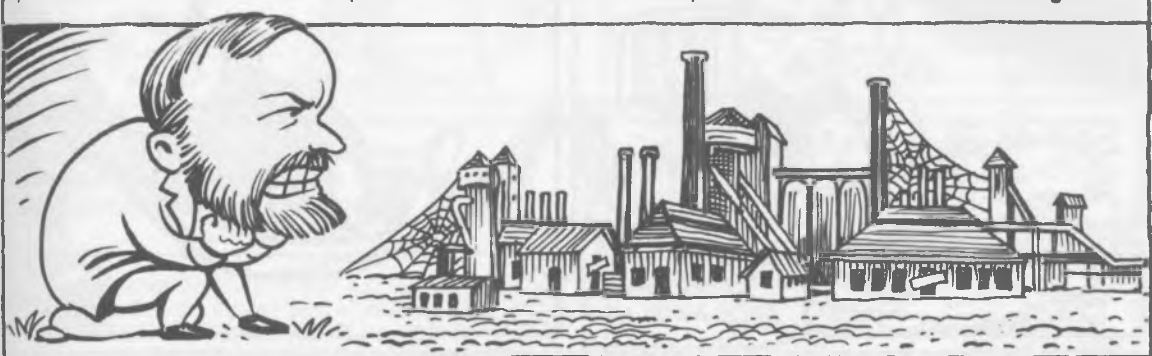


Cet ordre et cette planification étaient ***nécessaires***, à cause de la tension existant entre les coûts initiaux élevés et les bas coûts à l'unité que nous avons vus page 76.

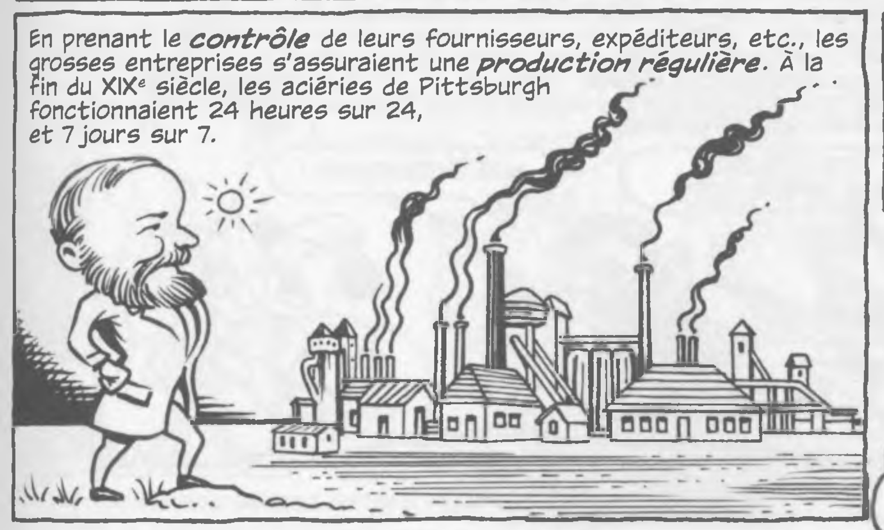
*"QUEL SOULAGEMENT CE FUT LORSQUE L'IDÉE DE **COOPÉRATION**, AVEC LES CHEMINS DE FER, LES LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES, LES GRANDES ACIÉRIES, LES COMPAGNIES PÉTROLIÈRES, FIT SON APPARITION, TRIOMPHA ET FINIT PAR PRENDRE LA PLACE DES CONDITIONS CHAOTIQUES DU [LIBRE MARCHÉ]..."*
ROCKEFELLER

"QUELLE DIFFÉRENCE ENTRE LA CORPORATION SIDÉRURGISTE "U.S. STEEL", TELLE QU'ELLE A ÉTÉ ORGANISÉE PAR M. MORGAN, ET UN MINISTÈRE DE L'ACIER, TEL QU'IL POURRAIT ÊTRE ORGANISÉ PAR LE GOUVERNEMENT ?"

En effet, dès lors que vous aviez investi dans l'une de ces gigantesques aciéries, vous deviez vendre de ***grandes quantités*** d'acier bon marché pour la payer. Vous ne pouviez pas compter sur le libre marché pour vous approvisionner en matières premières et acheminer le produit fini : toute interruption ***vous coûtait de l'argent***.

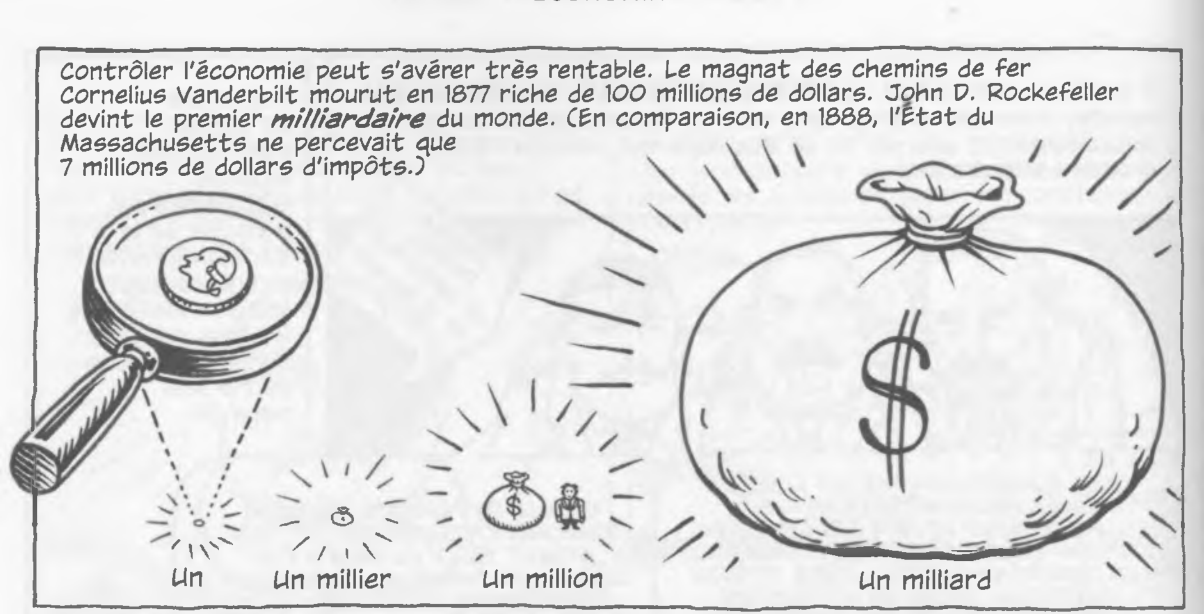


En prenant le ***contrôle*** de leurs fournisseurs, expéditeurs, etc., les grosses entreprises s'assuraient une ***production régulière***. À la fin du XIXe siècle, les aciéries de Pittsburgh fonctionnaient 24 heures sur 24, et 7 jours sur 7.



L'économie était donc ***gérée***, mais pas dans l'intérêt du public.




Contrôler l'économie peut s'avérer très rentable. Le magnat des chemins de fer Cornelius Vanderbilt mourut en 1877 riche de 100 millions de dollars. John D. Rockefeller devint le premier *milliardaire* du monde. (En comparaison, en 1888, l'État du Massachusetts ne percevait que 7 millions de dollars d'impôts.)
Un
Un millier
Un million
Un milliard


ON NE PEUT PAS RÉELLEMENT *GAGNER* UNE TELLE QUANTITÉ D'ARGENT. SI VOUS TRAVAILLEZ DUR, QUE VOUS ÉPARGNEZ ET QUE VOUS METTEZ 100 000 $ DANS VOTRE MATELAS TOUS LES ANS, VOUS AUREZ UN MILLIARD DE DOLLARS AU BOUT D'UN PEU PLUS DE 12 000 ANS.
ET UN TRÈS GROS MATELAS !


C'est aussi trop d'argent pour pouvoir le *dépenser*. Les héritiers de ces sommes - même les crétins et les ivrognes - restèrent riches, tout simplement parce qu'il est impossible de dilapider une fortune aussi énorme.


Et puis, le pouvoir *politique* marche main dans la main avec le pouvoir *économique*.
Le gouvernement aidait les riches grâce aux droits de douane qui concurrençaient les produits étrangers, aux politiques d'immigration qui laissaient entrer des ouvriers, à la politique foncière qui laissait les entreprises d'exploitation minière, forestière et agricole utiliser les terrains publics pour presque rien (c'est toujours le cas aujourd'hui) et à une politique étrangère qui soutenait les intérêts américains à l'extérieur.
C'EST QUOI, NOS "INTÉRÊTS" ?
NOS ENTREPRISES !

LES BARONS VOLEURS

De sorte que ce petit groupe, baptisé les ***barons voleurs***, détenait une richesse et un pouvoir immense, qu'il pouvait léguer à ses héritiers. C'est la définition même d'une ***classe dominante***.

Mark Twain (1836-1910), auteur américain

Mais le revers de la richesse concentrée, c'est la ***pauvreté***.

C'EST UN **ÂGE D'OR** !

C'EST JUSTE UN **ÂGE DORÉ** !

HA ! ELLE EST BONNE !

HELP!

L'excuse du jour : le ***darwinisme social***, une perversion de la ***théorie de l'évolution*** de Charles Darwin, en 1859.

LA LOI NATURELLE, C'EST LA SURVIE DES MEILLEURS. ET PARMI LES HUMAINS, CE SONT DE TOUTE ÉVIDENCE LES PLUS RICHES QUI SONT LES MEILLEURS. LES PAUVRES SONT DES ***INADAPTÉS***, C'EST TOUT !

JE VOUS EN PRIE, MONSIEUR, JE MEURS DE FAIM ...

TON PROBLÈME EST QUE TU N'ES QU'UNE DES ***EXPÉRIMENTATIONS RATÉES DE LA NATURE !***

C'est une des raisons pour lesquelles Darwin acquit une mauvaise réputation, surtout dans le milieu agricole.

MA RICHESSE ET TA PAUVRETÉ SONT DÉCRÉTÉES PAR LA NATURE ! DARWIN L'A PROUVÉ !

J'***EMMERDE*** DARWIN !

Hein ? Les fermiers prospères et indépendants de Jefferson réduits à la pauvreté ? Mais que s'est-il passé ?

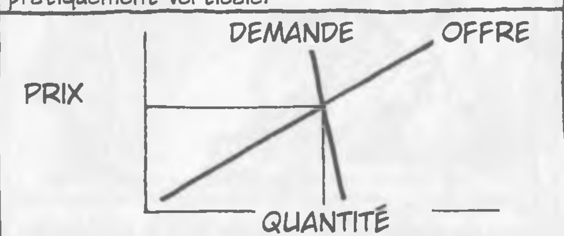


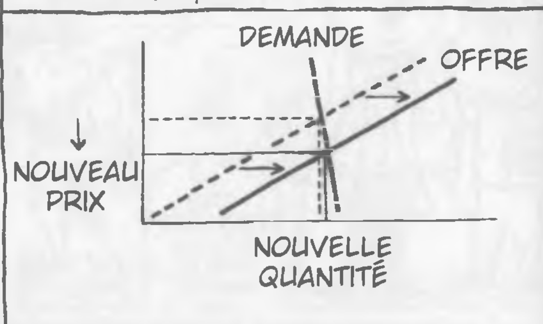
SUS AUX FERMES

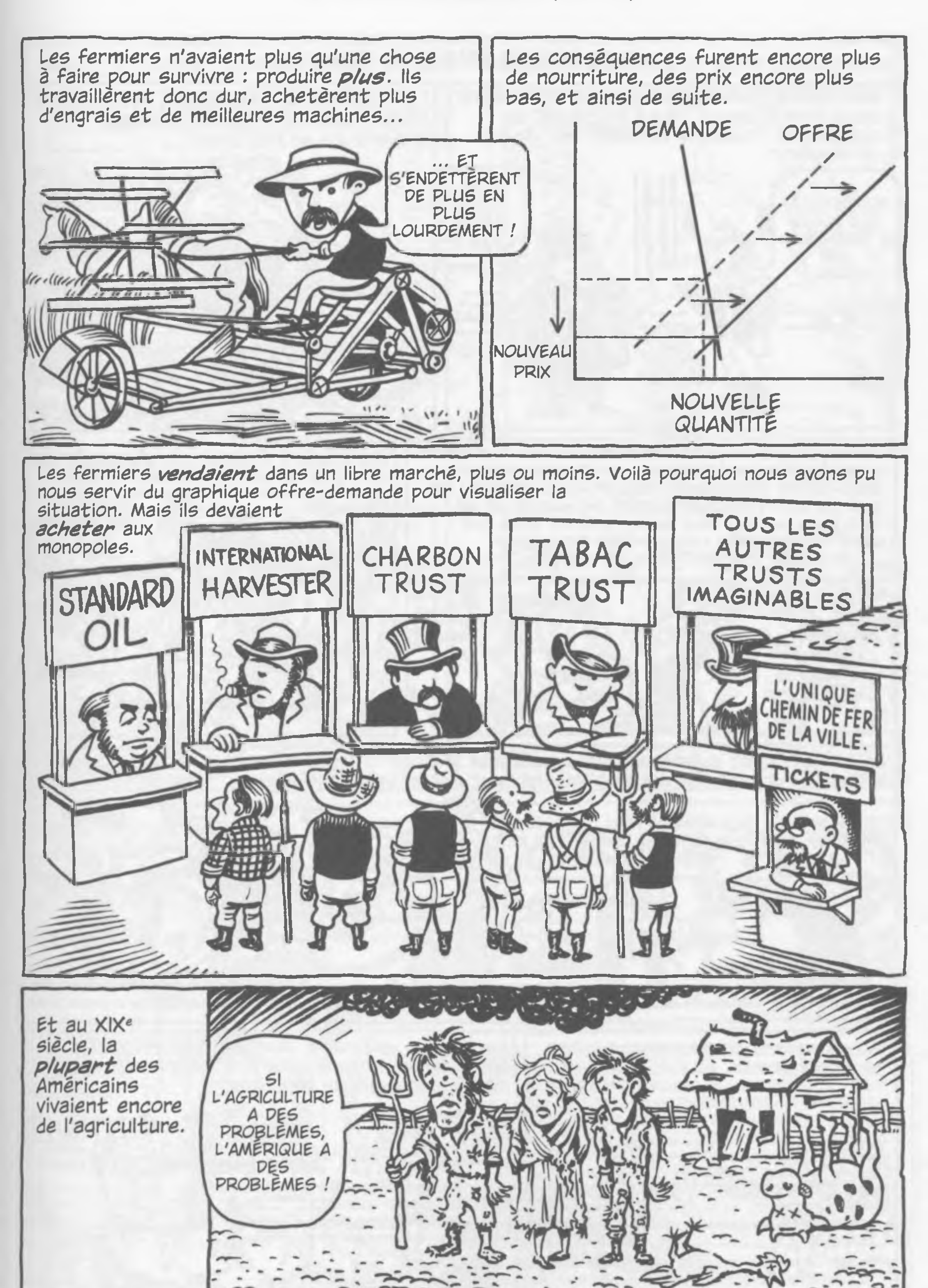











Les fermiers n'avaient plus qu'une chose à faire pour survivre : produire *plus*. Ils travaillèrent donc dur, achetèrent plus d'engrais et de meilleures machines...
... ET S'ENDETTÈRENT DE PLUS EN PLUS LOURDEMENT !
Les conséquences furent encore plus de nourriture, des prix encore plus bas, et ainsi de suite.
DEMANDE
OFFRE
NOUVEAU PRIX
NOUVELLE QUANTITÉ
Les fermiers *vendaient* dans un libre marché, plus ou moins. Voilà pourquoi nous avons pu nous servir du graphique offre-demande pour visualiser la situation. Mais ils devaient *acheter* aux monopoles.
STANDARD OIL
INTERNATIONAL HARVESTER
CHARBON TRUST
TABAC TRUST
TOUS LES AUTRES TRUSTS IMAGINABLES
L'UNIQUE CHEMIN DE FER DE LA VILLE.
TICKETS
Et au XIXe siècle, la *plupart* des Américains vivaient encore de l'agriculture.
SI L'AGRICULTURE A DES PROBLÈMES, L'AMÉRIQUE A DES PROBLÈMES !

DES PROBLÈMES AU TRAVAIL

Avec les fermiers qui souffraient et la bonne terre pratiquement toute attribuée, les ouvriers de l'industrie perdirent leur moyen de pression.



Leur pouvoir de négociation était encore affaibli avec l'arrivée de nouveaux travailleurs de l'étranger.



Les grosses entreprises contrôlaient leur fourniture en ***main-d'œuvre*** tout comme elles contrôlaient leurs autres fournitures. Page 81, nous avons vu les aciéries de Pittsburgh tourner 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Il faut savoir qu'il n'y avait que ***deux roulements*** : les ouvriers travaillaient 12 heures par jour et 7 jours par semaine.



Les ouvriers tentaient de ***dissuader les immigrants en les passant à tabac***.



Ils se battaient aussi pour les ***syndicats***. C'était là un combat plus rationnel : pour briser les grèves, les patrons engageaient des ***armées privées***...



"Je peux engager une moitié de la classe ouvrière pour tuer l'autre." Jay Gould (1836-1892), magnat des chemins de fer

... et, quand ça ne marchait pas, la ***vraie*** armée.

Fermes en difficulté, ouvriers en difficulté : les hommes commençaient à comprendre que l'Amérique avait un problème.



WALL STREET CONTRE MAIN STREET : la Bourse contre le petit commerce

Que faire ? Les gens s'efforçaient de travailler selon les systèmes légaux des États, mais en 1886, la Cour suprême, dans une interprétation complètement insensée de la Constitution, ***invalida*** les contrôles des États.



Cela donnait :



En 1887, le Congrès, qui peut réguler le commerce inter-États, créa la Commission du commerce inter-États pour mettre les chemins de fer au pas. Ça ne marcha pas.



En 1890, le Congrès fit un gros effort avec la loi Sherman dite "antitrust".

HA HA HA HA HA

"LES ASSOCIATIONS VISANT À RESTREINDRE LE COMMERCE" SONT ***ILLÉGALES*** !

Mais la loi ne fut pas appliquée - sauf contre les syndicats.



Une des raisons du problème : le Président doit faire respecter la loi, mais à la fin du XIXe siècle, les présidents ne faisaient pas grand-chose de plus que de la ***fumée***.

"CE N'EST PLUS UN GOUVERNEMENT DU PEUPLE, PAR LE PEUPLE ET POUR LE PEUPLE. C'EST UN GOUVERNEMENT DES CORPORATIONS, PAR LES CORPORATIONS ET POUR LES CORPORATIONS."

Rutherford Hayes, républicain, président de 1877 à 1881.



"[LES CORPORATIONS] DEVIENNENT RAPIDEMENT LES MAÎTRES DES PEUPLES... LE COMMUNISME EST UNE CHOSE ODIEUSE ET UNE MENACE POUR LA PAIX ET LES GOUVERNEMENTS ORGANISÉS. MAIS LE COMMUNISME DE LA RICHESSE ET DU CAPITAL CONJUGUÉS, LA CROISSANCE EXCESSIVE D'UNE CUPIDITÉ ET D'UN ÉGOÏSME DÉMESURÉS, QUI SAPENT INSIDIEUSEMENT LA JUSTICE ET L'INTÉGRITÉ DES INSTITUTIONS LIBRES, NE SONT PAS MOINS DANGEREUX QUE LE COMMUNISME DE LA PAUVRETÉ ET DU TRAVAIL OPPRIMÉS."

Grover Cleveland, démocrate, président de 1885 à 1889 et de 1893 à 1897.

Cela changea en 1901, lorsqu'un certain Theodore Roosevelt, un républicain, devint président.

LES PROGRESSISTES





Mais TR savait bien que les gens simples ne pouvaient pas ***conclure*** un marché équitable avec les riches qui contrôlaient tout, d'où la deuxième partie de son programme : le ***Big Stick***, le "gros bâton". TR démantela certains trusts, protégea les terrains des États contre les grosses entreprises et contrôla les tarifs des chemins de fer.



Il s'avéra qu'en dépit de tous les discours hargneux des industriels, c'était facile de les malmener.



TR était la personne qu'il fallait, mais sa présidence (1901-1909) survint aussi au bon moment. Les gens étaient remontés, en partie grâce à des journalistes d'investigation, ceux qu'on surnomma les ***fouille-merde***.

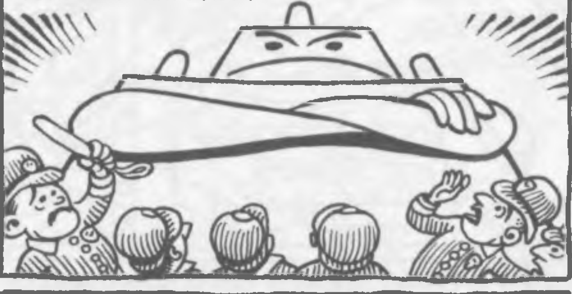


Par exemple, un ami de TR, le reporter-photographe Jacob Riis (1849-1914), fit une enquête sur les bas quartiers de New York et découvrit que les propriétaires des taudis étaient souvent plutôt riches et avaient aisément les moyens d'entretenir correctement leurs immeubles. En fait, les habitants payaient des ***loyers conséquents***, assez pour leur donner droit à être logés dans des conditions décentes.

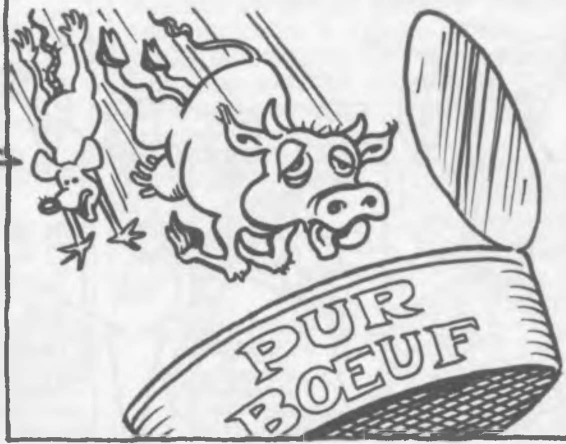




Mais certains problèmes n'étaient pas locaux. Un Virginien pouvait mourir d'avoir mangé du bœuf avarié qui avait été élevé au Kansas et mis en boîte dans l'Illinois par une corporation enregistrée dans le Delaware et gérée depuis un bureau se trouvant à New York par des gens habitant dans le Connecticut.



Alors en 1906, lorsque *La Jungle*, un roman du "fouille-merde" Upton Sinclair, raconta en détail comment opéraient vraiment les sociétés géantes productrices de viande en conserve...



... le président Teddy Roosevelt répondit par une loi sur l'hygiène alimentaire et chimique, le "Pure Food and Drug Act" (1906).



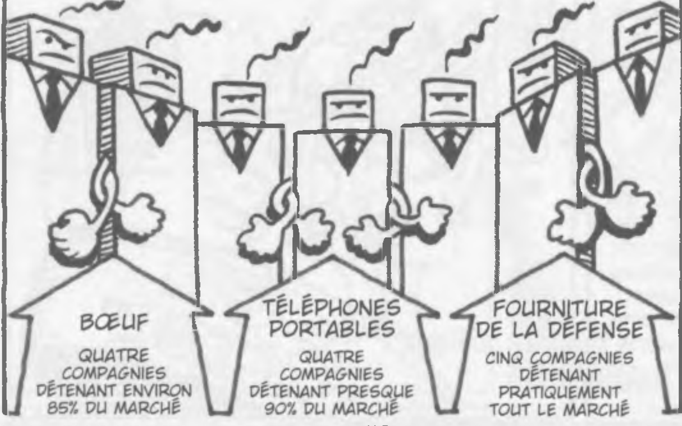
TR était un nouveau type de ***libéral***. Les libéraux prônent la ***liberté*** individuelle, qui s'était toujours jusque-là appuyée sur la ***faiblesse*** du gouvernement. Les libéraux du XXe siècle ont donné au gouvernement plus de ***pouvoir***.



Le successeur de TR, William Howard Taft, devint président en 1909. Il continua de faire pression sur les trusts. Leur ancêtre à tous, la Standard Oil, fut démantelée en 1911. Nous pouvons nous faire une idée de la taille qu'elle avait en en contemplant les ***fragments***.



Mais le démantèlement des trusts ne fonctionna pas aussi bien qu'on le proclamait ; une industrie gérée en ***oligopole*** par quelques grosses compagnies n'est pas tellement différente d'une situation de monopole pur. Voici certains secteurs oligopolistiques en 2011 :



Le démantèlement des trusts ne brisa pas non plus le pouvoir de J. P. Morgan. En 1912, Morgan contrôlait encore des corporations dont la valeur s'élevait à 22 milliards de dollars, ce qui était suffisant pour acheter tout ce qui se trouve à l'ouest du Mississippi.



En 1912, Teddy Roosevelt se porta de nouveau candidat à la présidence avec un troisième parti dont l'existence fut brève, les progressistes. Voici un extrait du programme du Parti progressiste en 1912 :

"DERRIÈRE LE GOUVERNEMENT VISIBLE TRÔNE UN GOUVERNEMENT INVISIBLE, QUI NE DOIT AUCUNE ALLÉGEANCE AU PEUPLE ET NE SE RECONNAÎT AUCUNE RESPONSABILITÉ ENVERS LUI. DÉTRUIRE CE GOUVERNEMENT INVISIBLE, POUR DISSOUDRE L'ALLIANCE INFÂME ENTRE LES ENTREPRISES CORROMPUES ET LES POLITICIENS CORROMPUS, TELLE EST LA PREMIÈRE TÂCHE..."

TR et Taft divisèrent le vote républicain et donnèrent la présidence à un démocrate, Woodrow Wilson (1856-1924).









Et le *système de la Réserve fédérale* (1913), première banque centrale officielle depuis les années 1830.





CE QUI NOUS AMÈNE À LA GRANDE ANNÉE DE *1914*.

- 1865 : Fin de la guerre civile
- 1867 : Publication du *Capital*
- 1869 : Achèvement du chemin de fer transcontinental
- 1873 : Panique de 1873
- 1879 : La Standard Oil domine le marché du pétrole
- 1886 : Panique de 1886
- Morgan commence à créer des trusts
- 1890 : Publication des *Principes d'économie politique*
- 1893 : Panique de 1893 (très mauvaise)
- 1901 : TR devient président
- 1906 : Loi sur l'hygiène alimentaire
- 1907 : Panique de 1907
- 1911 : Démantèlement de la Standard Oil
- 1912 : Élection de Wilson
- 1913 : Réserve fédérale et impôt sur le revenu
- 1914 : Loi Clayton



L'ÉCONOMIE MONDIALE

En 1914, la Révolution industrielle avait transformé le monde occidental.



Les empires occidentaux envahissaient le globe, s'emparant des ressources et des marchés.



Le Japon échappa au contrôle occidental, peut-être parce qu'il n'avait que peu de ressources naturelles méritant d'être pillées. Au lieu de ça, le Japon ***s'industrialisa***, important des matières premières et exportant des produits finis, et se mit à bâtir son propre empire.

LA SEULE RESSOURCE QUE NOUS AVONS, C'EST NOTRE ***PEUPLE***.



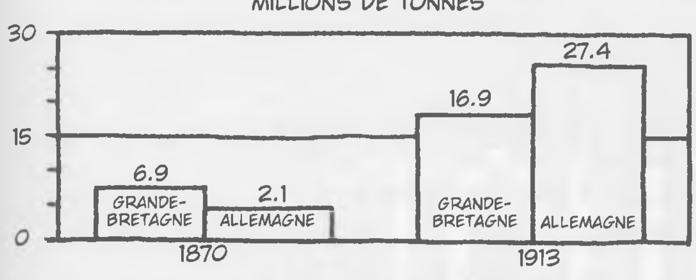


L'Empire britannique dominait le monde. Voici ce que disait l'économiste anglais William Stanley Jevons à la fin du XIXe siècle :



"LES PLAINES DE L'AMÉRIQUE DU NORD ET DE LA RUSSIE SONT NOS CHAMPS DE MAÏS ; CHICAGO ET ODESSA NOS GRANGES ; LE CANADA ET LA BALTIQUE NOTRE EXPLOITATION FORESTIÈRE ; L'AUSTRALIE RECÈLE NOS ÉLEVAGES DE MOUTONS, ET EN ARGENTINE ET DANS LES PRAIRIES DE L'OUEST DE L'AMÉRIQUE DU NORD PAISSENT NOS TROUPEAUX DE BŒUFS ; LE PÉROU NOUS EXPÉDIE SON ARGENT ; ET L'OR D'AFRIQUE DU SUD ET D'AUSTRALIE COULE VERS LONDRES ; LES INDIENS ET LES CHINOIS CULTIVENT LE THÉ POUR NOUS, ET NOTRE CAFÉ, NOTRE SUCRE ET NOS PLANTATIONS D'ÉPICES SE TROUVENT TOUS AUX INDES. L'ESPAGNE ET LA FRANCE SONT NOS VIGNOBLES ET LA MÉDITERRANÉE NOTRE JARDIN FRUITIER..."

Un monde dominé par la Grande-Bretagne, voilà qui était excellent si vous étiez Britannique. Mais l'***économie mixte*** de l'Allemagne avait éclipsé le laissez-faire britannique plus d'une fois, et les Allemands ne voyaient pas pourquoi la Grande-Bretagne devait rester au sommet.





Cette tension, ainsi que d'autres, conduisit les pays européens à emmagasiner les armes, ce qui accrut les tensions, de sorte que tout le monde acheta de plus en plus d'armes et ainsi de suite : on assistait à une ***course à l'armement***.



Pourtant, beaucoup de gens croyaient que la guerre n'arriverait jamais.



CETTE PRÉDICTION AURAIT ÉTÉ EXACTE SI LES HOMMES AVAIENT ÉTÉ RATIONNELS. AU LIEU DE ÇA, LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE COMMENÇA, SANS RAISON VALABLE, EN AOÛT 1914. AU PROGRAMME : LES ***ALLIÉS*** (LA GRANDE-BRETAGNE, LA FRANCE, LA RUSSIE ET L'ITALIE PAR LA SUITE) CONTRE LES ***PUISSANCES CENTRALES*** (L'ALLEMAGNE, L'AUTRICHE-HONGRIE ET LA TURQUIE PAR LA SUITE).





Nous nous sommes engagés dans une pagaille colossale, en nous heurtant au contrôle d'une machine délicate, dont nous ne comprenons pas le fonctionnement.

John Maynard Keynes (1930)

CHAPITRE 4

TOUT S'ÉCROULE

(1914–1945)



Les armes modernes produites massivement ne rendirent pas seulement les champs de bataille de la Première Guerre mondiale dangereux ; elles les rendirent ***impropres à la vie humaine***.

Les soldats demeuraient en vie en restant ***sous terre***, dans des tranchées.

Attaquer la tranchée de l'ennemi signifiait quitter la vôtre.

ÇA S'APPELLE AUSSI DU SUICIDE.

Les généraux, à l'abri dans des demeures campagnardes, loin de l'horreur des tranchées, ordonnaient sans cesse des attaques. Des ***millions*** de cadavres s'empilaient.

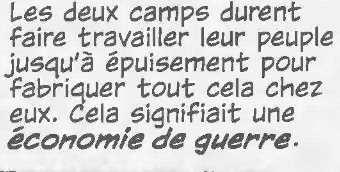
JE CROIS QUE JE N'AIME ***PAS*** LE XXe SIÈCLE.

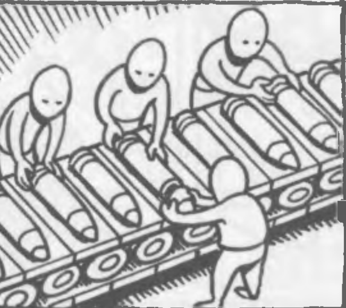
Les champs de bataille étaient hors jeu ; l'issue de la Première Guerre mondiale se jouait ***ailleurs***.

LES ÉCONOMIES EN GUERRE

Une guerre industrielle ne dévore pas seulement les hommes ; la Première Guerre mondiale nécessita des quantités sans précédent de balles, d'obus, de nourriture, d'armes, de camions, de vêtements, d'avions, de charbon, d'essence, de pétrole, de tanks, etc.







Une économie de guerre est une économie ***dirigée*** : le gouvernement ***alloue*** des ressources, ***dicte*** ce qu'il faut fabriquer et ***rationne*** les produits de première nécessité.



UNE ÉCONOMIE DE GUERRE CONDUIT AU BESOIN - OU AU BESOIN PERÇU - DE CONSERVER L'ENTHOUSIASME DES TRAVAILLEURS CIVILS. DURANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, LES GOUVERNEMENTS APPRIRENT À PRATIQUER LA ***CENSURE***, LA ***PROPAGANDE*** ET LA ***RÉPRESSION***.



La logique veut aussi qu'on frappe ***directement*** l'économie de l'ennemi. La Première Guerre mondiale marqua les débuts des ***bombardements stratégiques***.



Une manière plus ancienne mais tout aussi efficace de mettre à mal l'économie de l'ennemi : le ***blocus***. Les sous-marins allemands harcelaient le commerce des Alliés, tandis que les navires alliés ***isolaient totalement*** les Puissances centrales.




Les USA étaient neutres, mais avec l'isolement des Puissances centrales, les Américains ne commerçaient qu'avec les Alliés, qui payaient ***n'importe quel prix*** le matériel de guerre...
$
$
... après avoir emprunté l'argent aux banques américaines.


Et donc :
NOUS ***DEVONS*** AIDER LES ALLIÉS !
J.P.Jr.
S'ILS PERDENT, QUI NOUS REMBOURSERA ?
W.W.


Puis, au début de 1917, les Russes renversèrent leur tsar, mais restèrent dans la guerre.
LONGUE VIE À LA DÉMOCRATIE !


Désormais, les Puissances alliées étaient toutes des ***démocraties***, contrairement aux Puissances centrales. C'était le genre de guerre que le Président Wilson pouvait soutenir.
"LE MONDE DOIT ÊTRE RENDU SÛR POUR LA DÉMOCRATIE !"
J.P.Jr.
W.W.
SI VOUS VOULEZ !


La démocratie de la Russie ne dura pas ; fin 1917, Lénine, que nous avons rencontré page 64, prit le pouvoir (et se retira de la Première Guerre mondiale).


Mais il était trop tard pour les Puissances centrales. Affamées et épuisées, elles demandèrent un armistice fin 1918.
Z'AVEZ GAGNÉ.
OUAIS.

La Première Guerre mondiale laissait un monde de problèmes ; les représailles du traité de Versailles (1919) empirèrent la situation.



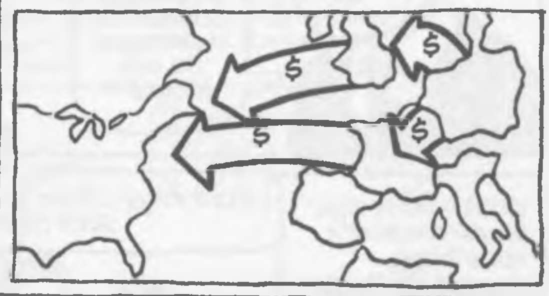
Dans *Les Conséquences économiques de la paix* (1919), John Maynard Keynes (1883-1946), un jeune économiste britannique, tenta d'expliquer que l'Allemagne ne pourrait gagner l'argent qu'en ***exportant des biens***, alors que les Alliés paralysaient également les exportations allemandes.



Les Alliés ne revirent jamais la majorité de l'argent, mais ce ne fut pas faute d'essayer. Ils imaginèrent plan sur plan pour continuer de faire payer l'Allemagne. Selon l'un d'eux, l'Allemagne aurait dû payer jusqu'en 1988.



La France et la Grande-Bretagne ne pouvaient pas annuler la dette de l'Allemagne : les USA n'allaient pas annuler la leur.



L'Allemagne tenta de s'en sortir en ***imprimant*** plus de monnaie, plus encore et encore plus. Toute cette monnaie causa une ***inflation*** (ainsi nommée parce que quand la monnaie perd sa valeur, les ***prix*** gonflent).



À un certain moment, les gens perdirent leur confiance en la monnaie, et sans confiance, l'argent n'est rien.



Ça ne servait plus à rien d'épargner du liquide, ni même de le ***voler***.





LES GRANDS PLANS

Autre conséquence de la Première Guerre mondiale : les gens découvrirent l'incroyable ***pouvoir*** de l'économie industrielle quand elle est ***dirigée***.



Mais dans une démocratie, difficile de continuer de faire coopérer les hommes quand il n'y a plus de guerre.



Benito Mussolini, un ex-socialiste qui s'était emparé de l'Italie en 1922, avait une solution : se débarrasser de la démocratie.



Mussolini baptisa sa solution, qui était une sorte d'économie de guerre permanente, le ***fascisme***.



Aujourd'hui, nous considérons Mussolini comme un abruti, mais à l'époque, il paraissait moderne et dynamique. Dans les années 1920, les dictateurs s'emparèrent d'un pays après l'autre. Et pas seulement des pays capitalistes.

LES ROUGES : la Révolution russe et l'État soviétique



Engels avait dit que l'***État disparaîtrait de lui-même*** sous le communisme, mais Lénine aimait le pouvoir, et de toute façon, il ne pouvait pas se laisser aller alors que la moitié de la Russie, aidée par le reste du monde, s'efforçait de se débarrasser de lui (la ***Guerre civile russe***).

C'est ainsi que le "communisme" à la russe prit l'allure d'une ***économie de guerre***, assortie de contestation écrasée...

Britanniques et Américains

Autres Russes

... et de contrôle gouvernemental sur tout.

AU NOM DU PEUPLE ! NE SAVEZ-VOUS DONC PAS QUE NOUS SOMMES EN GUERRE ?

Polonais

Tchèques (!)

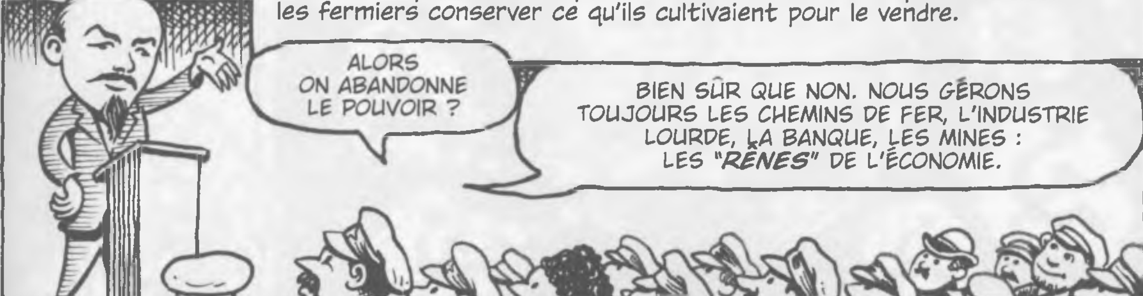
Autres Russes

Quand les communistes eurent gagné, leur récompense fut un pays affamé et en colère.

NOUS GAGNONS MOINS DE MOIS EN MOIS. C'EST PRESQUE COMME SI LES GENS REFUSAIENT DE ***PRODUIRE*** PARCE QU'ILS SAVENT QU'ON VA TOUT LEUR ***PRENDRE*** !

C'EST BIZARRE.

En 1921, Lénine fit quelque chose d'inhabituel pour un révolutionnaire : il fit ***marche arrière***, il laissa les petites entreprises fonctionner sans trop interférer et les fermiers conserver ce qu'ils cultivaient pour le vendre.



La "Nouvelle Politique économique " de Lénine était une économie mixte, et les économies mixtes fonctionnent. L'Union des républiques socialistes soviétiques (le nouveau nom du pays) put se rétablir.







Nous reviendrons plus tard sur Staline ; pour l'instant, contentons-nous de noter que la simple existence d'un État communiste ***inspira*** des hommes dans le monde entier...

... et ***fichut une frousse colossale*** à d'autres dans le monde entier.

LA REVANCHE DE WALL STREET

Aux USA, la ***peur rouge*** d'après-guerre contribua à ancrer un nouvel état d'esprit conservateur et donna l'élection présidentielle de 1920 à Warren Harding. Harding était un républicain, mais ce n'était pas Teddy Roosevelt.



Harding mourut en 1923, en cours de mandat. Son vice-président et successeur, Calvin Coolidge, n'était pas plus fait pour la présidence que Harding, mais lui ne s'en vanta pas.



En fait, "Cal le Silencieux" ne dit, ni ne fit, presque rien. C'était le banquier Andrew Mellon, (page 76), désormais secrétaire du Trésor, qui gérait tout. "Trois présidents ont servi sous Mellon", disaient volontiers les gens.



Le programme de Mellon : transférer le contenu du Trésor à lui-même et ses amis.



Le président Coolidge ne tenta même pas de faire cesser cette corruption, mais son inaction passa pour du bon sens puisqu'un ***boom*** se mettait en place.

LES FOLLES ANNÉES VINGT

Voici l'une des raisons du boom : de nombreuses ***technologies*** commençaient à être exploitées.



Par exemple, les ***voitures*** existaient depuis des décennies, mais c'étaient des produits de luxe. C'est alors que survint ***Henry Ford*** (1863-1947), un homme bizarre aux idées bizarres, telles que :



En 1908, Ford construisit la Modèle T, une voiture fiable et ne coûtant pas plus de 850 $ environ. Les commandes affluèrent ; pour tenir, l'usine devint de plus en plus efficace et finit par avoir une ***chaîne de montage***.



Travailler à la chaîne n'est pas très gratifiant ; à un moment, la moitié des ouvriers de Ford démissionnait chaque mois. Alors Ford eut une autre idée bizarre :



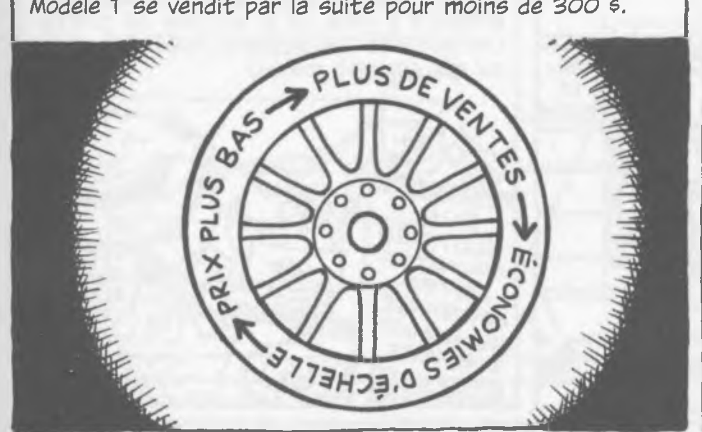
En 1914, Ford se mit à payer ***cinq dollars*** la journée de ***huit heures***.



À l'époque, un ouvrier de la sidérurgie gagnait ***un*** dollar pour ***douze*** heures.



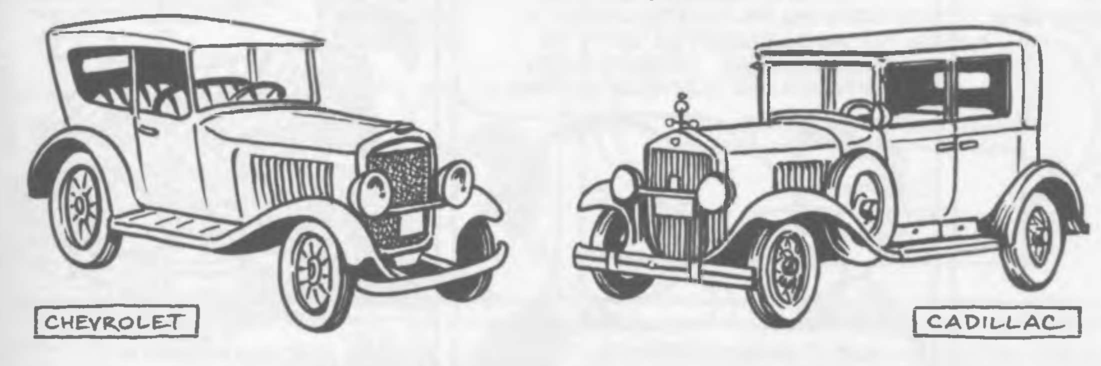
La journée à cinq dollars de Ford n'était pas simplement de la générosité ou de la folie : elle permit de garder les ouvriers sur la chaîne de montage, ce qui s'avéra si efficace que le coût ***par voiture*** chuta. Au lieu d'empocher la différence, Ford ***baissa son prix***. La Modèle T se vendit par la suite pour moins de 300 $.



Les idées bizarres de Ford pouvaient être mauvaises : refaire, par exemple, ***exactement la même voiture*** qu'en 1908 année après année. On ne pouvait même pas choisir la couleur.



Certains des rivaux de Ford fusionnèrent pour devenir General Motors (GM). Ils conservèrent leurs propres modèles de voitures, donnant ainsi le ***choix*** aux acheteurs : de la Chevrolet à la Cadillac haut de gamme.



Et puis GM améliora ses voitures, rendant obsolète la Modèle T de Ford (et plus tard la Modèle A). Tandis que Ford (la compagnie) luttait, Ford (l'homme) finit par faire diriger ses ouvriers par des ***voyous*** et proclamer des théories conspirationnistes.



Pour autant, à la fin des années 1920, la ***moitié*** des foyers des USA avait une voiture, et c'était en grande partie à Henry Ford qu'on le devait.



LE RÈGNE DES AFFAIRES

Les grands hommes d'affaires tirèrent tout le crédit du boom. Le public les adorait comme jamais.



Cette effusion d'amour n'était pas entièrement spontanée. Les compagnies avaient mis au point une ***propagande*** similaire à celle de la période de guerre (rebaptisée "***relations publiques***", ce qui sonnait mieux).



Tous ces applaudissements noyaient certains ***faits inopportuns*** :

Le poids mort des ***dettes de la Première Guerre mondiale*** pesait lourdement sur l'économie internationale.



Les ***fermiers*** s'en sortaient à peine...

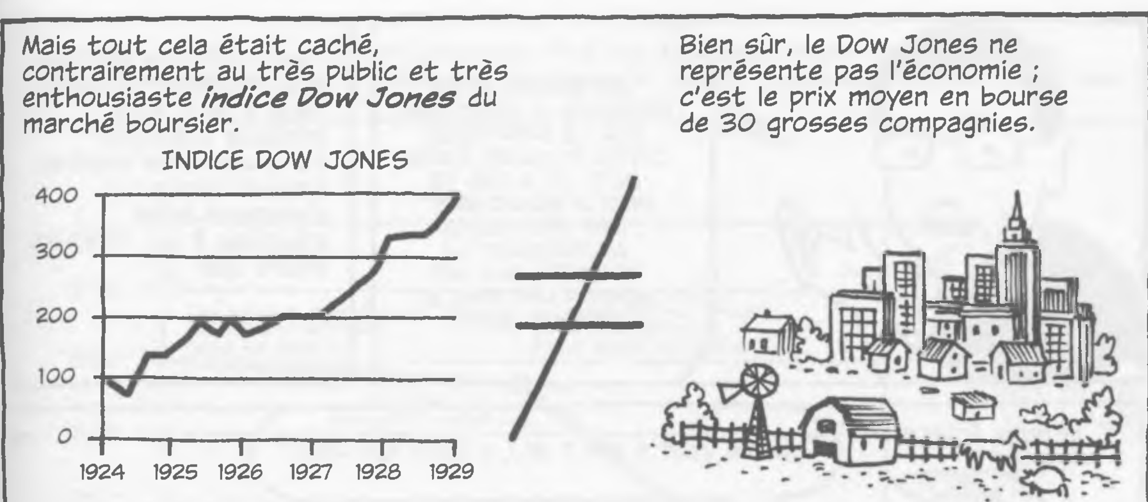


... et les salaires ***stagnaient***, au point que les gens ne possédaient pas vraiment leurs appareils ménagers ni leur voiture. Beaucoup avaient été achetés grâce à des ***crédits à la consommation***, une autre innovation des années 1920.



C'est ainsi que les ouvriers achetèrent ce qu'ils avaient fabriqué, mais avec de l'***argent emprunté***.







Tout marché ou presque peut produire une bulle. Des bulles s'étaient produites avec les tulipes aux Pays-Bas au XVII[e] siècle et avec les peluches Beanie Babies aux USA au XX[e] siècle.

10$!

15$!

40$!

VOUS VOULEZ PAYER UN SIMPLE JOUJOU SI CHER ?

JE M'EN FICHE DU JOUJOU. JE VEUX GAGNER DE L'ARGENT !

ACHETER QUELQUE CHOSE ***SEULEMENT*** PARCE QUE VOUS ESPÉREZ QUE LE PRIX VA MONTER POUR POUVOIR LE REVENDRE, CELA S'APPELLE DE LA ***SPÉCULATION***.



Payer des prix gonflés peut sembler stupide, mais il peut être ***logique*** d'acheter tant que vous espérez trouver quelqu'un d'***encore plus stupide*** à qui revendre avant que...



À la fin des années 1920, les prix en bourse étaient gonflés. J. P. Morgan aurait pu intervenir pour apaiser les choses, mais il n'était plus là.



Les républicains profitèrent de l'euphorie et remportèrent une nouvelle victoire à l'élection présidentielle de 1928 ; Coolidge eut le sursaut de lucidité de céder la place à Herbert Hoover.



Fin 1929, le marché boursier chancela. Pire, de nombreux investisseurs avaient acheté du capital avec de l'***argent emprunté***. Alors, quand les actions chutèrent :

400
375
350
325
300
275
250
225
200

15 OCTOBRE
22 OCTOBRE
29 OCTOBRE

Les prêteurs s'inquiétèrent et exigèrent qu'on leur rende leur argent...

... et les prêteurs paniquèrent encore plus...

... pour rassembler l'argent, certains investisseurs durent vendre leur capital...

... ce qui fit chuter les prix...

... et ainsi de suite.

Au début, les gens n'étaient pas inquiets.

IL PARAÎT QUE WALL STREET S'EST PLANTÉ !

BIEN FAIT POUR EUX !

Mais les prêteurs, nerveux, ne prêtèrent plus.

BANQUE

FICHEZ LE CAMP!

Or, beaucoup de fermes et d'entreprises dépendent des prêts ; sans nouveaux prêts, elles ne pouvaient pas rembourser leurs anciens prêts.

NOS ÉCONOMIES ?

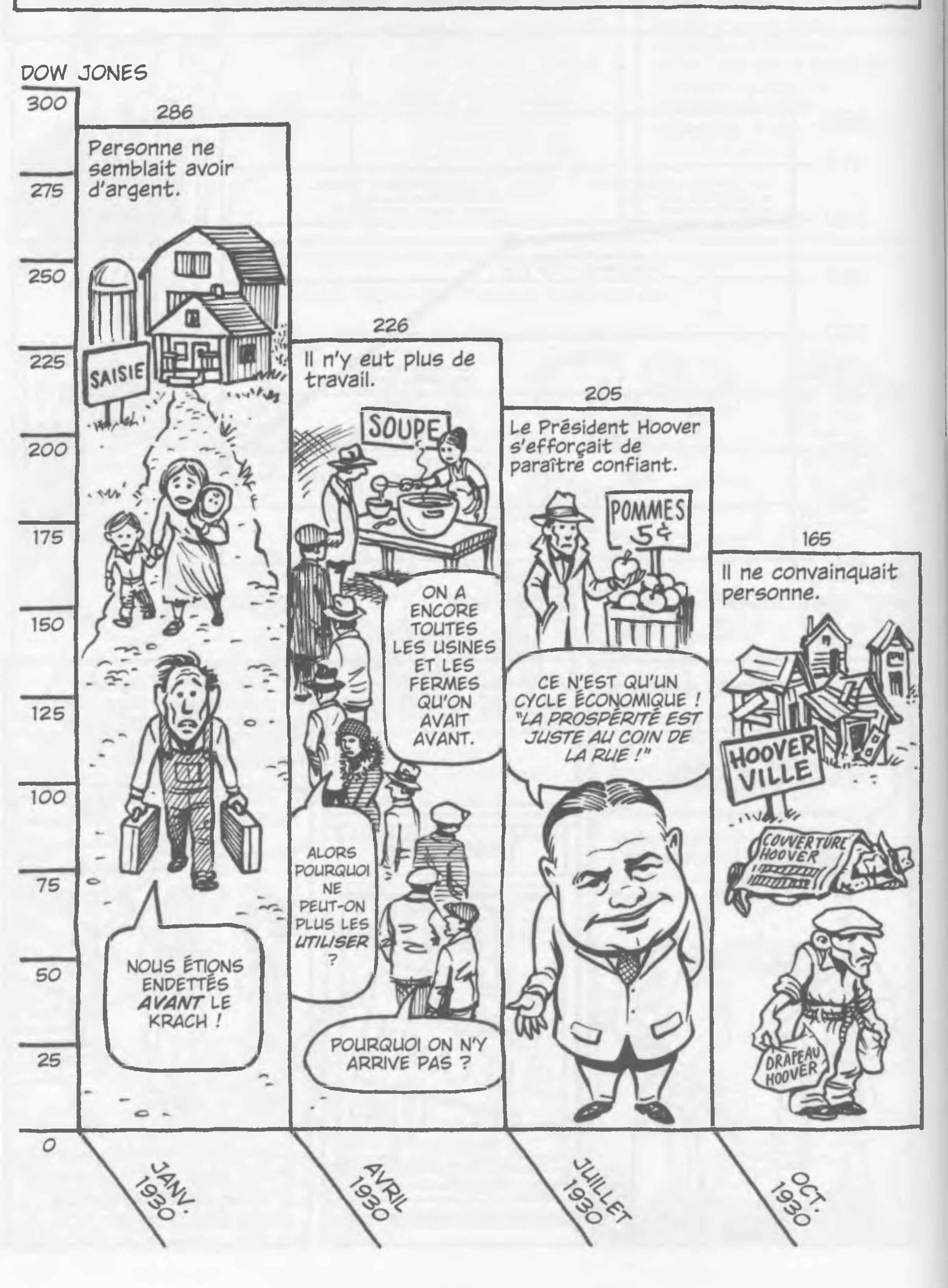
ENVOLÉES.

BANQUE

CESSATION D'ACTIVITÉ

C'est ainsi que commença la ***pire dépression de tous les temps***.

LA GRANDE DÉPRESSION



"JE N'AI JAMAIS ENTENDU PARLER D'AUCUNE DÉPRESSION."
J. P. MORGAN JR. (1931)

"EN RÉALITÉ, L'HOMME MOYEN NE FERA PAS SA JOURNÉE DE TRAVAIL À MOINS QU'IL N'Y SOIT OBLIGÉ ET NE PUISSE FAIRE AUTREMENT. IL Y A ÉNORMÉMENT DE TRAVAIL À FAIRE SI LES GENS VEULENT BIEN LE FAIRE."
HENRY FORD, QUELQUES SEMAINES AVANT DE LICENCIER 75 000 OUVRIERS

"[LA DÉPRESSION] VA PURGER LA POURRITURE DU SYSTÈME... LES GENS TRAVAILLERONT PLUS DUR, MÈNERONT UNE VIE PLUS MORALE."
ANDREW MELLON

COMMENT POUVONS-NOUS TRAVAILLER PLUS DUR SANS *TRAVAIL* ?

172

Des millions de gens erraient sur les routes en quête de travail, n'importe quel travail.

VOUS AVEZ DES TRAVAUX À FAIRE CHEZ VOUS ?

JE VOUS REPEINS VOTRE CLÔTURE, MONSIEUR ?

150

La classe moyenne commença à disparaître.

VOUS AIMERIEZ PRENDRE DES COURS DE PHYSIQUE ?

TA MAMAN A BESOIN D'UN PLAN DE MOTEUR DE VOITURE ?

97

Lorsque le Congrès **augmenta** désespérément les **droits de douane**, les autres pays **répliquèrent**, et le **commerce mondial** s'effondra.

ÇA LEUR APPRENDRA !

78

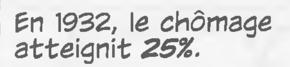
Et c'est ainsi que nous arrivons à **1932**, une année de misère et de peur.

JANV. 1931

AVRIL 1931

JUILLET 1931

OCT. 1931





Les organisations caritatives étaient épuisées, et de toute façon, les ouvriers fiers préféraient souvent ***se tuer*** que de demander (***suicide altruiste***).



Avec si peu d'argent en circulation, les prix subirent une ***déflation*** (le contraire de l'inflation, que nous avons vue page 99), mais celle-ci fut plus forte pour certains produits que pour d'autres. Les fermiers faisaient brûler leur maïs pour se chauffer parce que ça ne valait pas la peine de le vendre...



... tandis que les industriels ***interrompaient*** souvent la production plutôt que de baisser les prix, parce qu'ils ne pouvaient pas baisser leurs frais, notamment les salaires.



Il peut paraître bizarre qu'il soit plus facile de ***virer*** les gens que de leur faire accepter une baisse de salaire, mais c'est comme ça.



Que les travailleurs soient renvoyés ou acceptent une baisse de salaire, les consommateurs avaient moins d'argent, parce que la plupart des consommateurs étaient des travailleurs.



Le président Hoover mit à disposition de la monnaie, mais le secrétaire d'État au Trésor Mellon ne la donna qu'aux ***banques***, dont la sienne. Et celles-ci la ***confisquèrent***.



En novembre 1932, les électeurs remplacèrent Hoover par un démocrate, Franklin Delano Roosevelt (1882-1945 ; un lointain cousin de Teddy).





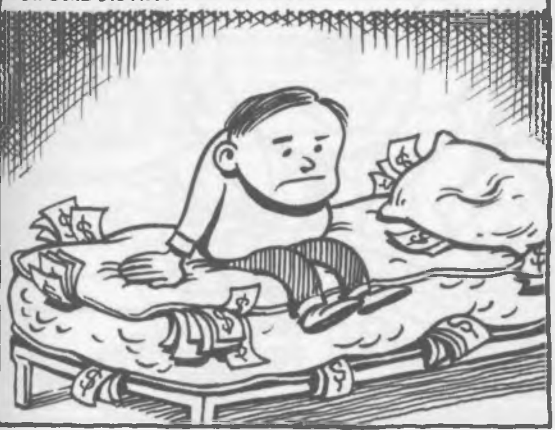
Tout commença à s'effondrer. Les fermiers et les ouvriers investirent les villes ; les citoyens de Dayton, dans l'Ohio, firent des projets pour devenir une ville-État autarcique.



"Si ce pays a jamais eu besoin d'un Mussolini, c'est aujourd'hui !" Le sénateur David Reed de Pennsylvanie.



En une semaine, les thésauriseurs confisquèrent 15% de la monnaie en circulation...



Quand Herbert Hoover quitta sa charge, plus d'un tiers des banques du pays avaient fait faillite.




LES CENT JOURS
Le 4 mars 1933, jour de sa prise de fonction, FDR fit un *discours combatif*.
"LES RESPONSABLES DES ÉCHANGES DES BIENS DE L'HUMANITÉ ONT ÉCHOUÉ, DE PAR LEUR PROPRE ENTÊTEMENT ET LEUR PROPRE INCOMPÉTENCE... ILS N'ONT PAS DE VISÉE, ET LÀ OÙ IL N'Y A PAS DE VISÉE, LE PEUPLE MEURT. LES CHANGEURS ONT FUI LES TRÔNES QU'ILS OCCUPAIENT DANS LE TEMPLE DE NOTRE CIVILISATION. NOUS POUVONS MAINTENANT RENDRE CE TEMPLE AUX ANCIENNES VÉRITÉS."
SEAL OF THE PRESIDENT OF THE UNITED STA
Le point essentiel :
"LA SEULE CHOSE QUE NOUS DEVONS CRAINDRE, C'EST LA PEUR ELLE-MÊME !"
Durant les cent premiers jours de son mandat, FDR mit fin aux urgences immédiates avec témérité, en essayant *absolument tout*.
FERMEZ *TOUTES* LES BANQUES !
MAINTENANT, ROUVREZ-LES !
DONNEZ DE L'ARGENT AUX CHÔMEURS !
METTEZ WALL STREET SOUS CONTRÔLE !
SORTEZ LE DOLLAR DE L'ÉTALON-OR !
IMPRIMEZ 2 MILLIARDS DE DOLLARS COUVERTS PAR LES AVOIRS DES BANQUES !
ÇA VEUT DIRE *QUOI*, "COUVERTS PAR LES AVOIRS DES BANQUES" ?
ON S'EN FICHE !
Alors, de ces expérimentations émergea un programme permanent.

LA NOUVELLE DONNE : LE "NEW DEAL"

Après quelques faux départs, le programme de FDR - la ***Nouvelle Donne*** - se résuma à laisser l'entreprise privée fonctionner plus ou moins librement, mais avec de ***nouvelles institutions*** pour contrecarrer les ***problèmes*** prévisibles.

Premier problème : l'entreprise privée semble généralement incapable de fournir du travail à tous ceux qui en veulent.



L'***Agence de développement du travail*** (Works Progress Administration - WPA), l'***Agence des travaux publics*** (Public Works Administration - PWA) et le ***Corps civil de protection de l'environnement*** (Civilian Conservation Corps - CCC) fournirent du travail aux chômeurs, tout en permettant des réalisations utiles comme des ponts, des tunnels, des parcs et des forêts.



En outre, l'***assurance chômage*** apporta aux gens la garantie de conserver un revenu un certain temps après leur licenciement.

Autre problème : l'entreprise privée ne peut pas employer les travailleurs incapables de travailler.



L'***Agence de sécurité sociale*** (Social Security Administration - SSA) fournit des pensions de retraite et une assurance en cas d'incapacité.

La SSA administrait également les allocations des accidentés du travail et une assurance chômage, mais quand les gens parlent de la "Sécurité sociale" en Amérique, ils pensent généralement aux pensions de retraite.

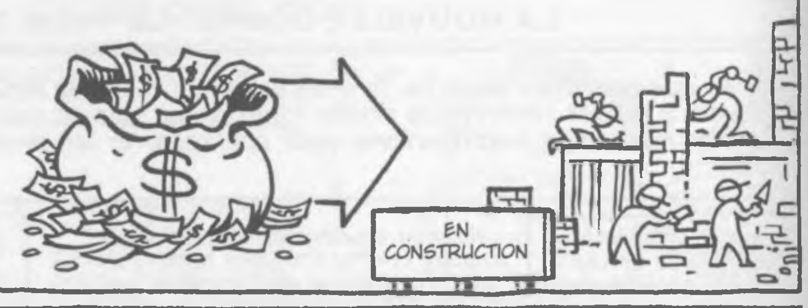
Dans un libre marché, les fluctuations incontrôlées des ***prix dans le secteur agricole*** compliquent les activités commerciales des fermiers.



L'***Agence d'ajustement agricole*** (Agricultural Adjustment Administration - AAA) acheta les produits lors des bonnes récoltes pour les vendre lors des mauvaises, de manière à stabiliser les prix dans le secteur alimentaire.

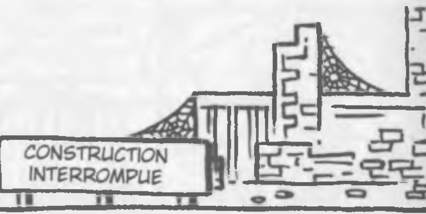


Autre problème de l'entreprise privée : le but de la ***finance*** est de transformer "de l'épargne sur papier" en investissement concret.



Mais les investissements concrets mettent longtemps à être rentables, alors que la ***spéculation*** offre de gros profits immédiats. La spéculation peut ***détourner*** l'argent des investissements concrets.



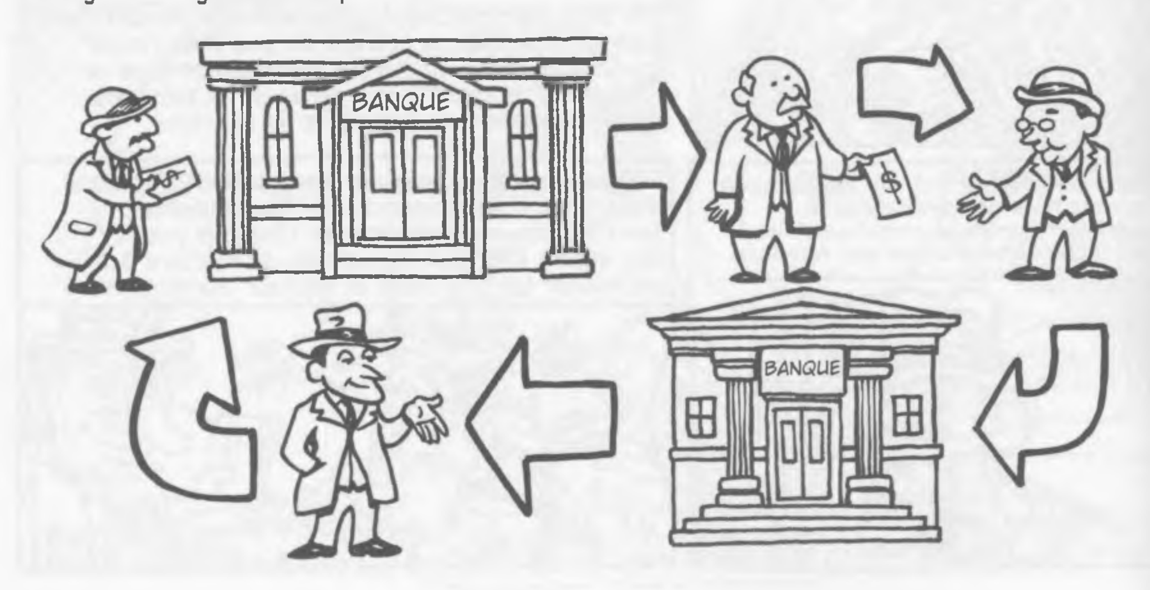


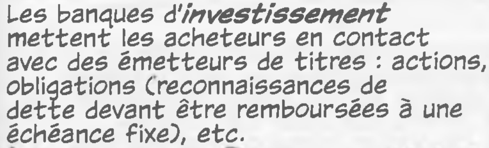
Donc, la Nouvelle Donne ***réglementa*** la finance.

Par exemple, la ***Corporation fédérale d'assurance des dépôts*** (Federal Deposit Insurance Corporation - FDIC) assurait les banques pour que les déposants puissent reprendre leur argent en cas de faillite bancaire. En échange, les banques devaient investir avec ***modération***.



Et il n'y avait pas que la spéculation : la ***fraude pure et simple*** était un gros problème dans les années 1920 et 1930. Par exemple, les banques ***commerciales*** - comme celles que nous avons vues page 50 - prennent les dépôts, investissent l'argent et gardent le profit.







Dans les années 1930, les banques d'investissement et les banques commerciales n'étaient souvent qu'***une seule et même banque***. Pendant la Dépression, les banques pouvaient refiler leurs mauvais investissements à leurs clients cherchant à investir.

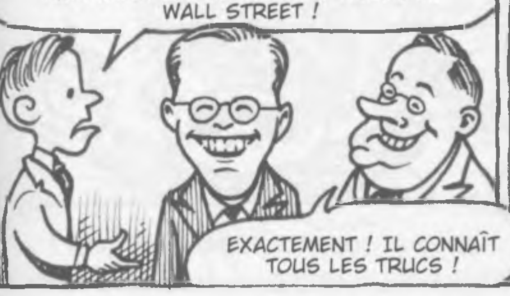


La loi Glass-Steagall (1933) ***sépara*** les banques d'investissement et les banques commerciales, mettant fin avec élégance à cette tentation.



SELON MOI, C'EST UN PARFAIT EXEMPLE DE LA MANIÈRE DONT DEVRAIENT ÊTRE FAITES LES RÉGLEMENTATIONS : NON PAS DES RÉGLEMENTATIONS COMPLEXES APPLIQUÉES PAR DES ARMÉES D'INSPECTEURS, MAIS DES RÈGLES SIMPLES QUI ALIGNENT LES ***AVANTAGES PRIVÉS*** AVEC L'***INTÉRÊT PUBLIC***.

Il y avait de nombreuses autres réglementations pour Wall Street, que présidait la ***Commission de titres et d'échange*** (Securities and Exchange Commission - SEC). À la tête de la SEC se trouvait Joseph Kennedy, l'un des titans de la finance des années 1920.



Résultat : la finance ***s'apaisa***. Pendant les quarante ans qui suivirent, il n'y eut pas de grosses bulles, pas de gros krachs, et les banquiers vécurent selon la règle du "3-6-3".



LA NOUVELLE DONNE CRÉA UNE SOUPE À L'ALPHABET DE PROGRAMMES QUI NÉCESSITAIENT TOUS DES ***FONDS***. ET S'IL Y AVAIT UNE CHOSE QUE LA DÉPRESSION AVAIT FAIT CHUTER, C'ÉTAIT LES ***REVENUS FISCAUX***. FDR PRÉFÉRA ***EMPRUNTER*** L'ARGENT À TOUS CEUX QUI ACHÈTERAIENT UNE OBLIGATION DU GOUVERNEMENT.

NYA SSA WPA AAA CCC NRA SEC TVA REA CWA FDIC CWP PWA OMG WTF

Cette ***dépense déficitaire*** rendit dingues les économistes conventionnels.

VOUS DEVEZ ATTENDRE QUE L'ARGENT DE L'IMPÔT RENTRE AVANT DE LE DÉPENSER !

SI NOUS NE DÉPENSONS PAS L'ARGENT MAINTENANT, IL N'Y AURA PLUS D'ARGENT À TAXER !

Les économistes devinrent encore plus dingues quand FDR rétablit le dollar sur l'étalon-or en 1934, car il rendait ***illégale*** la détention d'or, sauf pour les bijoux. Les gens pouvaient donc échanger leur or contre des billets, mais ils ne pouvaient plus posséder d'or.



Cette disposition était-elle seulement un vrai étalon-or ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle constituait un exemple de la manière dont FDR faisait des tentatives qui n'avaient aucun sens selon l'économie habituelle.



À un égard, FDR pratiqua un strict laissez-faire ; il ne laissa pas les riches utiliser l'armée, pas même pour discipliner les Latino-Américains ou pour briser les ***syndicats***.



LA LUTTE DES TRAVAILLEURS

À première vue, la Dépression aurait dû nuire aux syndicats, les ouvriers étaient tellement désespérés.



Mais en fait, la Dépression ***radicalisa*** de nombreux ouvriers.



Une tactique radicale : la ***grève sur le tas***. Au lieu de rester rassemblés à l'extérieur du lieu de travail en espérant que d'autres ouvriers ne vont pas leur piquer leur boulot…





Les ouvriers occupèrent les usines stratégiques de General Motors en 1936 ; ils repoussèrent la police, et FDR refusa d'envoyer l'armée.



GM abandonna ; les ouvriers formèrent le syndicat géant des Ouvriers Unis de l'automobile (United Auto Workers - UAW). L'UAW obtint une bonne paie et de bons horaires, et ce fut l'ouverture des vannes. Bientôt, d'autres grosses industries se syndicalisèrent, au point que la ***journée de huit heures*** - le but des travailleurs depuis les années 1870 - devint enfin la norme ; une loi de 1938 rendant obligatoire le ***paiement des heures supplémentaires*** l'officialisa.





LA SECONDE DÉPRESSION



En 1936, l'économie était toujours en plein essor, et FDR remporta facilement sa réélection.



FDR n'avait jamais aimé la dépense déficitaire, qu'il se mit alors à réduire.



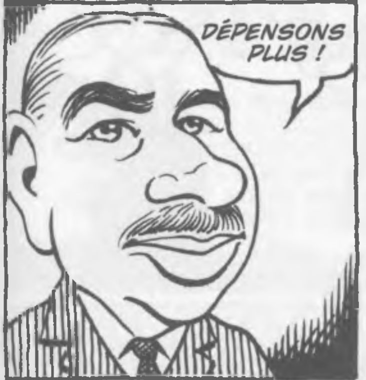
Les affaires ne prirent pas le relais ; le résultat fut une seconde dépression, ou un second plongeon dans la Grande Dépression.





RETOUR À LA RÉALITÉ : Keynes et la Théorie générale

Ce quelqu'un, c'était John Maynard Keynes, que nous avons vu page 99. La grande idée de Keynes était simple : lors des récessions, la dépense chute, donc, pour remédier à une récession :



C'était une vieille idée de bon sens. Mais la plupart des économistes l'avaient ignorée.





EN VOICI LA *PREUVE*. QUAND LA DÉPENSE CHUTE, L'ARGENT QUI N'EST PAS DÉPENSÉ EST ÉPARGNÉ, DONC L'OFFRE DE FONDS EMPRUNTABLES AUGMENTE.

AVEC UNE OFFRE PLUS IMPORTANTE, LE *PRIX* DES EMPRUNTS - LE TAUX D'INTÉRÊT - CHUTE.

DEMANDE

OFFRE

TAUX D'INTÉRÊT (LE *PRIX* DES EMPRUNTS)

MOINS

PLUS

SOMME EMPRUNTÉE

ES




Mais Keynes avait appris l'économie classique auprès d'Alfred Marshall en personne, puis il l'avait *désapprise*. Dans la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936), Keynes montra en quoi la "preuve" que nous venons de voir était fausse et ce, dans les propres termes des économistes.
THÉORIE GÉNÉRALE
C'EST LONG ! ÇA CONTIENT DES ÉQUATIONS ! CERTAINES PARTIES SONT À PEINE RÉDIGÉES !
OOOH...


LE PROBLÈME DE VOTRE LOGIQUE, C'EST QUE VOUS POUVEZ ISOLER UNE PARTIE DE L'ÉCONOMIE SUR LE *TABLEAU*, MAIS PAS DANS LE MONDE RÉEL.
THÉORIE GÉNÉRA


SOUVENEZ-VOUS, UN GRAPHIQUE OFFRE-DEMANDE NE FONCTIONNE QUE SI L'ON *SUPPOSE* QUE PRESQUE TOUT CE QUI N'EST *PAS* REPRÉSENTÉ SUR LE GRAPHIQUE - LES GOÛTS, LES REVENUS, ETC. - RESTE IDENTIQUE.
ECONOMIX


MAIS DANS LE MONDE RÉEL, LA DÉPENSE D'UNE PERSONNE EST LE *REVENU* D'UNE AUTRE PERSONNE.
AH OUI ? VRAIMENT ?
POMMES 5¢


DONC, LORSQUE LA DÉPENSE CHUTE, *LE REVENU CHUTE AUSSI*. COMMENT LES GENS VONT-ILS ÉPARGNER *PLUS* AVEC *MOINS* DE REVENUS ?
JE NE PEUX RIEN ÉPARGNER !

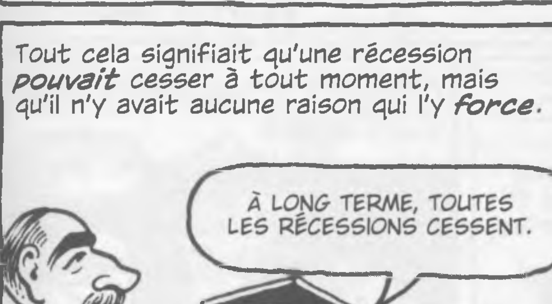

ET DE TOUTE FAÇON, QUI *INVESTIT* QUAND PERSONNE NE *DÉPENSE* ?
LES TAUX D'INTÉRÊT SONT BAS ! EMPRUNTONS DE L'ARGENT POUR AGRANDIR NOTRE USINE !
L'AGRANDIR ? NOUS SOMMES SUR LE POINT DE LA FERMER.
WALL STREET JOURNAL







Avant Keynes, les économistes pensaient que la disparition de la monnaie entraînait des prix plus bas et un retour de la stabilité. Pour Keynes, la disparition de la monnaie entraîne ***plus*** de disparition de la monnaie, plus vite que l'ajustement des prix. Les prix sont ***adhésifs*** : ils tendent à adhérer au niveau auquel ils se trouvent parce que les entreprises ne peuvent pas facilement réduire leurs coûts, leurs ***salaires*** par exemple.









Lors d'un boom, d'imposer **plus** et de dépenser **moins**, pour remplir le trésor et faire dégonfler une euphorie du genre de celle des années 1920.





Réponse de Keynes : FDR n'avait pas assez dépensé. Keynes recommandait un ***déficit de plein emploi***, un niveau de dépense qui entraînerait un déficit même si tout le monde avait du travail et payait des impôts. Même le ***gaspillage*** serait mieux que rien, parce que les ouvriers et les fournisseurs ***redépenseraient*** l'argent qu'ils avaient gagné pour des choses utiles.

CONSTRUISEZ DES *PYRAMIDES* S'IL LE FAUT !



LE MONDE DÉSÉQUILIBRÉ

La Deuxième Guerre mondiale eut beaucoup de causes ; la Dépression mondiale en fut une importante. Les périodes difficiles ne font pas que varier les taux d'intérêt et le nombre d'emploi ; elles ***rendent les gens fous***.



Dans les années 1930, l'effondrement du commerce atteignit le ***Japon***, qui achetait presque tout, surtout des produits durables. Le gouvernement japonais s'effondra ; l'armée, hors de contrôle, attaqua la Chine pour s'emparer de ses ressources.



Mais piller coûte plus cher et rapporte moins qu'acheter. Et la brutalité de l'armée japonaise provoqua un ***embargo international***.



En outre, le Japon ne conquit jamais tout à fait la Chine. Le chef chinois Chiang Kaï-chek (1887-1975) résista, et des ***communistes*** chinois survécurent, menés par un certain Mao Zedong (1893-1976).



Les communistes chinois se cachaient dans les collines, loin des ouvriers des villes.



N'ayant pas d'autre solution, les communistes s'organisèrent auprès des ***fermiers***. Le seul capital qui comptait dans les campagnes chinoises était la terre, le partage du capital signifiait donc le partage de la ***terre***, également connu sous le nom de ***réforme agraire***. C'était simple et pratique, il suffisait de surmonter les objections des propriétaires.



La réforme agraire ***maoïste*** ne ressemblait à rien de ce qu'avait imaginé Karl Marx. Idem pour ce qui se passait en URSS...

Nous avons quitté l'URSS alors que Joseph Staline consolidait son pouvoir à la fin des années 1920. À l'époque, les Soviétiques avaient besoin de produits industriels, mais l'Occident industrialisé refusait de faire du ***commerce*** avec les rouges, ouvertement tout du moins.



Si on ne peut pas acheter quelque chose, on peut toujours le fabriquer.

NOUS ALLONS NOUS INDUSTRIALISER !

PLAN QUINQUENNAL

Les plans de Staline mirent fin à la Nouvelle Politique économique de Lénine (page 102). L'État prit la direction de toute l'économie. Dans les campagnes, les fermiers perdirent leurs terres qui devinrent de grandes fermes collectives.



Les fermiers qui résistaient furent "liquidés".

M. FERMIER

MME FERMIER

Les fermes collectives ne produisaient pas autant que les anciennes fermes privées, mais les ouvriers de Staline devaient quand même manger.



Entre 1932 et 1933, des ***millions*** de gens moururent de faim en Ukraine, pourtant fertile.



Les plans industriels de Staline marchèrent mieux, mais ils rencontrèrent aussi des problèmes



Quand la situation empira, au lieu de faire ***marche arrière*** comme avait fait Lénine (page 101), Staline tenta d'exercer ***davantage*** de contrôle, ce qui entraîna plus de problèmes, et ainsi de suite. Bientôt, Staline soupçonna qu'il y avait du ***sabotage***.

Il se mit à ***exécuter les ingénieurs***, ce qui n'arrangea pas les choses.



À la fin des années 1930, personne n'était en sécurité en URSS. Des millions de gens furent arrachés à leur foyer pour finir leur brève vie d'infortune dans les ***camps de travail***.



Donc, si l'URSS ne souffrit pas à proprement parler de la Dépression, elle souffrit quand même.



La vérité sur Staline finit par éclater, mais en Occident, beaucoup de gens de gauche l'ignorèrent, voire l'excusèrent.



Voici une explication partielle : notre cerveau ***ne peut pas concevoir*** de crimes d'une telle envergure, et Staline le savait.




Un fou allemand, Adolf Hitler, le savait aussi.
"[LES HOMMES] SE LAISSENT PLUS VOLONTIERS BERNER PAR UN **GROS MENSONGE** QUE PAR UN PETIT."


Et dans l'Allemagne de l'époque de la Dépression, où le chômage atteignait le chiffre intolérable de **40%**, les fous proliféraient comme des maladies dans un corps affaibli.
C'EST LES CAPITALISTES !
C'EST LES JUIFS !
C'EST LE CYCLE ÉCONOMIQUE ?


Hitler et son Parti ***national-socialiste*** (contracté en ***Nazi***) prirent le pouvoir début 1933. Le programme nazi contenait effectivement des éléments socialistes :
Avantages pour les ouvriers (mais pas de syndicats)
HÔPITAL
CAMPS DE VACANCES
Programmes de travaux publics, notamment des ***autoroutes***
La "voiture du peuple" (***Volkswagen***) pour emprunter ces autoroutes


Mais il y avait surtout le nationalisme. Hitler voulait prendre une ***revanche*** sur la Première Guerre mondiale, ce qui nous amène à :

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La guerre débuta en 1939 et devint mondiale en 1941 : tout d'abord, Hitler attaqua l'URSS, en partie pour s'emparer du ***pétrole*** russe.



Puis le Japon attaqua les USA, également pour le pétrole, indirectement.



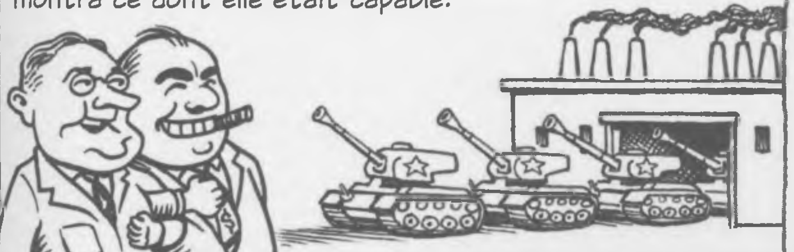
Remettre les USA sur le pied de guerre demanda des efforts.



Et la Nouvelle Donne, alors ? FDR s'expliqua :



Le docteur Gagnons-la-guerre ***aimait*** les grosses affaires. Les chômeurs furent engloutis dans les usines et dans l'armée, et l'économie américaine, si longtemps arrêtée, montra ce dont elle était capable.



L'Allemagne tomba début 1945 ; le Japon peu de temps après.



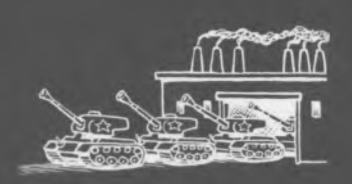
Nous vivons une époque dans laquelle tous les vieux adages n'ont, semble-t-il, plus cours. "Se contenter de peu". "Ne jamais être ni emprunteur ni prêteur". "Ne pas jeter l'argent par les fenêtres". "L'économie protège du besoin". "Un penny épargné est un penny gagné". "Aux idiots l'argent brûle les doigts". Alors que nous entrons dans la deuxième moitié du XXe siècle, il semblerait que toutes nos forces commerciales aient tendance à entraîner chacun de nous à faire exactement l'inverse. Emprunter. Dépenser. Acheter. Gaspiller. Vouloir.

Business Week (1956)

CHAPITRE 5

LES ARMES ET LE BEURRE

(1945–1966)

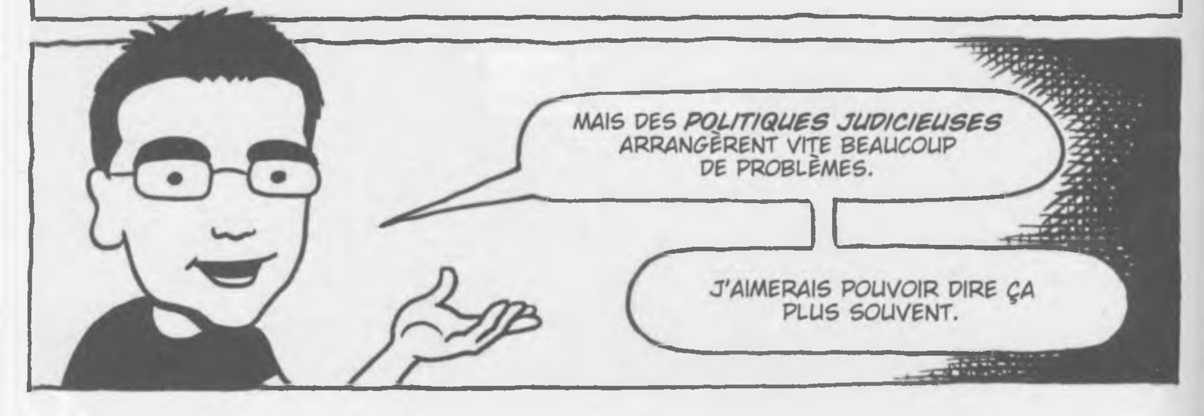




LE MONDE D'APRÈS-GUERRE ÉTAIT DÉVASTÉ, ET L'HISTOIRE RÉCENTE NE LAISSAIT PAS BEAUCOUP DE PLACE À L'OPTIMISME.

1914 Première Guerre mondiale
1917 Lénine prend le pouvoir
1919 *Les Conséquences économiques de la paix* de Keynes
1922 Mussolini prend le pouvoir
1922-23 Hyperinflation allemande
1929 Krach boursier
1930-39 Grande Dépression
1932-39 Famine d'Ukraine
1933 Hitler prend le pouvoir
1933 FDR prend ses fonctions
1936 *Théorie générale* de Keynes
1937 Le Japon attaque la Chine
1937 Grande terreur
1939 Seconde Guerre mondiale
1945

"[L'Europe est] est un champ de ruine, un charnier, une terre de pestilence et de haine."
Winston Churchill (1874-1965), Premier ministre de la Grande-Bretagne durant la Première Guerre mondiale, s'exprimant après la guerre



LA CONQUÊTE DE LA PAIX

Loin d'être ravagée, l'économie américaine avait été ***regonflée*** par la guerre.



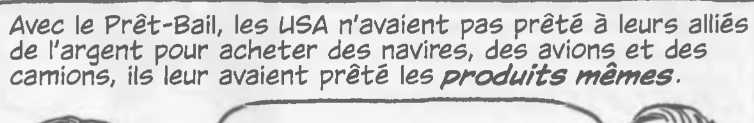
Les produits américains devaient parvenir au reste du monde. Mais comment le reste du monde allait-il les payer ?



Le fameux ***plan Marshall*** (1947) envoya des milliards de dollars vers l'Europe occidentale, anciens alliés et anciens ennemis confondus.



En outre, l'argent du plan Marshall put être ***dépensé***, et pas juste rendu pour payer les dettes de guerre, car la Seconde Guerre mondiale laissait moins de dettes que la Première. Cela grâce à la loi Prêt-Bail (1941), un autre exemple de la pensée originale de FDR.



Avec le Prêt-Bail, les USA n'avaient pas prêté à leurs alliés de l'argent pour acheter des navires, des avions et des camions, ils leur avaient prêté les ***produits mêmes***.



Après la guerre :



Donc, près de 50 milliards de $ "empruntés" pour la Seconde Guerre mondiale ne firent pas l'objet d'un remboursement.





Les ***Nations unies*** (1945) étaient un gouvernement mondial, mais à l'instar du Congrès Continental (page 57), elles n'avaient (et n'ont) aucun pouvoir de ***percevoir des impôts***.





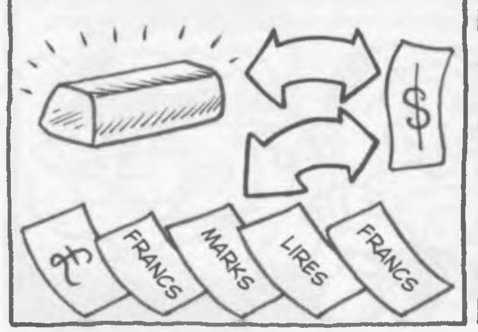
L'***Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce*** (General Agreement on Tariffs and Trade - GATT, 1947) était un forum international visant à des accords généraux sur les tarifs douaniers et le commerce.



La Banque mondiale et le GATT furent négociés lors de la ***conférence de Bretton Woods*** (1944), qui créa également une ***masse monétaire gérée***. Le dollar fut échangeable contre l'or (à peu près).



Quant aux devises des autres pays, elles furent échangeables contre des ***dollars*** à des taux fixes.



Le ***Fonds monétaire international*** (FMI, 1945) conserva des réserves en cas de crises.





Les taux de change stables encourageaient le commerce : les gens pouvaient conclure des contrats internationaux sans se soucier que le taux de change varie pendant la nuit. Un étalon-or universel a le même avantage, mais sur un ***étalon-or***, il est difficile de créer assez de monnaie pour alimenter la croissance. Le système de Bretton Woods était suffisamment flexible pour permettre à la fois la croissance et la stabilité.

LE MEILLEUR DES DEUX MONDES !

En fait, il était si flexible que les pays étaient libres de suivre leur propre voie.

SCANDINAVIE

Nationalisation pure et simple des grosses industries

États-providence du berceau à la tombe

GRANDE-BRETAGNE

Économie de marché sociale : les entreprises demeurent relativement libres, mais avec une sécurité sociale universelle, une éducation bien financée, des allocations chômage généreuses...

ALLEMAGNE DE L'OUEST

Supervision étatique de l'économie

ET AVEC LES SYNDICATS DU TRAVAIL REPRÉSENTÉS AUX CONSEILS D'ADMINISTRATION !

FRANCE

TOUT LE MONDE OPTE POUR UNE ***ÉCONOMIE MIXTE*** ! QU'EST-IL ARRIVÉ AU LAISSEZ-FAIRE ?

IL A AMENÉ LA DÉPRESSION ET LA GUERRE, ANDOUILLE !

ITALIE

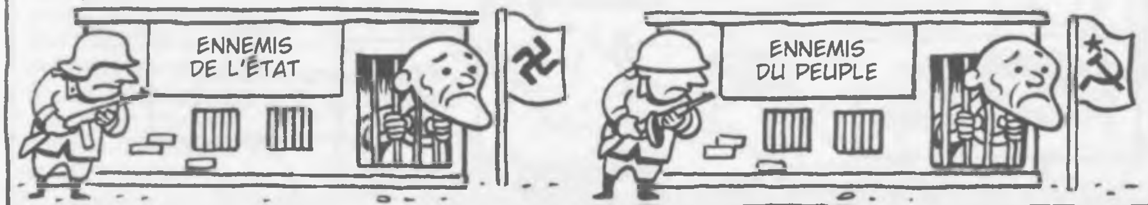
Pagaille et forte inflation, fonctionnant étrangement bien



LA GUERRE FROIDE



Les USA et l'URSS s'étaient ***alliés*** durant la Deuxième Guerre mondiale, mais après-guerre, tout cela se détériora. Les Soviétiques mirent en place des gouvernements staliniens fantoches dans les pays qu'ils occupaient depuis la fin de la guerre, tandis que les Américains sabotèrent les mouvements communistes dans les pays qu'***ils*** occupaient.





1947 : Truman engage les USA à "contenir" le communisme.

1948 : Les Soviétiques enclavent Berlin-Ouest ; les USA ravitaillent la ville par avion (!) jusqu'à ce que les Soviétiques abandonnent.

1949 : Les Soviétiques construisent une bombe atomique.

1949 : Les communistes de Mao s'emparent de la Chine, à l'exception de Taïwan, où Chiang Kaï-chek résiste.

1950 : Les USA et la Chine communiste entrent en guerre en Corée.

Pendant ce temps, en Amérique, les gens menaient leurs affaires.

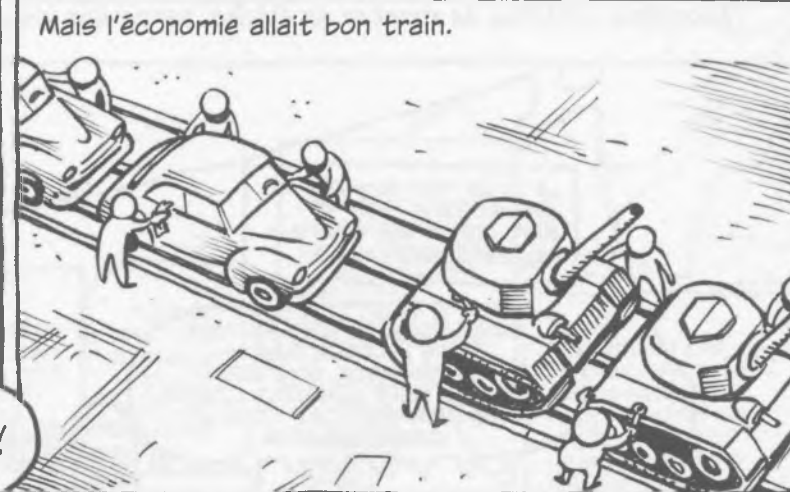
QU'Y A-T-IL D'AUTRE À FAIRE ?

Et les affaires ne s'étaient ***jamais mieux portées***.

LA LONGUE EXPANSION

Au début, les Américains s'inquiétèrent de l'économie de l'après-guerre.





Une des raisons : les ouvriers de la guerre avaient été ***bien payés*** pendant la guerre (parce que le gouvernement avait dit qu'il ***fallait*** qu'ils le soient).

Toute cette paie, pour acheter une offre de biens de consommation restreinte, aurait pu produire une sérieuse ***inflation***.

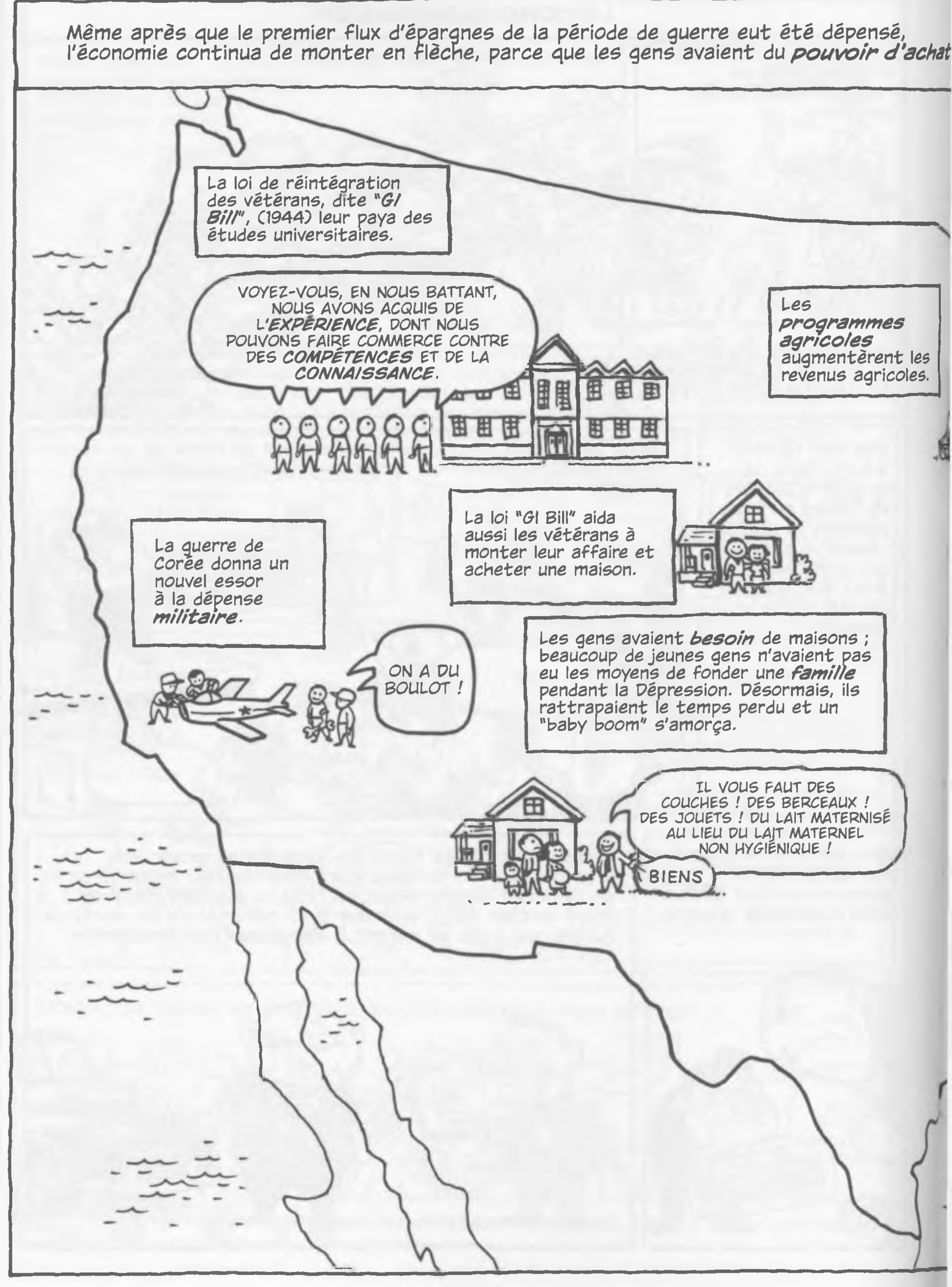


Mais pendant la guerre, une bureaucratie gouvernementale géante avait ***contrôlé*** les prix.

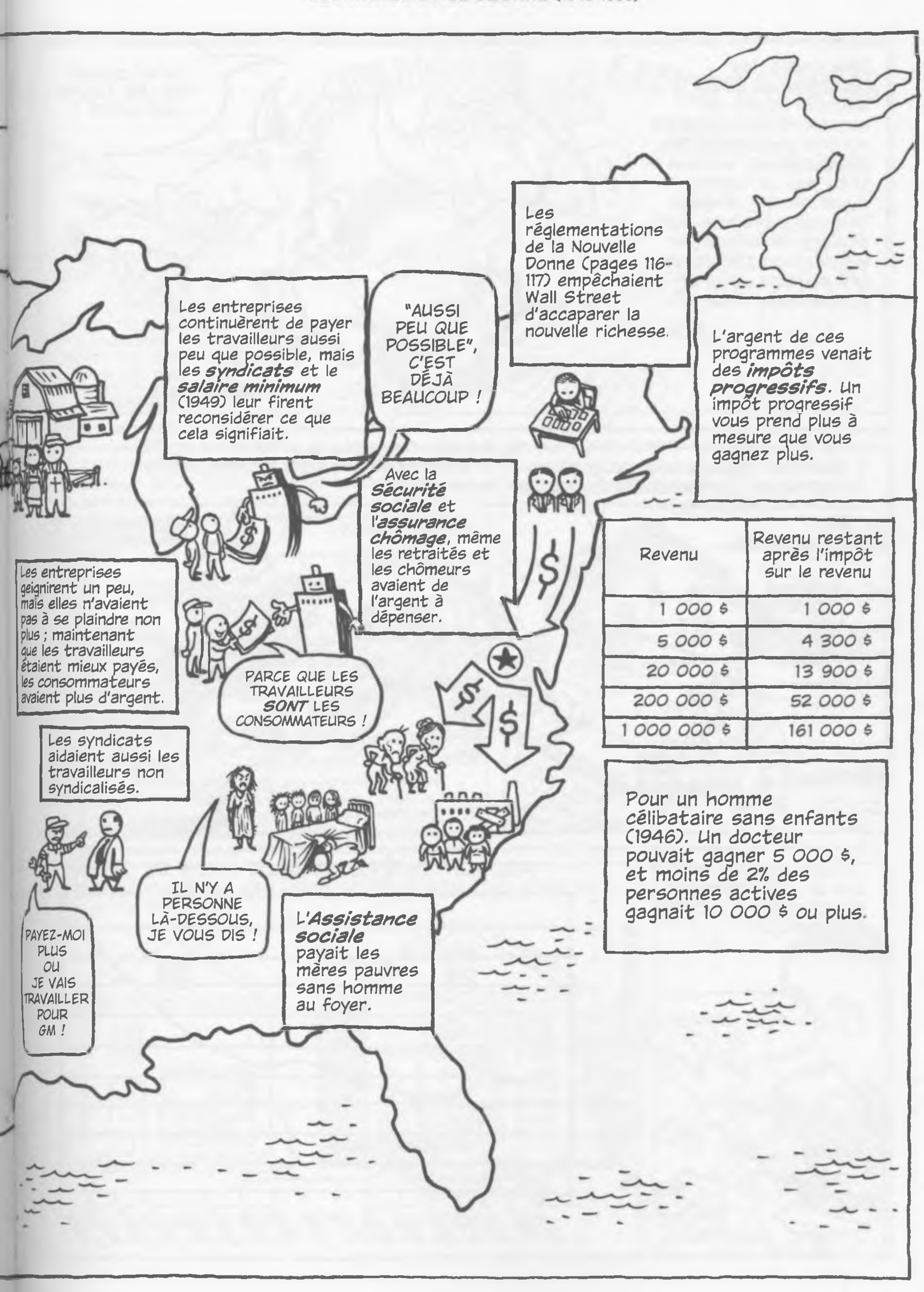


Cela avait surtout forcé les gens à ***épargner*** leur argent, pour le montant incroyable de 230 milliards de $ en 1945 (en comparaison, en 1939, le ***budget fédéral tout entier*** était inférieur à 10 milliards de $). Après la guerre, les gens se mirent à ***dépenser*** ces économies.



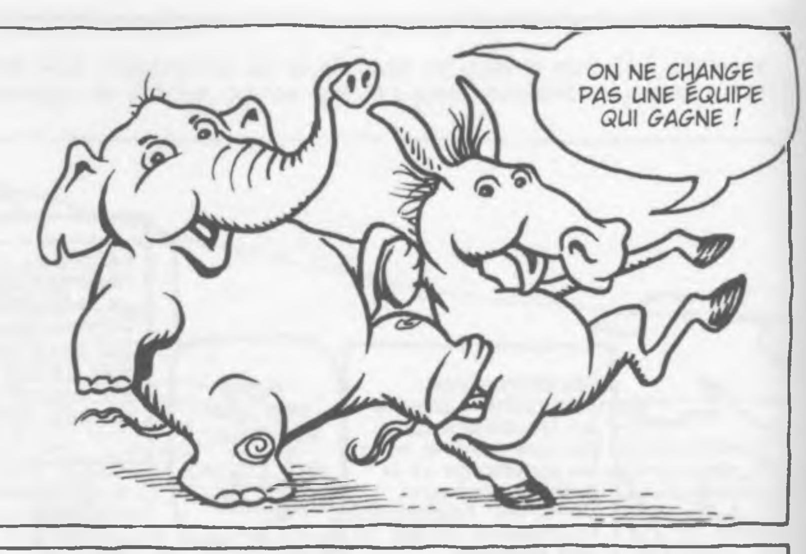

Même après que le premier flux d'épargnes de la période de guerre eut été dépensé, l'économie continua de monter en flèche, parce que les gens avaient du ***pouvoir d'achat***
La loi de réintégration des vétérans, dite "*GI Bill*", (1944) leur paya des études universitaires.
VOYEZ-VOUS, EN NOUS BATTANT, NOUS AVONS ACQUIS DE L'*EXPÉRIENCE*, DONT NOUS POUVONS FAIRE COMMERCE CONTRE DES *COMPÉTENCES* ET DE LA *CONNAISSANCE*.
Les ***programmes agricoles*** augmentèrent les revenus agricoles.
La loi "GI Bill" aida aussi les vétérans à monter leur affaire et acheter une maison.
La guerre de Corée donna un nouvel essor à la dépense ***militaire***.
ON A DU BOULOT !
Les gens avaient ***besoin*** de maisons ; beaucoup de jeunes gens n'avaient pas eu les moyens de fonder une ***famille*** pendant la Dépression. Désormais, ils rattrapaient le temps perdu et un "baby boom" s'amorça.
IL VOUS FAUT DES COUCHES ! DES BERCEAUX ! DES JOUETS ! DU LAIT MATERNISÉ AU LIEU DU LAIT MATERNEL NON HYGIÉNIQUE !
BIENS

de la période de guerre eut été dépensé,
rce que les gens avaient du ***pouvoir d'achat***.

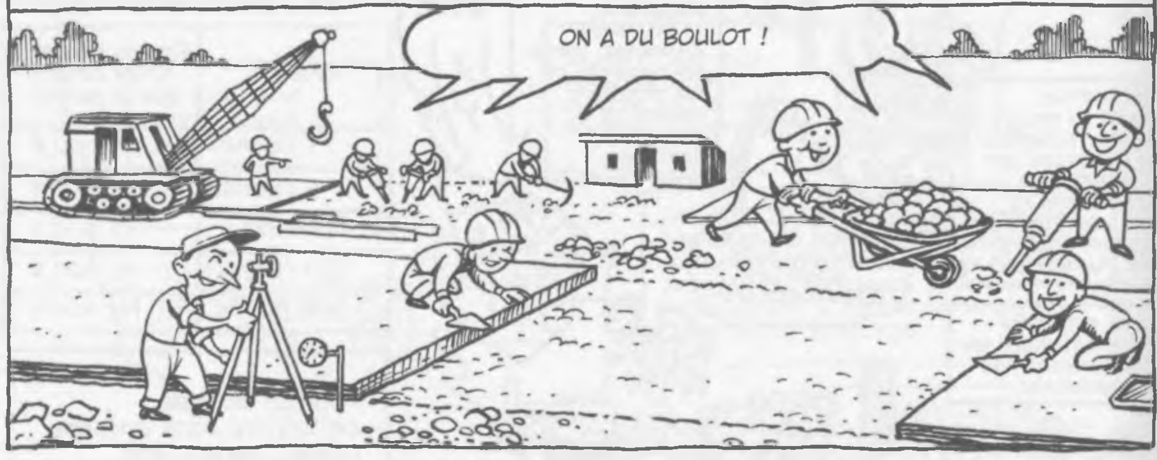


Revenu	Revenu restant après l'impôt sur le revenu
1 000 $	1 000 $
5 000 $	4 300 $
20 000 $	13 900 $
200 000 $	52 000 $
1 000 000 $	161 000 $

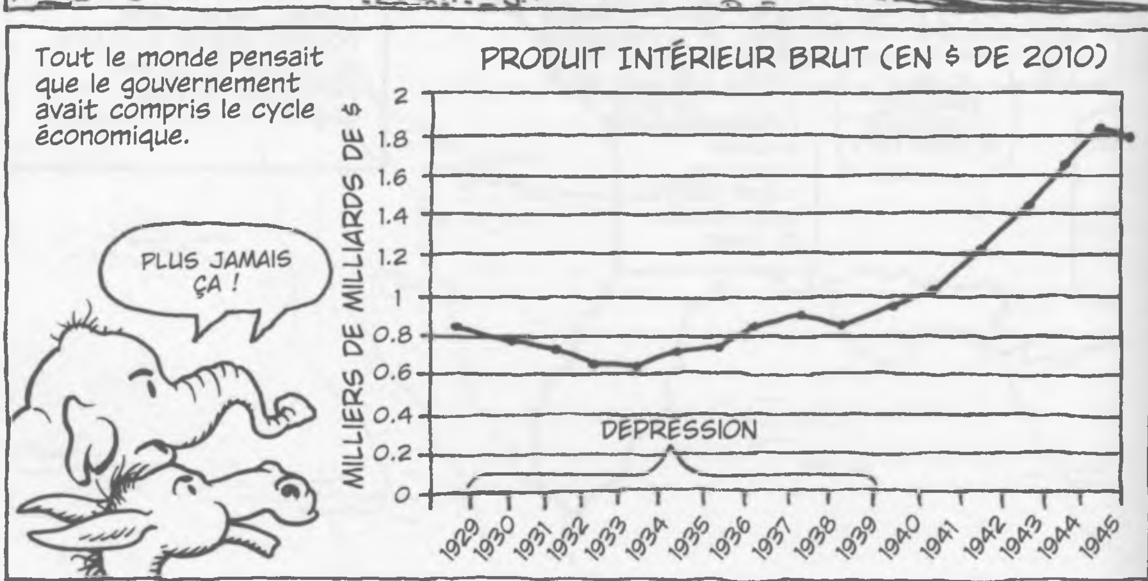
Désormais, les programmes de la Nouvelle Donne qui restaient – considérés comme ***insensés*** ou ***impossibles*** encore très peu de temps auparavant – avaient fait leurs preuves. Ils étaient défendus par les démocrates et les républicains dans un ***consensus libéral***.

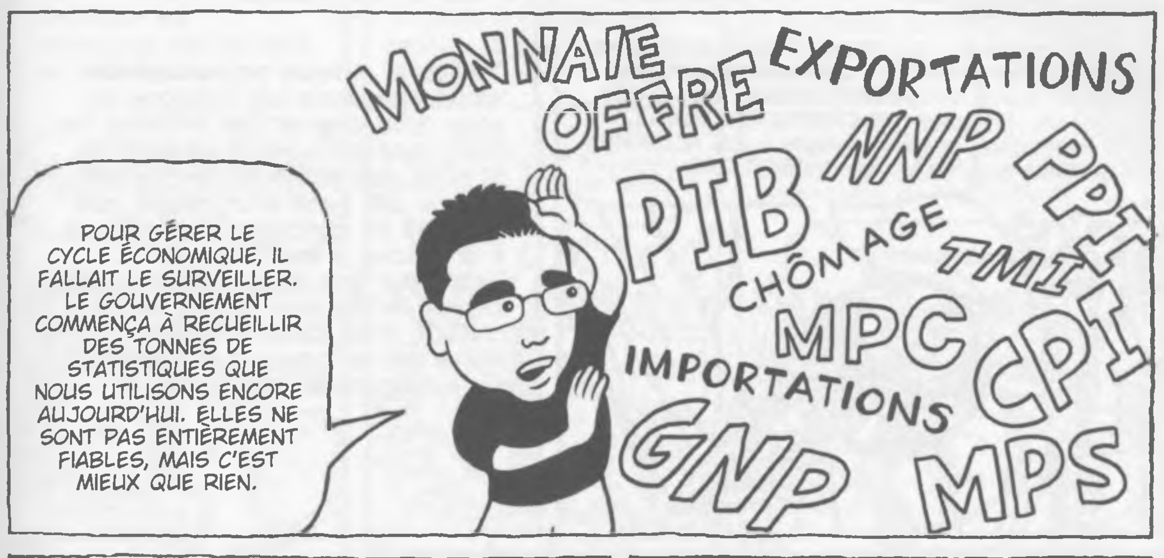


Dwight Eisenhower (1890-1969), un républicain, remporta la présidence en 1952. Il ajouta un gigantesque programme de travaux publics à cette combinaison économique : le ***réseau autoroutier inter-États***.



Tout le monde pensait que le gouvernement avait compris le cycle économique.



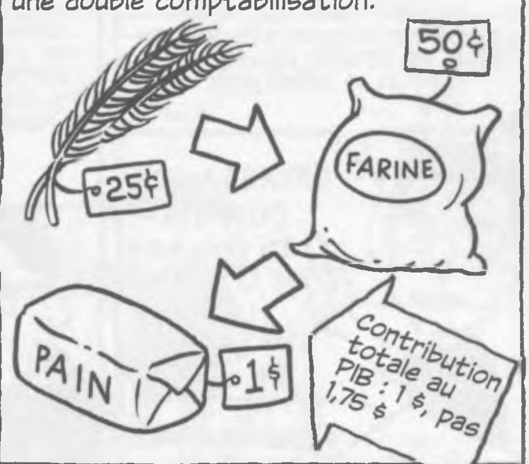


La statistique la plus importante : le ***produit intérieur brut*** (PIB). Il inclut tous les biens et services neufs vendus par tout le monde.



Jusqu'aux années 1990, le gouvernement mettait l'accent sur le ***produit national brut*** (PNB) qui représente le PIB plus les revenus des Américains vivant à l'étranger, moins l'argent envoyé à l'étranger.

Le PIB ne compte que les produits et services ***finalisés***, pour éviter une double comptabilisation.









D'ailleurs, si nous préparons nos repas, rangeons nos maisons et nous occupons de nos enfants, ce n'est ***pas*** enregistré dans le PIB. Si nous mangeons au restaurant, payons des gens pour ranger nos maisons et mettons nos enfants à la crèche, ***c'est*** enregistré. Donc pour une même quantité de travail, le PIB peut quand même croître, mais c'est simplement parce que le travail a été déplacé dans l'économie monétaire.

LE PIB DOIT ÊTRE AJUSTÉ SELON LES VARIATIONS DE *PRIX* POUR QUE NOUS SACHIONS SI NOUS ACQUÉRONS PLUS DE BIEN OU PAYONS PLUS POUR LE MÊME BIEN.

CROISSANCE DU PIB EN DOLLARS DE 5% AVEC UNE INFLATION DE 3%

= CROISSANCE DE 2% DU PIB *RÉEL*

QUAND JE PARLE DE PIB, JE PARLE DE PIB *RÉEL*.





Dans les années 1950, les souvenirs de la Dépression étaient encore vifs ; il était logique que la croissance du PIB devienne ***la*** priorité économique.









TAUX D'INTÉRET

IMPORTATIONS

EXPORTATIONS

EMPRUNTS

DÉPENSES GOUVERNEMENTALES

DÉPENSE/ÉPARGNE DU CONSOMMATEUR

CHÔMAGE

MASSE MONÉTAIRE DU $

IMPÔT SUR LE REVENU

VÉLOCITÉ DU $

CONFIANCE DU CONSOMMATEUR

MULTIPLI-CATEUR

CE FUT UN CASSE-TÊTE DE CONSERVER L'ÉCONOMIE PROCHE DU PLEIN EMPLOI SANS DÉCHAÎNER L'INFLATION. MAIS PENDANT PLUSIEURS DÉCENNIES APRÈS LA GUERRE, LES ÉCONOMISTES FIRENT UN SACRÉ BON BOULOT.

SAMUELSON ET LA SYNTHÈSE

D'où venaient ces économistes ? Les économistes devaient être ***formés*** selon les idées de Keynes, mais la *Théorie générale* de Keynes (page 121) n'était pas vraiment accessible aux débutants.



Alors survint un jeune économiste américain, Paul Samuelson (1915-2009). Son livre *Économie : une analyse introductive* (1948) traduisit les idées de Keynes en prose claire et engageante.



Samuelson utilisa les idées de Keynes pour la ***macro-économie*** : le tableau général.



À la différence de Keynes, Samuelson conserva les idées néoclassiques (page 67) pour expliquer la ***micro-économie*** : les petites choses, comme le fonctionnement des marchés uniques, le comportement des entreprises individuelles, ou la raison pour laquelle les consommateurs remplissent des sacs à provisions afin d'obtenir une satisfaction maximale en échange de leur argent.

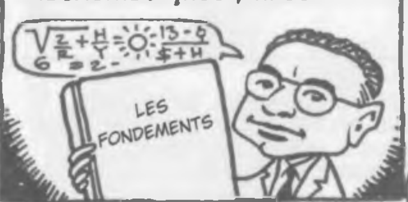
La combinaison fut baptisée économie keynésienne néoclassique, ou ***synthèse néoclassique***.

Mais ce n'était pas réellement une synthèse : Samuelson avait placé les idées de Keynes au sommet du monde néoclassique, avec un ***facteur malléable correctif*** entre elles.





C'était déjà une performance, mais Samuelson avait publié un ***autre*** ouvrage déterminant l'année précédente. *Les Fondements de l'analyse économique* (1947) reformulait ***toute*** l'économie en ***mathématiques pures***.

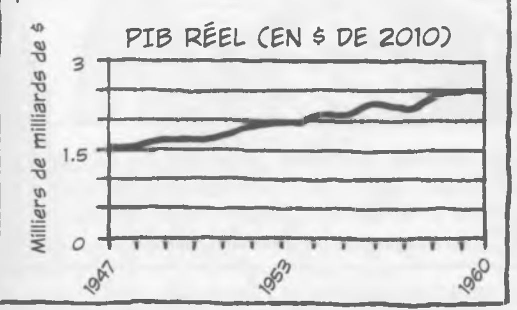


En proposant une explication claire des idées de Keynes, ainsi que toute la complexité que pourrait désirer l'étudiant le plus brillant, Samuelson ancra fermement Keynes dans la théorie économique dominante.



LE RÊVE AMÉRICAIN

Avec l'économie gérée par les keynésiens, l'ancien concept d'expansion-récession devint davantage un concept d'expansion-pause.



Alors que les pauvres s'enrichissaient, les très riches ne le faisaient pas (grâce aux impôts sur les hauts revenus). Beaucoup de riches acceptaient les nouvelles règles de bonne grâce.



Steven Rockefeller, arrière-petit-fils de John D.

Malgré tout, certains riches avaient la larme à l'œil quand ils évoquaient les années 1920, et allaient jusqu'à affirmer que la Dépression n'était pas si terrible avant que FDR ne gâche tout. Voici ce qu'écrit l'ancien président Hoover dans ses *Mémoires* de 1951, à propos de la Dépression.



D'un autre côté, les riches ***perdaient du pouvoir***. Ils ne contrôlaient même plus les corporations qu'ils possédaient autrefois ; désormais, la plupart des grosses corporations comptaient trop d'actionnaires pour qu'une seule personne ait beaucoup d'influence.



Et puis, les compagnies d'après-guerre étaient ***complexes*** ; certains actionnaires étaient parfois las de s'évertuer à comprendre. Ils ne suivaient plus que ce que leur ***disaient*** les gestionnaires. D'ailleurs, c'était la même chose pour les ***directeurs***, qui ne se réunissaient que quelques fois par an.

Cela laissait aux gestionnaires une marge d'autonomie. Les grosses corporations se retrouvèrent contrôlées par leurs gestionnaires, c'est-à-dire par leurs ***propres employés*** !



Dans les années 1950, alors que les pauvres s'enrichissaient, et que les très riches perdaient de leur puissance, l'Amérique sembla se transformer en une seule grosse ***classe moyenne***.



"Les États-Unis, le plus grand pays capitaliste du monde, se sont approchés, du point de vue de la distribution de la richesse, de l'idéal de prospérité pour tous dans une société sans classe." Richard Nixon (1913-1994), vice-président d'Eisenhower (1959).

La croissance économique, et une distribution raisonnablement répandue des avantages, avaient résolu toutes sortes de problèmes.



Mais certains problèmes ***ne peuvent pas*** être résolus par la croissance.

LIQUEURS
FUMEZ
ACHETEZ
BUVEZ
MANGEZ
SOUVENIRS
MANGEZ
FUMEZ
CONSOMMEZ
LIQUEURS
CONDUISEZ UNE VOITURE NEUVE
ACHETEZ







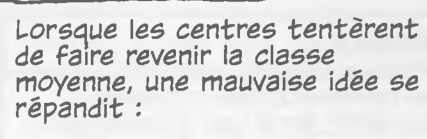




Malgré tout, les lotissements constituèrent une grosse avancée pour une génération qui avait grandi dans des wagons de marchandises et des dortoirs, et avec toutes les subventions, il aurait été déraisonnable de *ne pas* s'installer dans les banlieues. La nouvelle classe moyenne quitta les centres, emportant avec elle sa *base imposable*.

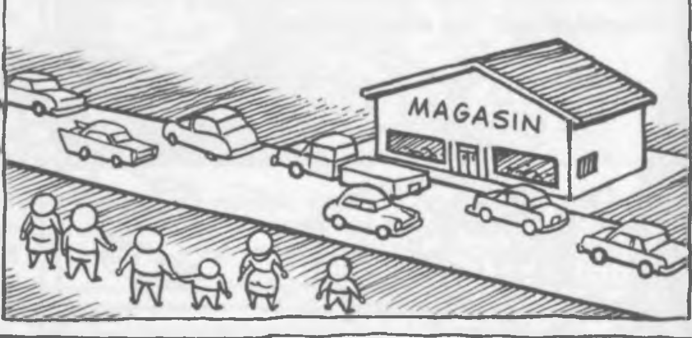
LES BANLIEUSARDS *UTILISENT* LA VILLE, MAIS ILS NE PAIENT PAS LES IMPÔTS POUR L'*ENTRETENIR* !

ON VEUT UNE SUBVENTION !

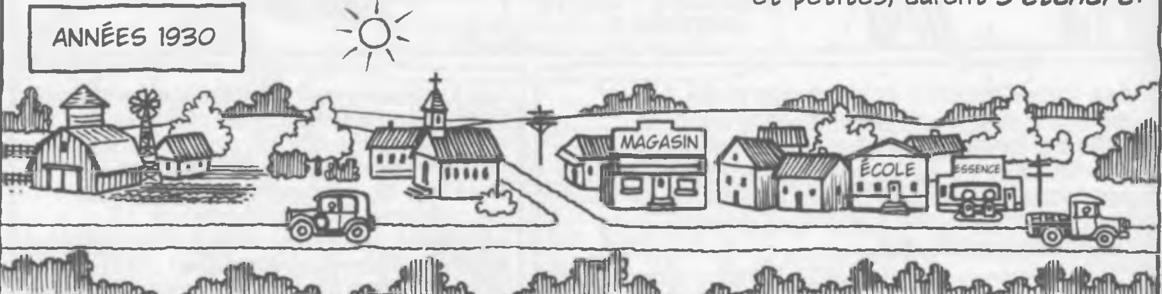




Entre 1950 et 1953, New York dépensa 143 millions de $ pour les écoles, 4 millions de $ pour les bibliothèques, 70 millions de $ pour les hôpitaux et ***172 millions de $*** pour les voies rapides, justifiées ou non. Les autres villes allèrent plus loin.



Les voitures, les parkings et les routes prennent beaucoup d'espace. Les villes, grandes et petites, durent ***s'étendre***.





Donc, les gens achetèrent plus de voitures...

... qui rendirent nécessaires plus de routes et de parkings...



Les ***transports en commun*** deviennent moins économiques quand les villes s'étendent. Et pour faire bonne mesure, GM, Firestone et certaines compagnies pétrolières achetèrent des douzaines de ***lignes de trolley*** pour les laisser tomber en ruine.



AFFAIRES ET BUREAUCRATIE

LES COMPAGNIES QUI AVAIENT MANIGANCÉ LA COMBINE DES LIGNES DE TROLLEY FURENT CONDAMNÉES, MAIS ELLES S'EN TIRÈRENT AVEC UNE TAPE SUR LES DOIGTS, CE QUI MONTRAIT À QUEL POINT LES TEMPS AVAIENT ***CHANGÉ***.

Un gros changement : dans les années 1950, le gouvernement était devenu ***bureaucratique***. Les bureaucraties ont tendance à faire ce qui est le plus facile, et cela signifie souvent céder à la ***pression***.

À MOI !

À MOI !

À MOI !

À MOI !

À MOI !

La pression – les contributions politiques légales, les dépenses de lobbying, les campagnes de relations publiques, la corruption – coûte de l'***argent***, donc :

Plus les intérêts particuliers avaient d'argent, plus ils avaient d'influence à Washington.



Plus ils avaient d'influence, plus ils pouvaient être favorisés.

Plus ils étaient favorisés, plus ils avaient d'argent.

Pendant ce temps, les programmes en faveur des gens dans le ***besoin*** tendirent à se réduire.



Les intérêts particuliers qui avaient le plus d'influence étaient les ***grosses entreprises***, lesquelles s'entendaient très bien avec le gouvernement dans les années 1950.



Pendant la guerre de Corée, une force armée géante s'était jointe à la fête. Ce n'était pas la première grosse machine de guerre que les USA avaient créée, mais c'était la première à ***perdurer*** après la fin de la guerre.



Un groupe d'hommes dirigeait toute cette clique...



JOHN J. MCCLOY
Secrétaire adjoint de la Guerre, président de la banque Chase, président de la Banque mondiale et haut-commissaire pour l'Allemagne



CHARLES WILSON
Secrétaire d'État à la Défense et président de GM



DOUGLAS MACARTHUR
Général de l'armée et président de Remington Rand



ROBERT MCNAMARA
Secrétaire d'État à la Défense, directeur de la Banque mondiale et président-directeur général de Ford

C'est une preuve de plus de ce que nous avons vu page 81 : les grosses corporations ressemblent aux ministères gouvernementaux, au point que diriger l'une est très similaire à diriger l'autre.



Les grosses entreprises, le gouvernement et l'armée partageaient tous un ***but commun***. Charles Wilson, président de GM et secrétaire de la Défense, lui avait trouvé un nom :

L'"ÉCONOMIE DE GUERRE PERMANENTE"

En 1947, le Pentagone décréta qu'il faudrait 150 bombes de la taille d'Hiroshima pour vaincre l'URSS, si les choses devaient en arriver là.



En 1960, les USA avaient construit l'équivalent de 1 million de bombes de la taille d'Hiroshima.



Chaque année, semblait-il, l'armée avait "besoin" d'exactement autant de puissance de frappe que ce que l'industrie pouvait produire.



Une des raisons : pendant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement avait pris l'habitude de distribuer des contrats ***coût-plus-marge*** : il payait aux fournisseurs leur coût plus une ***marge garantie***. Beaucoup de grosses entreprises dépendaient désormais du budget militaire.



La ***technologie*** aussi dépendait des dépenses militaires ; de nombreuses branches, comme la recherche militaire en fuséologie, en aviation et en électronique, ***submergèrent*** le reste de l'économie. En 1962, les USA avaient dépensé ***trois fois*** plus en électronique de missile qu'en électronique de télévision.



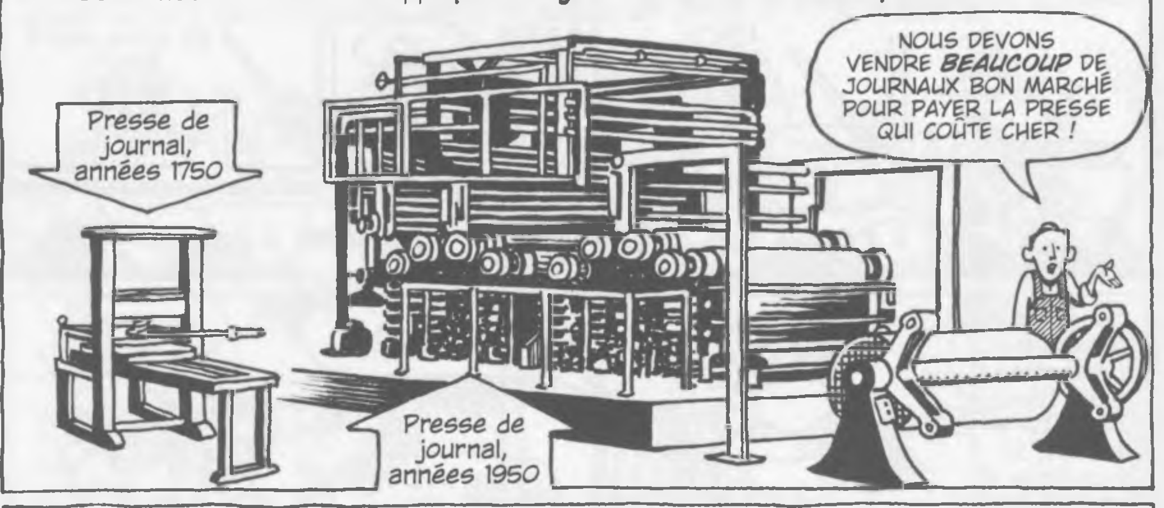
Mais nous avons vu page 93 comment une course à l'armement avait entraîné une guerre mondiale ; cela faillit se reproduire, plus d'une fois, avec des conséquences auxquelles mieux vaut ne même pas penser.



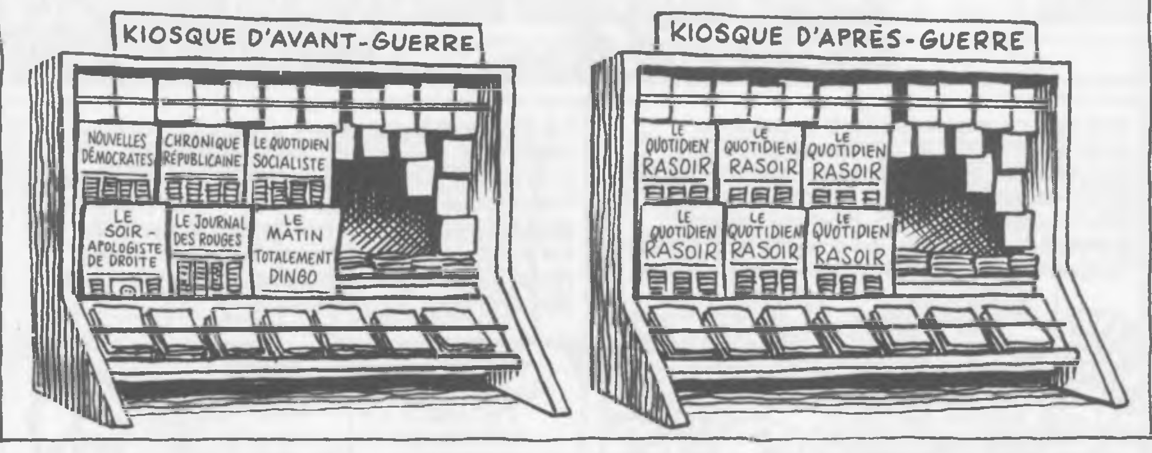
D'un autre côté, toute cette dépense militaire représentait du profit et du travail, il y avait donc moins de protestation qu'on aurait pu s'y attendre. Et le peu qu'il y avait n'était souvent pas ***entendu***.

GROS ET FADES : les médias d'après-guerre

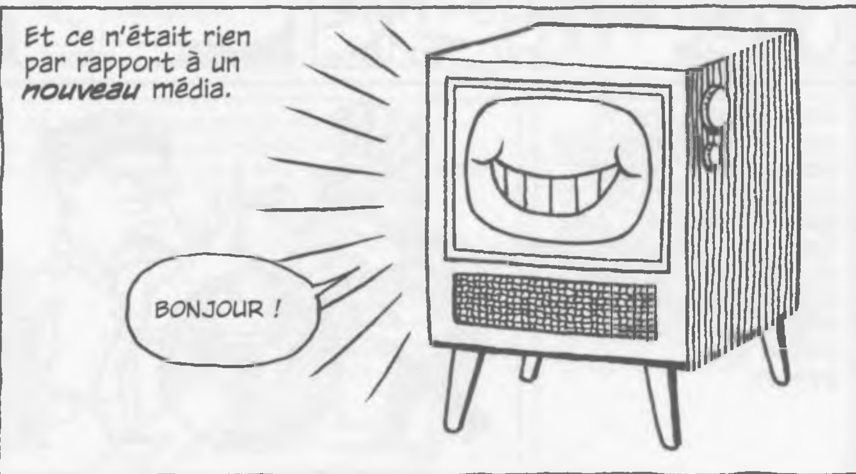
La logique des économies d'échelle que nous avons vue page 76 - ***coûts initiaux élevés*** et ***bas coûts à l'unité*** - s'appliquait aux ***journaux*** tout autant qu'à l'acier.



Dans les années 1950, une ***ville*** entière ne pouvait fournir assez de lecteurs que pour un seul grand journal.



Puisqu'un grand journal est, par définition, une grosse entreprise, de plus en plus de gens furent informés par les grosses entreprises.

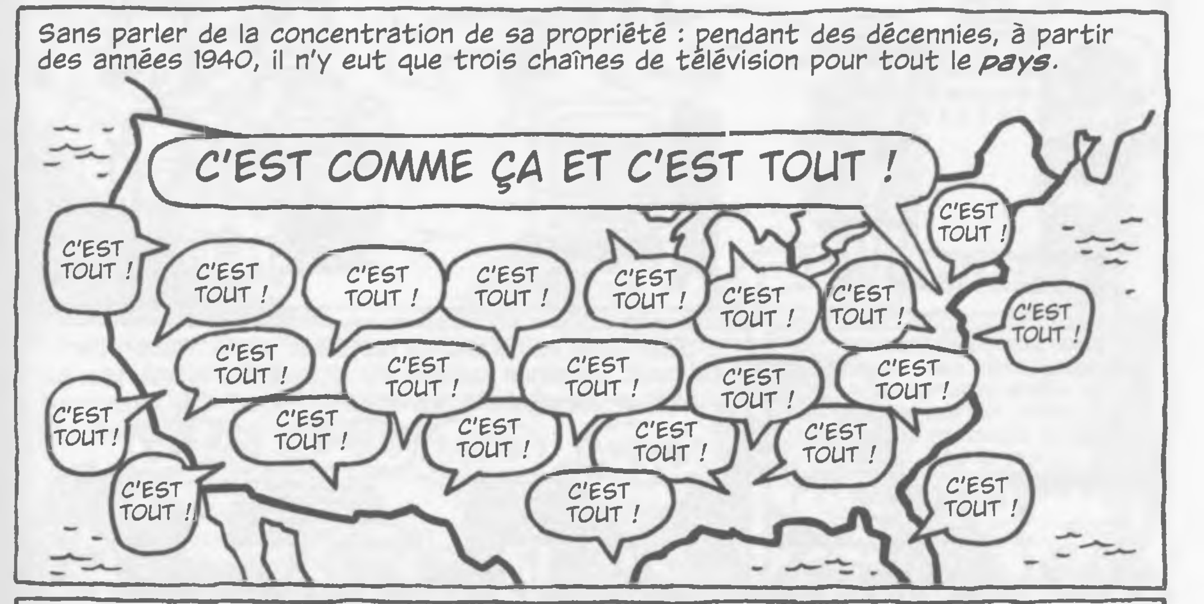


Après la Seconde Guerre mondiale, la télévision se répandit comme une traînée de poudre.

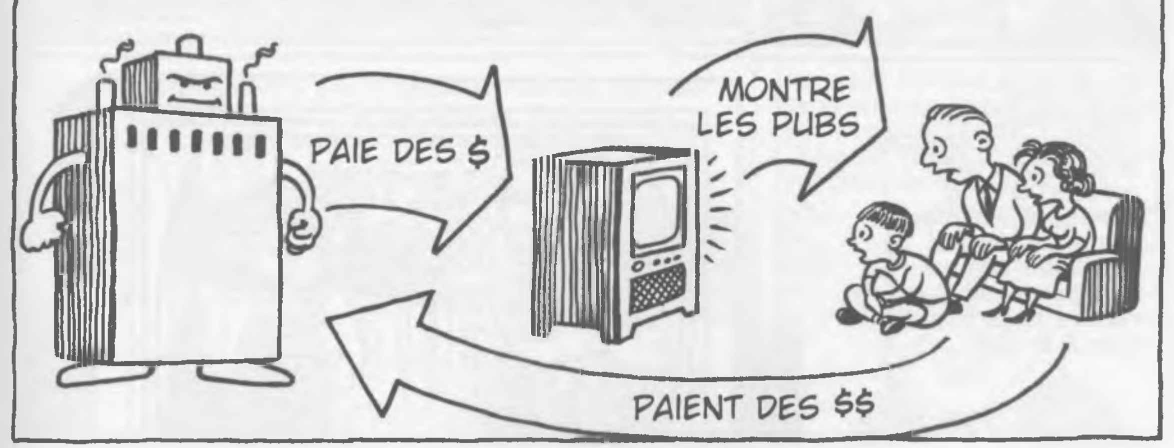


"Si l'utilisation des heures de loisir se limite à regarder la télévision plusieurs heures par jour, nous allons nous détériorer en tant que peuple."
Eleanor Roosevelt, ancienne première dame (1958).

Sans parler de la concentration de sa propriété : pendant des décennies, à partir des années 1940, il n'y eut que trois chaînes de télévision pour tout le ***pays***.



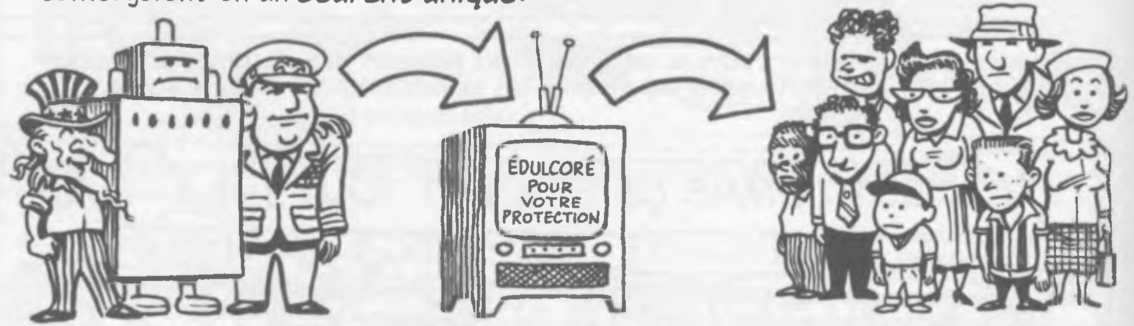
La fonction des émissions de télé n'est pas exactement de servir leur public (le public ne paie pas). Il s'agit plutôt de servir le public ***aux annonceurs***.



Mettre les annonceurs en rogne serait une stratégie d'entreprise stupide, alors la télé (ainsi que la radio, les revues et les journaux d'ailleurs) ***s'autocensure*** souvent.



Ainsi, les nouvelles, l'information et l'opinion - la culture, même, à un certain degré - convergèrent en un ***courant unique***.



Les gens pouvaient être en désaccord, mais cela n'avait plus la même importance qu'autrefois. Réfléchissons : si vous étiez assez en colère pour hurler contre la télé...



... peut-être que d'autres hurlaient aussi. Peut-être que tout le monde hurlait. Et alors ? Personne ne pouvait ***entendre*** les autres.



Cette ***non-expression*** peut contribuer à expliquer le développement après-guerre de l'***apathie politique***. Même les débats politiques sérieux commençaient à se réduire à qui passait bien à la télé...




NOUVELLE FRONTIÈRE ET SOCIÉTÉ FORMIDABLE : Kennedy et Johnson
Ce qui nous amène à 1961, lorsque le président Dwight Eisenhower quitta ses fonctions sur cet *avertissement* :
"CETTE CONJONCTION D'UNE IMMENSE INSTITUTION MILITAIRE ET D'UNE ÉNORME INDUSTRIE DE L'ARMEMENT EST NOUVELLE DANS L'EXPÉRIENCE AMÉRICAINE... LE RISQUE POTENTIEL D'UNE DÉSASTREUSE ASCENSION D'UN POUVOIR ILLÉGITIME EXISTE ET PERSISTERA."


Eisenhower donna un *nom* à l'accumulation de pouvoirs que nous avons décrite pages 150-151.
C'EST LE **COMPLEXE MILITARO-INDUSTRIEL** !


Le nouveau président, le démocrate John F. Kennedy (1917-1963), redonna de la *visée* et de l'*énergie* au gouvernement.
AIDONS LES PAUVRES ! ENVOYONS UN HOMME SUR LA LUNE ! RESTAURONS LES DROITS CIVIQUES ! METTONS LA MAIN À LA PÂTE !


L'administration JFK fit la "découverte des pauvres", quand le gouvernement fit remarquer qu'il y avait toujours des gens pauvres en Amérique.
POURTANT, QUAND ON MÈNE SA BARQUE SUR LA VAGUE, ELLE FLOTTE !
J'AI *PAS* DE BARQUE.


Kennedy fut tué en 1963 ; ses programmes furent poursuivis par son successeur, Lyndon Johnson (1908-1973), un vieux partisan de Roosevelt.

LBJ remporta l'élection de 1964 avec une majorité écrasante.

Medicare (assistance médicale aux personnes âgées)

Medicaid (assistance médicale aux pauvres)

"Guerre contre la pauvreté" (raisonnablement réussie, en fait)

Tentatives de résolution des conséquences de la ***croissance***, telles que la pollution et l'expansion urbaine

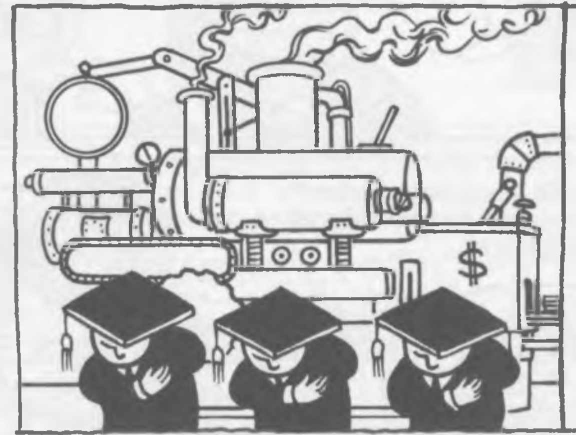
Head Start (assistance sociale)

Sesame Street

MAINTENANT, L'HEURE EST VENUE POUR ***MON*** PROGRAMME, "LA GRANDE SOCIÉTÉ !"

PRESIDENT OF THE UNITED

La Grande Société - Great Society - allait coûter cher, mais on avait l'argent. JFK avait stimulé l'économie par une ***baisse d'impôt***...



... et les économistes keynésiens étaient des virtuoses de l'économie, capables de maintenir l'inflation à un bas niveau et un taux élevé d'emploi.

En 1965, le magazine *Time* fit sa couverture sur Keynes, mort depuis près de vingt ans, avec pour légende :

"Les hommes qui ont mis au point la politique économique de la nation ont utilisé les principes keynésiens non seulement pour se débarrasser des cycles violents de l'époque d'avant-guerre, mais pour produire une croissance économique phénoménale et accéder à des prix remarquablement stables."
Time (31 Décembre 1965)



Mais 1965 fut aussi la ***dernière*** année où l'économie des USA fonctionna comme elle le devait. Pour en expliquer les raisons, nous devons aller rendre visite au reste du monde...


LES TRÈS GROS PLANS : l'URSS d'après-guerre
Dans les années 1960, personne n'avait plus peur du Japon, ni que l'Europe occidentale devienne communiste.
En fait, les Soviétiques avaient dû construire le Mur de Berlin (1961) pour empêcher les Allemands de l'Est de partir à l'Ouest.
Cela montrait que les Soviétiques avaient des problèmes. Leurs plans économiques *avaient l'air* bons…
NOUS DONNONS À TOUTES LES ENTREPRISES UN *QUOTA* ET LES LAISSONS LIBRES D'Y PARVENIR COMME ELLES VEULENT.
LE MEILLEUR DE LA PLANIFICATION CENTRALE ET DE L'INITIATIVE LOCALE !
… mais en pratique :
ACIÉRIE
VOICI LE QUOTA DE MON USINE : DIX TONNES DE CLOUS.
ON LES VOULAIT, EUH, *PETITS*.
LES GROS SONT PLUS FACILES À FAIRE !
QU'EST-CE QUE VOUS FAITES ?
VOUS AVEZ DIT QUE TOUS LES CAMIONS DEVAIENT PARCOURIR 40 000 KILOMÈTRES PAR AN.
DÉPÔT DE CAMIONS
MAIS…
QUOI ? C'EST *VOTRE* PLAN.
Dans une économie contrôlée, résoudre les problèmes entraînait encore plus de problèmes.
ACIÉRIE
DORÉNAVANT, VOS CLOUS DOIVENT MESURER TROIS CENTIMÈTRES, ÊTRE EN MÉTAL, AVEC UNE POINTE À UN BOUT TELLE QUE DÉCRITE AU SOUS-PARAGRAPHE 102 (B)…







Le "monde communiste" était ainsi toujours en conflit avec le "monde libre". Le terrain de jeu de leur rivalité était le ***reste*** du monde, c'est-à-dire :

LE "TIERS-MONDE"

Revenons à la fin de la Seconde Guerre mondiale, quand la plupart des colonies européennes avaient commencé à remporter leur indépendance. Le monde était devenu plus ***compliqué***.



Les USA dominaient ce nouveau monde, mais beaucoup d'Américains n'en connaissaient pas grand-chose.

"Nous allons développer Shanghai encore et encore, et encore, jusqu'à ce que ce soit exactement comme Kansas City."
Kenneth Wherry, sénateur du Nebraska (1940)

Par exemple, la plus grande partie du monde était toujours essentiellement agricole et avait avant tout besoin d'une ***réforme agraire***, mais...



Les Américains qui ***comprenaient*** ce genre de choses étaient ***exclus*** du gouvernement.



La politique étrangère américaine devint scandaleusement ***simpliste***.



On craignait que les vraies démocraties puissent laisser les communistes prendre le pouvoir.



Donc, la générosité à l'américaine que nous avons vue page 133 se tourna parfois vers des ***dictateurs***, ce qui coïncidait avec les besoins des ***grosses corporations.***



Et l'"anticommunisme" devint, en partie, le nouveau nom d'une vieille histoire : le gouvernement offrant ses muscles aux grosses entreprises.



Par exemple, l'Anglo-Persian Oil Company (aujourd'hui BP) avait dépouillé l'Iran de son pétrole pendant des décennies ; en 1951, l'Iran élut un Premier ministre, Mohammad Mossadegh, qui ***nationalisa*** le pétrole iranien, rendant nerveuses les autres compagnies pétrolières.



En 1953, Mossadegh fut renversé avec l'aide de la CIA, et le Shah Mohammed Reza Pahlavi prit le pouvoir.



Quand on a mis en place un dictateur, on ne peut pas laisser le peuple le renverser. C'est ainsi que les USA se retrouvèrent ***engagés*** envers des dictateurs dans le monde entier, dont un endroit appelé Viêt Nam du Sud. À l'époque où Lyndon Johnson entra en fonction, ce régime était au bord de l'effondrement grâce à des insurgés nommés Viêt Cong, dont une grande partie étaient des communistes favorables à la réforme agraire.

Le président Johnson s'occupait de sa Grande Société, pas de quelques fermiers à l'autre bout du monde, mais un engagement est un engagement.

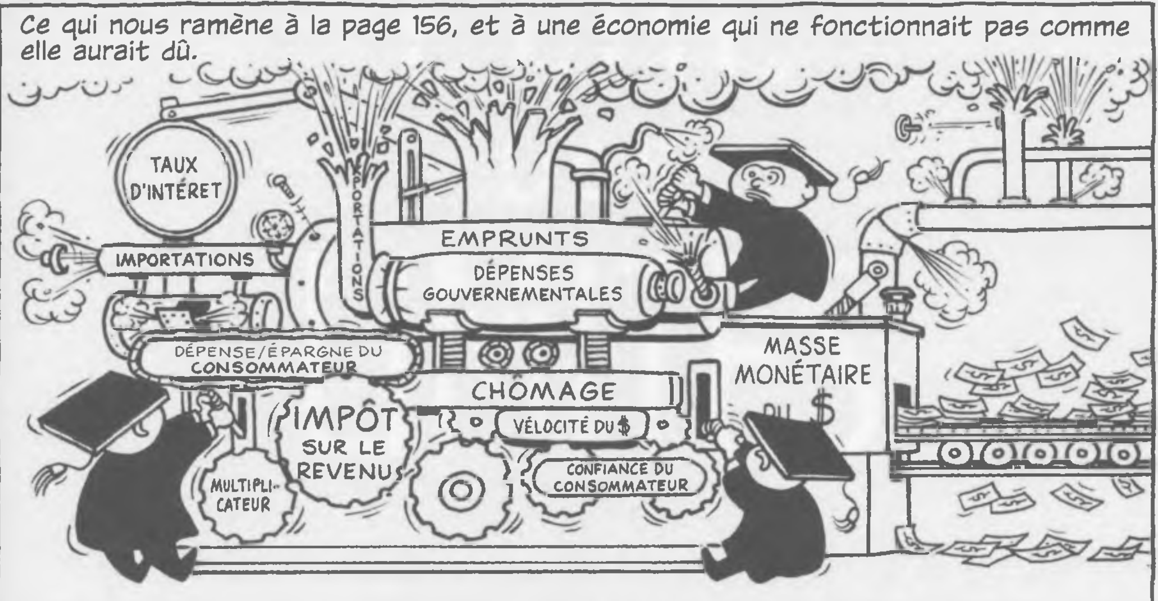


La dépense militaire accrue frappa une économie fonçant à plein régime et commença à empiéter sur les autres dépenses ; en 1966, l'inflation atteignit 3%, ce qui était élevé en ce temps-là.

LBJ haussa les impôts pour apaiser le climat, mais c'était trop peu et trop tard, et de toute façon, la grosse armée permanente avait montré qu'elle était meilleure pour dépenser de l'argent que pour gagner des guerres.



Ce qui nous ramène à la page 156, et à une économie qui ne fonctionnait pas comme elle aurait dû.



La Great Society périclita alors que l'argent disparaissait dans une guerre qui n'aurait pas de fin.

IL VOUS FAUT ***PLUS*** ?



Un système industriel qui utilise quarante pour cent des ressources du monde pour approvisionner moins de six pour cent de la population mondiale ne pourrait être qualifié d'efficace que s'il obtenait des résultats remarquablement positifs en termes de bonheur, de bien-être, de culture, de paix et d'harmonie humains. Je n'ai pas besoin de m'attarder sur le fait que le système américain est en échec sur ce plan, ni qu'il n'y a pas les moindres perspectives qu'il puisse y arriver si seulement il parvenait à un taux supérieur de croissance de la production.

E. F. Schumacher, *Small Is Beautiful* (1973)

CHAPITRE 6

L'ÈRE DES LIMITES

(1966–1980)



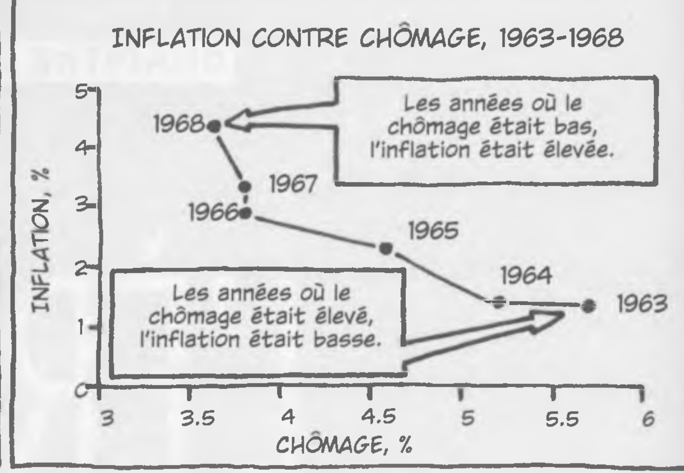
Jusqu'à la fin des années 1960, la situation économique ne fut pas si mauvaise.

L'INFLATION EST ÉLEVÉE PARCE QUE L'***EMPLOI*** EST ÉLEVÉ. LES GENS ONT TELLEMENT DE REVENUS QU'ILS ESSAIENT D'ACHETER PLUS QUE CE QUE L'ÉCONOMIE PEUT PRODUIRE.

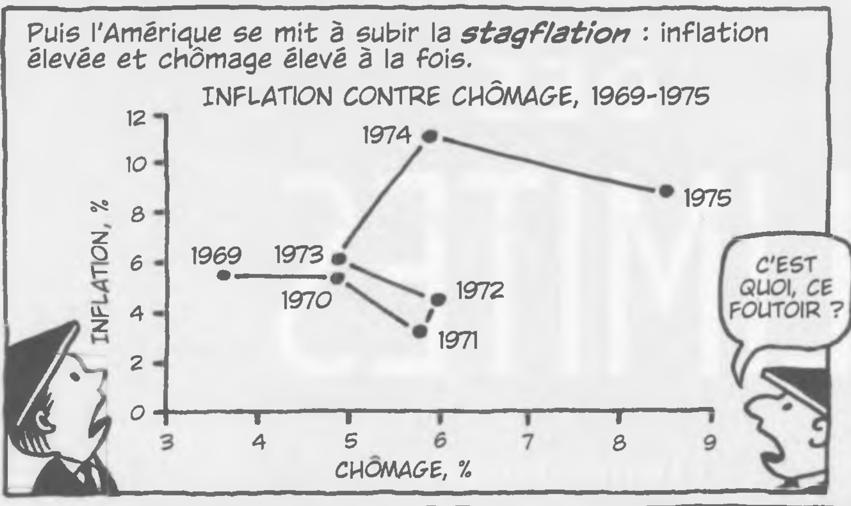


C'EST ***L'INFLATION PAR LA DEMANDE.***

En fait, le rapport entre inflation et chômage n'avait jamais été plus clair.



Puis l'Amérique se mit à subir la ***stagflation*** : inflation élevée et chômage élevé à la fois.



L'inflation ne pouvait pas être une inflation par la demande, car il y avait clairement une faible capacité dans l'économie (tous les chômeurs qui auraient pu travailler).

La stagflation n'était pas juste un problème académique ; c'était un problème ***politique***.

L'INFLATION EST ÉLEVÉE, MAIS NOUS SAVONS COMMENT RÉGLER ÇA : EN FREINANT L'ÉCONOMIE.

MAIS ÇA AGGRAVE LE CHÔMAGE, ET LE CHÔMAGE EST ÉLEVÉ, LUI AUSSI.

ET ALORS ? NOUS POUVONS RÉDUIRE LE CHÔMAGE : IL SUFFIT DE RELANCER L'ÉCONOMIE.

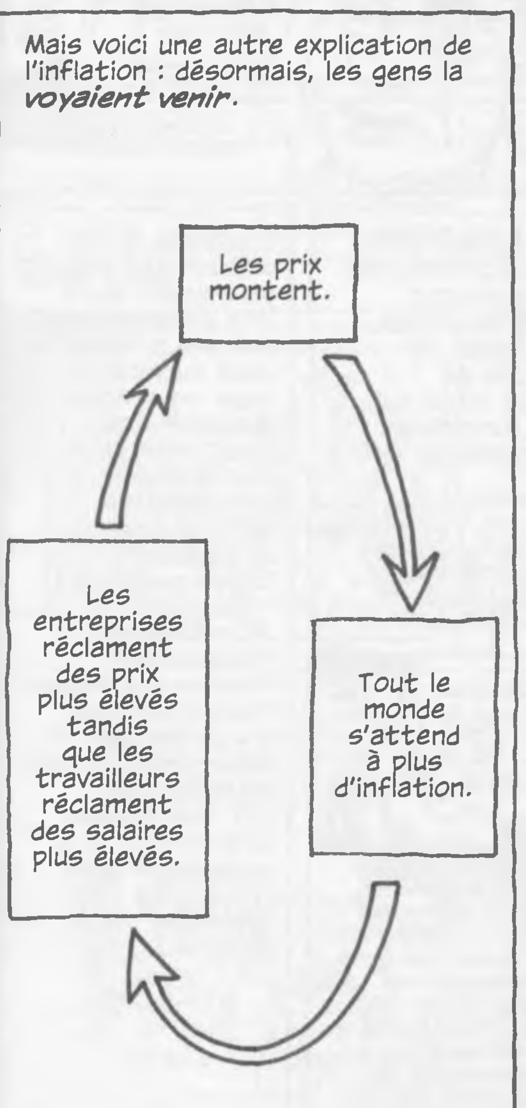
MAIS ÇA AGGRAVE L'INFLATION.

ATTENDEZ UN PEU...

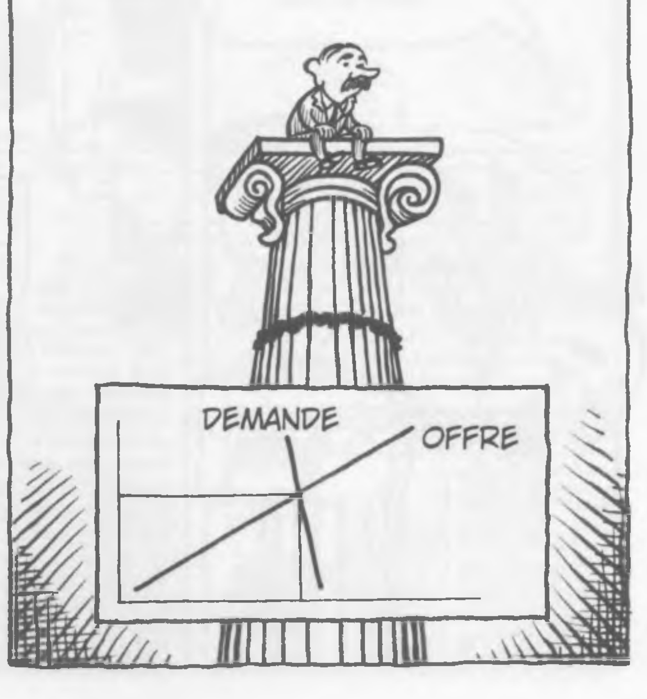
On pouvait comprendre que les économistes soient déroutés par la stagflation. Après tout, dans les sciences économiques dominantes, le prix était fixé par l'offre et la demande.



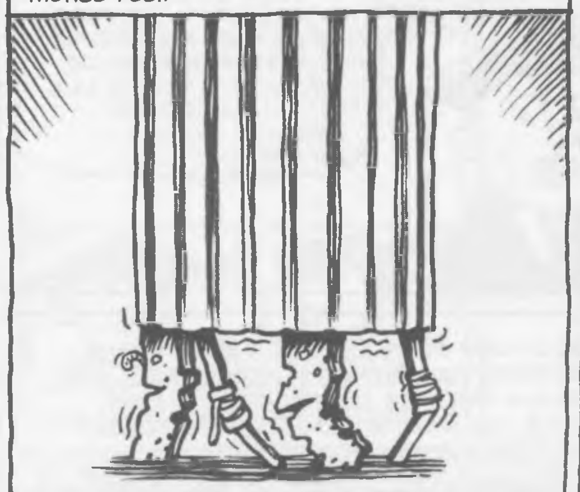
Mais voici une autre explication de l'inflation : désormais, les gens la ***voyaient venir***.



Cette idée était difficile à exprimer mathématiquement. Or depuis les années 1940, les économistes avaient édifié une énorme structure de modèles mathématiques, en particulier en micro-économie. Chaque modèle cadrait rigoureusement avec les modèles précédents, qui cadraient avec les précédents, et ainsi de suite, jusqu'aux ***fondements micro-économiques*** : les hypothèses fondamentales à la base du modèle, que nous avons abordées page 71.



Mais rappelez-vous que ces fondements micro-économiques décrivent un ***univers imaginaire et idéal*** ; ils ne sont donc pas une base stable sur laquelle échafauder si vous essayez de décrire le monde réel.



Cependant, beaucoup d'économistes du courant dominant semblaient avoir oublié ce point.

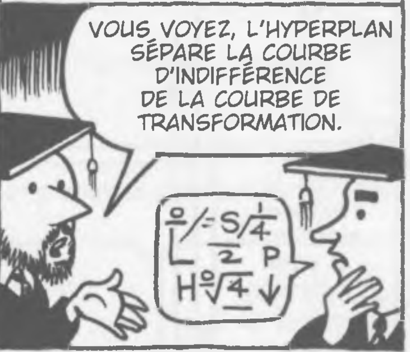


Keynes n'avait jamais vraiment ***correspondu*** à cette structure rigoureuse, donc lorsque les politiques keynésiennes commencèrent à flancher…

MAIS MES IDÉES ONT FONCTIONNÉ PENDANT PLUS DE ***TRENTE ANS*** !

IMAGES ET PARLOTE !

À la fin des années 1960, de nombreux économistes du courant dominant vivaient dans un monde de ***théorie pure***, où il était difficile de ***penser*** à des idées qui ne puissent s'exprimer mathématiquement.

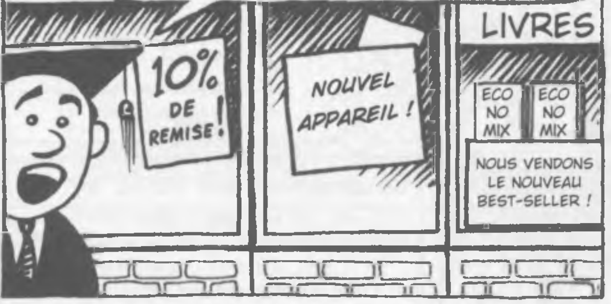


"Le modèle [économique] est une œuvre d'art, librement composée dans le cadre des contraintes d'une forme d'art particulière, à savoir les liens logiques des propositions entre elles. Dans cette liberté cadrée, il ressemble à toute autre forme d'art : le sonnet, la symphonie, la marqueterie ou la conception architecturale…"
George L. S. Shackle (1903-1992), économiste anglais

D'ailleurs, si les entreprises avaient pu monter leurs prix en se fondant sur des prévisions, elles auraient pu avoir un certain ***pouvoir*** pour fixer leurs prix. Les sciences économiques dominantes ***excluaient*** cette possibilité, mais d'autres économistes l'étudiaient ; faisons une pause pour considérer les ***sciences économiques non dominantes***. (Ou bien passez directement à la page 174 si vous n'êtes pas très intéressé par la théorie.)

MONOPOLES EN CONCURRENCE

Prenons la ***publicité***. Jusqu'à récemment, la plupart des économistes n'y avaient pas beaucoup réfléchi. Et quand ils l'avaient fait, ils avaient conclu :

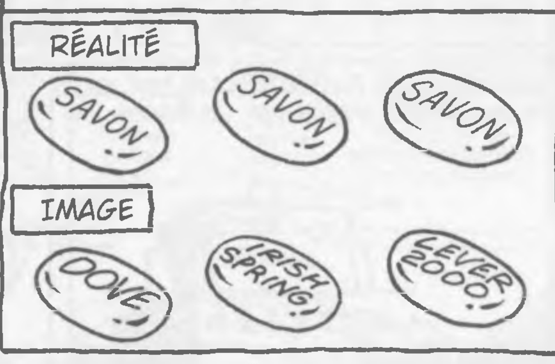




Pourtant, si Mac Do dépense 1,6 milliard de $ par an, c'est pour ***quelque chose***. Ce quelque chose, c'est une ***image*** qui a peu de rapport avec la morne réalité de la viande grillée.



Dans les années 1930, l'économiste américain Edward Chamberlin et l'économiste britannique Joan Robinson firent remarquer que ce type d'***image de marque*** peut faire ***paraître*** différents des produits identiques ou pratiquement identiques.



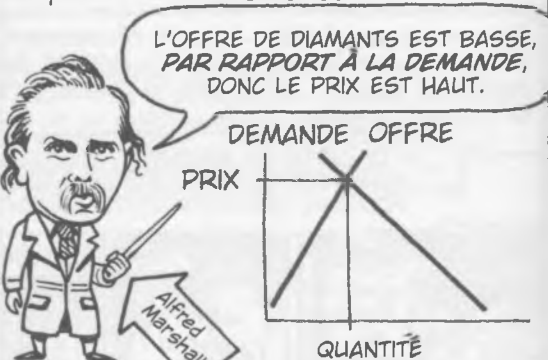




Cela signifie qu'aujourd'hui, la concurrence ne fonctionne pas toujours de la manière dont elle le faisait page 23. Au lieu de ça, les compagnies essaient de bâtir des monopoles, qui leur permettent dans une certaine mesure de ***fixer leurs prix***.



Considérons les choses autrement : voici une explication en termes de libre marché du prix élevé des ***diamants***.



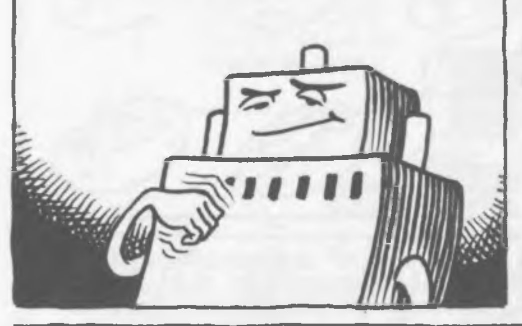
Mais en réalité, les diamants ne sont pas du tout rares : l'offre est restreinte parce que les mines appartiennent à un ***oligopole*** dominé par la corporation sud-africaine De Beers.



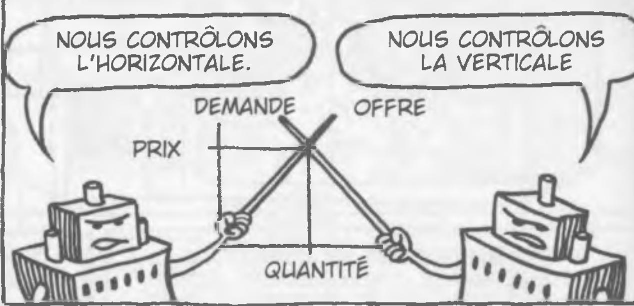
La ***demande*** est haute en partie parce que ces idées appartiennent à notre culture :

- Une demande en mariage n'est pas réelle sans bague ornée d'un diamant.
- La bague doit coûter deux mois de salaire.
- Les diamants sont des biens de famille qui ne doivent pas être revendus.

Des idées qui furent lancées par de la ***publicité***, payée par De Beers.



Donc l'***offre*** correspond à ce que De Beers veut vendre, alors que la ***demande*** correspond, dans une certaine mesure, à ce que De Beers peut nous convaincre d'acheter.



Alors, s'agit-il d'une exception, ou est-ce la règle ? Eh bien, page 90, nous avons vu que beaucoup de marchés sont dominés par des oligopoles qui ont un certain contrôle sur l'offre.



"NOUS AVONS UN DICTON DANS NOTRE COMPAGNIE. NOS CONCURRENTS SONT NOS AMIS, ET NOS CLIENTS SONT NOS ENNEMIS."
JAMES RANDALL, PRÉSIDENT D'ARCHER DANIELS MIDLAND (ANNÉES 1990)

Quant à la demande, eh bien...

L'EMBARRAS DU CHOIX : Galbraith

Dans *L'Ère de l'opulence* (1958), l'économiste John Kenneth Galbraith fit remarquer que personne ne s'embarrasserait de publicités coûteuses rien que pour nous vendre ce que nous voulons déjà.

LA PUBLICITÉ INCESSANTE N'A DE SENS QUE POUR LES CHOSES DONT NOUS AVONS BESOIN D'ÊTRE ***PERSUADÉS*** DE LES VOULOIR.

4 DOCTEURS SUR 5 LE DISENT - LA NOURRITURE SOIGNE LA FAIM



VOTRE FAMILLE NE MÉRITE-T-ELLE PAS... UN TOIT ?





Donc, au lieu de voir l'économie entièrement comme ***ça***...



Nous voulons quelque chose.

Une entreprise le fabrique

Nous l'achetons et sommes satisfaits.

... Galbraith voyait certains de ces aspects comme ***ça*** :



Nous sommes satisfaits au départ.

Une entreprise fabrique quelque chose...

... et en fait la publicité

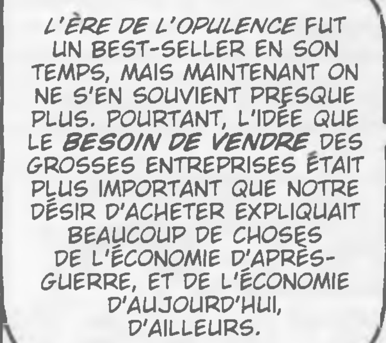
Nous le voulons, l'achetons et sommes satisfaits (temporairement).

Ceci est une utilisation raisonnable des ressources de la société.

Cela, pas vraiment.



LA PUB CRÉE UN DÉSIR → QUI EST SATISFAIT PAR L'ACHAT D'UN PRODUIT ← L'ACHAT DU PRODUIT PAIE ENCORE PLUS DE PUB →

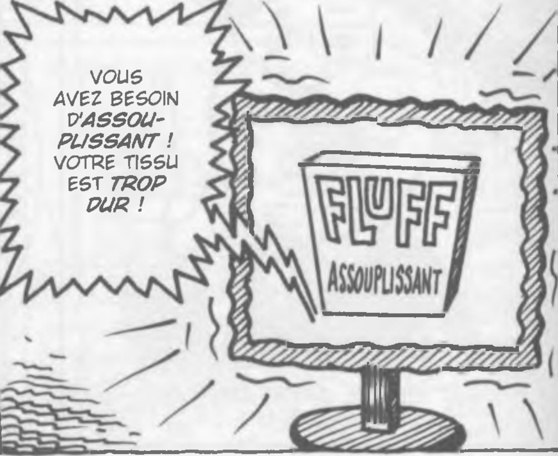

L'ÈRE DE L'OPULENCE FUT UN BEST-SELLER EN SON TEMPS, MAIS MAINTENANT ON NE S'EN SOUVIENT PRESQUE PLUS. POURTANT, L'IDÉE QUE LE BESOIN DE VENDRE DES GROSSES ENTREPRISES ÉTAIT PLUS IMPORTANT QUE NOTRE DÉSIR D'ACHETER EXPLIQUAIT BEAUCOUP DE CHOSES DE L'ÉCONOMIE D'APRÈS-GUERRE, ET DE L'ÉCONOMIE D'AUJOURD'HUI, D'AILLEURS.




Comme le déluge de marchandises à *disposition*.
C'EST PRATIQUE !
COMMENT CELA, PRATIQUE, QUAND IL FAUT QUE J'ACHÈTE LE MÊME FICHU TRUC ENCORE ET ENCORE ?
C'EST PRATIQUE POUR MOI !


Et tous les produits conçus pour devenir rapidement *obsolètes*...
LES APPAREILS ÉLECTRONIQUES D'AUJOURD'HUI, PAR EXEMPLE. IL LEUR MANQUE SOUVENT DES ACCESSOIRES QUI AURAIENT FACILEMENT PU ÊTRE INCLUS. ALORS UNE AUTRE VERSION EST MISE EN VENTE JUSTE APRÈS AVEC CES NOUVEAUX ACCESSOIRES.


... ou pour être *démodés*.
FAITES LES AILERONS PLUS GROS QUE L'ANNÉE DERNIÈRE, MAIS PAS AUSSI GROS QUE L'ANNÉE PROCHAINE.
1958
NOUVEAU DESIGN ! MÊME MOTEUR !


Plus tous ces machins qui ne nous manqueraient pas, et auxquels nous ne penserions même pas sans la publicité.
VOUS AVEZ BESOIN D'ASSOUPLISSANT ! VOTRE TISSU EST TROP DUR !
FLUFF
ASSOUPLISSANT

Et ne parlons pas du fait qu'après la Seconde Guerre mondiale, la nation la plus riche de l'histoire se mit à avaler des tonnes et des tonnes de ***saletés à bas prix***.







"Plus de gens meurent aux États-Unis de trop manger que de ne pas assez manger. Là où la population était censée faire pression sur l'offre alimentaire, c'est désormais l'offre alimentaire qui fait inexorablement pression sur la population." John Kenneth Galbraith (1958)



Nous avons à coup sûr intégré l'idée que les biens de consommation produits à titre privé sont plus importants que tout, même le secteur ***public***.



10 millions de $ pour des sous-vêtements (véridique !) : une utilisation parfaitement sensée des ressources de la société

10 millions de $ pour réhabiliter une école : un gaspillage scandaleux des ressources de la société

Dès les années 1950, le secteur public commença à se ***détériorer***, au point que les gens ne pouvaient même pas profiter pleinement de leurs biens privés : de gros nids-de-poule vous cassaient le dos, quelle que pût être la qualité de vos amortisseurs.



Maintenant, nous pouvons répondre à une question qui m'a toujours tourmenté : pourquoi nous ***réjouissons***-nous quand les gens achètent plus de voitures et sommes-nous ***désespérés*** quand les gens achètent plus de soins de santé ? La réponse est que nous avons intégré le point de vue des grosses entreprises.

SI VOUS DÉPENSEZ VOTRE ARGENT À RESTER EN BONNE SANTÉ, VOUS N'AUREZ PAS L'ARGENT POUR ACHETER MES VOITURES !

Imaginez si c'était différent.

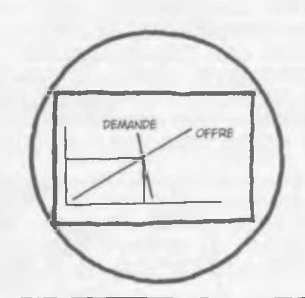
DETROIT A PUBLIÉ DES CHIFFRES DE VENTE AUJOURD'HUI QUI INDIQUENT QUE LE ***COÛT DU TRANSPORT*** A AUGMENTÉ, PESANT SUR LE RESTE DE L'ÉCONOMIE.



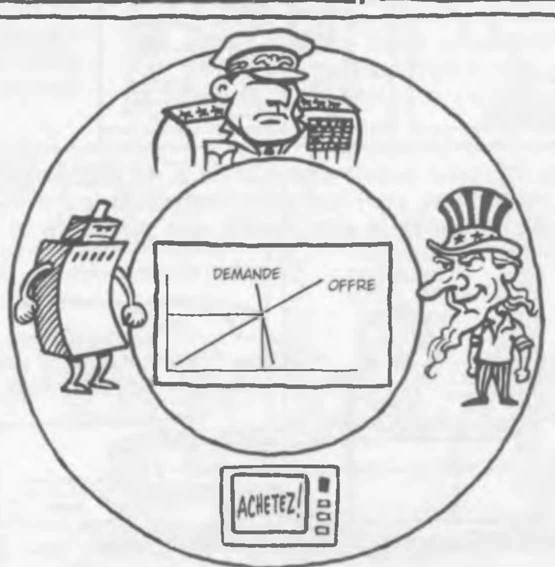
QUOI QU'IL EN SOIT, NOUS AVONS COMMENCÉ CETTE DISCUSSION EN PARLANT DU FAIT QUE LES GROSSES ENTREPRISES ONT LE POUVOIR DE FIXER LES PRIX. JE NE PENSE PAS QUE ROBINSON, CHAMBERLIN ET GALBRAITH ***RÉFUTAIENT*** LE MODÈLE DE PRIX OFFRE-DEMANDE. DANS TOUS LES CAS, LE PRIX EST FIXÉ PAR LE ***POUVOIR DE NÉGOCIATION***, ET L'OFFRE ET LA DEMANDE SERONT TOUJOURS DES ÉLÉMENTS IMPORTANTS DU POUVOIR DE NÉGOCIATION.



Le modèle de prix offre-demande ***exclut*** juste les autres éléments du pouvoir de négociation afin de visualiser plus clairement les interactions entre l'offre et la demande.

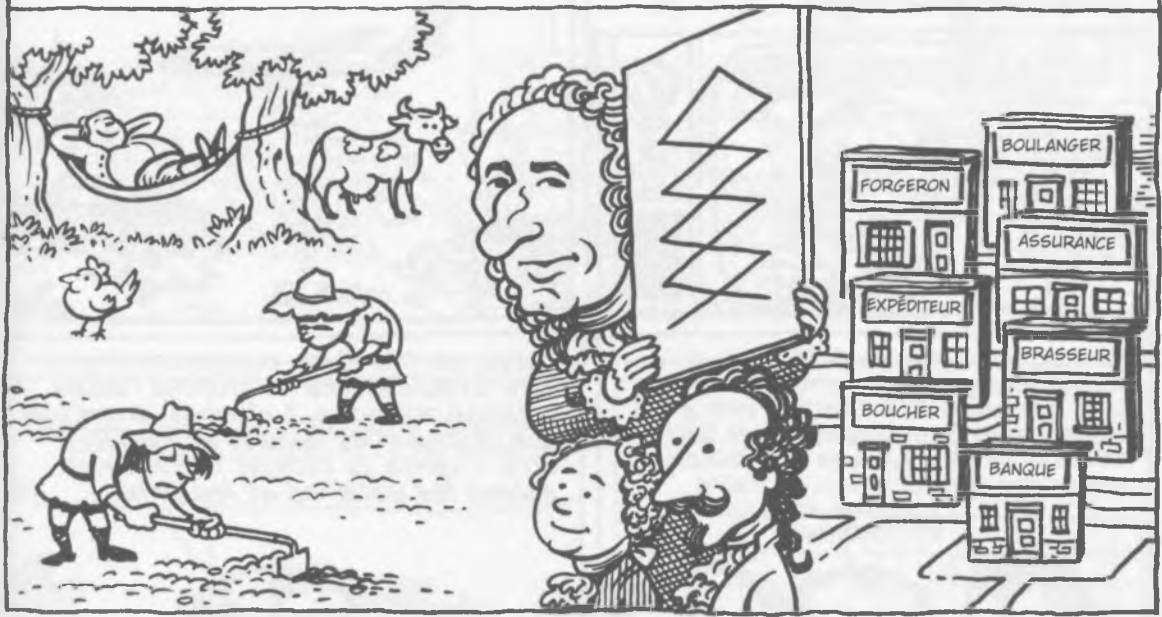


Ce que nous avons vu durant ces quelques dernières pages, c'est que les économistes de courants non dominants essayaient d'ajouter d'***autres*** éléments du pouvoir de négociation dans l'analyse.



Cette approche non dominante eut de l'influence durant les années 1960 et 1970, mais à la fin, elle ne prit pas.

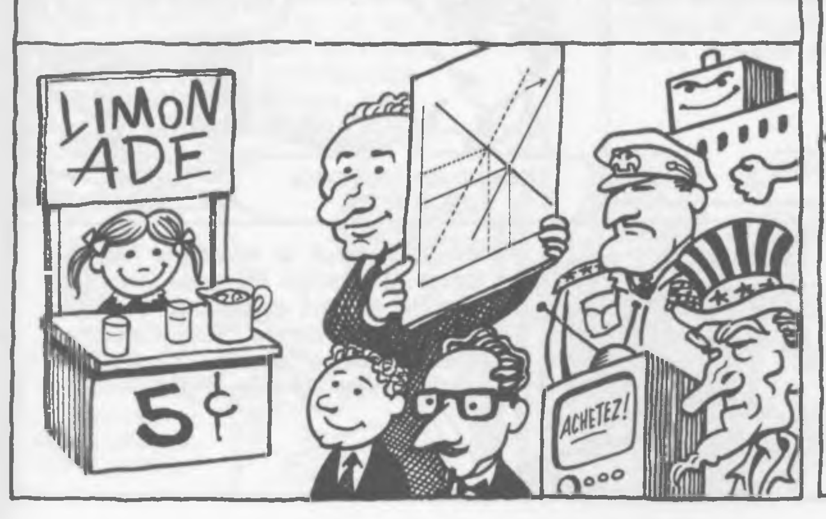
Peut-être parce que personne n'avait trouvé de ***théorie*** complète et cohérente des grosses entreprises. La situation me rappelle les pages 19-20, quand les physiocrates ***vivaient*** dans une économie de marché mais ne pouvaient l'***expliquer***. Ils se concentraient donc sur l'économie agricole, qu'ils ***pouvaient*** expliquer.



Bizarrement, Adam Smith dut ***expliquer*** l'économie de marché avant que les gens ne puissent vraiment la ***voir***.



Dans les années 1960, les grosses entreprises dominaient des parties de l'économie depuis un siècle, mais personne n'avait trouvé de théorie complète sur cette situation. Alors les gens se concentraient sur l'économie de ***marché***, qu'ils ***pouvaient*** expliquer.



POUR CE QUE JE SAIS, PERSONNE N'A ***JAMAIS*** EXPLIQUÉ PLEINEMENT LES GROSSES ENTREPRISES. MAIS CELA NE VEUT PAS DIRE QUE NOUS DEVONS LES IGNORER. ELLES ***EXISTENT***, ET ELLES INFLUENCENT NOTRE ÉCONOMIE, NOTRE CULTURE ET NOTRE POLITIQUE.

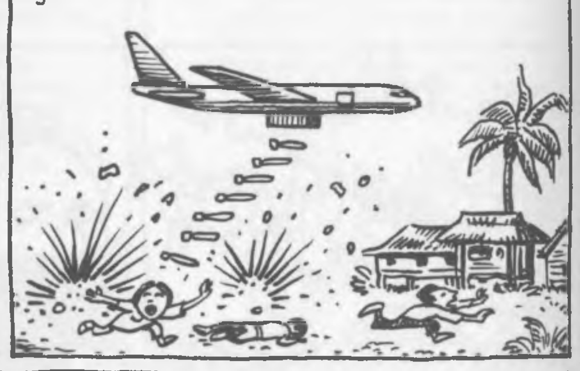


NIXON

En parlant de politique, examinons l'élection présidentielle de 1968, remportée par le candidat républicain, Richard Nixon, et son excellente ***campagne publicitaire***.



Parfois, le président Nixon sembla être de droite, comme lorsqu'il ***étendit*** la guerre du Viêt Nam…



Parfois, Nixon sembla être de gauche, comme lorsqu'il sortit enfin l'Amérique de la guerre du Viêt Nam, parvint à une entente dite ***détente*** avec les Soviétiques et s'adressa aux Chinois communistes.



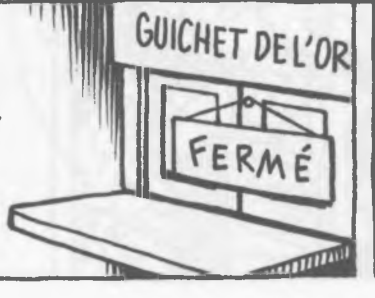
Merde, parfois Nixon sembla carrément être un ***socialiste*** : il proposa l'accès universel aux soins, il dépensa davantage que LBJ pour les pauvres et, de 1971 à 1973, il tenta de stopper l'inflation en ***gelant les salaires et les prix***.



Le gel des salaires et des prix était une mesure extrême, mais l'inflation érodait le système que nous avons vu page 134. Au début des années 1970, le dollar avait perdu tant de valeur que l'or quittait les coffres américains (les Américains ne pouvaient toujours pas posséder d'or, mais les étrangers, eux, le ***pouvaient***).



En 1971, Nixon fit la seule chose qu'il pouvait : il sortit le dollar de l'étalon-or.



En 1973, tout le système des taux de change fixes de Bretton Woods s'était effondré. Ce fut également l'année où l'inflation s'envola ***pour de bon***, à cause de la ***crise de l'énergie***.

Pour comprendre la crise de l'énergie, nous devons nous rappeler quelle quantité de travail était effectuée par les ***machines*** dans les années 1970.

IL N'Y AVAIT PAS SI LONGTEMPS, NOS ANCÊTRES AVAIENT DE LA CHANCE S'ILS AVAIENT UN SEUL CHEVAL POUR LES AIDER DANS LEURS TÂCHES. DANS LES ANNÉES 1970, LA PLUPART DES AMÉRICAINS EURENT L'ÉQUIVALENT DE CENTAINES DE CHEVAUX TRAVAILLANT POUR EUX.



CES MACHINES FONCTIONNAIENT À L'***ÉNERGIE FOSSILE***, ET NOTAMMENT LE ***PÉTROLE***.

Dans les années 1970, la production de pétrole aux USA atteignit son maximum.

PRODUCTION MENSUELLE DE PÉTROLE AUX USA

MILLIERS

350, 300, 250, 200, 150, 100, 50, 0

1920, 1930, 1940, 1950, 1960, 1970, 1980, 1990, 2000

À l'étranger, on avait déjà découvert les gros gisements pétroliers faciles à déceler et on se les était appropriés. Au début, ils furent exploités par des compagnies pétrolières occidentales, avec une rétribution minimale aux producteurs locaux.



Par la suite, les locaux formèrent l'Organisation des pays exportateurs de pétrole – OPEP (1960).

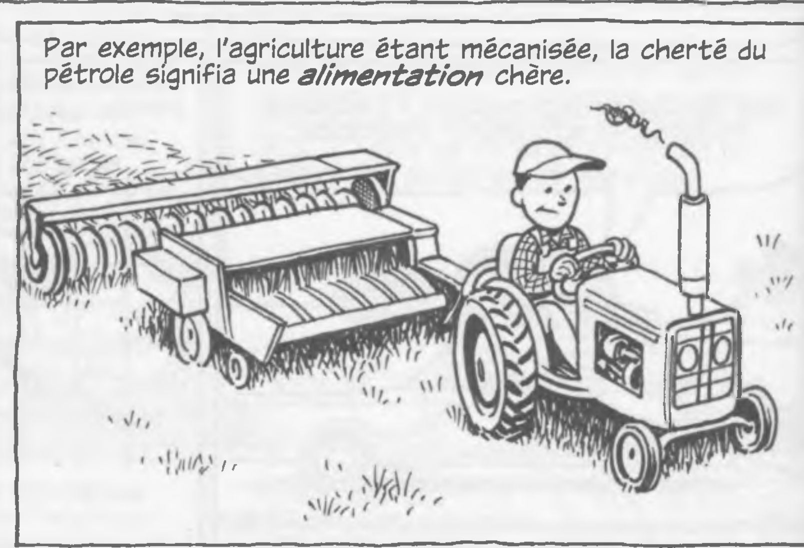


Beaucoup de nations de l'OPEP étaient arabes ; quand les USA prirent parti pour Israël dans la Guerre du Kippour en 1973, l'OPEP coupa l'approvisionnement en pétrole.



Le prix du pétrole flamba, de même que celui des produits fabriqués à base de pétrole ou transportés grâce au pétrole, c'est-à-dire ***absolument tout***. C'était une ***inflation par l'offre***, c'est-à-dire une augmentation des coûts de l'offre qui fait monter les prix sur toute la ligne.

Par exemple, l'agriculture étant mécanisée, la cherté du pétrole signifia une ***alimentation*** chère.



Pour la plupart des Américains, ce fut un problème ; ailleurs, ce fut un désastre.



LE RETOUR DE MALTHUS

En Afrique, 17 pays connurent des famines en 1974.



Une des raisons était ***politique*** ; ces pays n'étaient pas des démocraties. Aucune vraie démocratie n'a jamais connu de famine de masse.



Un autre problème : une partie de l'aide occidentale profitait davantage aux ***producteurs occidentaux*** qu'à ses destinataires.



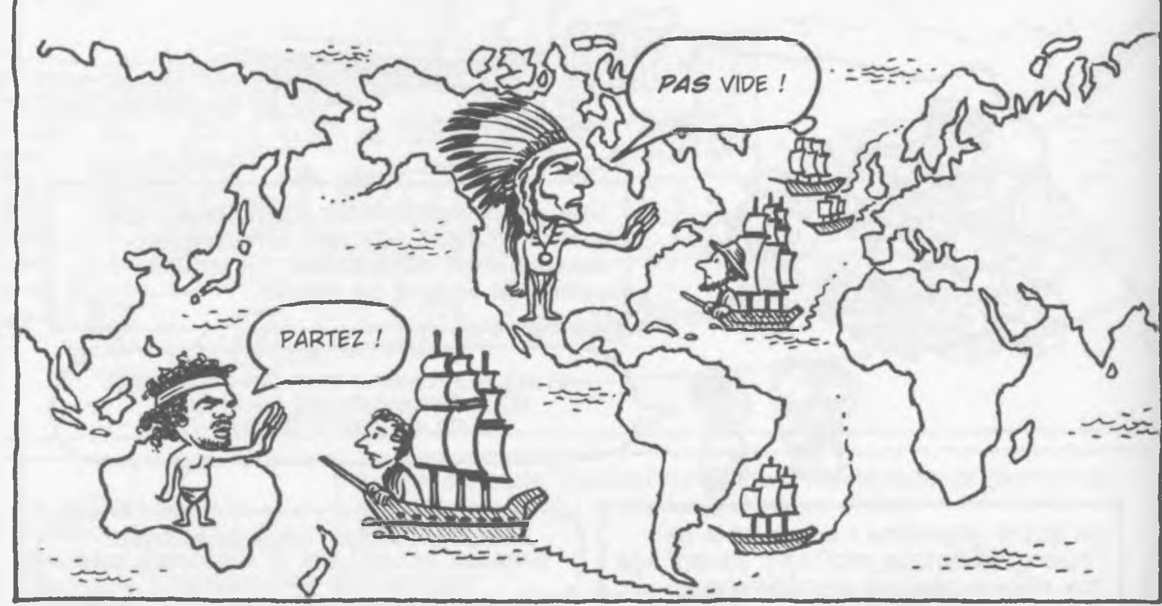


Même les bons côtés pouvaient engendrer des problèmes. Par exemple, du fait que le tiers-monde bénéficiait de la médecine et de l'hygiène occidentales, les taux de mortalité ***chutèrent***.

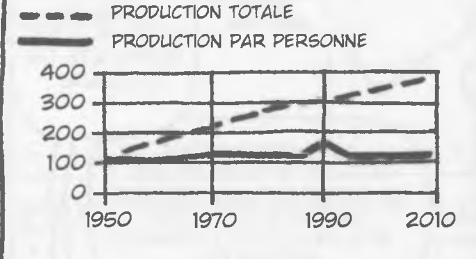


Ce qui veut dire que la population ***grimpa***.

La même chose s'était produite en Europe lors de la Révolution industrielle, mais à l'époque, il y avait encore des ***continents vides*** pour accueillir ces gens en plus.

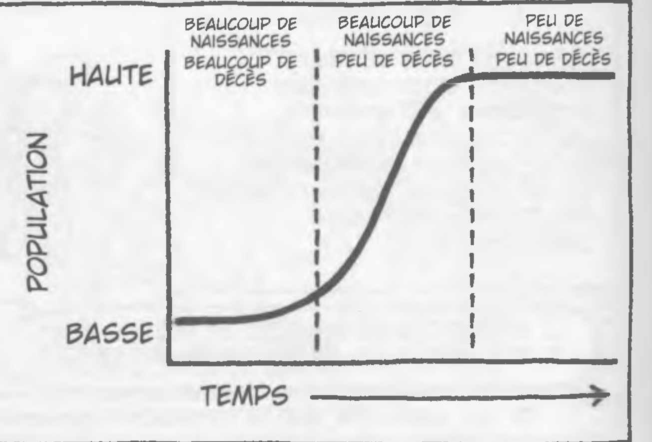


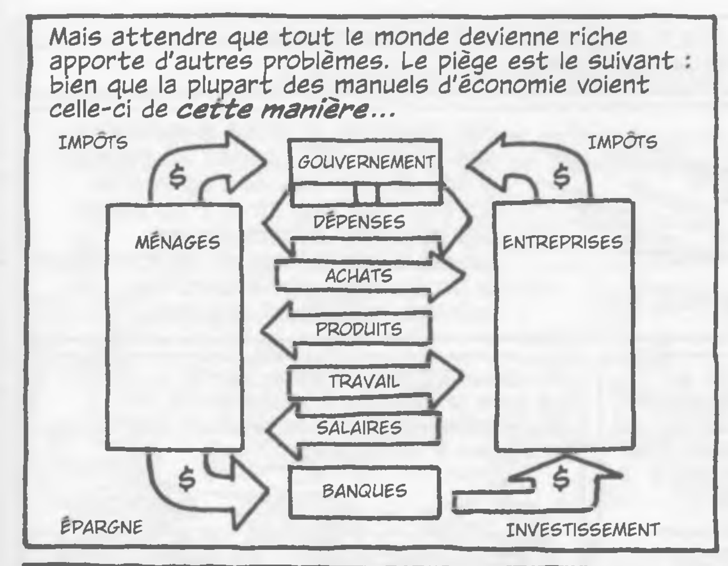
Désormais, les mêmes gens devaient s'installer sur la même terre, et l'offre alimentaire se maintenait à peine.

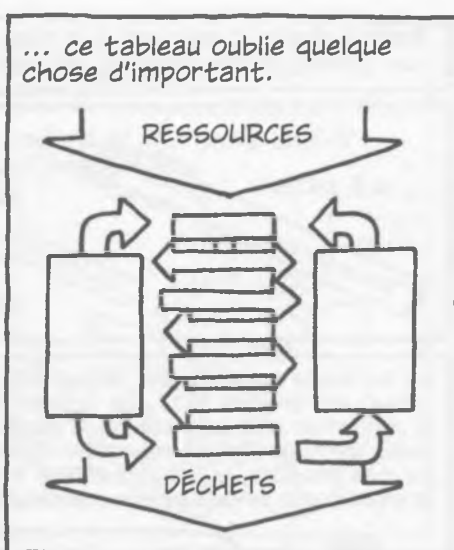


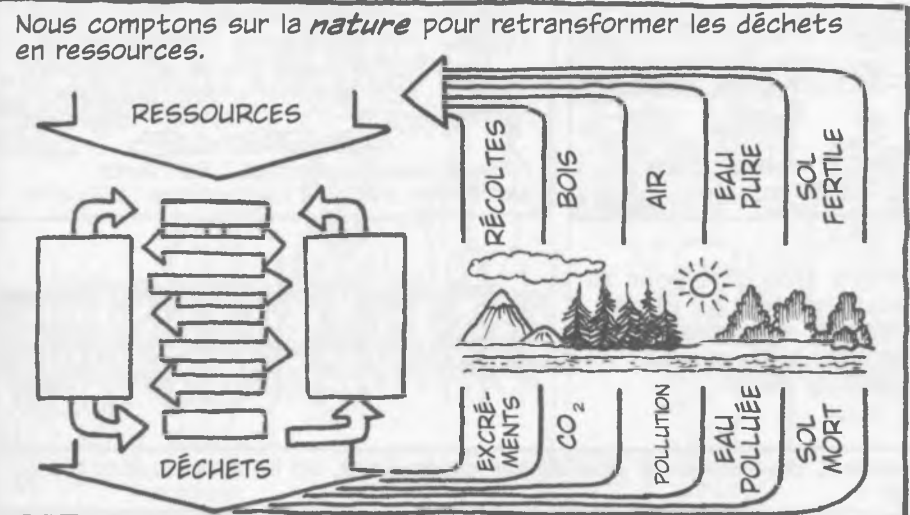


Mais souvenez-vous : page 36, nous avons vu que les gens riches ont généralement ***moins d'enfants*** que les pauvres. Donc à mesure qu'une économie se développe et que les gens deviennent plus riches – et surtout à mesure que les ***femmes*** acquièrent l'éducation et la possibilité de faire quelque chose en dehors de la maison – la population va généralement grimper, puis se stabiliser. On appelle cela la ***transition démographique***.







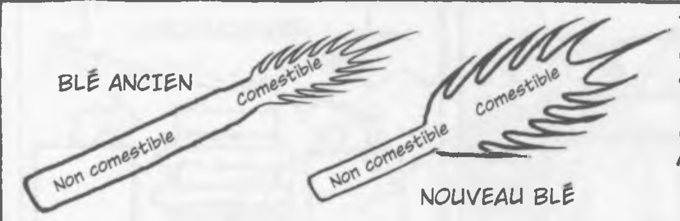


Mais la nature ne peut pas tout assimiler. Si elle est *surchargée*, les ressources disparaissent et les déchets s'accumulent.





Pour autant, il est vrai que plus il y a de gens, plus il y a de ***cerveaux*** - des cerveaux capables de résoudre les problèmes.



Par exemple, la crise alimentaire des années 1970 passa en partie grâce au cerveau de l'agronome Norman Borlaug : il mit au point des cultures ***écologiques révolutionnaires*** qui multiplièrent la production alimentaire de manière non malthusienne.

La politique agricole des USA changea au début des années 1970 ; au lieu de travailler à conserver des prix agricoles stables, ce qui avait parfois signifié payer les fermiers pour ne pas produire, le gouvernement se mit à soutenir une ***production maximale***.



La nouvelle politique favorisait les gros producteurs, c'est-à-dire l'***agroalimentaire***, condamnant les fermes familiales à l'ancienne.

"Grossissez ou partez." Earl Butz, secrétaire d'État à l'Agriculture (1971-1976)

L'agroalimentaire était trop gros pour se préoccuper de chaque hectare ; il était plus facile de planter ***un seul produit partout*** sans chercher plus loin. Ce produit était souvent du ***maïs***.



Bientôt, les USA eurent du maïs à ne plus savoir qu'en faire, on lui trouva donc de ***nouveaux usages*** :

Le maïs fut donné à manger aux vaches. Ce régime de maïs rendait les vaches ***malades***, elles eurent donc besoin de médicaments ***en permanence*** - des médicaments qui pénétrèrent notre alimentation et nos réserves d'eau et contribuèrent à engendrer des ***bactéries résistantes*** aux médicaments.

Le maïs fut donné à manger aux ***humains*** sous de nouvelles formes, comme le ***sirop de maïs à haute teneur en fructose****, qui contribua à l'augmentation de l'***obésité*** aux USA.

Le maïs fut transformé en ***éthanol***, un carburant renouvelable fortement subventionné qui n'a aucun sens si ce n'est de faire un cadeau à l'agroalimentaire.

BOISSON ÉNORME

NOUS CULTIVONS DU MAÏS POUR FABRIQUER DU CARBURANT, ET NOUS UTILISONS CE CARBURANT POUR CULTIVER DU MAÏS.

COMBIEN DE CARBURANT RESTE-T-IL QUAND VOUS AVEZ FINI ?

RESTE-T-IL ?

* Peut-être parce qu'il était pire pour les humains que d'autres sucres, et certainement parce que les subventions le rendaient si bon marché que les producteurs alimentaires en mirent dans tout.

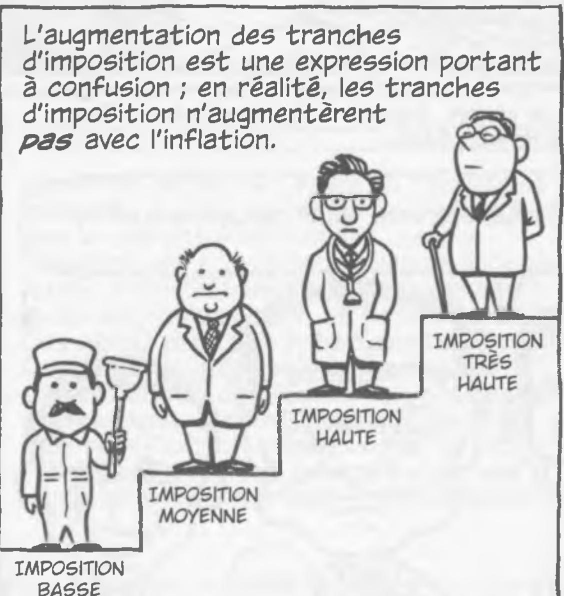
Mais nous allons trop vite ; dans les années 1970, l'alimentation bon marché était un bienfait pour les Américains, dont beaucoup avaient ***moins d'argent*** que par le passé.

LA GRANDE AUGMENTATION DES IMPÔTS

Dans les années 1970, les gens eurent moins d'argent ***même si leur paie suivit l'inflation***, à cause de l'augmentation des ***tranches d'imposition***.



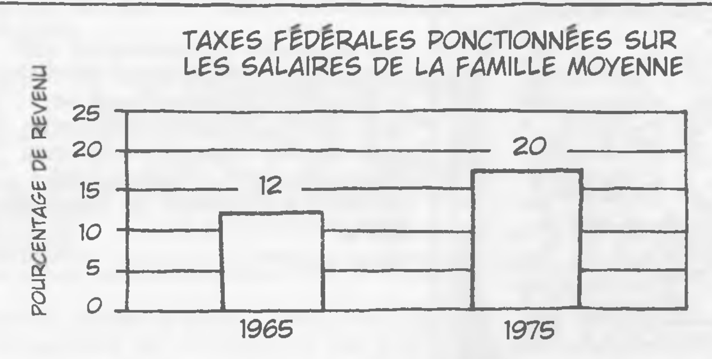
L'augmentation des tranches d'imposition est une expression portant à confusion ; en réalité, les tranches d'imposition n'augmentèrent ***pas*** avec l'inflation.



Ce sont les revenus qui suivirent l'inflation et se retrouvèrent dans des tranches d'imposition de plus en plus hautes.



Cela contribua à une importante ***augmentation des impôts***.



La famille moyenne est la famille qui se trouve au milieu, avec la moitié des familles gagnant plus et l'autre moitié gagnant moins.

Ce n'est pas parce qu'il avait ***besoin*** de prendre plus aux gens ordinaires que le gouvernement augmenta les impôts ; il s'agissait de prendre ***moins*** aux riches et aux grosses entreprises.

Les gens riches et les grosses entreprises payèrent moins d'année en année parce que le code des impôts devint plus ***compliqué*** d'année en année, avec de plus en plus de ***failles***.



Remanier le code des impôts, arrêter l'inflation, augmenter l'emploi, faire cesser la dépendance au pétrole étranger... tous ces problèmes nécessitaient de la compréhension et des idées que le président Nixon ne pouvait fournir ; Nixon était paralysé par le scandale du Watergate et il démissionna en 1974.

Le successeur de Nixon, Gerald Ford, avait des idées, mais elles étaient stupides.

PORTONS TOUS DES PINS "WHIP INFLATION NOW"* !

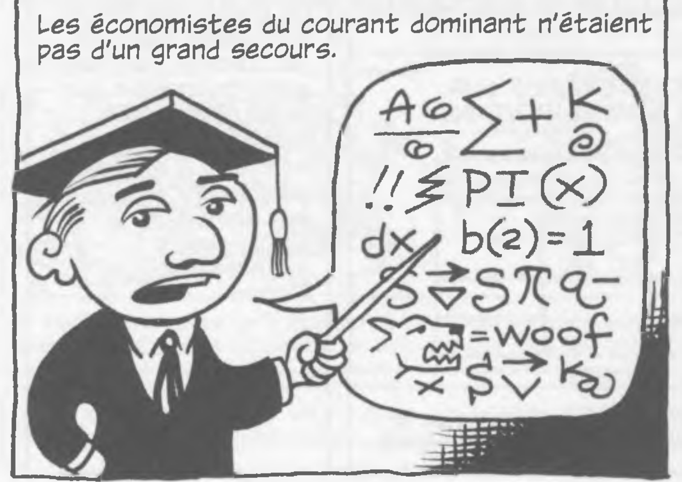
ALAN G.

WIN

WIN

WIN

Les économistes du courant dominant n'étaient pas d'un grand secours.

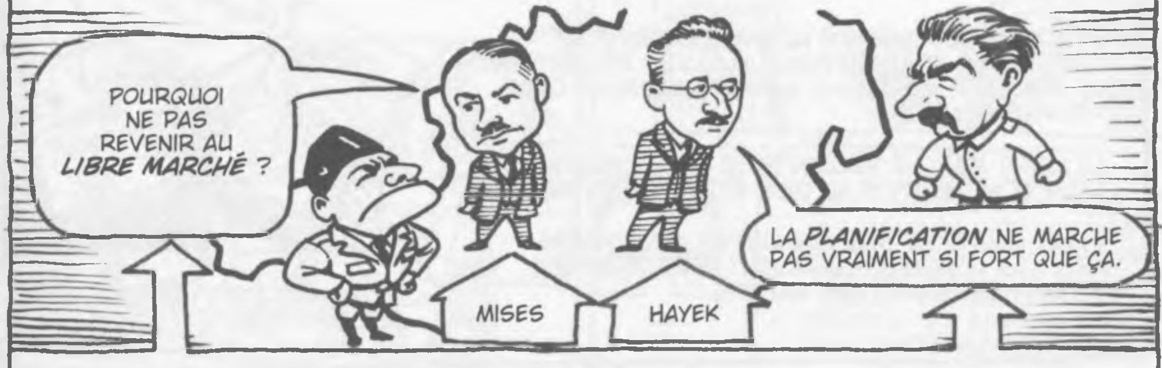


Les sciences économiques que nous avons vues pages 167-173 étaient toujours influentes, mais elles cédaient du terrain à ***un autre type*** de sciences économiques non dominantes, une défense enflammée du ***laissez-faire***.
Voyons voir.

* Abattons l'inflation sur-le-champ

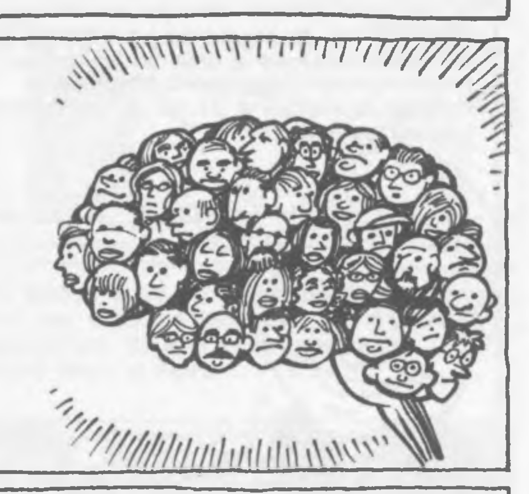
LES PROPHÈTES DE LA LIBERTÉ : Hayek et Friedman

Dans les années 1920, les économistes autrichiens Ludwig von Mises (1881-1973) et Friedrich Hayek (1899-1992) constatèrent que la ***planification économique*** engendrait la ***dictature politique***. Quand les gens perdaient leur liberté ***économique***, ils perdaient leur liberté ***politique***.



Ces idées sont appelées ***néolibéralisme*** parce qu'elles ont relancé le libéralisme du XIXe siècle, selon lequel le gouvernement devait rester petit pour ne pas opprimer les gens.

Hayek en particulier était un formidable penseur ; au lieu de partir de l'***hypothèse*** que le marché fonctionnait, ce que faisaient les économistes depuis Ricardo, Hayek regarda ***comment*** il fonctionnait : comment l'interaction de petites unités (les gens) crée une ***intelligence*** complexe (le marché), qui réagit aux pénuries, aux évolutions du goût ou aux nouvelles technologies bien mieux que n'importe quel planificateur humain ne le ferait. ("***Cerveau*** invisible" pourrait être une meilleure expression que "main invisible".)



Les gens qui tentent de ***remplacer*** ce cerveau par leur propre système échoueront, et lors du ***processus*** de cet échec, ils feront beaucoup de dégâts.



Pourtant, après la Seconde Guerre mondiale, les démocraties s'avérèrent parfaitement capables de gérer leurs économies sans recourir aux camps d'emprisonnement.



Hayek demeura dans l'obscurité pendant des décennies. Il finit par resurgir à l'université de Chicago, où les principes néolibéraux furent promus par l'économiste américain ***Milton Friedman*** (1912-2006).

En gros, les idées de Friedman consistaient en une défense extrême du laissez faire...

LES HOMMES SONT MOTIVÉS PAR LEUR PROPRE INTÉRÊT.

SI NOUS LAISSONS LES HOMMES ***LIBRES DE*** CHOISIR LES TRANSACTIONS QUI LEUR PROMETTENT LE MEILLEUR AVANTAGE, ILS MAXIMISERONT LEUR PROPRE BIEN-ÊTRE.

LE LIBRE MARCHÉ RÉCOMPENSE LES HOMMES POUR LEUR CONTRIBUTION AU BIEN-ÊTRE DES AUTRES.

DONC, QUAND LE GOUVERNEMENT N'INTERFÈRE PAS, LES HOMMES MAXIMISENT LEUR PROPRE INTÉRÊT EN AIDANT LES AUTRES.

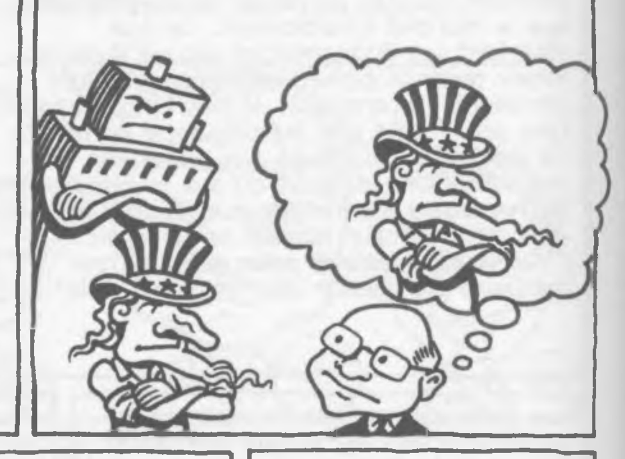


DÈS QUE C'EST POSSIBLE, LE GOUVERNEMENT DOIT S'ÉCLIPSER !

Avec une concession à John Maynard Keynes : le gouvernement ***devait*** gérer la demande globale. Mais au lieu de le faire par les ajustements keynésiens de l'imposition et de la dépense, Friedman recommandait l'***augmentation de la masse monétaire*** de 3% par an environ (***monétarisme***).



Comme Hayek, Friedman insistait sur le fait que le ***pouvoir concentré*** est une ***menace*** à la ***liberté***. Mais il ne semblait pas voir que le pouvoir peut se concentrer sous plus d'une forme.





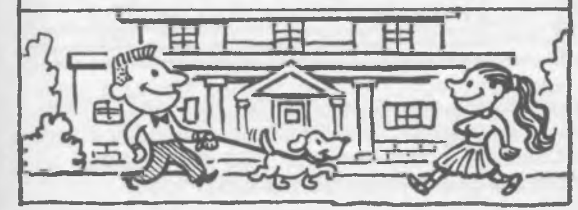
Et en réalité, dès l'époque où Friedman accéda à la célébrité dans les années 1960, il était clair que le laissez-faire ne fonctionnait même pas forcément en théorie. Étudions maintenant la ***faillite du marché***.


LA *FAILLITE DU MARCHÉ* NE PARLE PAS DE LA MANIÈRE DONT LES MARCHÉS PRENNENT EN COMPTE LES CAPRICES DES RICHES AVANT LES BESOINS DES PAUVRES. ÇA, C'EST LE *FONCTIONNEMENT* DU MARCHÉ.
CAVIAR


Ni de la manière dont les marchés, livrés à eux-mêmes, finissent souvent par être *contrôlés*.
LIMONADE


ELLE PARLE PLUTÔT DE LA MANIÈRE DONT MÊME LES MARCHÉS PARFAITS DES MANUELS PEUVENT DONNER DE MAUVAIS RÉSULTATS : AVEC DES *EXTERNALITÉS*, PAR EXEMPLE, QUI SONT EN GROS LES *EFFETS SECONDAIRES* DES TRANSACTIONS ÉCONOMIQUES.


Les externalités *négatives* sont omniprésentes, parce que les gens qui prennent les décisions ne sont pas ceux qui en souffrent.
BIEN LOTIS
BIDULES ET CIE
EN QUOI AI-JE EU LA "LIBERTÉ DU CHOIX" ?
MAL LOTI


Les externalités peuvent aussi être *positives*. Si vous avez construit un beau bâtiment au lieu d'un bâtiment strictement fonctionnel, tout le monde en profite.

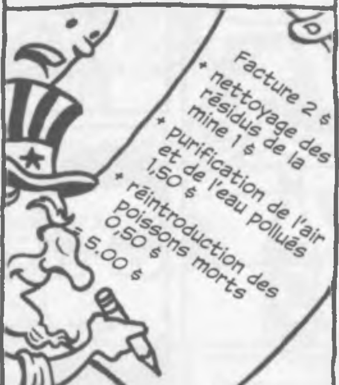

Mais quand vous en payez le prix *total*, alors que vous ne recevez qu'une *partie* du bénéfice, vous n'êtes pas assez motivé pour le faire.


DONC UN LIBRE MARCHÉ, *MÊME EN THÉORIE*, NOUS DONNERA TROP PEU DE BIENS AVEC DES BÉNÉFICES LARGEMENT PARTAGÉS ET TROP DE BIENS AVEC DES COÛTS LARGEMENT PARTAGÉS.
OPULENCE PRIVÉE ET MISÈRE PUBLIQUE !

Maintenant, vous vous souvenez de la page 23 ? Les libres marchés fonctionnent correctement seulement quand le ***prix*** d'un produit reflète son ***coût*** à la société.



Donc, si un gouvernement ***corrige*** une externalité – en taxant la pollution, par exemple – le marché fonctionne ***mieux***.



La grosse objection :



ET C'EST ***EXACTEMENT DE CELA QU'IL S'AGIT*** : SI NOUS NE VOULONS PAS QUELQUE CHOSE AU POINT DE PAYER LE COÛT ***GLOBAL*** DE SA MISE SUR LE MARCHÉ, ALORS C'EST UNE ***MAUVAISE UTILISATION DES RESSOURCES DE LA SOCIÉTÉ***.



EN TOUT CAS, CORRIGER LES EXTERNALITÉS NE COÛTE SOUVENT PAS CHER. TOUS CES ***EXEMPLES*** ÉTAIENT RÉPUTÉS RUINEUX AVANT QUE NOUS NE LES METTIONS EN ***PRATIQUE***.



Vendre de l'essence sans plomb
Arrêter les chlorofluorocarbures destructeurs d'ozone
Arrêter les émissions de soufre provoquant des pluies acides
Équiper les voitures de ceintures de sécurité et d'airbags
Réduire la consommation des voitures
Augmenter la sécurité des lieux de travail
Etc., etc., etc.

Même dans un libre marché idéalisé, le gouvernement a un rôle à jouer. Friedman reconnaissait ce point en théorie. Mais en pratique, il s'exprimait contre pratiquement tout ce que le gouvernement faisait, du diplôme obligatoire des docteurs à la mise en place de la retraite.

AVEC LA RETRAITE, LE GOUVERNEMENT VOUS TAXE MAINTENANT ET VOUS PAIE PLUS TARD.

C'EST ÇA.

CELA REVIENT DONC À VOUS ***FORCER*** À PRÉVOIR VOTRE RETRAITE ! VOUS ÊTES ***OPPRIMÉE*** !

VOUS CROYEZ ?

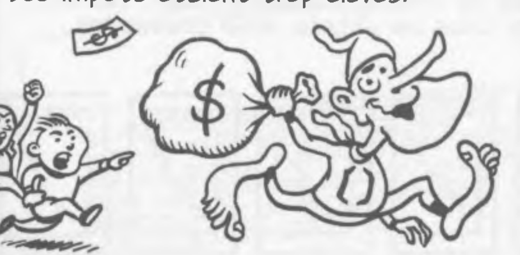
Il y en avait d'autres encore plus extrêmes que Friedman. L'université de Chicago, en particulier, était le foyer des ***sciences économiques néoconservatrices***.



Une des raisons : dans les années 1970, le gouvernement ne présentait plus aucun ***attrait***.

L'ÉTAT BALLONNÉ

Les impôts étaient trop élevés.

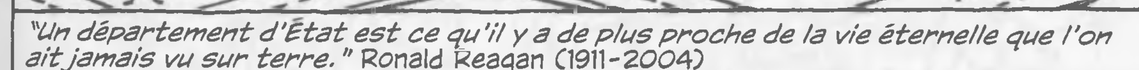


Faire confiance au gouvernement était naïf.



Les programmes dont le but était atteint ne s'arrêtaient visiblement jamais.





"Un département d'État est ce qu'il y a de plus proche de la vie éternelle que l'on ait jamais vu sur terre." Ronald Reagan (1911-2004)



Prenons cette réglementation bizarre de 1969 :



Vous pourriez penser que les cultivateurs de tomates américains la ***détestaient***, mais en fait, ce sont eux qui l'avaient ***réclamée***, car ils faisaient surtout pousser des tomates vertes, alors que les producteurs mexicains faisaient surtout pousser des tomates mûries sur pied. Et cette loi empêchait la ***moitié*** de la production mexicaine de rentrer, permettant aux cultivateurs américains de vendre 30% plus cher.



Cette sorte ***d'emprise réglementaire*** était un problème croissant du gouvernement bureaucrate : il était contrôlé par les intérêts mêmes qu'il était censé réglementer.

Dans les années 1970, même la justification-clé du gouvernement bureaucrate – les grosses entreprises sont une menace qui doit être maîtrisée – semblait ***fausse***.

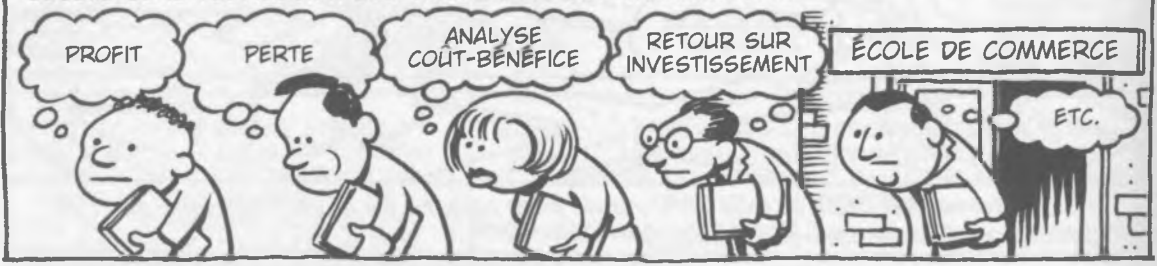


LA GESTION PAR LES CHIFFRES

En réalité, les problèmes des affaires avaient commencé après la Seconde Guerre mondiale quand les corporations avaient ***grossi*** et s'étaient ***diversifiées***. Dès lors, les directions générales n'avaient plus pu suivre tous les détails. Mais toutes les entreprises avaient deux choses en commun :



Gérer ces organisations géantes exigeait un nouveau type de spécialistes, les spécialistes en ***management***, qui comprenaient l'***argent*** et les ***chiffres*** et non les détails de la fabrication des voitures ou des chaussettes.



Ces spécialistes en management apportaient une réflexion objective et quantitative dont beaucoup de compagnies avaient besoin. Mais bien trop souvent, ils ignoraient tout ce qui ***n'était pas*** chiffre, quelle que fût son importance.

"Toutes les mesures quantitatives que nous avons nous montrent que nous sommes en train de gagner la guerre [du Vietnam]."
Robert McNamara, secrétaire d'État à la Défense sous JFK et LBJ, pionnier de ce nouveau type de gestion

Par exemple, quand une voiture sortait des chaînes de montage de Detroit, des inspecteurs la contrôlaient à la recherche d'anomalies. Mais de plus en plus souvent :

Pour autant, les cadres remarquaient rarement le coût de leurs ***propres*** salaires ; dans les années 1970, une usine sidérurgique américaine compta 700 managers pour seulement 6 000 ouvriers.



"L'essentiel de ce que nous appelons le management consiste à rendre difficile le travail des gens." Peter Drucker, pape du management

Avec tout ce management, les ouvriers devinrent de plus en plus indifférents...



"LA FIERTÉ DE MON TRAVAIL ? COMMENT PUIS-JE ME SENTIR FIER DE MON TRAVAIL QUAND J'ATTIRE L'ATTENTION D'UN CHEF SUR UNE ERREUR, UNE PIÈCE DÉFECTUEUSE, ET QU'IL L'IGNORE."
PHIL STALLINGS, SOUDEUR

"LA CORPORATION AURAIT PU METTRE AU POINT DES MOYENS DE S'ASSURER QUE LE PRODUIT SOIT ENTIER, PROPRE ET FONCTIONNE QUAND IL PARVIENT AU CONSOMMATEUR. MAIS ILS ONT RENVOYÉ LES INSPECTEURS. PARCE QU'AINSI, ILS POUVAIENT AUGMENTER LEUR P... DE PROFIT."
GARY BRYNER, PRÉSIDENT D'UN SYNDICAT UAW LOCAL

"VOUS SAVEZ QUEL AUTRE PROBLÈME IL Y A AUJOURD'HUI ? L'ÉCHELON SUPÉRIEUR DU MANAGEMENT N'A PAS LA MOINDRE IDÉE DE CE QUI SE PASSE DANS LA COMPAGNIE."
ANTHONY RUGGIERO, CHERCHEUR INDUSTRIEL

"SI JAMAIS NOUS FAISONS UNE ERREUR, NOUS NOUS DISONS À CHAQUE FOIS 'NE T'INQUIÈTE PAS, IL Y AURA BIEN UN GOGO POUR L'ACHETER'."
JIM GRAYSON, SOUDEUR

Interviews extraites du livre de Studs Terkel *Working*, 1974.

Les cadres s'essayèrent même aux décisions techniques. Dans les années 1970, chez GM, la conception d'un phare nécessitait 15 réunions, dont 5 incluant le ***P.-D.G***.

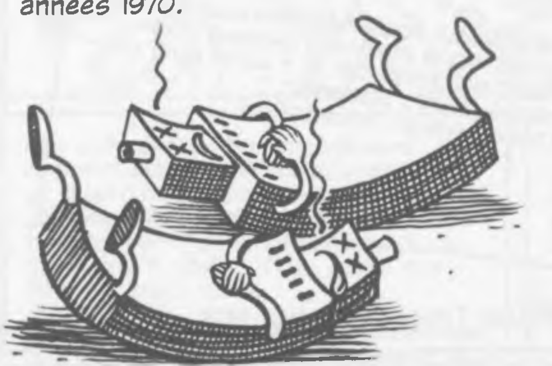


Et quand Lee Iacocca, président de Ford de 1970 à 1978, voulut une voiture compacte, il décida de son cahier des charges, ce qui était admissible.













Il y avait une part de vérité dans ces excuses, la ***concurrence étrangère***, notamment.

MADE IN JAPAN

Les grosses compagnies américaines avaient considéré leurs clients comme acquis pendant des décennies.



Cependant, le ***commerce international*** devenait de plus en plus efficace.

Le porte-conteneurs, inventé en 1956

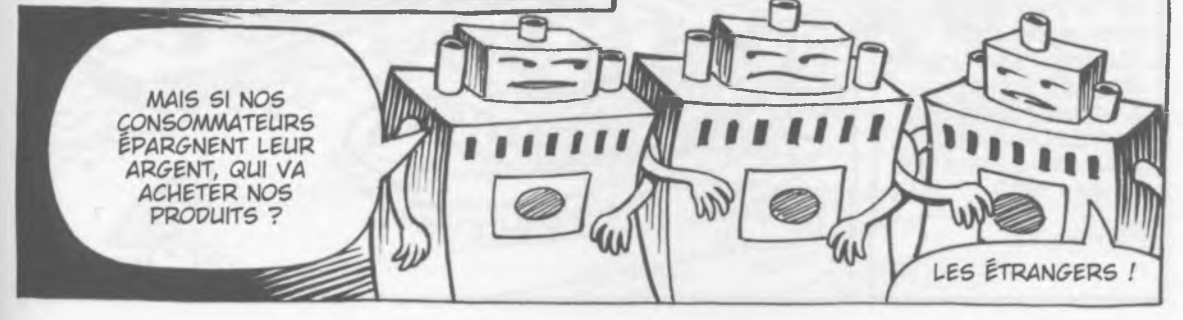
Dans les années 1970, les compagnies américaines accoutumées à dominer un marché national se retrouvèrent en ***concurrence*** dans un marché mondial.



Manifestement, les Américains s'étaient mis à acheter des ***voitures étrangères***, surtout des japonaises.



Le gouvernement japonais protégeait ses entreprises contre les importations, les encourageait à coopérer, leur accordait des subventions et des faveurs, et forçait pratiquement ses citoyens à épargner pour que les affaires disposent toujours d'investissement.



Les Américains se plaignaient de ce que la politique japonaise était déloyale, ce qui était le cas, mais le vrai problème était que les compagnies japonaises fabriquaient de ***meilleures voitures*** que les compagnies américaines.



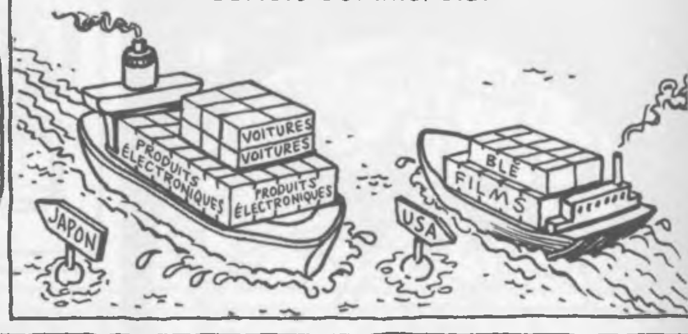
Les compagnies japonaises avaient moins de cadres, et leurs cadres étaient moins distants. Même dans les années 2000, les industries automobiles japonaises recevaient encore ***100 fois*** plus de suggestions de la part de leurs employés que les compagnies américaines.



Puisque les Américains achetaient leurs voitures avec des dollars, le Japon se retrouva avec des dollars. Qu'allait-il en faire ?

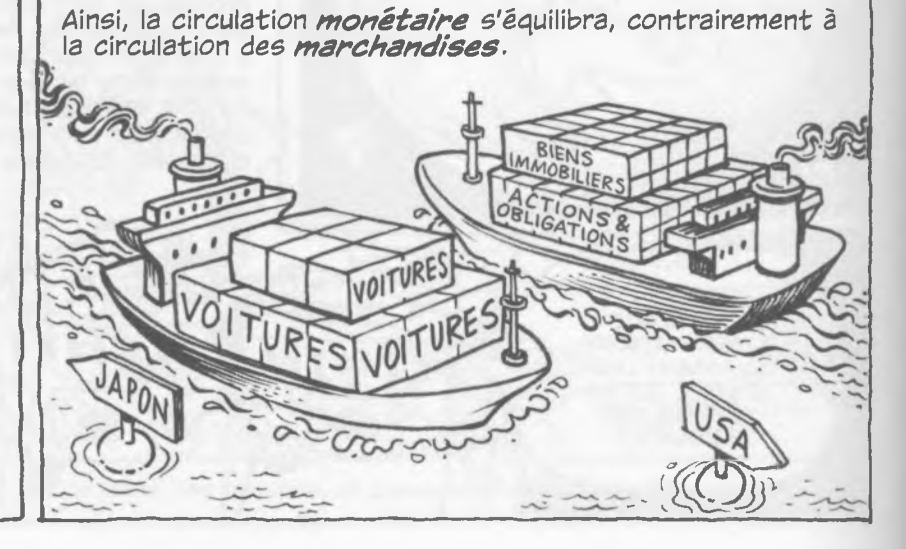


Les dollars servaient à payer des biens américains, mais les Japonais n'achetaient pas autant qu'ils vendaient - du coup, les USA connurent un ***déficit commercial***.



Les dollars servaient aussi à payer du ***capital*** américain - actions, obligations, dette gouvernementale, et ainsi de suite. Par le passé, ce commerce avait été restreint, mais les restrictions, ou ***contrôles du capital***, furent assouplies dans les années 1970.

Ainsi, la circulation ***monétaire*** s'équilibra, contrairement à la circulation des ***marchandises***.









Mais souvenez-vous : la plupart des consommateurs sont aussi des ***travailleurs***.

FORD

MALAISE GÉNÉRAL

Jimmy Carter, le démocrate qui remporta la présidence en 1976, avait du pain sur la planche.





Cela marcha raisonnablement bien. Concernant les transports aériens, les compagnies étaient moins ***protégées***, donc de nouvelles venues pouvaient les concurrencer. Le prix des billets d'avion chuta (en général).



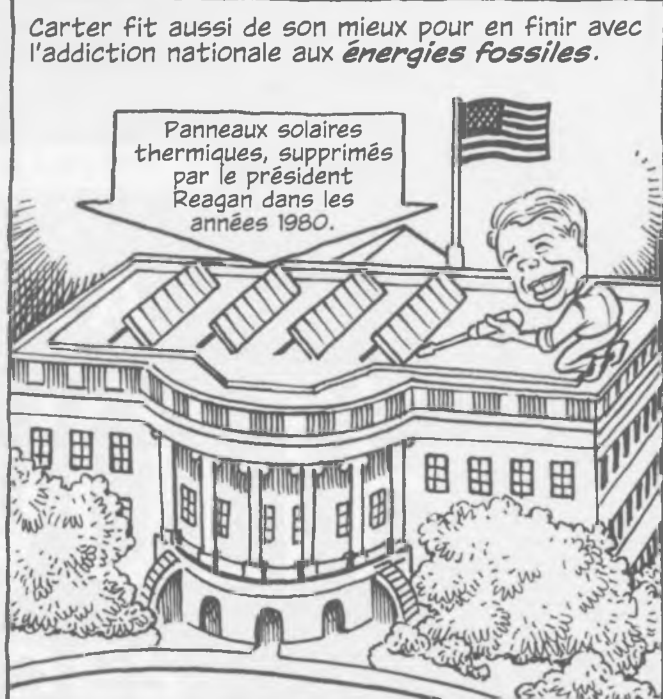




Mais le président Carter n'était pas un apôtre du laissez-faire. Quand Chrysler chancela à la fin des années 1970, Carter donna à Lee Iacocca, le nouveau P.-D.G., du répit pour faire évoluer les choses, ce qu'il fit.



Carter fit aussi de son mieux pour en finir avec l'addiction nationale aux ***énergies fossiles***.



Ce ne fut cependant pas suffisant pour empêcher une autre ***crise pétrolière*** (1979) :

Les prix du pétrole s'envolèrent quand les fondamentalistes religieux s'emparèrent du pouvoir en Iran, prirent des Américains en otages et refusèrent de les rendre.

MAIS QU'EST-CE QU'ON A BIEN PU LEUR FAIRE ?

FIGHT U.S. IMPERIALISM

Prix de l'essence, humiliation des prises d'otages et récession sévère... Carter perdit l'élection de 1980 contre ***Ronald Reagan***, ancien gouverneur de Californie.

[Le profit] est toujours très élevé dans les pays qui sont très rapides à ruiner.

Adam Smith, *La Richesse des nations* (1776)

CHAPITRE 7

LA RÉVOLTE DES RICHES

(1980–2001)




Avant que nous poursuivions, rappelons-nous la manière dont les riches et les puissants avaient fait en sorte que *leur* intérêt semble être l'intérêt de ***tout le monde***.
LES MONOPOLES SONT BONS !
LA POSSESSION D'ESCLAVES EST BONNE !
METTRE TOUT LE MONDE DANS DES CAMPS D'EMPRISONNEMENT CRÉERA UN PARADIS SOCIALISTE !
LES RÉGLEMENTATIONS DES USINES SONT MAUVAISES !
LAISSER MOURIR LES PAUVRES EST LE MIEUX POUR TOUT LE MONDE !
Adam Smith a fort bien décrit tout cela :
"TOUT POUR NOUS ET RIEN POUR LES AUTRES, VOILÀ LA VILE MAXIME QUI PARAÎT AVOIR ÉTÉ, DANS TOUS LES ÂGES, CELLE DES MAÎTRES DE L'ESPÈCE HUMAINE."
C'est assez facile de rejeter ces idées aujourd'hui. Mais en leur temps, elles ***fonctionnaient***.
ELLES "ONT DÉCONCERTÉ LE SENS COMMUN DE L'HUMANITÉ" !
Elles continuent à le faire ***aujourd'hui***.
LES CONTRÔLES DE LA POLLUTION SONT MAUVAIS !
LA HAUTE IMPOSITION DES RICHES EST MAUVAISE !
LES MARCHÉS FINANCIERS NON RÉGLEMENTÉS SONT BONS !
LES PROGRAMMES SOCIAUX SONT MAUVAIS !
Ces idées commencèrent réellement à se répandre dans les années 1970, lorsqu'une poignée de gros joueurs comme le petit-neveu d'Andrew Mellon, Richard Mellon Scaife, mit en place un réseau d'organismes et d'institutions chargé de les conseiller, créant ainsi le cœur d'un ***mouvement conservateur***.
PANEL D'EXPERTS
CHAÎNE DE TÉLÉ
JOURNAL
ÉDITEUR
UNIVERSITÉ
CERCLE DE LECTURE

DONC, DANS LE "MARCHÉ DES IDÉES", CERTAINES IDÉES FURENT ***LOURDEMENT SUBVENTIONNÉES***.

Oh, les riches sont le salut de l'État.
Ils sont là pour créer de la richesse.
Ils méritent leur compensation.
Les impôts sapent leur motivation.
Ne les contrariez pas par des réglementations.
C'est ainsi qu'on sauvera la nation !

DAILY GRIND

MAINTENANT, VOILÀ CE QUI SE PASSE : DEPUIS LE DÉBUT, JE PRENDS DES ***POSITIONS POLITIQUES***. MAIS JUSQU'À PRÉSENT, CE LIVRE N'A PEUT-ÊTRE PAS DU TOUT ***SEMBLÉ*** POLITIQUE, PARCE QUE LE PASSÉ EST RÉVOLU. DIRE QUE ***L'ESCLAVAGE EST MAUVAIS*** N'EST PAS VRAIMENT CONTROVERSÉ DE NOS JOURS.



DU MOINS PARMI LES GENS SAINS D'ESPRIT.

MAIS SI CE LIVRE AVAIT PARU DANS LES ANNÉES 1850, CE POINT DE VUE AURAIT ÉTÉ ***COMPLÈTEMENT*** CONTROVERSÉ.



JE NE DOUTE PAS QUE LES JUSTIFICATIONS ***ACTUELLES*** DES INÉGALITÉS EXTRÊMES DE RICHESSE ET DE POUVOIR SONT ABSURDES, TOUT COMME CELLES D'HIER, ET QU'ELLES AUSSI DISPARAÎTRONT TOTALEMENT.

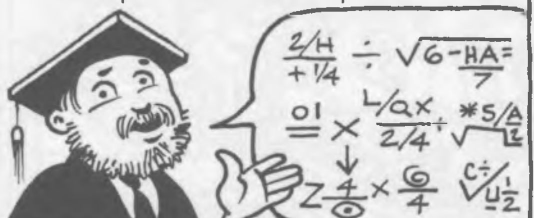


MAIS POUR LE MOMENT, BEAUCOUP DE GENS NE SONT PAS D'ACCORD, CE QUI VEUT DIRE QUE CE LIVRE RISQUE D'ÊTRE TRÈS ***CONTROVERSÉ***. PAS DE PROBLÈME.



Quoi qu'il en soit, quelles sont ces idées subventionnées ? Une des plus grosses : les ***sciences économiques conservatrices*** que nous avons vues pages 183-186. Dans les années 1970, elles n'étaient ***pas*** absurdes, elles étaient ***intellectuellement respectables***.

Après tout, nous avons vu page 166 les économistes du courant dominant s'abriter derrière des maths qui faisaient l'***hypothèse*** d'un libre marché parfait dès le départ.



Il n'y avait qu'un petit saut à faire de là à Milton Friedman, et de Friedman à...



Par conséquent, dans les années 1970, l'économie conservatrice n'était pas très loin de l'économie dominante.

Mais par la suite, l'économie dominante ***se repositionna*** en faveur du monde réel.



Au début des années 2000, le courant dominant avait ***élargi*** ses modèles pour inclure :

- L'importance de l'***histoire*** et des ***institutions***
- L'importance des ***idées*** et de la ***connaissance***
- La ***concurrence monopolistique*** (page 168)
- ***L'information asymétrique*** (Les gens n'ont pas la même information.)
- Les progrès de la ***psychologie*** depuis l'époque de Ricardo (Nous ne sommes pas de simples machines à calculer rationnelles.)
- Nos impulsions ***sociales*** (nous optons souvent pour l'***équité*** plutôt que le gain privé, par exemple.)
- Keynes
- Des rames et des rames de ***données*** sur le monde réel
- Des ***expérimentations contrôlées*** étudiant la manière dont nous agissons ***vraiment***, et non dont la théorie dit que nous ***devrions*** agir
- Et bien plus !

Mais ces modèles élargis n'entrent pas dans notre démonstration parce qu'ils n'ont pas eu beaucoup d'***effet***. En 2011 encore, nos débats économiques sont pour la plupart ancrés dans les années 1970.



Par exemple, depuis les années 1970, nous entendons dire en permanence que ***les riches sont trop pauvres***, et même que ***les pauvres sont trop riches***. (En 2002, le Wall Street Journal qualifia les pauvres de *"petits veinards"*.)



On pourrait se demander comment les riches ***arrivent*** ainsi à voir dans la psyché des pauvres, vu le peu de contact qu'ont les deux classes. Une possibilité est qu'ils projettent leurs ***propres*** torts sur les ***autres***. Car les choses sont indubitablement plus logiques comme ***ça***.



QUOI QU'IL EN SOIT, LES AUTRES IDÉES CONSERVATRICES, TELLES QUE SE DÉBARRASSER DE MESURES ÉPROUVÉES COMME LES PENSIONS DE RETRAITE, LE SYSTÈME D'IMPOSITION PROGRESSIF, ET AINSI DE SUITE, N'ÉTAIENT EN RÉALITÉ PAS CONSERVATRICES DU TOUT - ELLES ÉTAIENT PLUTÔT ***RADICALES***.

En fait, les conservateurs des années 1970 qualifièrent leur mouvement de ***révolution***, et c'en était une. Elle avait pour but d'éradiquer la Nouvelle Donne et de revenir aux années 1920, ce qui nous ramène à ***Ronald Reagan.***



LA REAGANOMIE : l'économie reaganienne

Le président Reagan promit un gouvernement plus petit, des budgets équilibrés, moins de réglementations et des ***réductions d'impôts***.



Les gens avaient ***raison*** de vouloir des réductions d'impôts ; en 1980, la famille moyenne abandonnait 25% de son revenu aux impôts fédéraux. Quinze ans auparavant, c'était la ***moitié*** de ce montant.



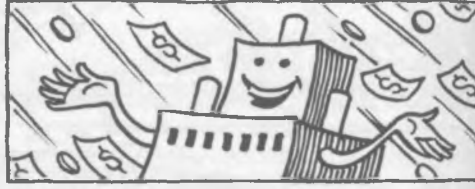
Reagan fit pleuvoir les dollars. Le taux d'imposition maximum tomba de 70% à 50% en 1981, puis à tout juste 28,6% en 1986. La loi de 1986 combla certaines failles, mais en creusa d'autres.



"Dans le cas d'une société collective avec une année imposable débutant le 1er mai 1986, si cette société a réalisé un gain de capital net durant la période commençant le premier jour de cette année imposable s'achevant le 29 mai 1986, conformément à un accord d'indemnité daté du 6 mai 1986, alors cette société peut choisir de traiter chaque actif auquel se rapporte ce gain de capital net comme ayant été distribué aux associés membres de cette société en proportion de leur part respective du gain ou de la perte de capital réalisée par la société pour chaque actif."

Extrait de la loi d'imposition de 1986 qui fit économiser aux associés de Bear Stearns, une grosse société de Wall Street, 8 millions de $ d'impôts (si tant est qu'elle ne fût appliquée ***qu'à eux***).

Les grosses corporations obtenaient de coquettes réductions d'impôts et des ristournes comme sous Mellon, 150 millions de $ pour GE en 1981, par exemple.



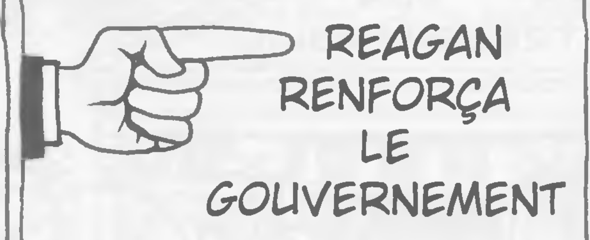
L'augmentation des tranches d'imposition fut enfin arrêtée – aujourd'hui, les tranches d'imposition évoluent avec l'inflation – mais les types comme vous et moi n'obtinrent une réduction d'impôt que de 1% environ. En d'autres termes, dans les années 1970, l'augmentation des impôts fut ***confisquée***.



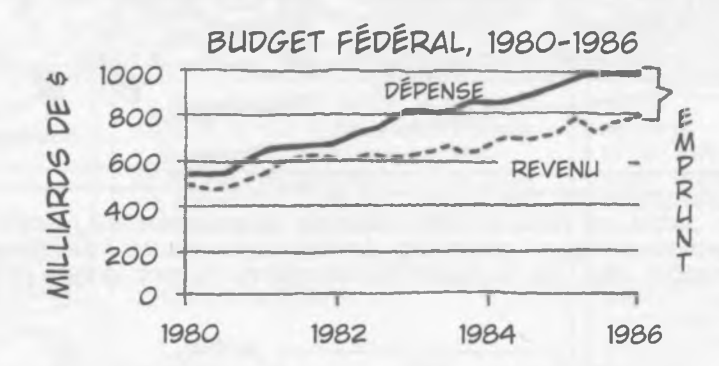
Les impôts plus bas allaient-ils signifier moins de revenus ? Reagan répondit que ***non***.



Reagan réduisit aussi certaines dépenses sociales, mais il gonfla le budget militaire au point que les dépenses totales grimpèrent. En d'autres termes :



Moins d'impôts et plus de dépenses signifiaient d'énormes ***déficits budgétaires***, bien que Reagan ne l'eût sans doute pas ***compris*** : sa politique économique était remarquablement ***désinvolte***.

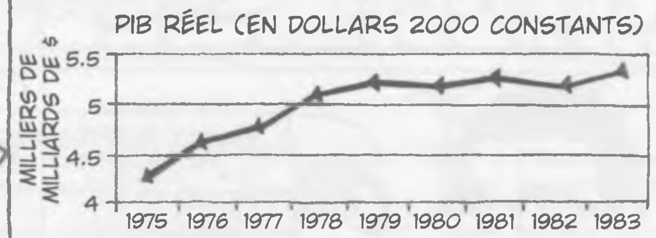


"[Reagan] n'admet pas nos déficits. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi les gens n'arrêtent pas de parler de sa position sur le déficit. Il est contre les déficits depuis quarante ans. Pourquoi mettrait-on cela en doute ?"
David Stockman, premier directeur du Budget de Reagan

Ainsi, la politique économique de Reagan se résuma à de la ***dépense déficitaire***.



Page 124, nous avons vu que la dépense déficitaire provoque de l'***expansion***. Mais cette fois-là, ce ne fut pas vraiment le cas.



Après tout, les réductions d'impôts concernaient presque exclusivement les ***riches***.



La plupart des dépenses de Reagan ***disparurent*** tout bonnement dans la nature (plus de 130 membres de son administration firent l'objet d'une enquête, puis furent inculpés, ou condamnés, un nouveau record).



En outre, en 1982 et 1983, Reagan ***augmenta les impôts***, au point que la plupart des gens, riches exceptés, durent payer encore plus d'impôts que sous Carter (malgré cela, les budgets de Reagan ne furent jamais proches de l'équilibre).





IL FAUT LE RÉPÉTER, PUISQUE LE MYTHE EST TELLEMENT DIFFÉRENT :

REAGAN AUGMENTA LES IMPÔTS



La ***grande*** raison pour laquelle les dépenses déficitaires de Reagan ne provoquèrent pas beaucoup d'expansion se trouve dans les couloirs mystérieux de la ***Réserve fédérale***.

LA FED – RÉSERVE FÉDÉRALE

Comme nous l'avons vu page 91, la Réserve fédérale a la maîtrise de la masse monétaire. En d'autres termes, elle contrôle la ***politique monétaire***.

La Fed peut créer un compte bancaire avec de l'argent dessus à partir de rien : c'est de là que viennent les dollars.



Pour mettre cet argent en circulation, la Fed ***achète*** quelque chose lors d'une opération sur un ***marché libre***. La Fed achète généralement des obligations gouvernementales.



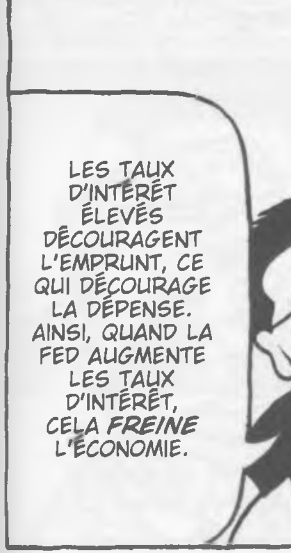
Pour retirer de l'argent de la circulation, la Fed ***revend*** quelque chose.



La Fed ajoute ou retire de l'argent jusqu'à ce que le ***taux des fonds*** – le taux d'intérêt que se font payer les banques entre elles pour les emprunts d'une nuit, lequel est très sensible aux modifications de la masse monétaire – se déplace jusqu'au niveau que souhaite atteindre la Fed.



Moins souvent, la Fed fait payer le ***taux préférentiel***, le taux d'intérêt que les banques paient pour emprunter directement à la Fed.



BAISSER LES TAUX PERMET UN ACCROISSEMENT DE L'ÉCONOMIE ; MAIS CELA NE MARCHE PAS AUSSI BIEN. VOICI UN EXEMPLE SIMILAIRE : LE FAIT DE TIRER SUR LA FICELLE D'UN BALLON LE FAIT REDESCENDRE DE MANIÈRE PLUS FIABLE QUE LE FAIT DE POUSSER SUR LA FICELLE NE LE FAIT MONTER.



L'astuce, c'est le ***choix du moment*** : retirer l'argent pour calmer les expansions et le réintroduire avant d'obtenir une dépression.



Des années 1940 aux années 1960, la Fed fit les choses comme il faut. Mais lors de la stagflation des années 1970, ce n'était pas facile de savoir quelle était la meilleure conduite à adopter, et la Fed subissait la pression des deux camps.

L'INFLATION EST ÉLEVÉE ! AUGMENTEZ LES TAUX D'INTÉRÊT !

LE CHÔMAGE EST ÉLEVÉ ! BAISSEZ LES TAUX D'INTÉRÊT !

La Fed est ***indépendante*** ; en réalité, elle ne doit obéissance à personne. Lorsque l'inflation avait atteint 13% en 1979, Paul Volcker, le nouveau président de la Réserve fédérale, avait pris sa décision seul.



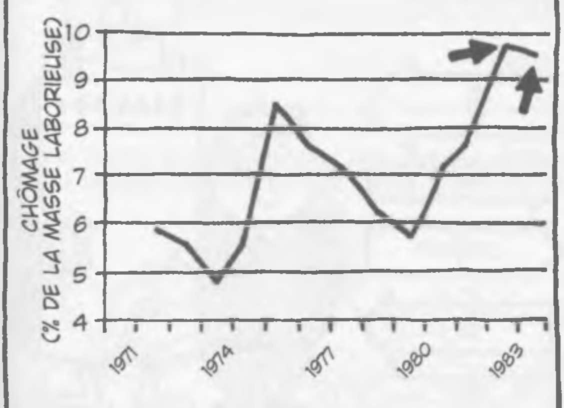
Volcker avait augmenté les taux d'intérêt, provoquant une récession en 1980, une année électorale.



Puis vint la dépense déficitaire de Reagan, qui aurait pu être très inflationniste.



Pour contrecarrer l'inondation monétaire de Reagan, Volcker augmenta l'intérêt jusqu'à des taux inouïs, déclenchant une ***autre*** récession.



Cela fit enfin cesser l'inflation, au point que les gens cessèrent de ***s'attendre*** à ce que les prix montent. Donc, quand les gens disent que Reagan a mis fin à l'inflation des années 1970, en réalité, le crédit en revient à Volcker.



Bien sûr, tout le monde savait depuis toujours qu'une dépression suffisamment dure mettrait fin à l'inflation.





495 décès supplémentaires d'une cirrhose du foie

628 homicides supplémentaires

920 suicides supplémentaires

3 440 détenus supplémentaires dans les prisons d'État

4 227 admissions supplémentaires dans les hôpitaux psychiatriques

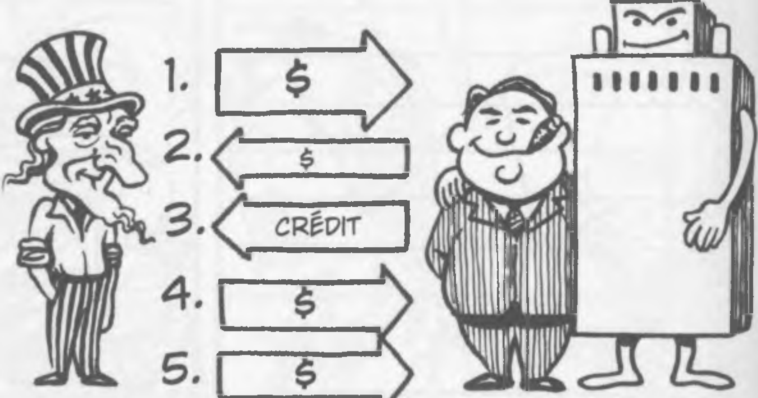
20 240 attaques et crises cardiaques mortelles supplémentaires

Quoi qu'il en soit, lorsque Reagan ***augmenta les impôts*** en 1983, Volcker fit chuter les taux d'intérêt ; 1984 fut vraiment une bonne année, et aussi une année électorale.

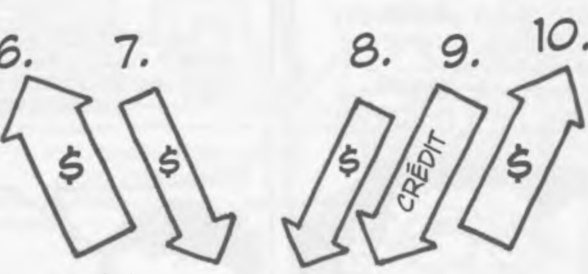


Le gouvernement faisait toujours des déficits, la Fed prit donc l'habitude de tirer sur la ficelle au premier ***soupçon*** d'inflation, voire d'augmentation de l'emploi ; les 6,5% de ***chômage*** furent redéfinis comme "plein emploi" pendant les années Reagan.

Additionnons les effets de la dépense déficitaire de Reagan et de la contraction monétaire de la Fed, et nous obtenons les bases de l'***économie reaganienne***.

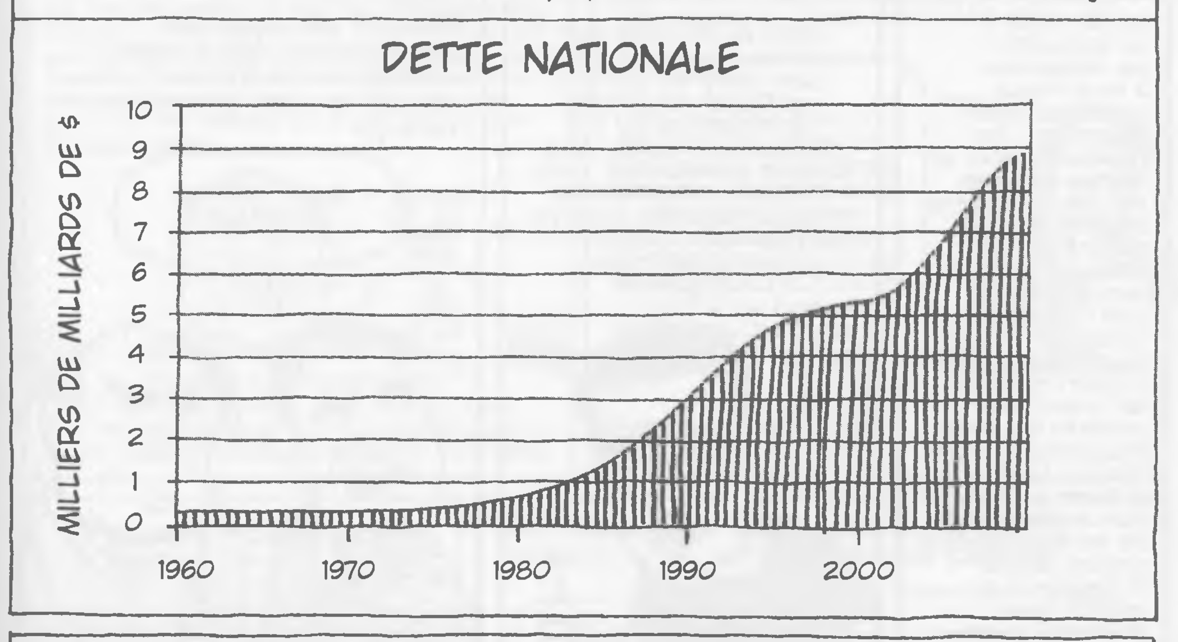


1. Le gouvernement dépensa énormément dans l'armée, ainsi que dans d'autres faveurs et subventions pour les grosses entreprises.
2. Les riches, et les corporations qu'ils possédaient, payèrent peu d'impôts.
3. Le gouvernement dut emprunter l'argent qu'il n'avait pas obtenu en augmentant les impôts...
4. ... et payer les intérêts.
5. Tout cet emprunt fit craindre une inflation à la Fed, qui maintint donc les taux d'intérêt artificiellement élevés, le gouvernement paya donc ***encore*** plus d'intérêts.
6. Pendant ce temps, les gens ordinaires payèrent les impôts élevés des années 1970, plus quelques autres supplémentaires.
7. Le gouvernement ne "put pas se permettre" de dépenser beaucoup pour eux...
8. ... alors que les taux d'intérêt élevés maintenaient le chômage élevé et les salaires bas...
9. Les gens épargnèrent moins et empruntèrent plus...
10. ... et payèrent des intérêts artificiellement élevés pour les crédits de leur voiture, les prêts immobiliers, les crédits de leur entreprise, de l'école et la dette de leur carte de crédit...





Une conséquence de tout cela : une ***dette nationale*** en hausse constante - dette souscrite au nom des contribuables - et que personne ne sut (ni ne sait) comment régler.



Une autre conséquence : une masse d'argent en croissance constante entre les mains des riches, probablement ***plus*** qu'on ne pouvait en investir dans la production.

Je dis "probablement" parce qu'il n'est pas sûr que les investisseurs tentèrent seulement de ***trouver*** de l'investissement productif. Dans les années 1980, les ***spéculateurs*** se déchaînèrent. ***Wall Street*** connut une expansion comme il n'en avait plus vu depuis les années 1920.

LE RETOUR DU POUVOIR DE L'ARGENT

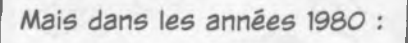
Un bon objet de spéculation : les obligations à haut risque, ou ***obligations pourries*** : des reconnaissances de dettes offertes par des compagnies frauduleuses, qui avaient peu de chances d'être remboursées, d'où l'adjectif "pourries". Le ***haut risque*** avait toujours maintenu les investisseurs modérés loin des obligations pourries, mais ce haut risque-là était accompagné d'un ***intérêt élevé***. Et les spéculateurs avaient du mal à résister à un intérêt élevé ; le marché pourri explosa dans les années 1980.

NOUS NE POUVONS PAS COMPRENDRE CE QUI SUIVIT SANS RÉPÉTER QUE LES ***ACTIONS*** APPORTENT LA ***POSSESSION*** DES COMPAGNIES. QUAND VOUS ACHETEZ DES ACTIONS, VOUS DEVENEZ COPROPRIÉTAIRE D'UNE COMPAGNIE ; ACHETEZ SUFFISAMMENT DE PARTS ET VOUS ***CONTRÔLEZ*** LA COMPAGNIE.



Pendant des décennies, les dirigeants des grosses compagnies ne s'étaient pas souciés que des gens puissent faire ça.





Mais dans les années 1980 :

JE PEUX EMPRUNTER L'ARGENT !

WALL STREET

OBLIGATION POURRIE

Les ***prédateurs d'entreprises*** vendaient des obligations pourries, utilisaient l'argent pour prendre le contrôle d'une compagnie, puis vendaient les actifs de la compagnie contre assez d'argent pour rembourser les obligations – lesquelles ne semblaient plus si pourries après tout – et conserver un joli profit pour eux-mêmes.

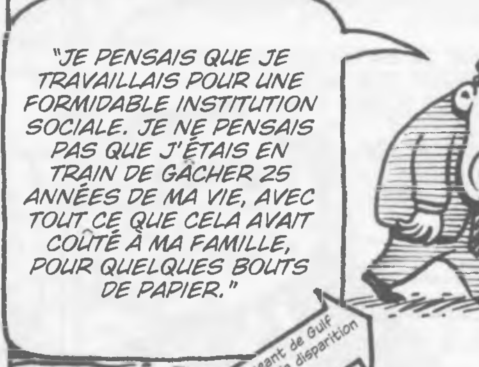


Un exemple : au début des années 1980, Gulf Oil se vendait 40 $ l'action ; à ce prix, le montant total des parts de Gulf Oil (la ***capitalisation boursière***) aurait valu 6,5 milliards de $. Mais les gisements pétroliers que possédait Gulf Oil valaient ***plus*** que ça.

En 1983, le prédateur d'entreprise T. Boone Pickens se mit à acheter des parts de Gulf Oil. Les dirigeants de Gulf Oil n'aimaient pas Pickens ; ils se tournèrent vers Chevron, qui absorba Gulf Oil pour 80 $ l'action. Ce prix élevé eut pour conséquence que Pickens et ses amis vendirent leurs parts contre un profit de 760 millions de $, tandis que Gulf Oil disparaissait.



Dans la vraie vie, difficile de voir ce qui fut créé si ce n'est du papier-valeur. En fait, quelque chose avait été ***détruit***.





Pour éloigner les prédateurs, les dirigeants devaient rendre leurs compagnies ***chères***.

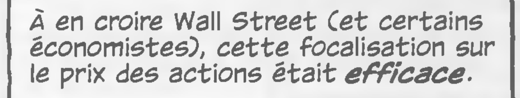


Au même moment, les ***fonds de pension*** et les ***fonds communs de placement*** concentraient le pouvoir d'une poignée d'investisseurs à Wall Street. Par la suite, ceux-ci ***utilisèrent*** leur pouvoir.



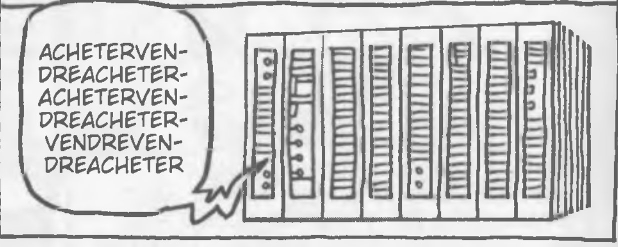
Une course effrénée à la ***valeur actionnariale*** (prix des actions) s'ensuivit.



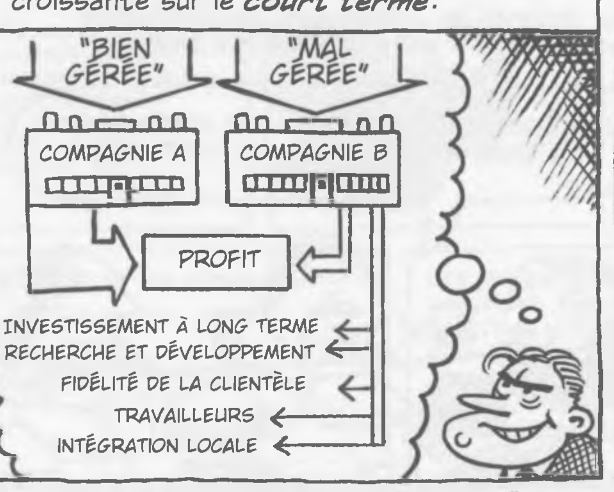




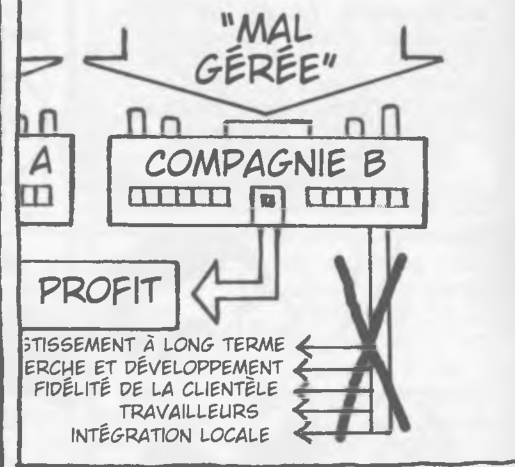
Cela avait pu être vrai dans les années 1960, lorsque l'investisseur type détenait ses actions pendant cinq ans. Mais dans les années 1980, les actions étaient achetés et vendus si vite que c'étaient en réalité les ***ordinateurs*** qui faisaient de plus en plus le commerce.







Et satisfaire Wall Street signifiait :



D'autres choses semblaient satisfaire Wall Street, qu'elles augmentent ou non le profit. Les ***fusions***, tout d'abord. Les ***licenciements***, également.

DÉSOLÉ ! LA COMPAGNIE N'A PAS LES MOYENS DE PAYER VOS SALAIRES !

MAIS NOUS FAISONS DU PROFIT !

ET VOTRE SALAIRE, À VOUS ?

ET VOS ÉNORMES PRIMES ?

ET VOS "VOYAGES D'AFFAIRES" SUR LA RIVIERA DANS LE JET DE LA COMPAGNIE ?

C'est là un autre cas pour lequel le monde financier aurait dû faire ceci...



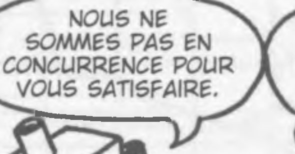
... mais fit en fait cela :





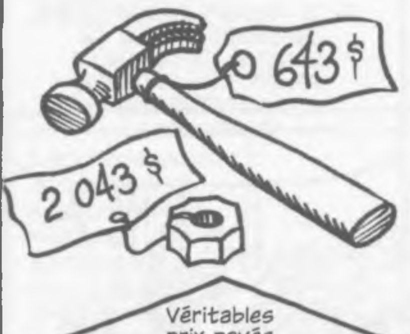


De plus en plus, les grosses entreprises ne se faisaient pas concurrence pour fournir un bon produit à un bon prix ; elles se faisaient concurrence pour tirer du profit à court terme afin de complaire à Wall Street.

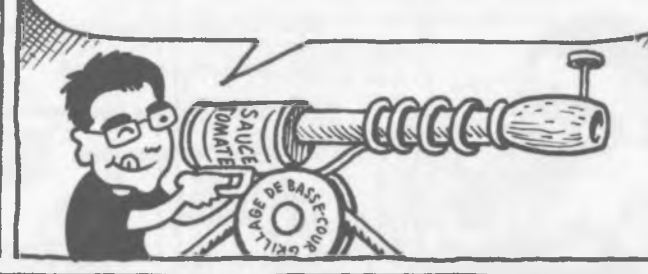




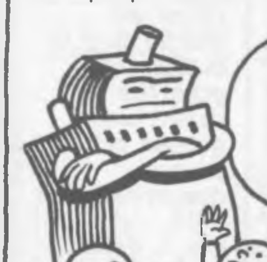
Une manière de faire de gros profits : faire en sorte que le gouvernement vous donne de l'argent.



Véritables prix payés par le Pentagone aux fournisseurs de la défense durant les années Reagan.



Le gouvernement fédéral et les gouvernements des États ne furent pas épargnés. Des compagnies intégrées dans leur vie locale depuis des générations – qui, dans certains cas, avaient *créé* leur communauté – commencèrent à partir quand on leur proposait de meilleures conditions ailleurs.



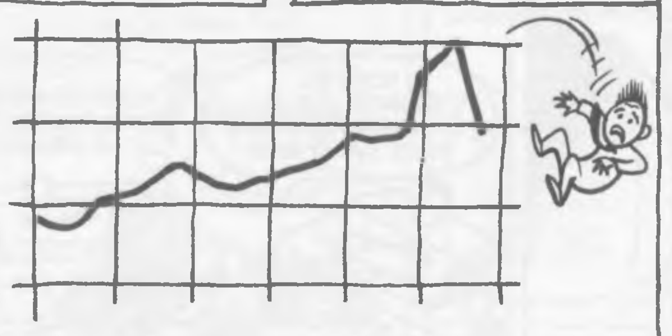


Offre de l'Alabama pour 1 500 emplois (200 000 $ par emploi)



Toute cette application à faire plaisir à Wall Street supposait que la richesse virtuelle, sur papier, augmente plus vite que la richesse réelle, ce qui est une bonne définition d'une *bulle*.

Le 19 octobre 1987, la bulle ***explosa***. L'indice Dow Jones perdit ***22%***, une chute pire que n'importe quel jour de la Grande Dépression.



Le nouveau président de la Fed, Alan Greenspan, inonda le marché de crédit peu onéreux, empêchant le krach mais regonflant du même coup la bulle.



DANS LES ANNÉES 1980, LES SAUVETAGES DE WALL STREET PAR LE GOUVERNEMENT DEVINRENT LA NORME.

1982 : Première véritable crise de la dette du tiers-monde

1984 : Nationalisation de la Continental Illinois Bank (plutôt que de la laisser faire faillite)

1984 : Mexique

1987 : Marché boursier

1989 : Savings and Loans (S & Ls)

1991 : Bank of New England

1994-1995 : Mexique (encore)

1995 : Banques japonaises

1998 : Tout le fichu monde financier

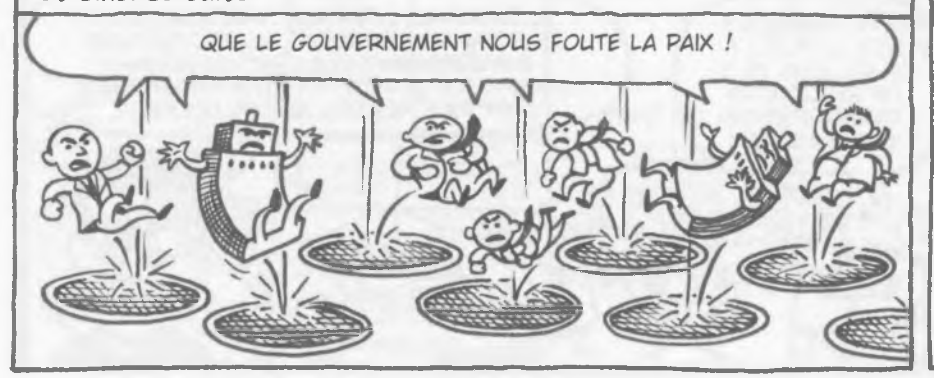
Etc., etc., etc.

Les financiers avaient compris le système :

SI JE PRENDS DES RISQUES INSENSÉS ET QUE ÇA MARCHE, JE GARDE LE PROFIT ! SI J'ÉCHOUE, LE GOUVERNEMENT ME REMBOURSE !



Wall Street prit donc des risques plus délirants, ce qui signifia que le gouvernement dut rapidement venir de nouveau à son secours, et ainsi de suite.



Très vite, ***faire en sorte que la bulle reste gonflée*** devint une grosse priorité pour le gouvernement.

LES INSTRUMENTS FINANCIERS

Dans ce genre de système, ce n'était pas la peine d'être ingénieur en physique nucléaire pour gagner de l'argent.

Acheter assez de capital pour contrôler une compagnie. → Faire ***racheter*** à la compagnie le capital à un prix plus élevé. → Profit.

Acheter assez de capital pour contrôler une compagnie. → Faire payer à la compagnie un gros ***dividende***. → Profit.

Examinons les ***rachats***. De 1981 au début de 1996, des corporations non financières rachetèrent pour 700 000 milliards de $ de plus d'actions qu'elles en avaient émis. Cet argent aurait pu être consacré aux impôts, aux salaires ou à l'investissement à long terme.

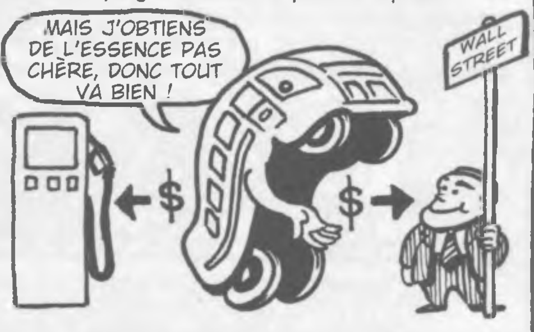


Bien entendu, la finance n'est pas toujours si facile, ni si inutile. Considérons les ***produits dérivés***, qui, dans le fond, sont des paris.

Les paris peuvent contribuer à ***maîtriser le risque***. Une compagnie de bus inquiète du prix de l'essence peut aller sur le marché des produits dérivés et ***parier*** qu'il va monter.



Si le prix de l'essence ne monte ***pas***, la compagnie de bus perd le pari.



Si le prix monte, les bénéfices du pari compensent le coût.



Les produits dérivés - surtout les plus complexes - sont remarquablement ***non réglementés***.

DE CETTE MANIÈRE, ILS PEUVENT MAÎTRISER LE RISQUE PLUS EFFICACEMENT QUE SI LE GOUVERNEMENT INTERVIENT !

Avec quelques règles, une grande partie de l'activité de Wall Street fut condamnée à imaginer des ***instruments financiers*** de plus en plus sophistiqués, ou de nouveaux moyens de faire des paris.



Les produits financiers devinrent si complexes que, dans les années 1990, vous pouviez remporter le prix Nobel si vous découvriez leur valeur.



Par la suite, même les génies dignes du Nobel n'en furent plus capables : en 1998, Long-Term Capital Management, un fonds qui comptait deux lauréats du Nobel parmi ses directeurs, fit un mauvais pari et faillit anéantir le monde financier tout entier.



Le marché des produits dérivés, au lieu de maîtriser le risque, devint source de risque, ce qui n'a pas grand-chose d'étonnant : c'est un ***marché de paris non contrôlé géant***. Or Keynes avait déjà averti en 1936 :



Les produits dérivés devinrent de plus en plus ***compliqués*** ; étant donné qu'ils avaient dérouté des lauréats du Nobel dans les années 1990, on peut affirmer sans le moindre doute que personne ne les comprend entièrement aujourd'hui.

On peut également affirmer sans le moindre doute que les financiers qui les inventent les comprennent ***mieux*** que les gens à qui ils les vendent. Cette ***information asymétrique*** est une invitation ouverte à la fraude.

FAITES-MOI CONFIANCE !

WALL ST.

Mais nous allons trop vite...

Revenons aux années Reagan : dépense délirante, croissance anémique (une année exceptée), poids des impôts ôté aux ***riches*** pour incomber aux ***pauvres*** et à la ***classe moyenne***, et bulle financière que le gouvernement devait continuer de gonfler.

OUAIS, LA REAGANOMIE.

RÉVEIL DIFFICILE EN AMÉRIQUE : l'héritage Reagan

Ah oui ! En plus, cette croissance anémique n'était pas ***partagée***.





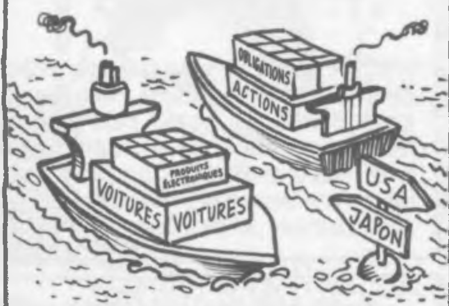


Vous pouvez prendre toutes les statistiques, ***seuls*** les riches s'enrichirent dans les années 1980, et plus vous étiez riche, plus ça marchait pour vous.

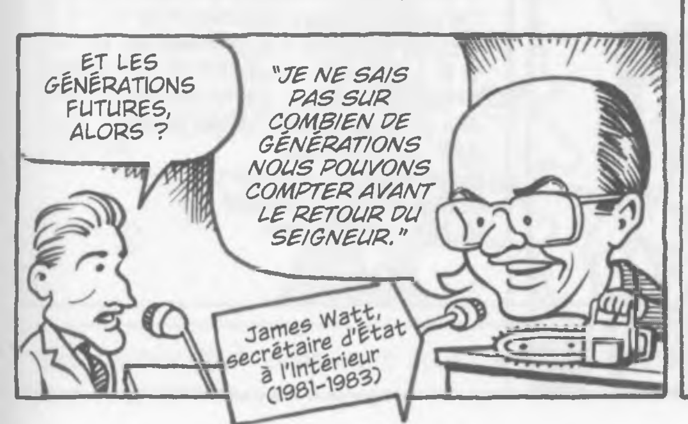




... plus la dette ***étrangère***. Quand Reagan prit ses fonctions, les USA étaient les plus gros créditeurs du monde. Rapidement, ils devinrent les plus gros débiteurs du monde.



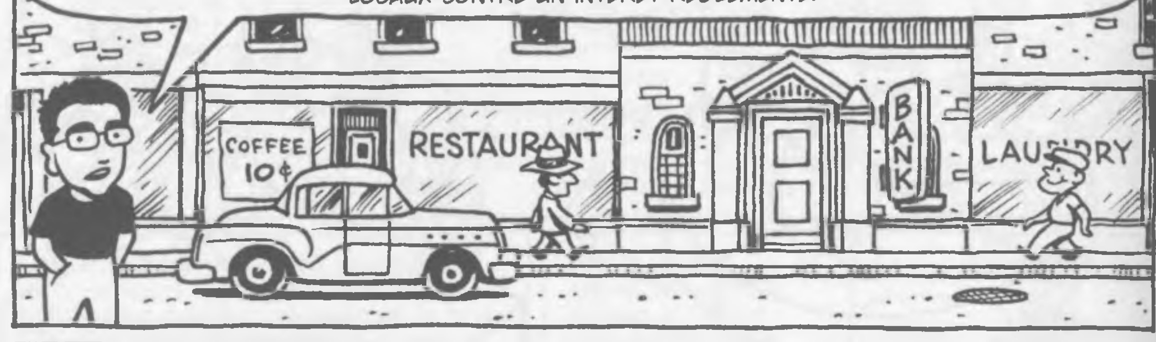
Sans parler de l'infrastructure négligée, des coupes dans l'éducation et d'une politique environnementale vouée au profit immédiat.



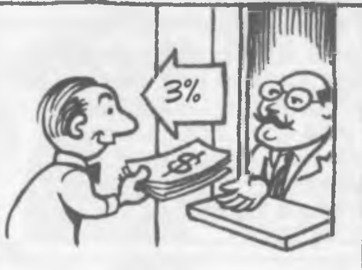
En fait, l'une des raisons pour lesquelles on garde un si bon souvenir de Reagan, c'est qu'il était parti à l'époque où les factures tombèrent. Examinons donc maintenant l'administration qui suivit, celle de George H. W. Bush.



LA CATASTROPHE DE Saving & Loans



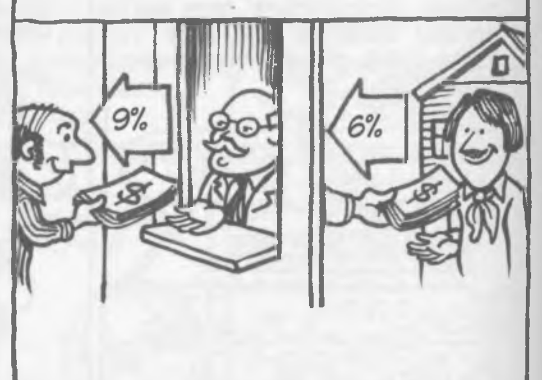
S & Ls empruntait de l'argent à court terme et le prêtait à long terme.





C'était logique puisque les prêts à court terme étaient moins risqués, donc le taux d'intérêt était plus bas. Et lorsque les emprunts à court terme arrivaient à échéance, S & Ls pouvait contracter un autre emprunt à intérêt bas pour rembourser le premier.

Mais durant l'inflation des années 1970, les taux d'intérêt grimpèrent. S & Ls dut payer des intérêts élevés pour de l'argent qu'elle avait bloqué dans des prêts immobiliers à faible taux d'intérêt.



Le Président Carter déréglementa un peu S & Ls, mais ce ne fut pas suffisant. Puis Reagan la déréglementa ***complètement***...





Enfin, pas ***tout à fait*** complètement. Reagan se débarrassa des règlements de la Nouvelle Donne selon lesquels S & Ls était tenue d'investir l'argent de ses déposants ***modérément*** (auparavant, S & Ls devait investir son ***propre*** argent partout où elle investissait l'argent de ses déposants).
Mais Reagan conserva l'***assurance dépôt*** de la Nouvelle Donne.

Et ainsi :

Tout le monde put acheter du S & Ls (qui se vendait pour presque rien) et accepter les dépôts...



Prendre des risques insensés avec l'argent des déposants (et ***non*** le sien)...



Conserver la prime si les risques payaient...



... et laisser les ***contribuables*** rembourser les déposants quand les choses tournaient mal.







Entre le sauvetage de S & Ls et l'intérêt sur la dette de Reagan, il restait peu d'argent pour quoi que ce soit d'autre.



Les années Bush connurent aussi de ***bons*** moments...

LA FIN DE LA GUERRE FROIDE

Reagan avait ravivé l'idéologie de la Guerre froide, en imaginant une conspiration communiste mondiale prête à se déchaîner d'un moment à l'autre.



En réalité, les Soviétiques avaient déjà du mal à conserver ce qu'ils détenaient.



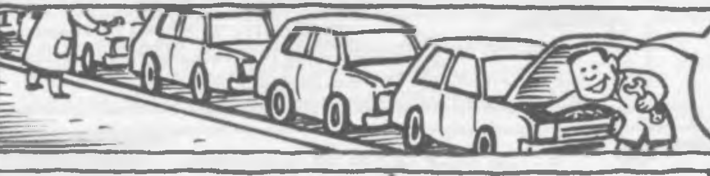
En 1980, par exemple, la Pologne (une marionnette soviétique depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale) connaissait une vague nationale de grèves menées par un ***syndicat***, Solidarność.





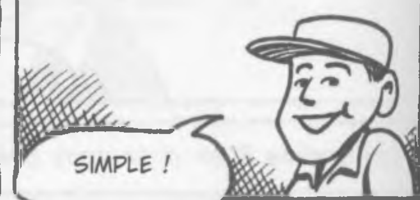
Les grévistes polonais réclamaient entre autres choses l'***autogestion ouvrière***.

L'autogestion peut sembler utopique, mais elle ne l'est pas. C'est de cette façon que la Yougoslavie, une nation communiste qui était restée hors de l'emprise de Staline après la Seconde Guerre mondiale, gérait ses usines, et dans les années 1980, une voiture yougoslave, la Yugo, était vendue en Amérique.



À VRAI DIRE, LA YUGO ÉTAIT LA *PIRE* VOITURE VENDUE EN AMÉRIQUE, MAIS N'EMPÊCHE QU'ELLE ÉTAIT ASSEZ BONNE POUR ÊTRE VENDUE, BIEN AVANT, DISONS, LES VOITURES EXPORTÉES DE CORÉE DU SUD.

L'autogestion peut également fonctionner dans les économies capitalistes - par exemple, lorsque les ***employés*** sont aussi les ***actionnaires***.




L'autogestion n'est pas de la magie ; les entreprises sont gérées plus ou moins de la même façon.
QUE S'EST-IL PASSÉ ?
NOUS M'AVONS VIRÉ !
AIDEZ-MOI !
Mais l'autogestion peut éviter certaines erreurs répandues.
HÉ, ÇA VOUS DIT DE ME PAYER UN MILLIER DE FOIS VOTRE SALAIRE POUR NE RIEN FAIRE ?
HUM... NON.
LORSQUE L'AUTOGESTION EST BIEN MISE EN PLACE, LES EMPLOYÉS SONT DAVANTAGE MOTIVÉS POUR ***RÉSOUDRE LES PROBLÈMES***, PLUTÔT QUE DE SE CONTENTER DE FAIRE LE MINIMUM, ÊTRE PAYÉS ET RENTRER CHEZ EUX.
Voici la principale objection faite à l'autogestion :
LES EMPLOYÉS SONT INCAPABLES DE GÉRER LES ***COMPLEXITÉS*** DU FONCTIONNEMENT D'UNE GROSSE ENTREPRISE. SI VOUS LEUR CONFIEZ LES RÊNES, ILS PILLERONT LA COMPAGNIE POUR EN TIRER UN GAIN À COURT TERME JUSQU'À CE QU'IL N'EN RESTE RIEN.
WALL STREET
DONG DONG DONG
Mais on pourrait répliquer que ***ceci*** est plus près de la vérité :
LES ***FINANCIERS*** SONT INCAPABLES DE GÉRER LES COMPLEXITÉS DU FONCTIONNEMENT D'UNE GROSSE ENTREPRISE. SI VOUS LEUR CONFIEZ LES RÊNES, ILS PILLERONT LA COMPAGNIE POUR EN TIRER UN GAIN À COURT TERME JUSQU'À CE QU'IL N'EN RESTE RIEN.
WALL STREET
DING DING DING

En réalité, je pense que l'autogestion n'est pas acceptée parce qu'elle menace la ***structure de pouvoir*** existante. C'est pourquoi les Soviétiques n'envisagèrent jamais de la tester.



Malgré tout, la ***répression*** soviétique contre Solidarność manqua de son punch habituel...



Ce qui était un signe que les Soviétiques et leurs marionnettes se ***laissaient aller*** ; une économie pyramidale a besoin d'une ***direction*** claire, et les Soviétiques n'en avaient plus.



Les Soviétiques conservaient les prix bas, c'est vrai.

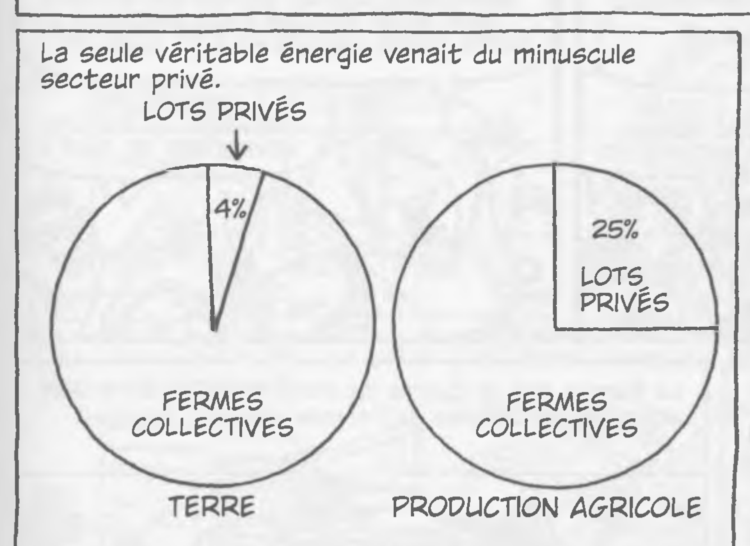


Mais le prix est une forme de ***rationnement***. Au lieu de revenir aux gens qui acceptaient de payer plus, les produits revenaient à ceux qui acceptaient d'***attendre*** plus longtemps.



Sans la nécessité d'être en concurrence, il n'y avait pas de nécessité d'être efficace. À la fin des années 1980, l'industrie du papier soviétique utilisait ***sept fois*** plus de bois pour fabriquer une feuille que l'industrie du papier finlandaise.

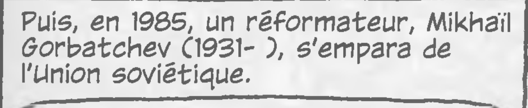
La seule véritable énergie venait du minuscule secteur privé.



Faire remarquer l'un de ces problèmes pouvait même vous envoyer en prison.



Puis, en 1985, un réformateur, Mikhaïl Gorbatchev (1931-), s'empara de l'Union soviétique.




Lorsque Gorbatchev fit des ouvertures vers l'Ouest, Reagan saisit l'opportunité qui s'offrait.

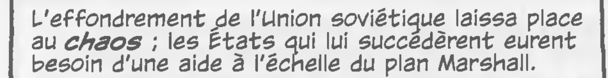


Puis les Européens de l'Est se mirent à supprimer leurs gouvernements fantoches. En 1989, le Mur de Berlin tomba.



Deux ans plus tard, l'Union soviétique avait ***disparu***, et Gorbatchev se retrouva sans travail.



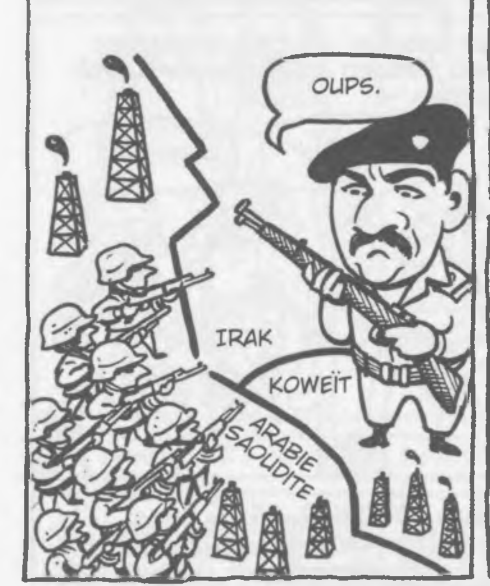




Une source d'argent évidente :



En 1990, le président Bush annonça de grosses coupes dans le budget du Pentagone, mais dès le lendemain, Saddam Hussein, dictateur de l'Irak, envahissait le Koweït.



Le temps que la guerre du Golfe qui s'ensuivit soit achevée, les coupes de l'armée étaient oubliées.



"Nous avons une dette envers Saddam. Il nous a sauvés du dividende de paix." Un membre de l'administration Bush

C'est ainsi que les USA conservèrent leur armée géante, même s'il n'y avait plus d'ennemis à combattre.

"JE SUIS À COURT DE DÉMONS. JE SUIS À COURT DE VILAINS. IL NE ME RESTE PLUS QUE CASTRO ET KIM IL-SONG."



Colin Powell, président des Chefs unis de l'État-major (1989-1993)

Il ne restait plus d'argent pour l'ancien monde soviétique.



La première guerre du Golfe rendit aussi le premier président Bush populaire, mais cela ne dura pas, car l'économie des USA demeura problématique.

*"CE QUI COMPTE C'EST L'ÉCONOMIE, IMBÉCILE !"**

En 1992, la jovialité officielle ne pouvait cacher les conséquences de la reaganomie.

CROISSANCE ÉCONOMIQUE

1989 1990 1991 1992

Même ceux qui avaient du ***travail*** étaient sans domicile.

JE CHERCHE DU TRAVAIL POUR ME NOURRIR

JE TRAVAILLE DÉJÀ POUR ME NOURRIR

Les coûts de l'accès aux soins grimpèrent alors que les hôpitaux et les cliniques publiques fermaient...

ET DE MOINS EN MOINS D'EMPLOYEURS PROPOSENT UNE ASSURANCE SANTÉ.

POUR CEUX QUI ***ONT*** UN TRAVAIL, DU MOINS.

Certaines villes ressemblaient à des ***zones de guerre***.

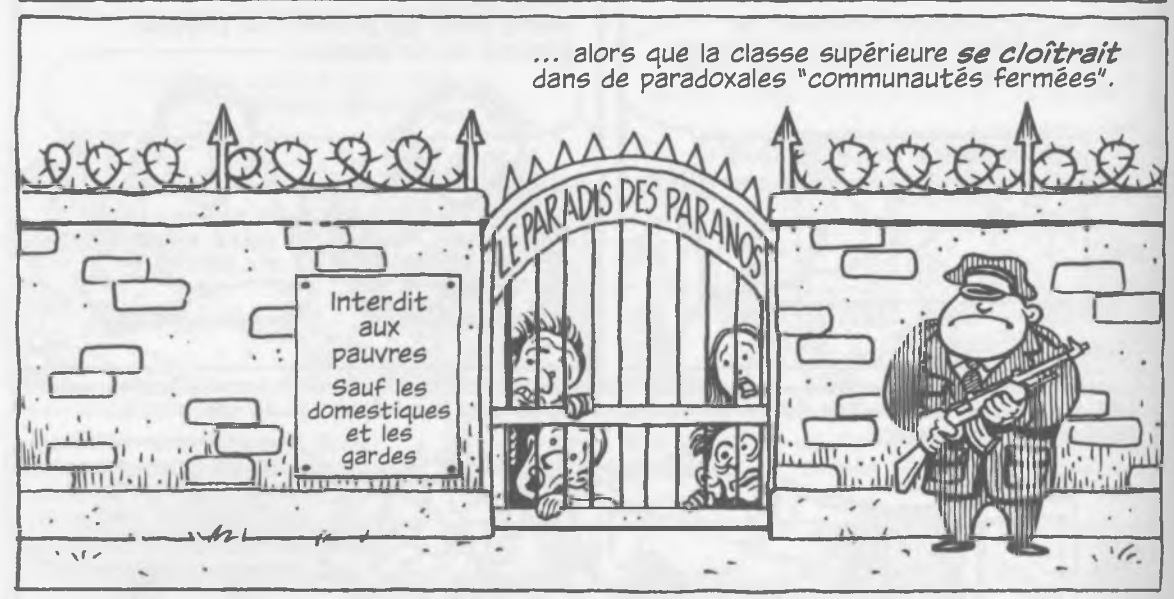
CE N'EST PAS JUSTE.

UNE GUERRE AURAIT TUÉ MOINS DE GENS ET CAUSÉ MOINS DE DÉGÂTS MATÉRIELS.

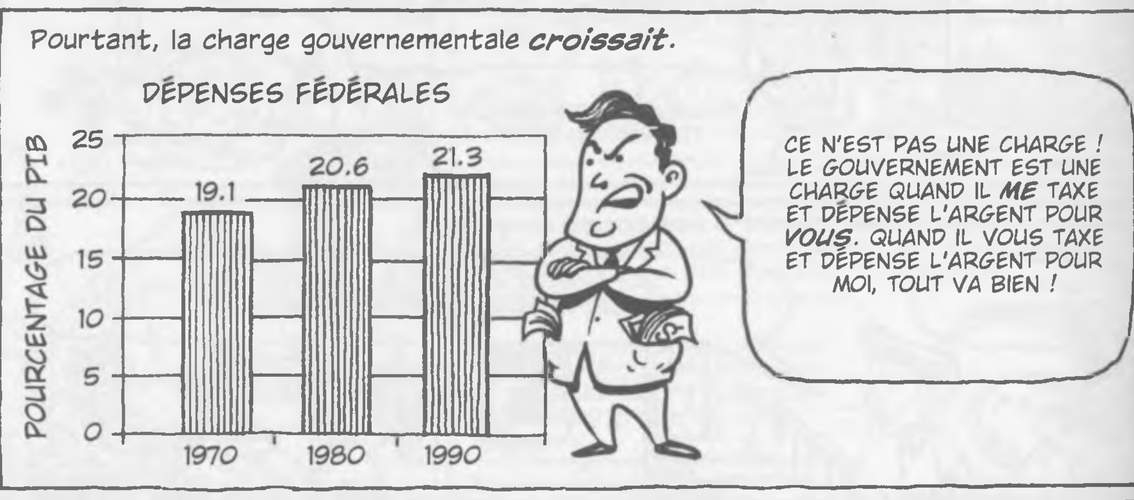


*NDT : *"The economy, stupid"* fut une phrase-clé de la campagne présidentielle victorieuse de Bill Clinton contre George H. W. Bush en 1992.

La classe moyenne s'amenuisait...



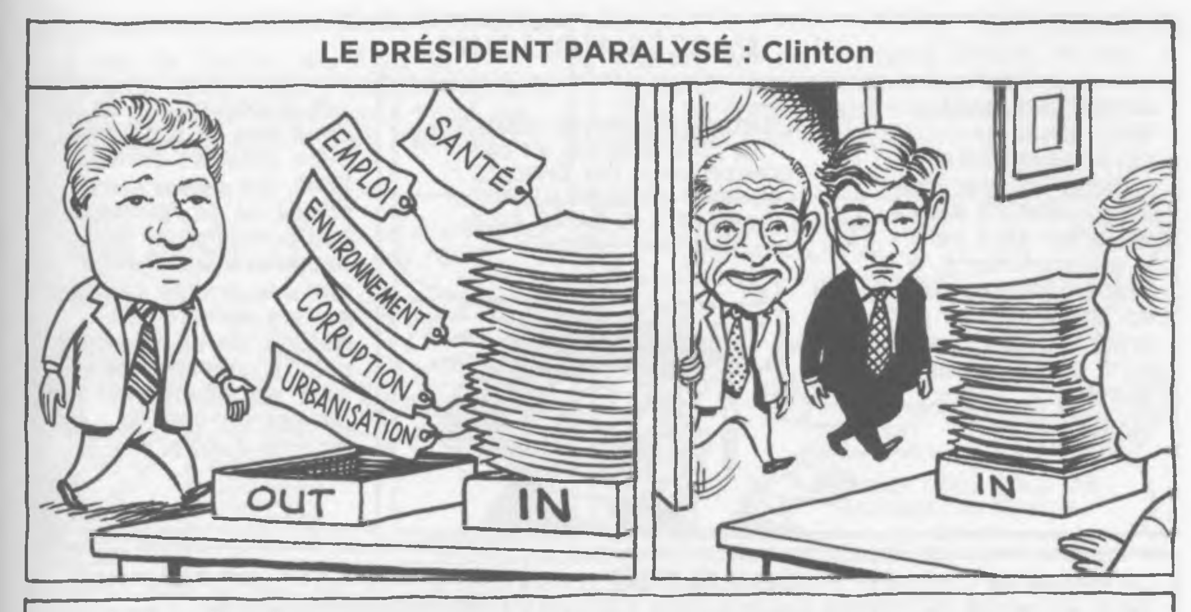
Pourtant, la charge gouvernementale *croissait*.



Bill Clinton, un démocrate, remporta l'élection présidentielle de 1992 en exploitant une profonde veine de mécontentement.



LE PRÉSIDENT PARALYSÉ : Clinton



Avant même que le président Clinton se mette au travail, le président de la Fed Alan Greenspan et le secrétaire du Trésor Robert Rubin expliquèrent que Wall Street passait ***en premier***.

SI VOUS DÉPENSEZ DE L'ARGENT POUR UN SEUL DE CES TRUCS, JE M'INQUIÉTERAI DE L'INFLATION, AUGMENTERAI LES TAUX D'INTÉRÊTS ET BLOQUERAI L'ÉCONOMIE.

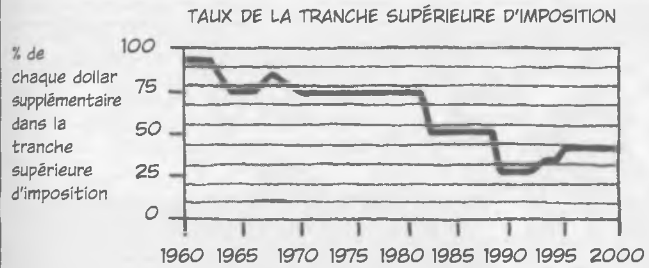
ET LES ACHETEURS D'OBLIGATIONS S'INQUIÉTERONT DAVANTAGE DU DÉFICIT ET PAIERONT MOINS POUR DES OBLIGATIONS DU GOUVERNEMENT.

ALORS VOUS N'AUREZ PLUS DU TOUT D'ARGENT À DÉPENSER.

"CE QUE VOUS VOULEZ ME DIRE, C'EST QUE LE SUCCÈS DU PROGRAMME ÉCONOMIQUE ET DE MA RÉÉLECTION DÉPEND DE LA RÉSERVE FÉDÉRALE ET D'UNE POIGNÉE DE @^#^$% D'ACHETEURS D'OBLIGATIONS ?"

OUI !

SANTÉ
EMPLOI
ENVIRONNEMENT
CORRUPTION
URBANISATION
IN
OUT



Le déficit, qui était si important qu'il inquiétait même les financiers, devint la priorité numéro un. Le premier budget de Clinton ***augmenta l'imposition des riches***. Le taux de la tranche supérieure monta à 39,6%.

Priorité suivante de Clinton :

L'ACCÈS AUX SOINS

Autour des années 1960, tous les pays industrialisés avaient un système de couverture santé universel géré par le gouvernement, à l'exception des USA, qui laissaient au privé la plus grande part des soins de santé.



Les docteurs privés ne sont pas un problème, mais dans les années 1990, les ***assureurs*** privés ne se faisaient pas concurrence pour satisfaire les clients par des primes basses et des services de qualité, ils se faisaient plutôt concurrence pour satisfaire Wall Street par des profits élevés.

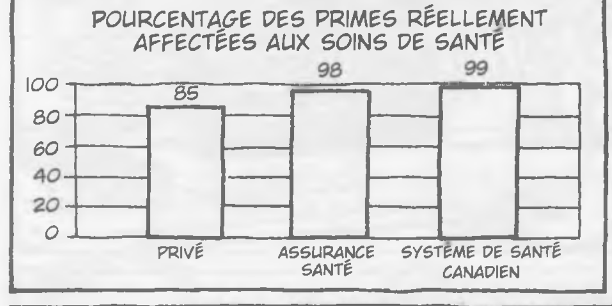
Un moyen de faire du profit : empêcher dès le départ les gens qui ont vraiment ***besoin*** d'une assurance d'en contracter une.



Un autre moyen : ***ne pas payer les indemnisations.***

REFUS
REFUS
REFUS
REFUS

Filtrer les clients et refuser les indemnisations demandait du ***travail***, ce qui signifiait des ***coûts administratifs*** importants.

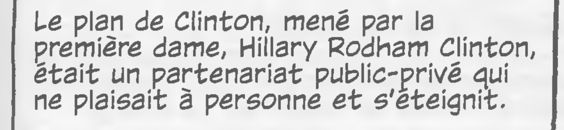


Et ce, si vous ***aviez*** une assurance.



Dans les années 1990, il était clair qu'il fallait faire quelque chose.





Le plan de Clinton, mené par la première dame, Hillary Rodham Clinton, était un partenariat public-privé qui ne plaisait à personne et s'éteignit.

MAIS CE PLAN VOUS APPORTE TELLEMENT !

IL NE M'APPORTE PAS *TOUT* !

ACCÈS AUX SOINS

L'accès aux soins empira encore, et les bureaucrates - pardon, les "cadres" - interférèrent systématiquement dans la relation docteur-patient.



Ce qui nous conduit en 1994, quand Alan Greenspan, toujours président de la Fed, augmenta les taux d'intérêt quoiqu'il n'y eût ***aucun*** signe d'inflation...

... aidant ainsi les républicains des deux chambres du Congrès lors de l'élection de 1994.



Les nouveaux législateurs croyaient vraiment en la révolution conservatrice.

LE GOUVERNEMENT NE MARCHE ***JAMAIS*** ! IL NE DEVRAIT PAS EXISTER DU TOUT !

SAUF QUAND IL ME PAIE MON SALAIRE ! ET ME FOURNIT UNE EXCELLENTE COUVERTURE SANTÉ !

Grover Norquist, activiste conservateur influent

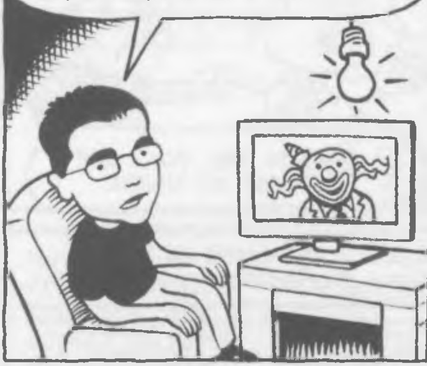
"JE NE VEUX PAS ABOLIR LE GOUVERNEMENT. JE VEUX SIMPLEMENT LE RÉDUIRE À UNE TAILLE QUI ME PERMETTE DE LE TRAÎNER DANS LA SALLE DE BAINS ET LE NOYER DANS LA BAIGNOIRE."

IL FAUT REMARQUER QU'ENTRE LA NOUVELLE DONNE ET LES ANNÉES 1970, LES POLITIQUES GOUVERNEMENTALES, MALGRÉ LEURS DÉFAUTS, ÉTAIENT CONÇUES POUR CRÉER UNE RICHESSE PRIVÉE GÉNÉRALISÉE, ET C'EST CE QU'ELLES FAISAIENT. À PARTIR DES ANNÉES 1980, LES POLITIQUES GOUVERNEMENTALES FURENT CONÇUES POUR ***CONCENTRER*** CETTE RICHESSE ENTRE QUELQUES MAINS, ET C'EST CE QU'ELLES FIRENT. CE N'EST PAS QUE LE GOUVERNEMENT NE FONCTIONNE PAS ; C'EST QUE NOUS NE DEVRIONS PAS SUPPOSER QU'IL FONCTIONNE POUR ***NOUS***.

Avec le Congrès et la Maison blanche en désaccord, le gouvernement demeura en quelque sorte paralysé. Et les problèmes de l'économie reaganienne perdurèrent ; certains ***empirèrent*** même.

L'ÉCONOMIE DU "GAGNANT RAFLE TOUT"

La plus grande part de la richesse créée durant les années Clinton alla à un petit groupe situé au sommet, et donc l'***écart entre riches et pauvres*** se creusa.





Cependant, il y avait beaucoup d'inégalités dans les années 1970, quand un P.-D.G. gagnait ***40 fois*** plus qu'un ouvrier. Or, en 2000, c'était ***500 fois*** plus.



Les gens qui gagnent tout cet argent ont un argument :



Prenons Michael Eisner, P.-D.G. de Disney. En 1988, c'était le chef d'entreprise le mieux payé d'Amérique ; il gagnait 40 millions de $.



En 1998, il était de nouveau numéro un, mais cette fois, il gagnait ***575 millions de $***. Difficile de croire que cet argent supplémentaire le faisait travailler plus dur.



D'ailleurs, difficile de croire qu'Eisner produisit plus de valeur que les ***10 000 enseignants bien payés*** que nous aurions pu engager pour 575 millions de $ par an.

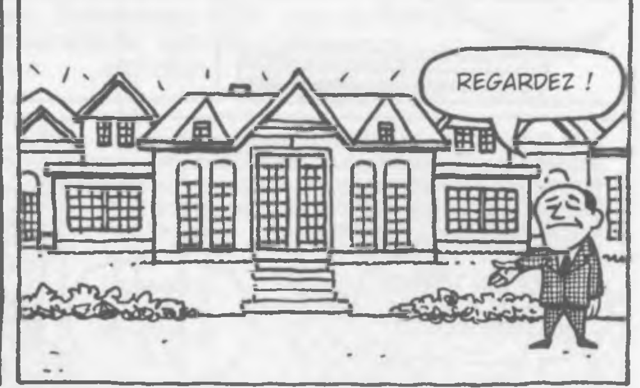




On ne sait même pas vraiment si cet argent supplémentaire rendait ses ***bénéficiaires*** plus heureux. Eisner, par exemple, fut le plus fort en 1988 et le plus fort en 1998, et c'est ***ça*** qui compte.



Le seul effet démontré de cet argent supplémentaire : rester au sommet entraînait plus de ***consommation ostentatoire***.



La consommation fondée sur le gaspillage est ***contagieuse***. Dans les années 1970, les ***magnats*** possédaient des maisons de 1 000 mètres carrés ; dans les années 1990, les ***bureaucrates moyens*** possédaient les mêmes.



"MÊME LES FOLIES ET LES VICES [DES GENS RICHES] SONT EN VOGUE, ET LA MAJORITÉ DES HOMMES SONT FIERS DE LES IMITER ET DE LEUR RESSEMBLER DANS LES TRAITS MÊMES QUI LES DÉSHONORENT ET LES DÉGRADENT."
ADAM SMITH

Les gens qui jettent leur argent par les fenêtres - qui traversent le pays en jet privé pour quelques trous de golf, par exemple - seraient ***risibles***...

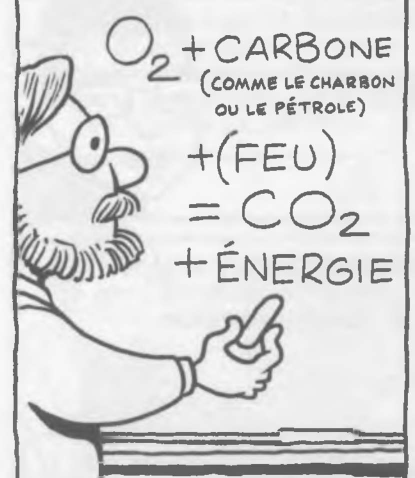


... sauf que ce n'est pas simplement *leur* richesse qu'ils gaspillent... C'est la nôtre.

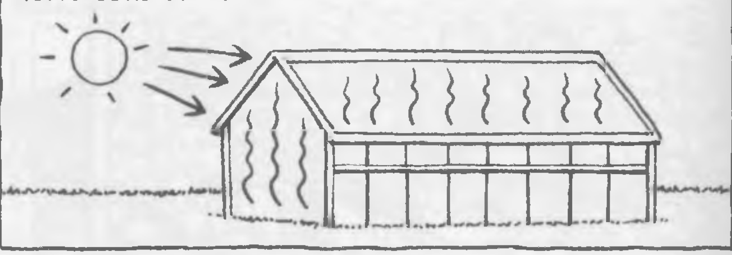
Ce qui soulève un autre problème que Clinton ne résolut pas...

LE RÉCHAUFFEMENT DE LA PLANÈTE

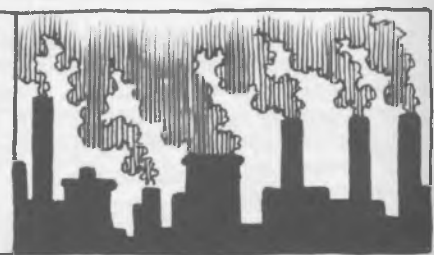
Brûler des combustibles fossiles transforme l'***oxygène*** en ***dioxyde de carbone***.



Le CO_2 n'est pas un poison. Les plantes le respirent, et il conserve la ***chaleur*** de la planète, comme le verre dans une serre.



Depuis la Révolution industrielle, nous avons relâché une grande quantité de carbone qui était auparavant contenu par le charbon et le pétrole.



À la fin des années 1980, il était clair que la planète se réchauffait. Réchauffement… ce terme n'a rien d'inquiétant, si l'on excepte les inondations, les modifications de systèmes météorologiques, les mauvaises récoltes…



Le vice-président de Clinton, Al Gore, avait compris les dangers du réchauffement mondial avant beaucoup d'autres. Mais ni lui ni Clinton n'y firent grand-chose alors qu'ils étaient en poste. Sur certains points, les choses ***reculèrent***.



Par exemple, les ***4 x 4*** firent leur apparition dans les années 1990. Ils consommaient des quantités d'essence qui étaient illégales pour les voitures de tourisme depuis les années 1970, grâce à une ***faille légale*** qui les avait classés parmi les petits ***camions***.



La solution logique aurait été de ***supprimer*** la faille, mais les 4 x 4 rapportaient beaucoup aux compagnies d'automobiles.



LE RÈGNE DES AFFAIRES (une fois de plus)

Il était facile de ***souhaiter*** que les politiciens tiennent tête aux grosses entreprises, mais les grosses entreprises avaient l'argent, et les campagnes politiques coûtaient de plus en plus cher tous les ans.



"L'IDÉE QU'UN MEMBRE DU CONGRÈS SOIT CORROMPU PARCE QU'IL ACCEPTE DE L'ARGENT D'UNE INDUSTRIE PRIVÉE OU DE SOURCES PRIVÉES EST AVANT TOUT UN ARGUMENT SOCIALISTE."

Newt Gingrich, porte-parole républicain de la Chambre (1995-1999)

Un exemple : bien plus tôt, en 1938, un certain Ralph Dills se porta candidat à la législature de Californie. Sa campagne coûta 200 $.



En 1994, Dills remporta sa dernière réélection ; sa campagne avait coûté ***1,2 million de $*** (600 fois plus ***après*** l'inflation).



Seuls les gens très riches et les grosses entreprises pouvaient donner de telles sommes d'argent.



Chaque fois que deux grosses entreprises ***fusionnent***, ces deux puissantes entités deviennent une entité encore plus puissante. Clinton empêcha certaines fusions, mais en laissa d'autres se faire.

Il laissa même Exxon et Mobil, les deux plus gros fragments de la ***Standard Oil***, se recombiner.



Malgré tout, les choses auraient pu être pires pendant les années Clinton...

UN BREF RÉPIT : la prospérité sous Clinton

Clinton mit fin au gaspillage gouvernemental, trouva de l'argent pour des programmes sociaux et développa le ***crédit d'impôt sur le revenu salarial*** jusqu'à ce qu'il devienne une subvention correcte pour les travailleurs pauvres.

Les déficits continuaient de diminuer, et l'économie de croître. À la fin des années 1990, le pays connut une courte ***prospérité*** : chômage bas, salaires en hausse, criminalité en baisse...



LA FIN DES ANNÉES 1990 VIT MÊME LE PREMIER ***BUDGET NON DÉFICITAIRE*** DEPUIS LES ANNÉES 1960 !

Mais la prospérité n'avait plus la même signification qu'autrefois. Dans beaucoup de familles de la classe moyenne, les deux partenaires travaillaient non pas par choix mais par ***nécessité***. En 2000, un couple marié avec enfants travaillait ***20 semaines de plus par an*** qu'en 1969.



Un autre moyen de s'en sortir : ***travailler plus longtemps*** avant de prendre un appartement, avant de se marier, avant d'acheter une maison... Lorsque les gens avaient enfin les moyens et pouvaient fonder une famille, il pouvait être ***trop tard***.



Si la classe moyenne luttait, qu'en était-il des pauvres ? L'auteure Barbara Ehrenreich, à la différence de bien des gens qui écrivent sur les pauvres, tenta de ***vivre leur vie***.



Elle trouva pratiquement *impossible* de mettre de l'argent de côté, même avec deux emplois, même pendant une période d'expansion.



Quand les gens doivent avoir plus d'un petit boulot à bas salaire, certaines protections durement acquises perdent de leur sens.



Les petits boulots à bas salaire étaient tout ce que bien des gens pouvaient trouver. En 2000, le plus gros ***employeur*** du pays n'était plus GM, avec ses emplois de classe moyenne et ses syndicats – c'était Manpower Inc., une ***agence intérimaire***.

Et la plus grosse ***corporation*** était Walmart, dont les travailleurs étaient si mal payés qu'ils avaient parfois droit à l'***aide sociale***.



"CE N'EST PAS UNE SITUATION AMUSANTE. C'EST HUMILIANT." UN TRAVAILLEUR DE CHEZ WALMART CITÉ DANS LE DOCUMENTAIRE : *WAL-MART, THE HIGH COST OF LOW PRICE**



Les conservateurs n'étaient pas disposés à en attribuer le mérite à Clinton, alors ils acclamèrent Alan Greenspan.



*NDT : Wal-Mart, le coût élevé des bas prix

En réalité, après 1994, Greenspan ne fit pratiquement plus que conserver la ***stabilité*** des taux d'intérêt.



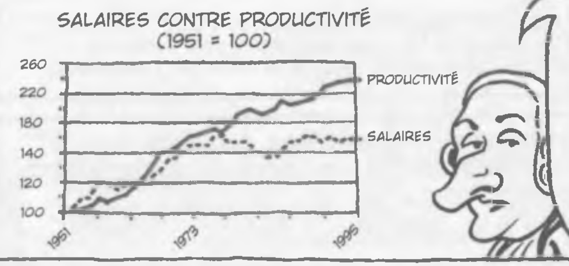
Greenspan avait imaginé que puisque Clinton avait réduit le déficit, il pourrait se détendre.



Il voyait aussi que la ***productivité***, le rendement horaire d'un travailleur, augmentait. Et si les travailleurs produisent plus, pas de problème à ce qu'ils aient des salaires plus élevés.



Il est vrai qu'à long terme, les travailleurs ne peuvent ***gagner*** plus que s'ils ***produisent*** plus. Mais les salaires avaient stagné, alors même que la productivité ne cessait de croître. Cela signifiait que les entreprises payaient moins de salaires par unité produite. L'argent économisé n'ayant pas entraîné de baisse des prix, il ne restait que le ***profit***. Une fois de plus, c'était Adam Smith qui avait raison :



"NOS MARCHANDS ET NOS MAÎTRES MANUFACTURIERS SE PLAIGNENT BEAUCOUP DES MAUVAIS EFFETS DES HAUTS SALAIRES [QUI FONT MONTER LES PRIX] ; ILS NE PARLENT PAS DES MAUVAIS EFFETS DES HAUTS PROFITS ; ILS GARDENT LE SILENCE SUR LES CONSÉQUENCES FÂCHEUSES DE LEURS PROPRES GAINS ; ILS NE SE PLAIGNENT QUE DE CELLES DU GAIN DES AUTRES."
ADAM SMITH

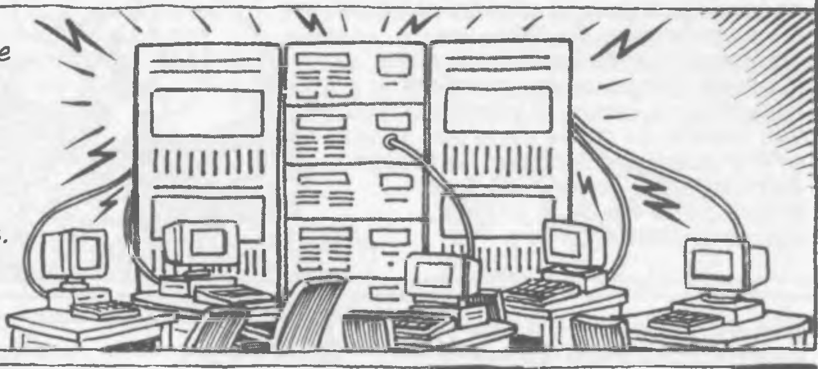


La productivité augmenta ***plus vite*** dans les années 1990 qu'elle ne l'avait fait pendant longtemps, peut-être parce que les gens travaillaient pendant des heures qui ne leur étaient pas payées. Ou peut-être à cause des ***ordinateurs***, et surtout d'***Internet***.

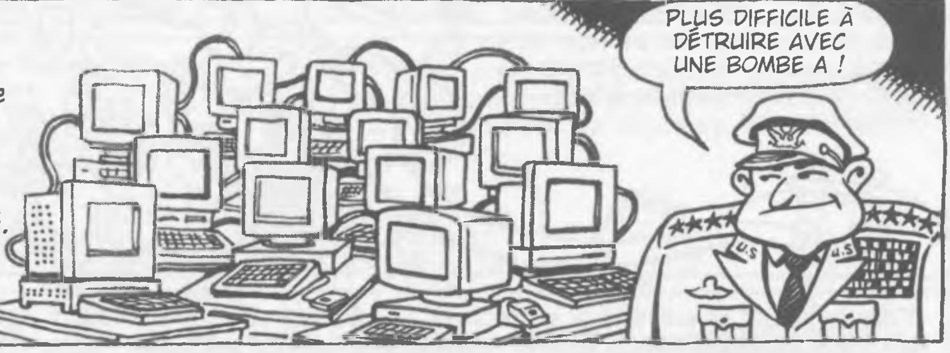


LA “NOUVELLE ÉCONOMIE”

La création d'un énorme réseau d'ordinateurs était prévue depuis longtemps. Ce réseau aurait facilement pu être ***centralisé***, géré par le gouvernement ou les grosses entreprises.



Mais pendant la Guerre froide, l'armée américaine mit en place un réseau informatique ***décentralisé***.



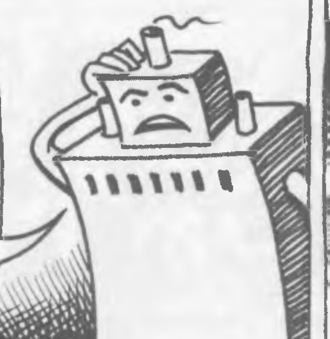
Au cours des années, le gouvernement, les entreprises et les universités rejoignirent ce réseau. Au début des années 1990, le World Wide Web (la toile mondiale) de documents connectés fut développé, et soudain le réseau - désormais appelé Internet - s'ouvrit grand.



La décentralisation et le faible coût firent d'Internet un ***lieu accessible à tous***...



... où les grosses corporations purent prouver à quel point elles étaient vives et dynamiques.



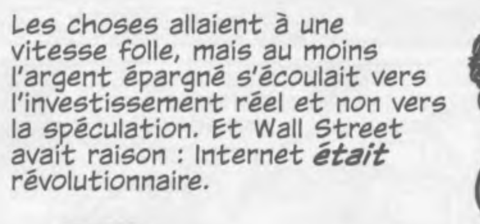
Alors que les entreprises établies hésitaient, des compagnies nouvelles investirent ce nouveau territoire.



Certaines de ces nouvelles sociétés "point-com" marchèrent très bien, et les investisseurs s'intéressèrent à leur potentiel. En 1995, une compagnie baptisée Netscape, qui avait conçu un des premiers navigateurs, vendit la première son capital au public dans une ***offre publique initiale***. Netscape s'attendait à obtenir 28 $ par action ; à la fin de la journée, elle se vendait à 75 $.



Les choses allaient à une vitesse folle, mais au moins l'argent épargné s'écoulait vers l'investissement réel et non vers la spéculation. Et Wall Street avait raison : Internet ***était*** révolutionnaire.

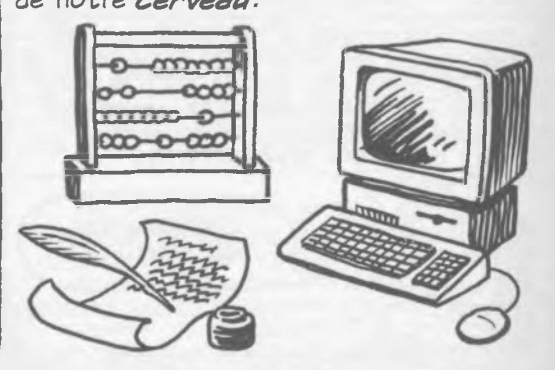




Pour la bonne raison que la plupart des technologies avaient étendu nos pouvoirs ***physiques***.



Et que très peu avaient étendu le pouvoir de notre ***cerveau***.



Le passage de l'ordinateur à Internet pourrait s'avérer aussi important que celui de l'écriture à l'imprimerie.

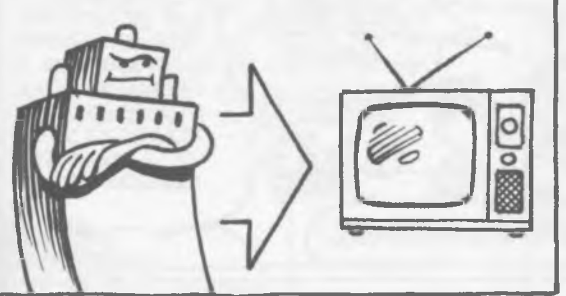
Mais les révolutions prennent du ***temps*** ; les actions d'Internet s'échangeaient comme si le futur était ***arrivé***.



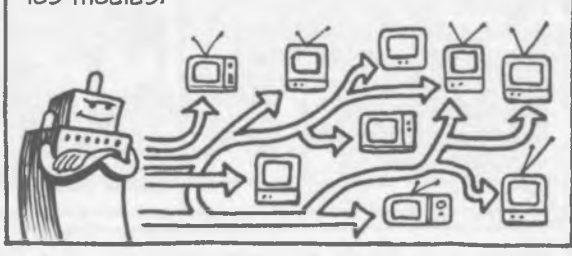
Toute cette concentration sur le potentiel d'Internet à révolutionner le ***commerce*** pouvait obscurcir son potentiel à révolutionner d'***autres*** domaines.

LE NOUVEAU PUBLIC

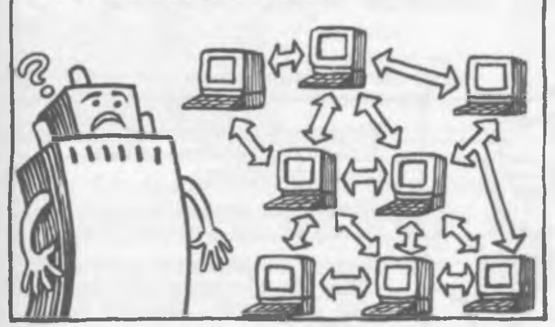
Pages 152-154, nous avons vu les économies d'échelle conduire à la mise en place d'une petite élite fournissant l'information, les nouvelles et le loisir à tous les autres.



La télévision câblée, avec ses nombreuses chaînes, aurait pu changer ça, si chaque chaîne avait eu un propriétaire différent. Mais à la fin des années 1990, quelques corporations possédaient presque ***tous*** les médias.



Internet était différent.



Pour la première fois depuis des décennies, les gens normaux pouvaient s'écouter les uns les autres, se répondre, discuter...



... et ***s'organiser*** sans grand-chose qui ressemble à une hiérarchie.



Grâce à Internet, des organisations décentralisées semblèrent jaillir de nulle part ; bien des gens furent surpris quand un ***mouvement de protestation*** apparut en force, en 1999, à ***Seattle***.



Les manifestants étaient là pour protester contre une réunion de l'Organisation mondiale du commerce - OMC -, qui avait succédé au GATT de la page 134.

L'OMC AVAIT LA MÊME MISSION QUE LE GATT : PROMOUVOIR DES TARIFS DOUANIERS BAS ET BEAUCOUP DE COMMERCE - EN D'AUTRES TERMES, LA ***MONDIALISATION***.

En réalité, la mondialisation peut s'avérer ***excellente***. Pour comprendre contre quoi protestaient les manifestants, nous devons retourner dans les années 1980.

L'UNIFORMISATION, TRAVERS DE LA MONDIALISATION

Dans les années 1980, quand Paul Volcker avait ***raréfié*** les dollars, de nombreux pays du Tiers-Monde avaient eu du mal à rembourser les emprunts qu'ils avaient contractés durant les années 1970 de l'argent facile. Le ***Fonds monétaire international*** leur était venu en aide.





Cette aide était accompagnée de conditions baptisées ***ajustements structurels***.



Dans les années 1980, le FMI était un repaire de ***néolibéraux***. L'ajustement structurel revenait à ***adopter le néolibéralisme***.



L'ajustement structurel était difficile à refuser : la Banque mondiale, les prêteurs privés, les entreprises, le Trésor des États-Unis, même les donateurs caritatifs restaient tous à l'écart des pays que le FMI déclarait douteux.



Pourtant, les gens ***détestaient*** l'ajustement structurel, et le FMI le savait. Une partie du programme était donc la ***démocratie protégée***, dans laquelle le programme économique était protégé ***contre*** la démocratie.



Imposer ses idées aux autres n'est pas bon, même si les idées fonctionnent. Mais l'ajustement structurel déclenchait souvent des ***crises économiques***, les pays avaient donc ***encore plus besoin d'aide***, qui était assujettie ***à encore plus de conditions***, des conditions qui devenaient incroyablement ***précises***.



Mexique :
augmenter les frais d'inscription à l'université

Haïti :
plafonner le salaire minimum

Tanzanie :
vendre le service de l'eau à une compagnie privée

De nouvelles crises s'ensuivaient, et ainsi de suite.



"La classe moyenne disparut rapidement et les tas d'ordures des quelques riches qui l'étaient de plus en plus devinrent la table à manger de la population multipliée des pauvres abjects."
Fidelis Balogun, écrivain nigérian (le Nigéria reçut l'aide du FMI dans les années 1980)

À la fin des années 1980, les néolibéraux auraient dû ***remarquer*** que leurs idées échouaient souvent (ou, comme au Chili, ne "réussissaient" qu'après avoir été ***abandonnées***). Mais non.



CES MÊMES ARGUMENTS EXACTEMENT AVAIENT ÉTÉ UTILISÉS PAR LE PASSÉ POUR JUSTIFIER LES ÉCHECS DU ***MARXISME***. D'AILLEURS, MARXISTES ET NÉOLIBÉRAUX S'INTÉRESSAIENT LES UNS COMME LES AUTRES À LA MANIÈRE DONT UNE ÉCONOMIE IDÉALE ***DEVRAIT*** FONCTIONNER, ET NON À CELLE DONT UNE ÉCONOMIE ***RÉELLE FONCTIONNE*** ; ILS PENSAIENT ÉGALEMENT LES UNS COMME LES AUTRES QUE LEUR IDÉAL POUVAIT ÊTRE ATTEINT ***EN SUPPRIMANT L'ÉTAT***.

Plus encore, ils avaient les uns comme les autres ***imaginé*** leur idéal en confondant l'économie modélisée de David Ricardo - ou bien un dérivé de celle-ci - avec le monde réel. (Quand je vous disais que Ricardo était important.)



Effectivement, il pouvait être difficile de les distinguer les uns des autres.

UNE CRISE DÉCLENCHERA UNE RÉVOLUTION, APRÈS QUOI L'ÉTAT DISPARAÎTRA DE LUI-MÊME.

"L'ÉCONOMIE POLITIQUE DES CRISES PROFONDES TEND À PRODUIRE DES RÉFORMES RADICALES AVEC DES RÉSULTATS POSITIFS." "EN EFFET, À MESURE QUE LA CRISE S'AGGRAVE, LE GOUVERNEMENT PEUT GRADUELLEMENT DISPARAITRE DE LUI-MÊME."



Michael Bruno, économiste en chef des sciences économiques du développement à la Banque mondiale (1991-1996)

Ainsi, les néolibéraux ne se laissèrent pas arrêter par des résultats peu impressionnants. Dans les années 1990, quand l'Union soviétique tomba, l'ex-monde soviétique passa directement d'une idéologie fondée sur Ricardo à une autre.



Le résultat tint plus du choc que de la thérapie, surtout en Russie. Quelques ***oligarques*** devinrent les propriétaires des grosses industries...



... alors que tous les autres subirent l'effondrement économique, la faillite des services élémentaires, et même la diminution de la ***durée de vie***. Une blague circula :

TOUT CE QUE LES COMMUNISTES DISAIENT DU COMMUNISME ÉTAIT *FAUX*. TOUT CE QU'ILS DISAIENT DU CAPITALISME ÉTAIT *VRAI* !



Quand le parlement de Russie sembla prêt à tenter autre chose, l'expérience russe de la démocratie était ***terminée*** (avec la bénédiction de l'Occident).



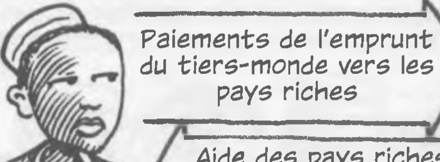
Boris Eltsine, président de la Russie et allié des oligarques, attaquant le Parlement russe en 1993

BIEN SÛR, L'EX-MONDE SOVIÉTIQUE ÉTAIT INSTABLE *AVANT* L'ARRIVÉE DES NÉOLIBÉRAUX. D'AILLEURS, LE FMI N'INTERVENAIT GÉNÉRALEMENT QUE DANS LES PAYS QUI AVAIENT *DÉJÀ* DES PROBLÈMES. MAIS QUAND MÊME, JE SUIS FRAPPÉ PAR LA MANIÈRE DONT LE FMI ET D'AUTRES INSTITUTIONS S'ENTÊTÈRENT À *MAL* FAIRE LES CHOSES.





Il y avait une importante circulation d'argent des démunis vers les nantis.



Les grosses ***corporations multinationales*** transportaient des liquidités d'un pays à l'autre librement, au point qu'on ne savait même plus à qui revenaient les ***impôts***.



Les multinationales achetaient aussi des ***services publics***, faisant payer ce que le marché donnait…



… et passaient de gros contrats avec les pays en crise, désespérément en quête d'emplois.



C'est ainsi que le tiers-monde, à qui l'on avait ***vendu*** la concurrence du libre marché…



… ***obtint*** des corporations puissantes…



... **sans** les organismes et institutions qui avaient été conçus pour les contrôler, tels que les syndicats, les protections environnementales, les lois sur la sécurité du travail ou les protections des salaires et des horaires...



"L'usine type... dans un pays tel que le Honduras ou le Nicaragua, la Chine ou le Bangladesh, est entourée de fil barbelé. Derrière ses portes verrouillées, les travailleurs, pour la plupart de jeunes femmes, sont surveillés par des gardes qui les frappent et les humilient au moindre prétexte et qui les renvoient si un test de grossesse imposé s'avère positif. Chaque travailleur répète le même geste - coudre une boucle de ceinture, une manche - peut-être deux mille fois par jour. Ils travaillent sous des lumières cruellement vives, sur des périodes allant de douze à quatorze heures, dans des usines surchauffées, avec trop peu de pauses toilettes et un accès restreint aux salles d'eau (pour réduire la nécessité des pauses toilettes), lesquelles, souvent, sont pleines et ne conviennent de toute façon pas à une utilisation humaine."
Joel Bakan, *The Corporation* (2004)

Il était facile d'échapper à la responsabilité en sous-traitant le travail.







C'est pourquoi un lecteur de DVD peut coûter moins cher qu'une paire de baskets qui ne coûte que quelques dollars à fabriquer : avec les baskets, vous achetez une ***image*** plus que des chaussures.



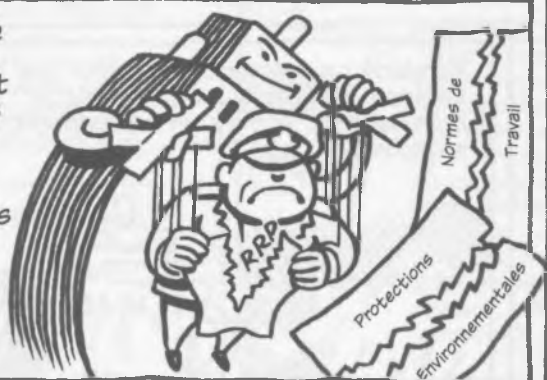
"Il n'y a plus de valeur à fabriquer des objets." Phil Knight, P.-D.G. de Nike

Que les biens soient bon marché ou excessivement chers, les travailleurs qui les fabriquaient ne pouvaient se les offrir ; ces biens étaient vendus dans les pays ***riches***.

Les ***droits de douane commerciaux*** auraient ruiné tout cet arrangement, ce qui nous ramène à l'Organisation mondiale du commerce. Elle fut établie par traité en 1995 comme un forum visant à régler les différends commerciaux. Par exemple, quand les lois nationales étaient vraiment de ***sales arnaques***, comme les restrictions sur la ***taille des tomates*** que nous avons vues page 187. Si elles l'étaient, l'OMC pouvait les ***abroger***.



Mais l'OMC se réunissait à ***huis clos***, et les puissants pays riches savaient comment défendre leurs intérêts.



On appelle ce genre de choses du ***blanchiment politique*** : établir des politiques qui ne passeraient jamais le processus législatif normal sous forme de traités, qui deviennent par la suite les lois du pays.



Tout cela pour dire que les manifestants de Seattle savaient ce qu'ils faisaient là.



De toute évidence, ils semblèrent avoir touché un point sensible.



Les gens du Conseil de l'OMC - les principaux banquiers, les dirigeants de grandes entreprises et les politiciens - n'apprécièrent pas ces manifestations ; ils répondirent par ***encore plus de secret*** et une ***sécurité renforcée*** lors des réunions ultérieures.



LES MANIFESTANTS N'EMPÊCHAIENT *PAS* CES RÉUNIONS, MAIS AU MOINS ILS ATTIRAIENT L'ATTENTION SUR LE FAIT QU'*EXISTAIT* UN PETIT GROUPE DE GENS QUI TENTAIENT DE DÉCIDER DE LA DESTINÉE ÉCONOMIQUE DU MONDE SANS RIEN NOUS DEMANDER, À NOUS.



Pendant un moment, il sembla que ce serait le tableau économique du XXIe siècle : des sociétés mondialisées contre un mouvement de résistance mondialisé.



Mais le mouvement eut du mal ne fût-ce qu'à faire passer son message ; la plupart des gens étaient toujours informés par les anciens médias traditionnels.



Pour la plupart, les hommes politiques firent comme si de rien n'était. Lors de l'élection de 2000, la politique fit même un assez grand pas en ***arrière*** avec le nouveau président George W. Bush, fils de George H. W.





La grande priorité du président George W. Bush : les ***réductions d'impôts***.



Mais en 2001, la bulle Internet explosa.



Pendant la bulle Internet, Wall Street avait rétribué les compagnies de télécommunications qui développèrent leurs capacités afin de correspondre à la ***médiatisation***, pas à la réalité.



LE RÉSULTAT FUT À PEINE CROYABLE !

"Wall Street créa une dette des télécommunications de 1 300 milliards de $ et déclencha une frénésie de fusion de 1 700 milliards de $, empochant 15 milliards de $ de commissions pour son travail. Puis cette fête des concentrations prit fin. L'industrie s'effondra au beau milieu d'une montagne de 230 milliards de $ de faillites et de fraude, faisant disparaître de la valeur du marché 2 000 milliards de $ et laissant 110 milliards de $ de dette (la moitié de tous les défauts de paiement). Les patrons des télécommunications empochèrent 18 milliards de $ avant de supprimer 560 000 emplois. Et en 2003, plus de 96% des capacités développées reste en sommeil."

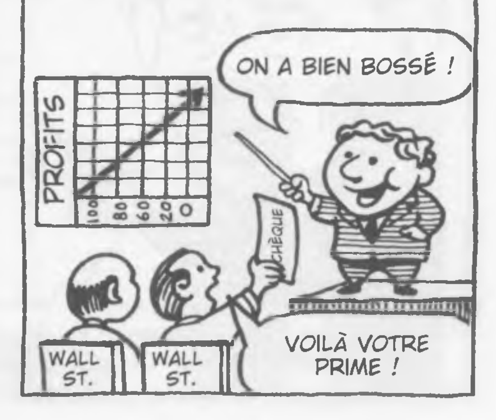
Nomi Prins, ancienne banquière d'investissement

LES GENS ***OUBLIENT*** CE GENRE DE FIASCO QUAND ILS FONT L'ÉLOGE DE LA "MAGIE DU MARCHÉ". MAIS SI NOUS AVIONS CONFIÉ NOS TÉLÉCOMMUNICATIONS AU COMMISSAIRE SOVIÉTIQUE LE PLUS INCOMPÉTENT QUE NOUS AYONS PU TROUVER, JE DOUTE QU'IL EÛT PU FAIRE PIRE.



Un autre inconvénient à laisser les choses entre les mains du marché : Wall Street licencie les managers s'ils ne font pas de profits élevés, et les récompense magnifiquement s'ils les font.

Mais Wall Street ne connaît que ce que les managers lui disent. Ces derniers sont donc fortement incités à ***mentir***.



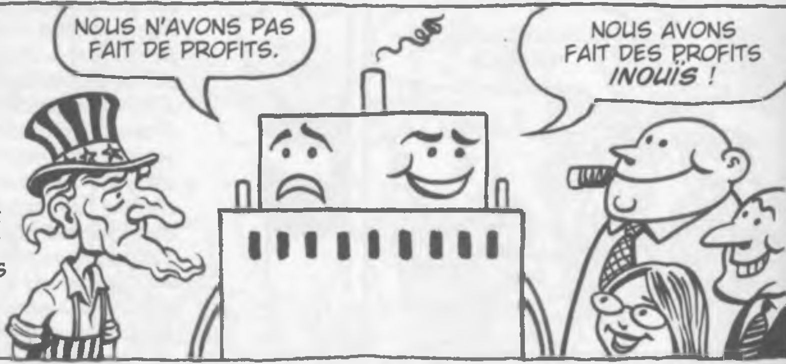
Au début des années 2000, il s'avéra que beaucoup de compagnies, dont Enron (septième plus grosse compagnie américaine) avaient maquillé leurs profits, avec l'aide de comptables et d'analystes véreux.



Des réformes furent promulguées, comme la ***Loi Sarbanes-Oxley*** (2002), qui rendait les P.-D.G. personnellement signataires des déclarations financières de leurs corporations (les P.-D.G. la combattirent).



Mais la réforme la plus évidente – obliger les corporations à déclarer les mêmes profits à leurs actionnaires et aux percepteurs – ne fut même pas envisagée. Les corporations étaient donc toujours fortement incitées à mentir aux uns et aux autres.



Quoi qu'il en soit, le mauvais état de l'économie ne changea pas le programme de réduction d'impôts de Bush, mais seulement sa ***justification***.







Les réductions d'impôts étaient bloquées, alors que le débat s'animait.


"JE CROIS QUE NOUS AVONS DÉMONTRÉ EN TANT QUE PEUPLE QUE NOUS NE PENSONS PAS QU'UNE FORME DE SOCIALISME SOIT LA MANIÈRE DE GÉRER UNE SOCIÉTÉ."
CE TYPE ÉTAIT P.-D.G. DU GÉANT DE L'ALUMINIUM ALCOA, OÙ IL AVAIT DIRIGÉ LE **SOUTIEN DES PRIX RATIFIÉ PAR LE GOUVERNEMENT**, CE QUI EST UNE "FORME DE SOCIALISME".
Paul O'Neill, premier secrétaire d'État au Trésor de Bush


Puis Alan Greenspan prit parti en faveur des réductions d'impôt. Greenspan s'exprimait généralement en charabia, mais cette fois, il délivra un avertissement clair comme du cristal sur le fait que les excédents de Clinton étaient **dangereux**.
"JE SUIS PROFONDÉMENT ALARMÉ PAR L'ACCUMULATION TROP IMPORTANTE D'ARGENT ENTRE LES MAINS DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL. DANS LA MESURE OÙ NOUS GÉRONS DES EXCÉDENTS DE LIQUIDITÉS, LE GOUVERNEMENT ACCUMULERA DES LIQUIDITÉS, ET, POUR OBTENIR UN RETOUR RAISONNABLE SUR CET ARGENT, DEVRA L'INVESTIR DANS LES MARCHÉS. DES INVESTISSEMENTS DE CETTE TAILLE, PAR LE GOUVERNEMENT, VONT POLITISER L'ÉCONOMIE. RIEN NE POURRAIT ÊTRE PIRE."


LE DISCOURS DE GREENSPAN MARCHA : LES RÉDUCTIONS D'IMPÔTS PASSÈRENT, CE QUI EST UNE DES RAISONS POUR LESQUELLES LES EXCÉDENTS DE CLINTON DEVINRENT LES DÉFICITS QUE NOUS CONNAISSONS AUJOURD'HUI.


Une autre raison :

La plupart du temps, nous avons eu tort.

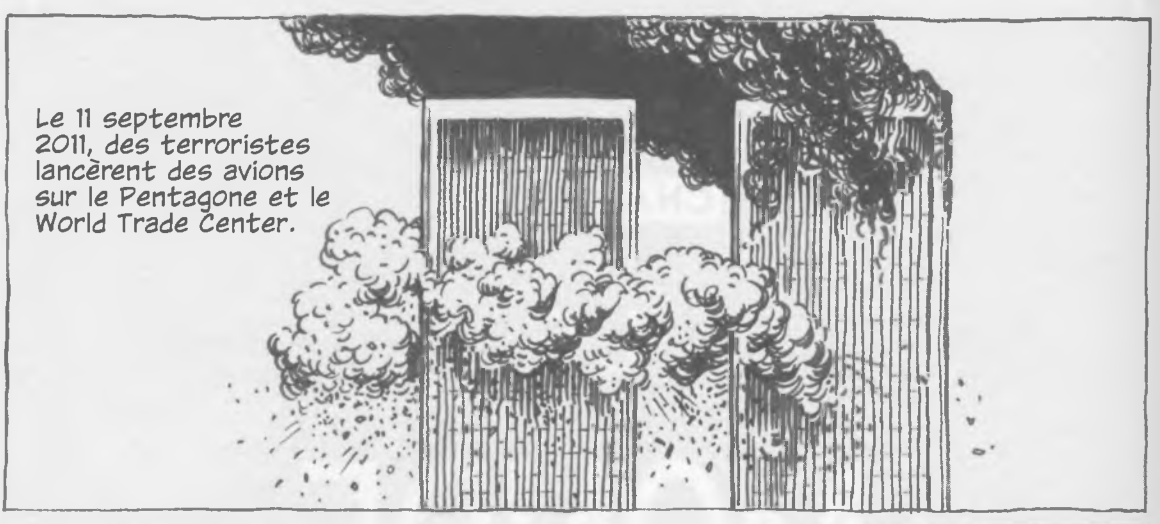
Alan Greenspan (2008)

CHAPITRE 8

LE MONDE AUJOURD'HUI

(APRÈS 2001)







"MALGRÉ DES ANNÉES DE SCANDALES ET DE CORRUPTION POLITIQUE, MALGRÉ L'ABONDANCE D'HISTOIRES DE CUPIDITÉ PERSONNELLE ET DE PIRATES EN GUCCI ARNAQUANT LE TRÉSOR, MALGRÉ L'ABANDON DE LA SPHÈRE PUBLIQUE ET LA RUÉE VERS LES PRIVILÈGES PRIVÉS, MALGRÉ LA MISÈRE POUR LES PAUVRES ET LES COMMUNAUTÉS FERMÉES POUR LES RICHES, LA GRANDE MASSE DES AMÉRICAINS N'A PAS ENCORE ABANDONNÉ L'IDÉE QU'ILS FORMAIENT UN PEUPLE UNI. ... C'EST COMME SI LE TEMPS AVAIT ÉTÉ REMONTÉ JUSQU'AU DÉBUT DES ANNÉES SOIXANTE, AVANT QUE LE VIÊT NAM ET LE WATERGATE AIENT DE TELLES CONSÉQUENCES..."
BILL MOYERS, JOURNALISTE (OCTOBRE 2001)





LA NOUVELLE GUERRE FROIDE

La guerre contre le terrorisme releva les ***dépenses militaires*** aux mêmes niveaux que pendant la Guerre froide, ce qui est étrange, étant donné toutes les choses qui ne furent ***pas*** faites.

NE DEVRIONS-NOUS PAS FINANCER LA POLICE, LES POMPIERS ET LES HÔPITAUX ?

REMONTER LA PISTE DE L'ARGENT DES TERRORISTES À L'ÉTRANGER, MÊME SI CELA DÉRANGE NOS PROPRES FRAUDEURS DU TRÉSOR ?

APPRENDRE À NOUS PASSER DE ***PÉTROLE***, POUR ASSÉCHER LA ***SOURCE*** DE LEUR ARGENT ?

METTRE L'ARGENT AU SECOND PLAN ET NOUS OCCUPER DES URGENCES ?

CONCEVOIR DES PLANS D'ÉVACUATION RATIONNELS ?

FERMER LES USINES CHIMIQUES VULNÉRABLES PROCHES DE VILLES ?

ET LES CENTRALES NUCLÉAIRES ?

EN QUOI L'ACHAT DE TANKS SUPPLÉMENTAIRES EST-IL UNE PRIORITÉ PLUS GRANDE QUE TOUT CELA ?

CHUT ! ALERTE ORANGE ! ALERTE ORANGE !

Cette dépense militaire trouva sa justification quand l'Irak, qui n'avait rien à voir avec le 11 Septembre, fut déclaré ***menace immédiate***. L'Irak fut rapidement occupé en 2003.



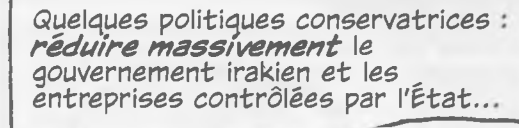
Puis les USA entreprirent de reconstruire l'Irak. Vous ne pensez peut-être pas que le fiasco qui s'ensuivit ait à voir avec notre sujet, mais c'est le cas : l'Irak fut délibérément transformé en un modèle du ***programme conservateur***.

PLAFONNEZ LES TAUX D'IMPOSITION DES PERSONNES ET DES SOCIÉTÉS À 15%, NE RESTREIGNEZ PAS LES IMPORTATIONS, LAISSEZ NOS CORPORATIONS ACHETER VOS ACTIFS ET SORTIR LES PROFITS DU PAYS, REMETTEZ LE CONTRÔLE DE VOTRE MASSE MONÉTAIRE À UNE GROSSE BANQUE INDÉPENDANTE, CRÉEZ UNE POLITIQUE AGRICOLE FAVORABLE AUX BREVETS, ET PRIVATISEZ TOUT.

POURQUOI VOUS ***SOUCIEZ-VOUS*** DE NOS TAUX D'IMPOSITION ET DE LA MANIÈRE DONT NOTRE BANQUE NATIONALE FONCTIONNE OU QUE NOUS UTILISIONS DES GRAINES BREVETÉES PAR MONSANTO ?

JE VOUS EN PRIE !

"C'est le genre de liste dont rêvent les investisseurs étrangers et les organismes donateurs pour développer des marchés."
The Economist (approbateur) en 2003





... ***licencier*** toute l'armée irakienne...



"Nous sommes restés sans voix. Maintenant, il y a plus de 400 000 hommes armés et entraînés en charge de familles qui ont besoin de manger. Où sont-ils censés aller ? Que sont-ils censés faire ? Je ne sais pas. Et eux non plus, c'est sûr."
Riverbend, blogueur irakien

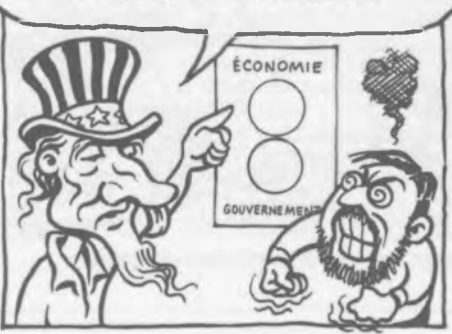
... ignorer les ***institutions publiques***...



... exiger que l'Irak remette son ***pétrole*** aux compagnies pétrolières occidentales...



... créer une "démocratie" sans ***pouvoir***...



... et permettre aux sociétés irakiennes de se faire ***concurrence*** pour les contrats de reconstruction. Attendez, non, ça, ça n'est ***pas*** arrivé. Les contrats furent confiés à des corporations américaines bien introduites.



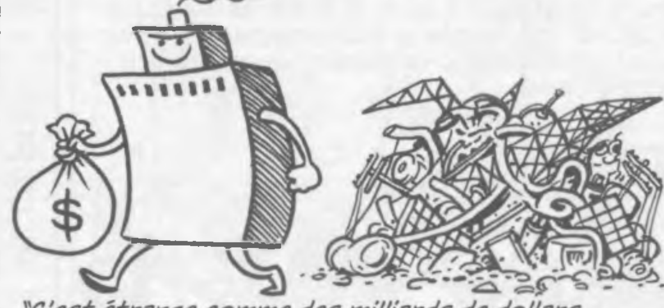
Même la ***supervision*** des contrats en Irak fut sous-traitée à des firmes privées.



Les ***fournisseurs*** privés lésaient les soldats...



... alors que les Irakiens n'avaient pratiquement ***rien***. Par exemple, la Bechtel Corporation obtint un contrat pour reconstruire le réseau électrique irakien. Elle traîna un peu dans le coin, se fit payer, et rentra chez elle.



"C'est étrange comme des milliards de dollars dépensés pour l'électricité non seulement n'ont pas apporté la moindre amélioration, mais ont aggravé la situation."
Un ingénieur irakien une semaine après le départ de Bechtel

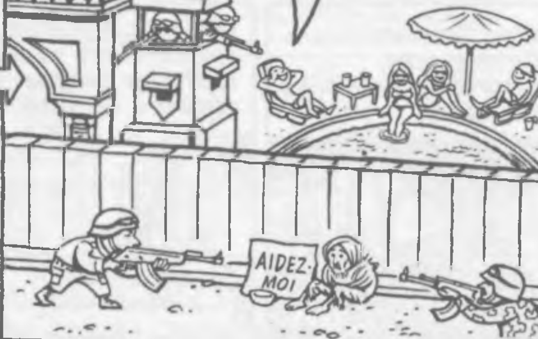
Des ***milices*** s'activaient dans le vide.



Pendant ce temps, les dirigeants avaient tendance à rester dans la ***zone verte*** fortifiée de Bagdad...



... et ils semblèrent sincèrement ***surpris*** quand tout s'effondra à l'extérieur.



Tout cela montre que mettre en ***charge*** du gouvernement des gens qui ***détestent*** le gouvernement ne fonctionne pas très bien.

DE NOUVEAU DANS LE ROUGE

À ce propos, il y eut alors aux USA une nouvelle série de ***réductions d'impôts sur le revenu pour les riches*** (2003).



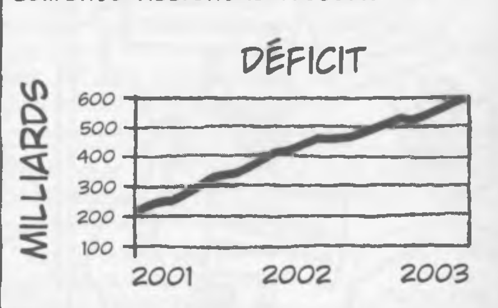
Une réduction des ***droits de succession***, payés seulement par les gens riches décédés, une annulation de la taxe sur les dividendes boursiers...



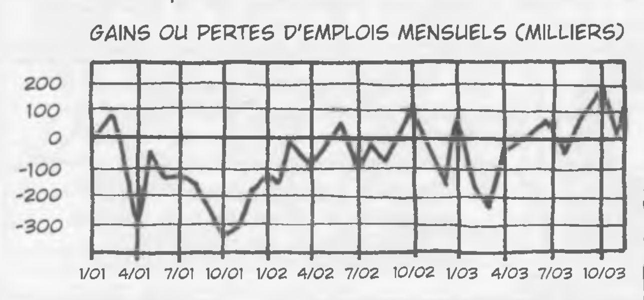
... et une allocation médicament pour les personnes âgées dans le cadre de Medicare (2004) qui obligea le gouvernement à payer aux compagnies pharmaceutiques des prix exorbitants.



Les réductions d'impôts et la dépense délirante vidèrent le Trésor...



... sans la moindre compensation, même pas une brève reprise.



Alan Greenspan, toujours président de la Fed, ***réduisit frénétiquement*** les taux d'intérêt, encore et encore.



Même avec un taux d'intérêt bas, l'emprunt ne remonta pas assez.



Les taux d'intérêt approchaient de ***zéro*** quand les banquiers se mirent à réfléchir :



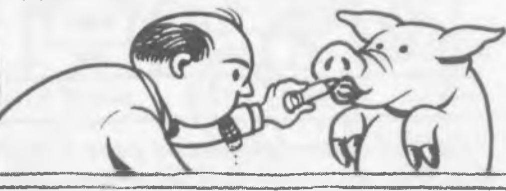
Brusquement, beaucoup de gens découvrirent qu'ils pouvaient emprunter assez pour devenir propriétaires.



LA CATASTROPHE DES PRÊTS IMMOBILIERS



Résultats : plusieurs risques dangereux prirent l'allure d'***investissements apparemment sûrs***.



Les gens qui les achetèrent ne les comprenaient pas...



... et les ***prêteurs*** ne furent pas ceux qui durent s'inquiéter d'être ***remboursés***.



Les gens qui achetèrent des maisons créèrent de l'***emploi***...



... et firent grimper le prix des logements. Beaucoup de propriétaires se sentaient ***riches*** ; ils empruntèrent plus et achetèrent plus de biens.





Mais l'argent emprunté doit être remboursé ; les ***salaires*** avaient à nouveau baissé depuis la petite augmentation des années Clinton.



"Je gagne moins d'argent ce matin que quand j'ai travaillé pour la première fois il y a 29 ans. J'ai eu mon premier emploi en 1976 chez General Motors ; mon salaire de départ était de 7,55 $ de l'heure. Ce matin, on est en 2005, je travaille comme une bête, je gagne sept dollars. Pas d'assurance. Ils appellent ça la prospérité. Moi, j'appelle ça de l'esclavage."
Gerald, ouvrier cité dans l'émission télévisée *30 Days*.

En 1976, 7,55 $ offraient un pouvoir d'achat équivalent à celui de 25,83 $ en 2005.

Bientôt, les ***faillites*** se multiplièrent.

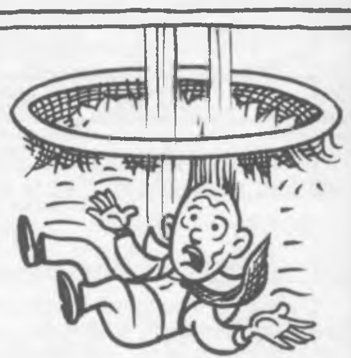


"J'ai été étonnée que ces gens s'acharnent autant à ne pas déclarer leur faillite. Combien se passèrent de manger, combien ne prirent plus leurs médicaments, n'allèrent plus chez le médecin ; combien ne payèrent plus leurs factures. C'étaient des gens de la classe moyenne, c'étaient des gens qui avaient fait des études, qui au moins à une époque avaient eu un emploi décent, qui avaient acheté leur maison, conduisaient des voitures d'un modèle relativement récent, construisaient cette sorte de rêve de l'Amérique moyenne. Et ils étaient tombés si bas qu'ils vivaient littéralement dans des maisons sans électricité. Leur téléphone était coupé. Ils n'avaient pas d'eau..." Elizabeth Warren, spécialiste de la loi des faillites, citée dans le documentaire *Maxed Out** (2006)

En 2007, certains de ces investissements "sûrs" basés sur les prêts immobiliers ne valaient plus ***rien***.

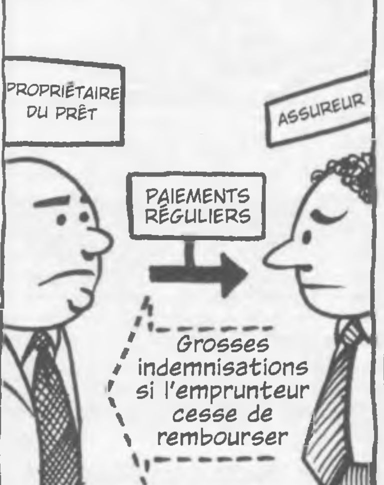


Comme Wall Street était en difficulté, le gouvernement vint à sa rescousse. Mais l'aide habituelle ne fut pas suffisante.



"Trop de bulles se sont développées pendant trop longtemps... La Fed ne maîtrise pas vraiment la situation." Paul Volcker (2008)

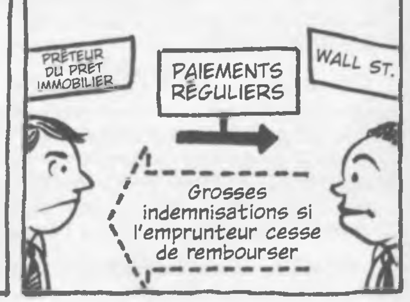
Et maintenant : la plupart de ces prêts immobiliers étaient ***assurés***.



En gros, un assureur fait le ***pari*** que tout va bien se passer ; les assureurs sont tenus de conserver de grosses réserves au cas où les choses se passeraient ***mal***.



Mais les produits dérivés (page 215) sont également des paris ; le produit dérivé intitulé ***échange de risque de crédit*** imite l'assurance, sauf que vous n'avez pas besoin de réserve pour le couvrir (puisque les produits dérivés ne sont absolument pas réglementés).



*Noyés

Le plus grand assureur du monde était l'***American International Group***. Son département d'assurance était solide, mais le monde financier du XXᵉ siècle, où chaque compagnie financière avait sa spécialité, n'existait plus.







Au début, tout se passa bien. Le département des produits dérivés d'AIG vendit ***plus*** d'échanges de risque de crédit, bien plus que ce que les réserves du département d'assurance pouvaient couvrir. AIG avait toutes les cartes en main pour faire du profit – tant que la situation ne dérapait pas.

Dans l'ensemble, ça n'avait pas de sens pour AIG, mais ça en avait pour certaines personnes ***chez*** AIG.

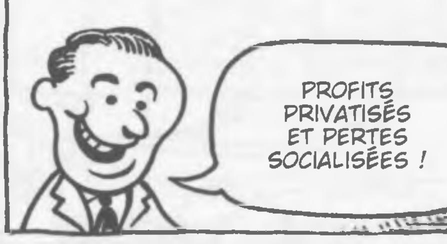




Quand la situation périclita, les réserves d'AIG s'avérèrent incapables de couvrir ses pertes, notamment parce que certaines de ces réserves étaient des ***prêts immobiliers***.



Le gouvernement s'en mêla et renfloua AIG, ce qui revint en réalité à donner l'argent du contribuable aux ***partenaires parieurs*** d'AIG, lesquels étaient de puissantes sociétés de Wall Street.



Cependant, malgré l'aide du gouvernement, fin 2008, les prêts commencèrent à geler.







Après tout, même en temps ***normal***, le système financier ***dépendait*** du flux d'argent provenant de l'économie réelle.

LIQUIDITÉS ÉTRANGÈRES ENTRANT POUR L'ACHAT DE CAPITAL, EN ÉCHANGE DE L'ARGENT SORTANT POUR L'ACHAT DE PRODUITS

RACHATS D'ACTIONS (PRESQUE 70 MILLIARDS DE $ ***RIEN QU'EN*** JUILLET 2007)

DIVIDENDES EXORBITANTS (VOIR PLUS BAS)

RENFLOUEMENTS PÉRIODIQUES

RÉDUCTIONS D'IMPÔTS ET SUBVENTIONS

INTÉRÊTS SUR LES DETTES DU TIERS-MONDE

INTÉRÊTS VERSÉS PAR LE GOUVERNEMENT

INTÉRÊTS VERSÉS PAR LE RESTE DES USA

ARGENT DÉTOURNÉ DES FONDS DE PENSION, R & D, ETC.

CONTRIBUTIONS RÉSERVÉES POUR NOTRE AIDE SOCIALE

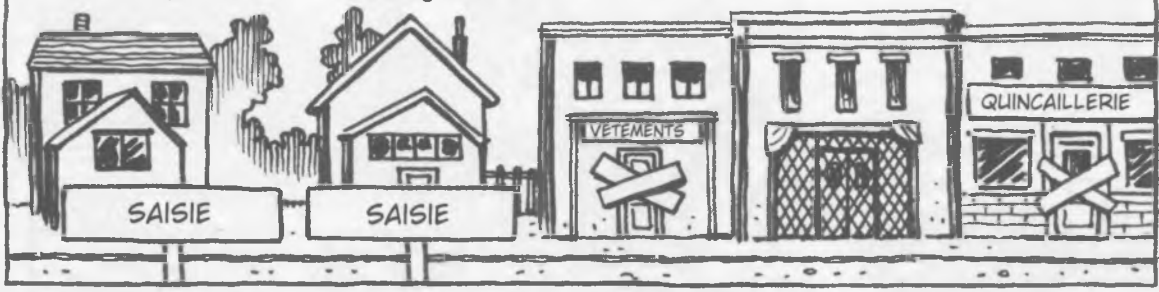
Un exemple : General Motors commença à perdre de l'argent en 2005 mais paya des dividendes aux actionnaires jusque tard en 2008. Puis ce furent les ***contribuables*** qui durent renflouer GM.

*Programme de secours des actifs en difficulté

Bien entendu, les gens de Wall Street ne se comportèrent pas comme si cette injection d'argent des contribuables était extraordinaire. Ils s'arrogèrent une grosse part du gâteau...



... pendant que, dans l'économie réelle, tout ce que ces renflouements étaient censés empêcher arrivait ***malgré tout***.



Mais au moins, devant tout cet étalage de corruption et d'incompétence, les gens commencèrent enfin à remettre en ***question*** le système tout entier.

ÉTANT DONNÉ QUE NOUS AVIONS DES MILLIERS DE MILLIARDS DE DOLLARS ***À DISPOSITION***, POURQUOI NE LES AVONS-NOUS PAS DÉPENSÉS POUR QUELQUE CHOSE D'UTILE ?

COMMENT EST-IL POSSIBLE DE PRÊTER AUX BANQUES NOTRE ARGENT JUSTE POUR QU'ELLES ***PUISSENT*** NOUS LE REPRÊTER ?

PUISQUE NOUS RENFLOUONS LES BANQUES, NE DEVRIONS-NOUS PAS EN ÊTRE ***PROPRIÉTAIRES*** ?

LES MAUVAISES BANQUES NE DEVRAIENT-ELLES PAS ÊTRE AUTORISÉES À FAIRE ***FAILLITE*** ? N'EST-CE PAS COMME ÇA QUE LE MARCHÉ EST CENSÉ FONCTIONNER ?

"J'AI ABANDONNÉ LES PRINCIPES DU LIBRE MARCHÉ POUR SAUVER LE SYSTÈME DU LIBRE MARCHÉ."

SAVEZ-VOUS SEULEMENT DE QUOI VOUS ***PARLEZ*** ?

LA CRISE MONDIALE

La remise en question n'était pas limitée aux USA. Bien que nous appelions "Wall Street" le milieu financier, vers les années 2000, il s'agissait en réalité du milieu financier ***mondial*** : il englobait le monde entier. Donc, le ***krach*** fut mondial. Allons y jeter un coup d'œil, en commençant par l'***Islande***.





L'Islande accepta certaines conditions, mais pas toutes : par exemple, les banques étrangères ne furent ***pas*** remboursées de leurs pertes.



LAISSER LA FINANCE FAIRE FAILLITE JUSQU'À UN CERTAIN POINT AIDA L'ISLANDE À ÉVITER LES PIRES CONSÉQUENCES DU KRACH ; EN 2011, L'ÉCONOMIE ISLANDAISE SE RÉTABLISSAIT.



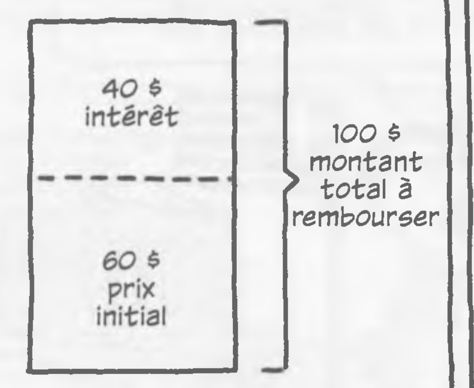




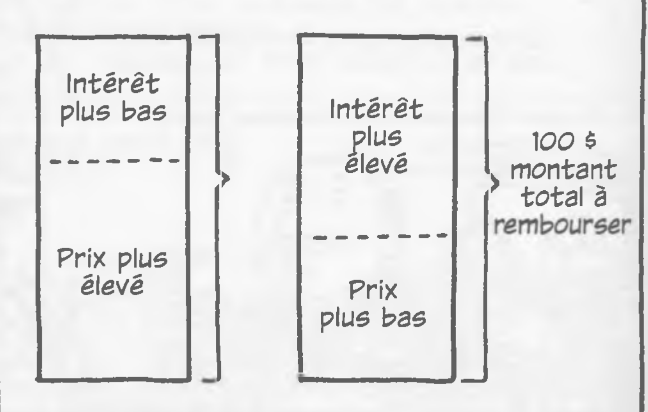
Une des raisons : les investisseurs étaient partiellement responsables. On peut le comprendre en examinant le ***fonctionnement des obligations***.



Le montant total à rembourser comprend le prix que l'acheteur a payé, plus l'***intérêt***.



Si le taux d'intérêt change, le montant total à rembourser ne change pas (le montant total à rembourser est fixe). Au lieu de ça, c'est le ***prix*** qui change.



Voici trois facteurs qui déterminent le taux d'intérêt d'une obligation :

Date du remboursement : les acheteurs récupèrent-ils vite leur argent ?

Risques d'inflation : quel est le risque que la monnaie n'ait plus de valeur au moment où elle sera remboursée ?

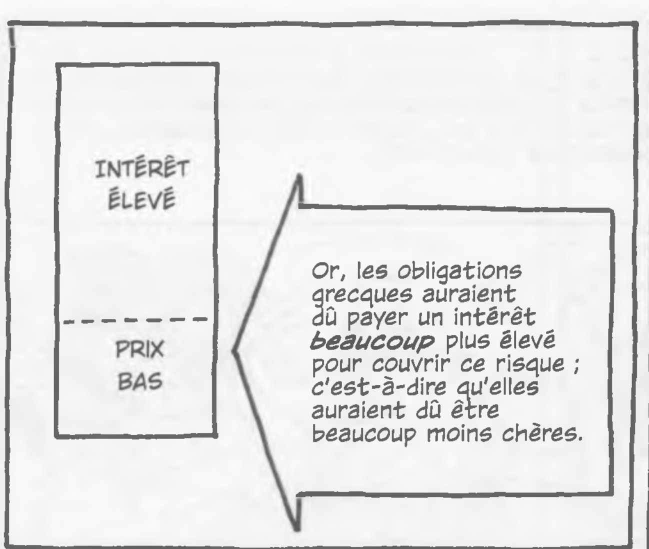
Risque de non-remboursement : quel est le risque que le vendeur ne rembourse pas du tout ?

Avant le krach, les obligations grecques payaient légèrement plus d'intérêt que les obligations allemandes équivalentes.

Équivalentes en ce sens que les obligations promettaient de payer le même montant à la même date...

... et que les montants à rembourser étaient tous deux payés en euros, la monnaie unifiée européenne que la Grèce comme l'Allemagne avaient adoptée.

Donc, l'intérêt plus élevé était entièrement dû au risque plus élevé de non-remboursement (les obligations allemandes étaient réputées très sûres).



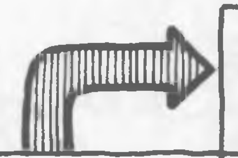


Mais à l'époque, les prêteurs s'attendaient à ce que les emprunteurs supportent toute la peine.



Ce qui devrait nous sembler familier.

En parlant de situations familières, forcer les pays débiteurs à l'***austérité*** était exactement ce que le FMI avait fait au ***tiers-monde*** (pages 240-241). À l'époque, cela n'avait généralement pas marché.



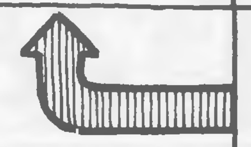
La crise de l'endettement est "résolue" par un renflouement pour les créditeurs et par de l'austérité pour le débiteur



Austérité veut dire moins de dépenses



La réduction des dépenses contracte l'économie du débiteur, en réduisant la base imposable et en rendant encore plus difficile le remboursement de la dette restante



Une nouvelle crise de l'endettement survient

ET ÇA NE MARCHA PAS CETTE FOIS-CI NON PLUS. MI-2011, MALGRÉ LE RENFLOUEMENT, LA GRÈCE ÉTAIT ENCORE AU BORD DE LA FAILLITE, ALORS QUE LES MANIFESTANTS ESSAYAIENT D'***ABATTRE LE PAYS*** PLUTÔT QUE DE LAISSER LE GOUVERNEMENT ACCEPTER DAVANTAGE D'AUSTÉRITÉ.



UN AUTRE PAYS FUT DUREMENT FRAPPÉ : L'***IRLANDE***, QUI AVAIT RENFLOUÉ LE GROUPE PRIVÉ ANGLO-IRISH BANK. À LA DIFFÉRENCE DES ÉTATS-UNIS, LES IRLANDAIS AVAIENT IMPOSÉ LEURS ***CONDITIONS***.

NOUS RENFLOURONS VOS DETTES À RISQUE, MAIS APRÈS, NOUS VOUS ***NATIONALISONS***.



ÇA M'AVAIT BIEN ***PLU***, À L'ÉPOQUE ; J'AVAIS PENSÉ QUE SI NOUS ***DEVIONS*** RENFLOUER LES BANQUES, C'ÉTAIT COMME ÇA QU'IL FALLAIT LE FAIRE.

Mais il s'avéra que tout ce que le gouvernement irlandais avait acquis fut encore ***plus*** de dettes à risque dont il ne connaissait pas l'existence.



En 2011, les Irlandais descendirent à leur tour dans la rue. Ainsi que les Espagnols, les Portugais...

Les choses changeaient également en dehors de l'Europe. En Amérique latine, plusieurs pays avaient plus ou moins ***expulsé*** le FMI...



... et le Venezuela riche en pétrole avait acquis une position de leader. Le Venezuela était dirigé par Hugo Chavez, un ***socialiste*** que les USA n'avaient pas renversé.



Dans le monde arabe, les temps difficiles avaient épuisé la patience des peuples envers leurs dictateurs (le ***Printemps arabe***).



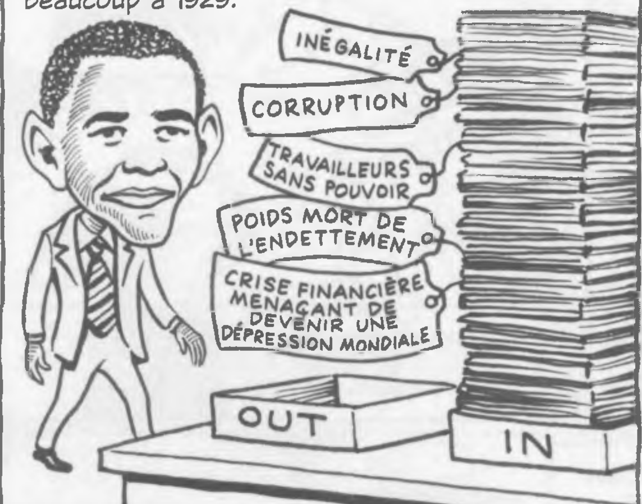
MI-2011, IL SEMBLA QUE LES PEUPLES DU MONDE ENTIER PRENAIENT LES CHOSES EN MAIN, POUR LE MEILLEUR OU POUR LE PIRE.



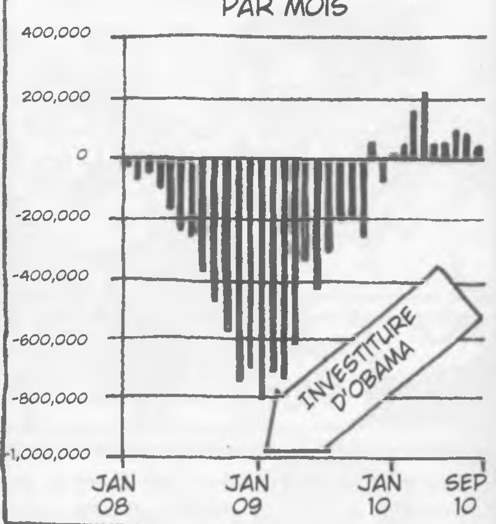
Les USA, que nous avons quittés fin 2008, restaient la grosse exception. Alors retournons-y.

DE L'ESPOIR ET UN PEU DE CHANGEMENT

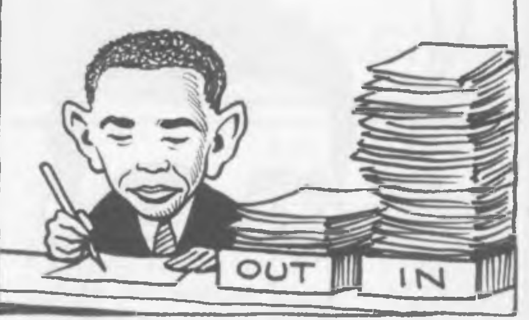
Vous vous souvenez de la page 201, où nous disions que le programme conservateur entendait remonter le temps jusqu'aux années 1920 ? À l'époque où le président Barack Obama entra en fonction, 2009 ressemblait beaucoup à 1929.



Pourtant, le seul fait que Bush soit parti semblait être un soulagement.



Obama n'annula pas les renflouements accordés par Bush à Wall Street, mais il les supervisa plus soigneusement ; en 2010, le gouvernement avait en fait dégagé un ***profit*** sur les actifs en difficulté qu'il avait achetés pendant la panique.

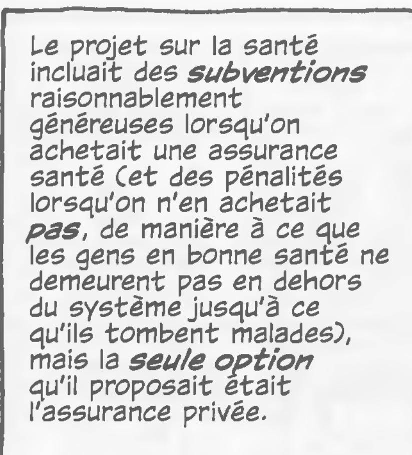


L'administration Obama encouragea un ***programme de stimulation*** keynésien (2009), dans le cadre duquel le gouvernement dépensa l'argent et réduisit les impôts. Il sauvegarda ou créa près de 2 millions d'emplois, mais nous en avions perdu plus de 8 millions.



Obama réforma même ***l'accès aux soins***.









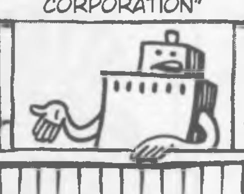
... DU MOINS C'EST CE QUI AURAIT *DÛ* SE PASSER, SAUF QUE LES MEILLEURS POINTS DU PROGRAMME NE PRIRENT PAS *EFFET* IMMÉDIATEMENT.





Une des raisons pour lesquelles la réforme de l'accès aux soins était si modérée : les réformateurs étaient partis de l'hypothèse que les assureurs santé se faisaient concurrence dans un libre marché.









Mais pendant que le projet d'accès aux soins d'Obama était débattu, les économistes découvrirent que les marchés concentrés de l'assurance donnaient aux assureurs beaucoup de ***pouvoir*** pour fixer leurs prix.





Un autre vestige des années 1970 : l'attention obsessionnelle portée à l'***inflation*** plutôt qu'au chômage, alors qu'il n'y avait même ***pas*** d'inflation à déplorer.

NOUS ***POURRIONS*** AVOIR DE L'INFLATION UN JOUR SI NOUS NE SOMMES PAS PRUDENTS !



NE COMPRENEZ-VOUS PAS LE DANGER DE L'***OBÉSITÉ*** ?

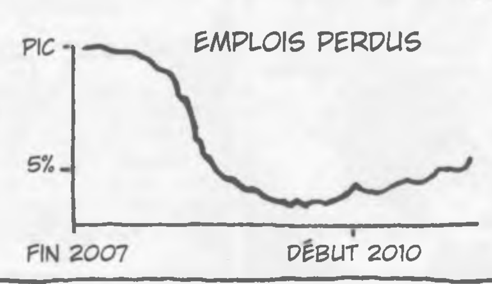
Donc, alors que l'impulsion d'Obama avait ralenti en 2010, le gouvernement avait surtout donné aux ***banques*** un accès à plus d'argent, argent sur lequel les banques ***s'assirent***.

POURQUOI NE PAS ***NOUS*** DONNER L'ARGENT ?

VOUS POURRIEZ ***DÉPENSER*** L'ARGENT, ET CAUSER DE L'INFLATION.

JE CROIS QUE VOUS VOULEZ DIRE DE LA "PROSPÉRITÉ".

Beaucoup d'emplois qui avaient disparu durant le krach ne revinrent pas.



J'ACCEPTERAIS
~~J'ACCEPTE~~
DE TRAVAILLER CONTRE UN REPAS
SI JE ME SOUVENAIS COMMENT ON FAIT



* NDT : Glenn Beck est un polémiste américain, qui se définit comme libertarien et conservateur.

À propos de gros financiers, en janvier 2010, la Cour suprême **annula** des restrictions durement conquises sur les **contributions politiques** des corporations.



L'afflux d'argent qui s'ensuivit permit aux républicains de prendre la Chambre des représentants lors des élections au Congrès de 2010.



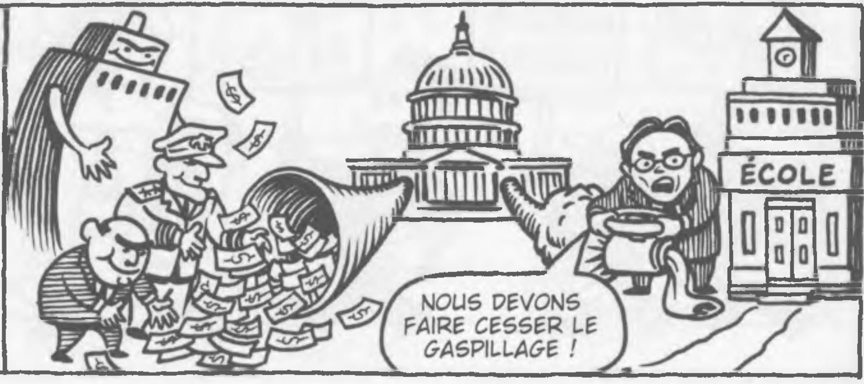
Une des justifications de l'austérité : l'inquiétude professée à propos de la **responsabilité fiscale**.



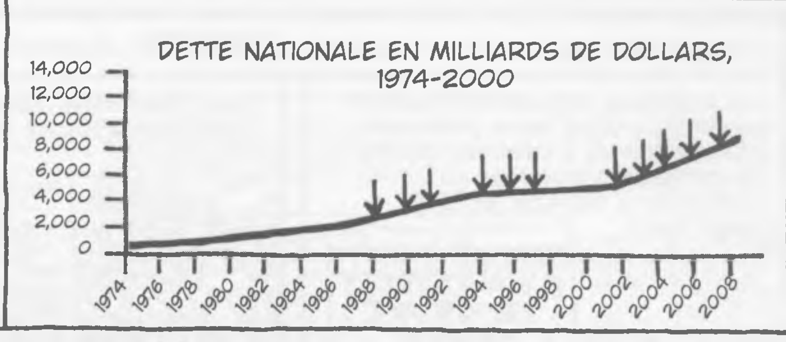
Je dis "professée" parce qu'au départ, peu de ces hommes politiques avaient émis d'objection lorsque Bush avait transformé l'excédent de Clinton en déficit.



Ces politiciens n'avaient pas non plus montré d'empressement à s'occuper des causes **réelles** du déficit.



En plus, par la loi, la dette nationale était plus ou moins plafonnée. À chaque fois que la dette avait approché de la limite, le Congrès en avait ***relevé*** le plafond.



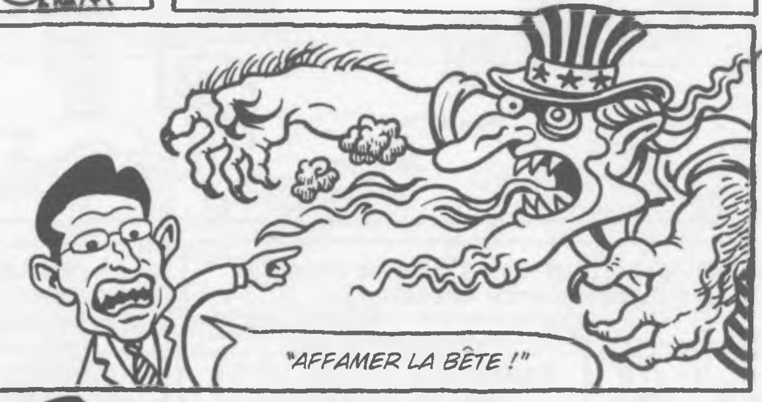
Mais à la mi-2011 :



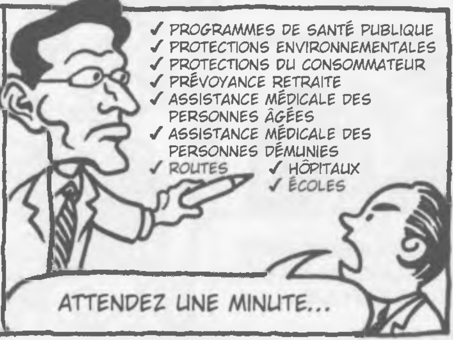
La faillite gouvernementale fut évitée quand les démocrates acceptèrent de réduire la dépense et que les républicains promirent de ne pas bloquer le gouvernement pendant quelques mois.



Maintenant, si vous pensez que les politiciens conservateurs ont délibérément attisé le déficit afin de rendre ***impossible*** au gouvernement de dépenser l'argent pour ce qui ne leur plaisait pas, vous avez raison. Et ils ont même un nom pour cette tactique.



Le discours antigouvernemental avait été un bon argument politique pendant des décennies, mais quand le gouvernement manqua faire faillite, beaucoup de gens se mirent à réfléchir avec plus de lucidité à ce qu'était réellement la "bête".



Puis, le 17 septembre 2011, un petit groupe de manifestants apparut dans le parc Zuccotti, à New York – prêt à occuper Wall Street.



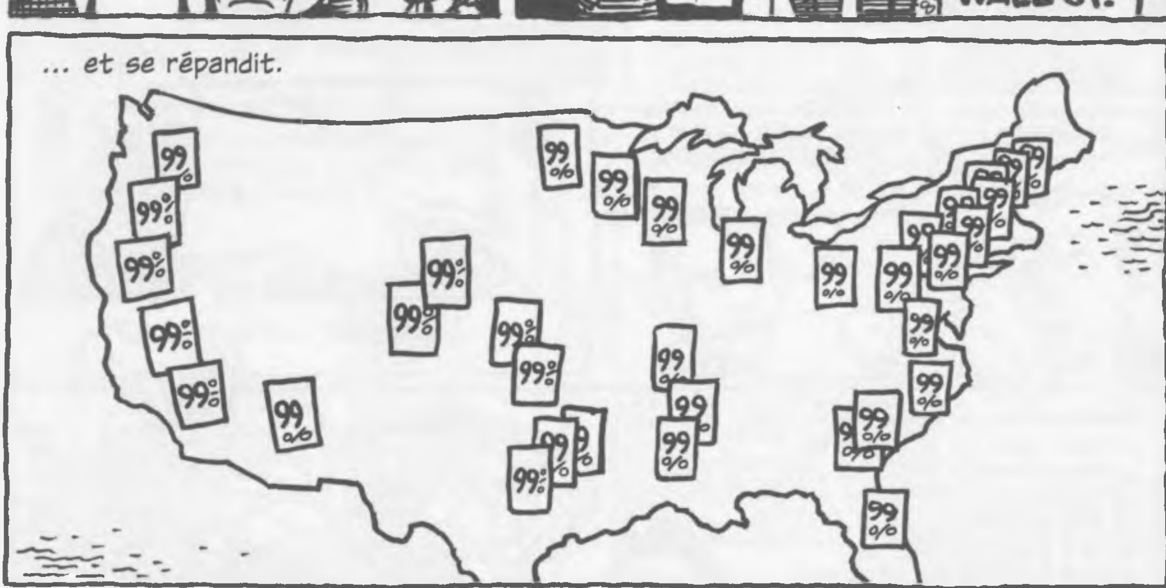
Les premiers occupants faisaient partie du groupe sans chef que nous avions vu protester contre l'Organisation mondiale du commerce à Seattle en 1999 (page 245).



Mais désormais, davantage de gens savaient que quelque chose allait mal. La protestation s'accrut…



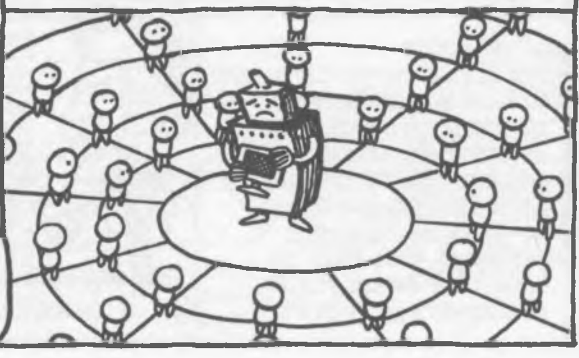
… et se répandit.



Et, contrairement à 1999, le message des manifestants passa.



Les ***réseaux sociaux*** y étaient pour beaucoup ; les gens ***se parlaient les uns aux autres*** comme on n'aurait pas pu l'imaginer encore quelques années auparavant.



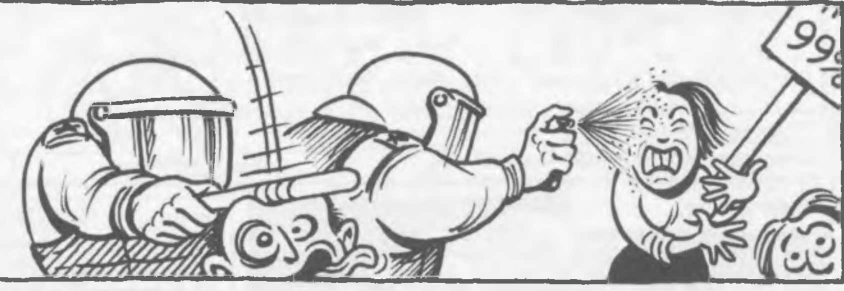




Cette peur de la lutte des classes était exagérée, mais elle était ***là***. Ce qui n'était pas nécessairement une mauvaise chose : historiquement, les ***réformes*** sont plus faciles lorsqu'elles semblent avoir pour alternative la ***révolution***.



Bien entendu, une classe supérieure inquiète peut déclencher d'***autres*** choses en plus des réformes.



CEPENDANT, FIN 2011, IL SEMBLAIT POSSIBLE QUE LE MOUVEMENT OCCUPY, OU UN MOUVEMENT QUI LUI SUCCÉDERAIT, PROVOQUE PAR LA SUITE UN RÉEL ***PROGRÈS***.



JE DIS "PAR LA SUITE" PARCE QUE LA POLITIQUE AMÉRICAINE ALLAIT D'ÉVIDENCE ÊTRE ***PARALYSÉE***, AU MIEUX, AU MOINS JUSQU'AUX ÉLECTIONS DE 2012. JUSQUE-LÀ, ***AUCUN*** DÉFI NE SERAIT RELEVÉ.



EN 2011, LE MONDE AVAIT UN MONDE DE PROBLÈMES, DONT LA PLUPART SEMBLENT PLUTÔT FAMILIERS.









Au lieu des oligopoles nationaux du XIXe siècle, nous voyons de plus en plus d'oligopoles ***mondiaux*** au XXIe siècle. Les diamants sont un bon exemple ; et les ***compagnies d'automobiles*** ressemblent de plus en plus à une seule entité mondiale plutôt qu'à des groupes concurrents.

LAMBORGHINI
LINCOLN
MAZDA
PORSCHE
FORD
VOLVO
LEXUS
AUDI
VW
SUBARU
AUTRES
TOYOTA
ISUZU
AUTRES
CHRYSLER
FAW (Chinois)
MERCEDES
BMW
TESLA
MINI
SMART
GM
AUTRES
PEUGEOT CITROËN
DAIMLER
AUTRES
AUTRES
AUTRES
SUZUKI
NISSAN
RENAULT
FIAT

(flèche pleine) = Propriété
(flèche en pointillés à double sens) = Technologies partagées, produits partagés ou joint-venture (entreprise commune)

Enfin, il y a un parallèle avec le monde d'avant la Seconde Guerre mondiale, quand la Grande-Bretagne s'efforçait de maintenir sa domination ***politique*** alors que sa domination ***économique*** sombrait.





Aujourd'hui, les USA sont dans la même situation.



Observons une puissance économique qui semble, en 2011, croître rapidement : l'Inde.

L'INDE

L'Inde conquit son indépendance de la Grande-Bretagne en 1947. Au début, elle eut une ***économie planifiée*** socialiste, mais qui alla ***trop loin*** : même la gestion d'une petite entreprise réclamait une paperasserie sans fin.



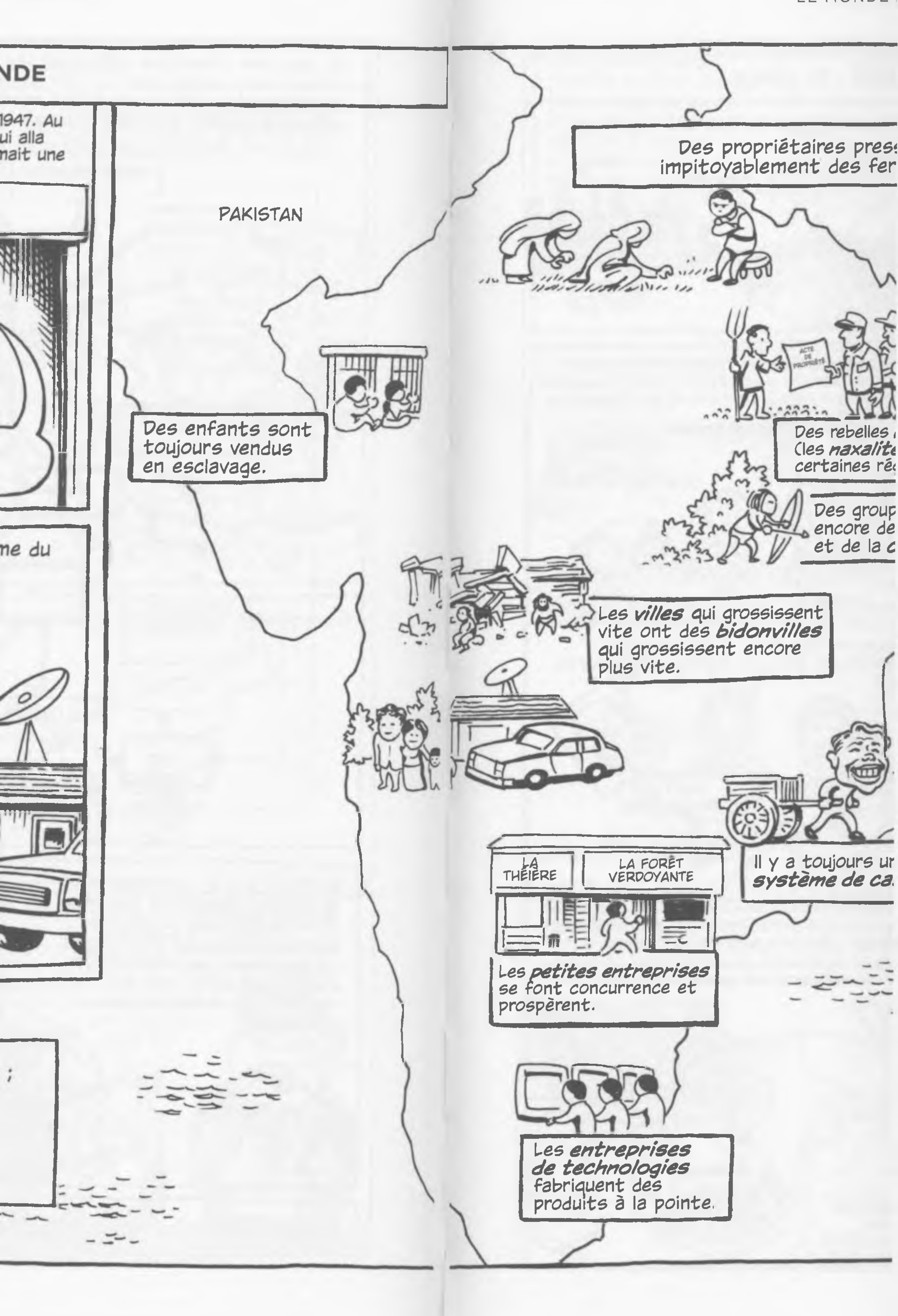
Dans les années 1990, l'Inde démantela ce système du ***"permit raj"*** ; une ***expansion*** s'ensuivit.

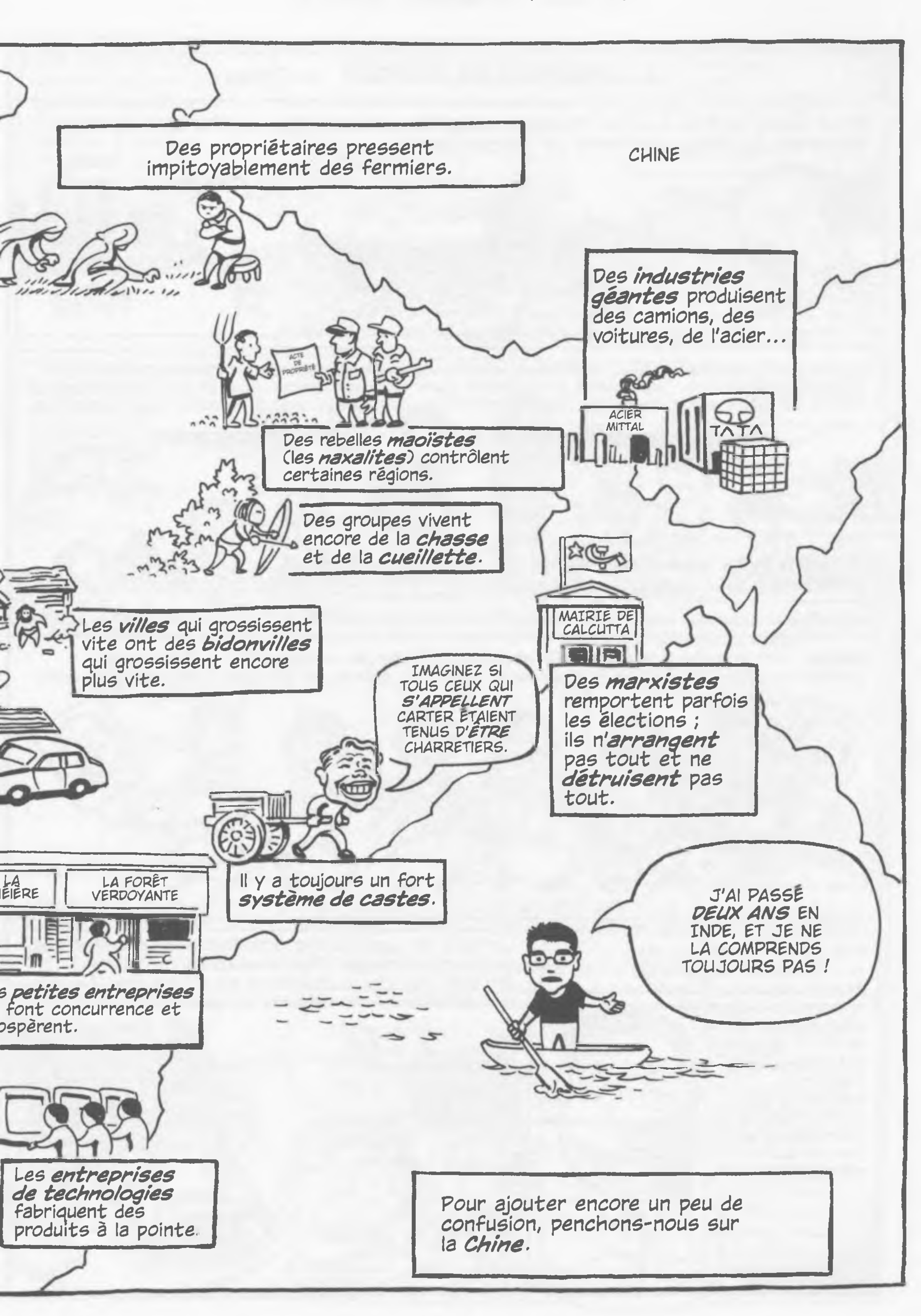


PAKISTAN

Des enfants sont toujours vendus en esclavage.

Pourtant, l'Inde est difficile à synthétiser ; même aujourd'hui, pratiquement tout ce dont nous avons parlé, et certains points que nous n'avons pas abordés, peuvent se trouver quelque part en Inde.


NDE
1947. Au
ui alla
mait une
me du
PAKISTAN
Des enfants sont toujours vendus en esclavage.
Des propriétaires press
impitoyablement des fer
ACTE DE PROPRIÉTÉ
Des rebelles
(les naxalite
certaines ré
Des group
encore de
et de la
Les villes qui grossissent vite ont des bidonvilles qui grossissent encore plus vite.
LA THÉIÈRE
LA FORÊT VERDOYANTE
Il y a toujours ur
système de ca
Les petites entreprises se font concurrence et prospèrent.
Les entreprises de technologies fabriquent des produits à la pointe.


Des propriétaires pressent impitoyablement des fermiers.
CHINE
Des industries géantes produisent des camions, des voitures, de l'acier...
ACTE DE PROPRIÉTÉ
ACIER MITTAL
TATA
Des rebelles maoïstes (les naxalites) contrôlent certaines régions.
Des groupes vivent encore de la chasse et de la cueillette.
MAIRIE DE CALCUTTA
Les villes qui grossissent vite ont des bidonvilles qui grossissent encore plus vite.
IMAGINEZ SI TOUS CEUX QUI S'APPELLENT CARTER ÉTAIENT TENUS D'ÊTRE CHARRETIERS.
Des marxistes remportent parfois les élections ; ils n'arrangent pas tout et ne détruisent pas tout.
LA FORÊT VERDOYANTE
Il y a toujours un fort système de castes.
J'AI PASSÉ DEUX ANS EN INDE, ET JE NE LA COMPRENDS TOUJOURS PAS !
petites entreprises font concurrence et
Les entreprises de technologies fabriquent des produits à la pointe.
Pour ajouter encore un peu de confusion, penchons-nous sur la Chine.

LE LÉNINISME DE MARCHÉ : la Chine

Nous avons quitté la Chine en 1949, quand les communistes de Mao s'en étaient emparés. Au début, ils firent de bonnes choses.



Mais à la fin des années 1950, Mao tenta d'imiter la ***collectivisation*** et l'***industrialisation intensive*** de Staline. Les Chinois comptèrent leurs victimes comme sous Staline (40 millions de morts selon une estimation) et n'eurent même pas quoi que ce soit à produire en contrepartie.



Mao en vint ensuite à la ***paranoïa*** stalinienne. Dans les années 1970, il était vénéré comme un ***dieu***, et la riche culture de la Chine fut remplacée par ses écrits sans intérêt.



Pourtant, la mort de Mao en 1976 laissa un pays qui était très cultivé, avec une remarquable ***égalité des sexes***. Et en 1978, un dirigeant rationnel, Deng Xiaoping, entreprit de libérer l'économie chinoise et de l'ouvrir au monde.

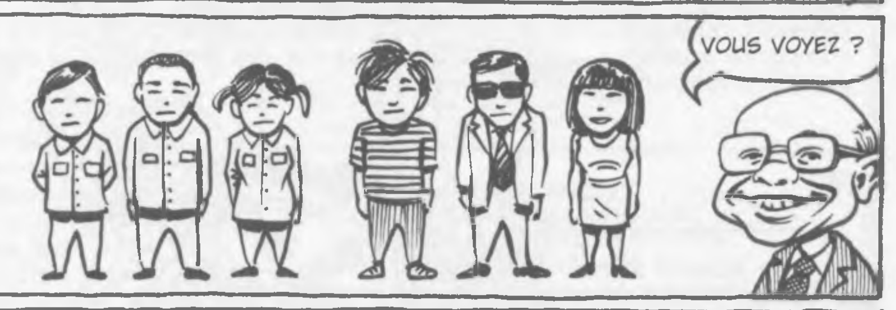
Lorsque les gens purent travailler pour ***eux-mêmes***, ils travaillèrent dur pour les ***autres***. La Chine entama une longue expansion qui sortit par la suite des ***centaines de millions de gens*** de la pauvreté.



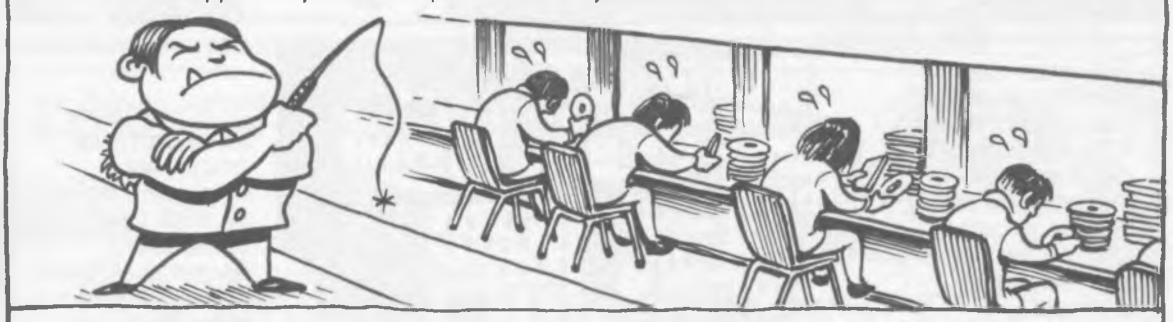
Les communistes chinois avaient libéré l'économie, mais ils étaient fermement décidés à rester en place, comme le monde le découvrit lors du massacre de la place Tian'anmen en 1989.



Malgré tout, à mesure que l'économie devenait plus ouverte, la société s'ouvrit aussi.



Mais cette richesse et cette liberté nouvelles ne furent pas réparties de manière équitable. La Chine développa ce que l'on ne peut décrire que comme des ***divisions de classes***.



"Dans certaines usines, le chef du Parti [communiste] est d'un grand secours ; il… intervient très autoritairement lorsque les travailleurs vous [investisseurs occidentaux] posent des problèmes."
The Wall Street Journal, définissant involontairement le terme *ironie* en 1994

À la fin des années 1990, l'Occident fit adopter à la Chine certaines normes occidentales afin de commercer librement, même si le ***choix*** de ces normes fut un peu bizarre.



Les produits chinois exportés n'étaient pas chers parce que la Chine bloquait sa ***monnaie*** à un niveau faible (presque un ***crime*** selon les règles néolibérales).

Les marchandises chinoises se vendaient même moins cher que celles des autres nations à bas salaires, ce qui est une des raisons pour lesquelles tant d'économies du tiers-monde connurent des difficultés dans les années 1990 et 2000.



En 2011, l'économie chinoise était difficile à classer. Le gouvernement chinois semblait ouvert à n'importe quelle expérimentation.

DU MOMENT QUE ÇA MARCHE !

Bien entendu, les Chinois n'avaient jamais adopté l'idéologie extrême du libre marché que soutenait l'Occident ; ce n'est pas par hasard que la Chine sortit de la dépression de la fin des années 2000 relativement indemne.



À l'instar de l'Amérique du XXe siècle, la Chine du XXIe siècle était une terre de nouveautés et de grands projets, allant des trains ***sur coussin d'air***...



... à une usine d'électronique unique qui employait près de 350 000 travailleurs (General Motors, à son apogée, n'employa pas plus de 700 000 travailleurs dans l'ensemble de ses usines).

Cette usine fabriquait des appareils électroniques destinés à l'exportation. Les travailleurs étaient trop peu payés pour acheter ce qu'ils produisaient.

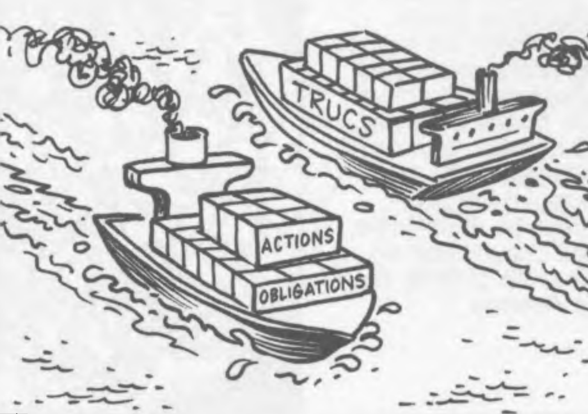


HÉ, CE TYPE DIT QUE LES TRAVAILLEURS SERONT DE PLUS EN PLUS EXPLOITÉS JUSQU'À CE QU'ILS SE RÉVOLTENT.

Ce système dépendait de la régularité de la demande des clients de la Chine, et la dépression mondiale frappait cette demande. Ceci explique pourquoi, en 2011, la Chine proposa d'aider l'Europe dans la crise financière.



Après tout, en commerce international, le capital circulant dans un sens correspond à des produits circulant dans l'autre.



Ainsi, en réalité, la Chine n'était pas simplement en train de proposer de renflouer les investisseurs européens ; la Chine proposait d'augmenter ses propres exportations.

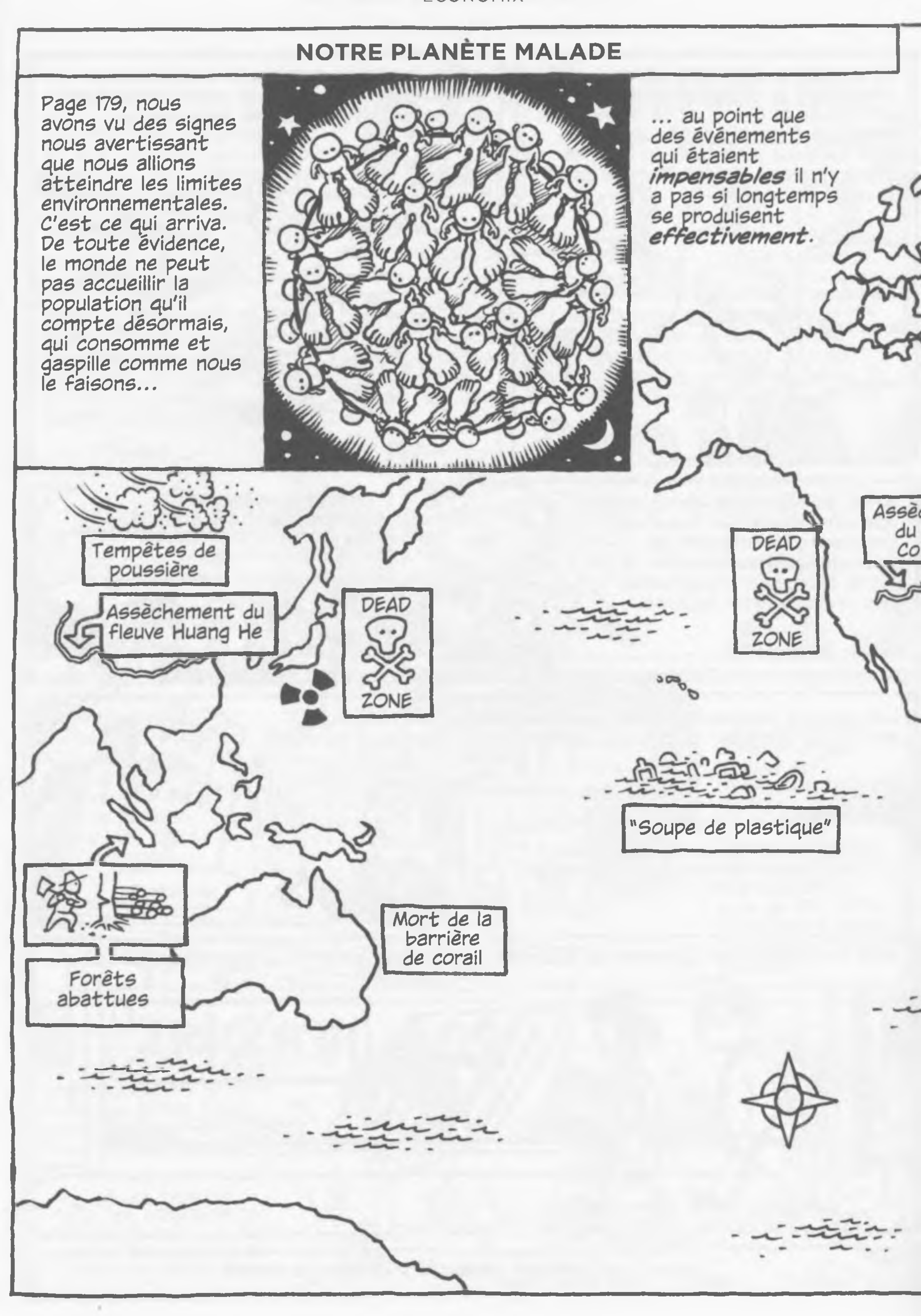


Les Chinois songeaient aussi à une ***autre*** source de clientèle : le peuple chinois.



Mais on voyait mal comment ***la planète elle-même*** pourrait supporter tout ça...

... ce qui fait resurgir un autre problème du passé...


NOTRE PLANÈTE MALADE
Page 179, nous avons vu des signes nous avertissant que nous allions atteindre les limites environnementales. C'est ce qui arriva. De toute évidence, le monde ne peut pas accueillir la population qu'il compte désormais, qui consomme et gaspille comme nous le faisons...
... au point que des événements qui étaient *impensables* il n'y a pas si longtemps se produisent *effectivement*.
Tempêtes de poussière
Assèchement du fleuve Huang He
DEAD ZONE
DEAD ZONE
"Soupe de plastique"
Forêts abattues
Mort de la barrière de corail


LADE
... au point que des événements qui étaient *impensables* il n'y a pas si longtemps se produisent *effectivement*.
Fonte de la calotte glaciaire
DEAD ZONE
Assèchemen du fleuve Colorado
DEAD ZONE
Plus de poisson
DEAD ZONE
DEAD ZONE
Assèchem du lac Tch
"Soupe de plastique"
Forêts abattues


Fonte de la calotte glaciaire
DEAD ZONE
Plus de poisson
DEAD ZONE
Assèchement de la mer d'Aral
Élévation du niveau de la mer
Assèchement du lac Tchad
Forêts abattues
Fonte de la calotte glaciaire

D'évidence, il est trop tard pour empêcher ces problèmes de survenir. Cependant, il n'est peut-être pas trop tard pour se protéger de problèmes impensables ***aujourd'hui***.



En fait, certaines personnes sont persuadées que la ***technologie*** va résoudre ces problèmes.



Sauf que beaucoup des problèmes actuels sont le résultat des solutions ingénieuses d'***hier***…











… ce qui devrait nous rendre plus méfiants à l'égard des ***arguments d'aujourd'hui***.













Même si nous inventions une magnifique nouvelle technologie, qui peut affirmer que nous l'***utiliserions*** ? Aujourd'hui, nous avons des tas de technologies – dont certaines sont censées sur les plans environnemental et économique – et nous ne les utilisons pratiquement pas.

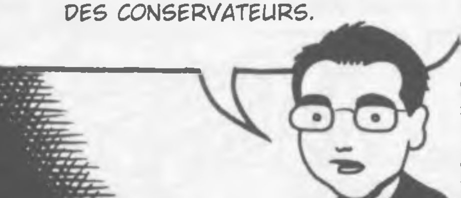


Nous ne nous en servons pas parce que nous ne l'avons pas ***décidé***. En d'autres termes, la solution est ***politique*** autant que technologique.

QUE FAIRE ?



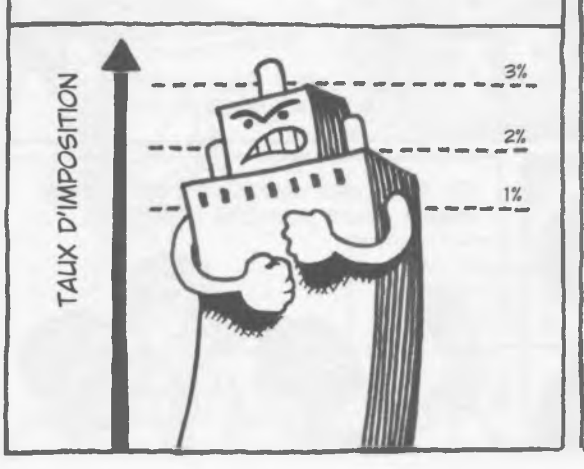




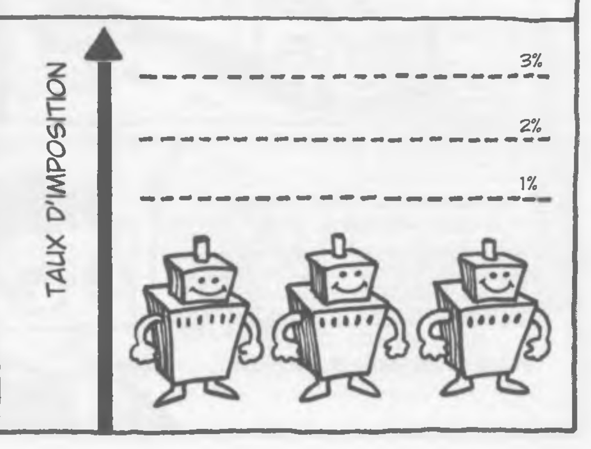
Il serait plus logique de ***mettre un terme*** aux réductions d'impôt des conservateurs. Elles étaient censées créer de la prospérité. Elles ne l'ont pas fait.



Nous pourrions même tenter de nouveaux types d'imposition, comme une imposition progressive sur le ***revenu*** des sociétés, non leur profit. Le revenu est plus difficile à dissimuler, donc une imposition même très faible fournirait énormément de liquidités.



Pour échapper à cette imposition, les grosses corporations pourraient ***se fragmenter***, cela limiterait le pouvoir de chaque fragment et permettrait à notre démocratie de fonctionner davantage comme telle.





ET LA DÉMOCRATIE EST ***ESSENTIELLE***. NON PAS PARCE QUE NOUS SOMMES TOUS D'ACCORD SUR CE QU'IL FAUT FAIRE, MAIS PARCE QUE NOUS NE LE SOMMES PAS.

Car il ne suffit pas de remettre l'économie sur les rails. L'économie était déjà sérieusement défectueuse quand elle ***fonctionnait***.

PLUS !

MINE DANGEREUSE

PAS D'EFFONDREMENT DEPUIS 3 JOURS

ALLEZ ! ALLEZ !

FONDERIE TONNES DE TOXINES

ATELIERS DE MISÈRE DE DICKENS

PLUS DE 15 ANS : PAS LA PEINE DE POSTULER

ON SE PRESSE !

PLUS VITE !

ESPÈCES INVASIVES À BORD

BATEAU NON RÉGLEMENTÉ

FONCE ! FONCE !

TRANSPORT ROUTIER IMPRUDENT

MAGASIN

AGENCE DE PUB

À VENDRE

VITE ! 'FAUT QUE LES GENS EN VEUILLENT !

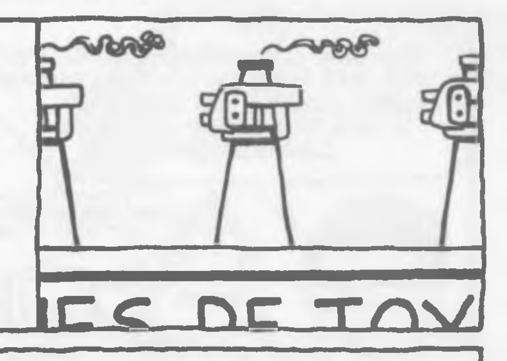
TROUVER DES SOLUTIONS À CES DÉFAUTS, C'EST RÉFLÉCHIR À CE QUE NOUS ***ATTENDONS*** DE L'ÉCONOMIE. QUEL GENRE DE TRAVAIL VOULONS-NOUS ACCOMPLIR ? QUEL GENRE DE ***VIE VOULONS-NOUS MENER*** ?



Ce sont des questions auxquelles ***nous*** seuls pouvons répondre.



Il existe un million d'idées dont nous pouvons débattre, allant d'une petite taxation des transactions financières (pour apaiser Wall Street) à l'adoption pure et simple du principe selon lequel le fait de ***nettoyer derrière soi*** doit être compris dans le coût de toute production.



J'ai cité certaines idées dans ce livre, il y en a d'autres sur www.economixcomix.com, et vous aussi, vous en avez certainement imaginé.



Au lieu de nous casser la tête à nous demander ce qui ***pourrait*** marcher, nous pouvons tenter des idées et voir ce qui ***fonctionne***. En fait, c'est ce que ***font*** beaucoup d'entre nous.

En maintenant la pression sur Wall Street...



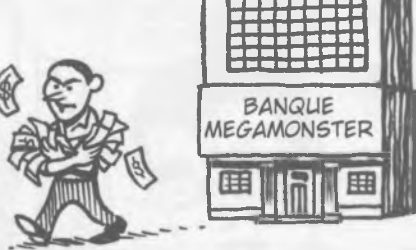
... en ***produisant*** de l'énergie au lieu de la ***consommer***...



... en s'opposant aux saisies...



... en choisissant de meilleures banques, tout simplement...



Les hommes sont en train de trouver des moyens de construire une économie meilleure, plus juste.



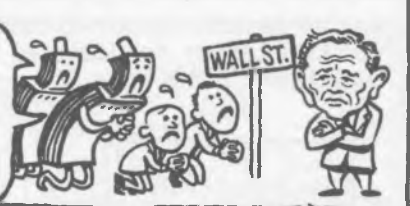
MAIS C'EST CETTE CORRÉLATION ELLE-MÊME QUI ME DONNE DE L'ESPOIR : RÉSOUDRE UN PROBLÈME POURRAIT AUSSI CONTRIBUER À RÉSOUDRE LES AUTRES. DÈS QUE NOUS AURONS COMMENCÉ, NOUS POURRONS TRÈS BIEN NOUS RETROUVER À RÉSOUDRE ***BEAUCOUP DE PROBLÈMES D'UN COUP***.



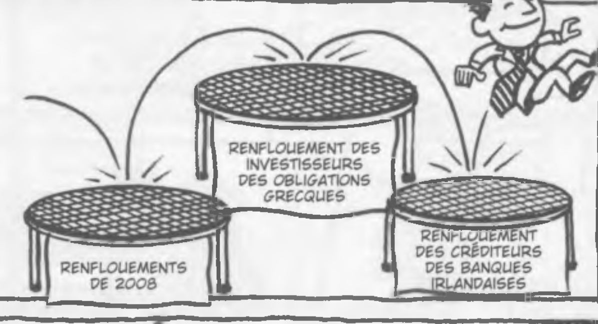
Cela peut sembler impossible, mais ça a déjà été fait.



En fait, il y a eu une opportunité d'y arriver lors du krach de 2008, quand Wall Street, les grosses corporations et les riches en général avaient désespérément besoin d'aide.

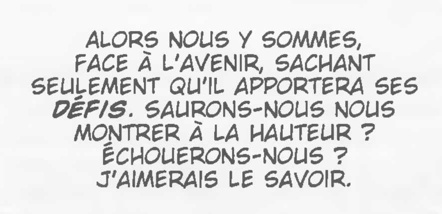


Certains disent que nous avons alors raté une chance comme il ne s'en présente qu'une fois dans une vie de rétablir notre économie, mais ces chances se présentent sans arrêt ; le monde financier a déjà été renfloué plus d'une fois ***depuis*** les renflouements de 2008.











VOUS POUVEZ VOUS ***ARRÊTER*** ICI, MAIS J'ESPÈRE QUE VOUS NE LE FEREZ PAS. NOUS AVONS TRAITÉ BIEN DES SUJETS...

Le capitalisme et les Hollandais
Le mercantilisme
Les physiocrates
Adam Smith
La Révolution française
Malthus/ Ricardo
L'industrie
Le socialisme
La démocratie
L'esclavage
Les syndicats
Les chemins de fer et le pétrole
Wall Street
La Grande Dépression
La Nouvelle Donne
La Guerre froide
La crise de l'énergie
La reaganomie
L'économie mondiale
La catastrophe des prêts immobiliers et le krach







FIN

GLOSSAIRE

AVANTAGE COMPARATIF. Modèle montrant que deux parties peuvent toujours bénéficier du commerce international. L'un des postulats de ce modèle est que les capitalistes ne vont pas délocaliser leur activité à l'étranger ; c'était une hypothèse raisonnable au début du XIXe siècle lorsque le modèle fut inventé, mais plus vraiment aujourd'hui.

BANQUE COMMERCIALE. Institution bancaire qui prend les dépôts des clients et prête l'argent à d'autres clients.

BIENS PUBLICS. Biens, tels que des rues propres, que beaucoup de gens veulent mais qu'aucun entrepreneur privé n'a de raison de fournir. La vieille distinction entre biens publics et privés a été remplacée, à un certain degré, par une double distinction selon que les biens peuvent être exclus (je peux vous empêcher d'en jouir) et/ou en rivalité (le fait que j'en jouisse les use).

BOURGEOISIE. Marx et Engels utilisèrent ce terme pour désigner les capitalistes, mais il désigne aussi la classe moyenne en général.

BULLE. Situation dans laquelle l'achat spéculatif fait monter le prix, attirant ainsi de plus en plus de spéculateurs jusqu'à ce que la seule raison pour laquelle le prix continue de monter soit le fait que le prix monte.

CAPITAL. Moyens de production. On peut le définir comme "les biens (a) que nous fabriquons ; (b) que nous utilisons pour fabriquer d'autres biens ; et (c) qui ne sont pas usés lorsque les biens sont fabriqués". On peut aussi le définir "l'argent que nous investissons pour fabriquer des biens".

CAPITALISTE. Quelqu'un qui investit du capital pour le profit, particulièrement quelqu'un dont le principal revenu provient du profit.

COMMUNISME. Autrefois synonyme de socialisme, aujourd'hui employé pour désigner les branches révolutionnaires du socialisme, notamment le marxisme, le léninisme et le maoïsme.

CORPORATION. Entité créée légalement qui a la capacité de signer des contrats ou de posséder quelque chose. Les églises, les villes, les petites entreprises et les syndicats peuvent être des corporations, mais ce livre emploie ce terme dans son sens courant et le plus important : une grosse entreprise à fort profit qui est détenue par des actionnaires et dirigée par des gestionnaires.

COURBE DE DEMANDE OU PLAN DE DEMANDE. Partie du tableau offre-demande montrant quelle quantité d'un produit voudront acheter les consommateurs à un prix donné. Il faut noter que si le prix change, la quantité demandée peut changer, mais la demande ne change pas tant que le nouveau prix se situe sur la même courbe en un autre point. Les changements dans la demande sont visualisés en déplaçant la courbe ou en changeant sa forme.

COURBE D'OFFRE OU PLAN D'OFFRE. Partie du tableau offre-demande montrant quelle quantité d'un produit les vendeurs introduiront sur le marché à un prix donné. Voir courbe de demande.

DARWINISME SOCIAL. Idée qu'un très haut statut socioéconomique est le signe d'une meilleure constitution génétique, et qu'aider les gens qui ont un statut socioéconomique bas à survivre va à l'encontre des lois de la sélection naturelle.

DROITS DE DOUANE. Taxe sur les importations. Les droits de douane peuvent être conçus pour augmenter les revenus, pour empêcher la concurrence étrangère, ou pour les deux.

ÉCONOMIE D'ÉCHELLE. Coût à l'unité réduit lorsque plusieurs unités sont produites.

ÉCONOMIE MIXTE. Économie qui est en partie socialiste et en partie un marché non supervisé. La plupart des économies sont des économies mixtes, mais leur niveau de mixité spécifique varie considérablement suivant les pays.

ÉCONOMIE POLITIQUE. Terminologie du XIXe siècle désignant les sciences économiques ; la distinction est dans le fait que l'économie politique accordait davantage d'importance au gouvernement et à la politique que les sciences économiques qui suivirent.

ÉCONOMIE POLITIQUE CLASSIQUE. Courant dominant de la pensée économique au XIXe siècle, fondé sur l'œuvre de David Ricardo et, à un moindre degré, Thomas Malthus. Elle se caractérise par l'utilisation de modèles abstraits et simplifiés plutôt que par les données du monde réel.

EXTERNALITÉ. Effet secondaire, bon ou mauvais, d'une transaction. Les externalités sont un problème parce que les gens qui décident d'entreprendre la transaction n'en tirent pas tous les bénéfices et n'en supportent pas tous les coûts. Donc, les décisions qu'ils prennent pour leur propre bien peuvent ne pas être les meilleures décisions d'une manière générale.

FASCISME. Idée, lancée par Benito Mussolini, qu'à l'âge de la production de masse et de l'organisation de masse, la démocratie et la liberté individuelle seront – et doivent être – remplacées par un État autoritaire. Parfois utilisé dans le sens d'"autoritarisme".

IMPOSITION PROGRESSIVE. Impôts qui prennent une tranche plus grosse à mesure que les gens gagnent plus.

INFLATION. Diminution de la valeur de la monnaie. À tout moment, certains prix montent et d'autres descendent ; l'inflation se produit quand la tendance générale est à la hausse.

INVESTISSEMENT. Argent investi pour fabriquer des biens, habituellement pour les vendre en échange d'un profit.

LAISSEZ FAIRE. Idée selon laquelle ne pas intervenir dans l'activité économique produit de meilleurs résultats que de s'en mêler. C'est, à l'origine, une réaction au mercantilisme.

LÉNINISME. Branche du marxisme tel que prôné et/ou pratiqué par Lénine. Sa caractéristique la plus originale est un parti discipliné qui sert d'avant-poste à la révolution.

LIBRE MARCHÉ. Système dans lequel tout le monde se fait concurrence pour fournir les meilleurs produits de la manière la plus efficace. Bien que les libres marchés soient aussi libres de réglementations gouvernementales excessives, la suppression de la réglementation n'existe pas automatiquement dans un libre marché.

LUDDITES. Ouvriers britanniques qui détruisaient les machines au début du XIXe siècle. Par extension, quiconque n'apprécie pas la technologie.

MAIN INVISIBLE. Expression d'Adam Smith pour décrire la manière dont un libre marché guide les actions de sa population dans son cadre. Smith n'utilisa cette expression qu'une seule fois, ce qui a conduit plusieurs auteurs à dire que Smith n'avait pas l'intention de rendre ce concept si important. Mais l'idée de la main invisible, si ce n'est l'expression, sous-tend toute la *Richesse des nations* de Smith.

MAOÏSME. Communisme tel que prôné par Mao Zedong : ses éléments essentiels comprennent la réforme agraire, l'industrie à petite échelle et la révolution permanente.

MARXISME. Communisme révolutionnaire ; idée que l'évolution de l'économie capitaliste rendra inévitablement nécessaire une révolution politique qui entraînera une nouvelle économie non capitaliste et une société nouvelle.

MERCANTILISME. Doctrine économique, datant du XVIIe siècle, qui utilise le commerce étranger comme un instrument pour atteindre les buts d'un État, le but majeur étant d'acquérir l'argent des étrangers et de le garder.

MODÈLE. En sciences économiques, un modèle est une analyse simplifiée, logique et souvent mathématique de l'économie ou d'une partie de celle-ci. Les modèles ont l'avantage d'être exacts et rigoureux. En fait, les modèles sont indiscutablement vrais tant que leurs postulats sont vérifiés, ce qui est peut-être le seul point sur lequel tous les économistes sont d'accord. Cependant, il est difficile d'oublier que les postulats d'un modèle ne sont souvent pas vérifiés dans le monde réel.

MONÉTARISME. Approche macro-économique qui recommande de neutraliser le cycle économique en augmentant régulièrement la quantité de monnaie dans l'économie. Quoique les monétaristes soient d'accord avec les keynésiens sur le fait que le cycle économique doit être contenu, les keynésiens préfèrent ajuster les choses plus activement. À ne pas confondre avec la politique monétaire, qui signifie modifier la demande générale par des mesures monétaires (telles que l'ajustement des taux d'intérêt) au lieu de changer les impôts et la dépense.

MONOPOLE. Situation dans laquelle il n'y a qu'un seul vendeur pour un produit ou service ; le terme peut aussi désigner le vendeur en question. Similaire au monopsone, où il n'y a qu'un seul acheteur.

NÉOLIBÉRALISME. Branche des sciences économiques qui s'intéresse aux liens entre liberté politique et économique, se fiant au libre marché pour distribuer les ressources et produire les biens.

OLIGOPOLE. Situation dans laquelle un groupe de vendeurs sont assez peu nombreux, et assez coopératifs, pour limiter (quoique généralement sans éliminer) la concurrence entre eux.

PHYSIOCRATES. Économistes français du XVIIIe siècle qui soutenaient l'idée que l'agriculture était la source de toute richesse.

PRIX D'ÉQUILIBRE. Prix auquel la quantité d'un produit que les acheteurs veulent acheter est égale à la quantité que les vendeurs veulent vendre.

PRODUIT INTÉRIEUR BRUT. Valeur de tous les biens et services neufs et légaux vendus dans une économie en un an.

RÉFORME AGRAIRE. Processus consistant à partager la propriété de la terre entre les gens qui la travaillent réellement, au lieu de la laisser entre les mains de quelques gros propriétaires.

SCIENCES ÉCONOMIQUES. Étude de la production, de la consommation et du transfert de richesse.

SCIENCES ÉCONOMIQUES KEYNÉSIENNES. Approche macro-économique qui considère que la modification de la demande générale, par exemple par le changement de l'imposition et de la dépense, est nécessaire pour contrebalancer le cycle économique et éviter les krachs. Pour les keynésiens, les krachs sont une partie "naturelle" de l'économie plutôt que des anomalies qu'il faut ignorer jusqu'à ce qu'elles disparaissent.

SCIENCES MACRO-ÉCONOMIQUES. Étude d'une économie dans sa globalité : emploi, taux d'intérêt, productivité etc. Inverse des sciences micro-économiques.

SCIENCES MICRO-ÉCONOMIQUES. Étude des marchés individuels, des entreprises individuelles, de la manière dont les consommateurs obtiennent la plus grande valeur contre leur argent, etc. Inverse des sciences macro-économiques.

SCIENCES ÉCONOMIQUES NÉOCLASSIQUES. Branche des sciences économiques qui s'intéresse à la détermination des prix selon l'offre et la demande. Elles sont devenues les sciences économiques dominantes à partir de la fin du XIXe siècle ; d'autres idées sont apparues depuis, mais les sciences économiques néoclassiques ont toujours le vent en poupe.

SOCIALISME. Globalement, toute activité économique entreprise de manière coopérative et non concurrentielle. Cette coopération peut être le fait de l'action collective des personnes impliquées ou du gouvernement. Également l'idée que ce genre de coopération vaut mieux que le laissez faire.

SPÉCULATION. Achat d'un bien, non pas parce que l'acheteur le veut pour ce que c'est, mais parce que l'acheteur espère le revendre à profit quand son prix montera.

SYNDICAT. Alliance d'ouvriers négociant en tant que groupe au lieu de conclure des contrats séparés avec un employeur.

SYSTÈME BANCAIRE À RÉSERVES FRACTIONNAIRES. Nom pompeux pour une pratique consistant à prendre des dépôts bancaires, en conserver une partie dans les coffres (la fraction en réserve), et prêter le reste.

THÉORIE DE LA VALEUR-TRAVAIL. Idée qu'à long terme, tout bien se vend à un prix qui constitue en substance une mesure du travail nécessaire à sa fabrication. À l'origine, cette théorie était la base des modèles de David Ricardo ; cette idée est désormais défendue par les marxistes.

TRUST. Super-corporation monopolistique ou oligopolistique de la fin du XIXe siècle et du début du XXe.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES

TOUS LES OUVRAGES OU FILMS QUI SUIVENT M'ONT PERMIS DE MIEUX COMPRENDRE L'ÉCONOMIE.

NDT : Lorsque le livre n'existe qu'en anglais, nous avons laissé son titre en anglais.

Joel Bakan, *The Corporation.* 2004. Comment fonctionne la corporation moderne, et pour qui. Un excellent film documentaire.

Bryan Burrough, *The Big Rich.* 2009. Sur les grands hommes de l'histoire du pétrole au Texas et leur influence, qui est assez considérable.

E. Ray Canterbery, *A Brief History of Economics.* 2001. Une histoire claire et entraînante, non seulement des sciences économiques, mais de l'économie.

James Carroll, *House of War.* 2006. L'histoire stupéfiante du Pentagone, l'armée après la guerre, et les institutions économiques qui la nourrissent.

Rachel Carson, *Silent Spring – Printemps silencieux.* 1962. Le livre qui déclencha le mouvement environnemental. Toujours aussi passionnant, il n'a jamais été plus actuel.

Ron Chernow, *The House of Morgan.* 1990. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur J. P., sa bande et son héritage. Chernow explique d'obscurs sujets dans d'extrêmes détails sans jamais ennuyer son lecteur.

Ron Chernow, *Titan.* 1998. Chernow met tous ses talents au service d'une présentation de John D. Rockefeller et de la Standard Oil.

Jared Diamond, *Collapse – Effondrement.* 2005. Les raisons économiques et environnementales qui se cachent derrière les chutes des sociétés, et comment les nôtres pourraient s'effondrer aussi.

Barbara Ehrenreich, *Nickel and Dimed – L'Amérique pauvre.* 2001. À quoi ressemble la vie au quotidien quand on gagne un bas salaire.

Milton Friedman, *Capitalism and Freedom – Capitalisme et liberté.* 1962. Une défense de la liberté économique comme condition requise à la liberté politique.

John Kenneth Galbraith, *The Affluent Society – L'Ère de l'opulence.* 1958. Comment l'économie moderne continue de produire des marchandises dont nous ne voulons pas particulièrement, tout en réduisant la production de ce dont nous avons vraiment besoin, dans le style inimitable de Galbraith.

John Kenneth Galbraith, *The New Industrial State – Le Nouvel État industriel.* 1967. Une définition précise comme personne n'en avait jamais fait de l'économie industrielle moderne à la manière dont Adam Smith avait défini l'économie de son temps.

Larry Gonick, *The Cartoon History of the Universe* et *The Cartoon History of the Modern World.* 1976-2009. L'une de mes grandes inspirations. L'histoire universelle de tout depuis le Big Bang jusqu'à présent, avec une part raisonnable d'histoire économique mêlée à tout le reste, sous forme de bande dessinée.

William Greider, *One World, Ready or Not.* 1998. Un excellent point de vue sur l'économie mondiale. Écrit dans les années 1990 mais toujours aussi pertinent.

William Greider, *The Soul of Capitalism.* 2004. Un excellent panorama de l'économie moderne, ses problèmes, et la manière de les résoudre.

Friedrich Hayek, *The Road to Serfdom – La Route de la servitude.* 1944. Les écrits variés de Hayek sont un plaisir à lire. Comme c'est également arrivé avec Adam Smith, cependant, les apôtres du libre marché ont simplifié à l'excès ses idées au point de les parodier.

Robert Heilbroner, *The Worldly Philosophers.* 1953. La vie et les idées des grands penseurs économiques dans une prose éblouissante, avec toutes sortes d'apartés amusants pour lesquels il n'y avait pas assez de place dans *Economix,* comme le faible pour les femmes de Veblen, la bisexualité de Keynes, les verrues de Marx…

Doug Henwood, *After the New Economy.* 2003. La bulle technologique et ses répercussions.

Doug Henwood, *Wall Street.* 1997- Comment le monde financier fonctionne vraiment, et pour qui.

Will Hutton, *The World We're In.* 2002. Une excellente source d'informations sur l'économie de l'Europe moderne.

Jane Jacobs, *The Death and Life of Great American Cities – Déclin et survie des grandes villes américaines.* 1961. Comment négligence et la mauvaise planification combinées ont détruit nos villes après la Seconde Guerre mondiale.

David Cay Johnston, *Free Lunch.* 2007. Les diverses manières dont les contribuables soutiennent les grosses entreprises sans avoir leur mot à dire sur ce qu'elles font.

David Cay Johnston, *Perfectly Legal.* 2003. Un compte-rendu méticuleux de la manière dont le code des impôts a été perverti pour donner tout l'argent aux riches.

Naomi Klein, *No Logo.* 2000. Comment le marketing d'entreprise a pénétré notre culture et s'est emparé de l'économie. Aujourd'hui, les marketeurs s'en servent comme d'un manuel.

Naomi Klein, *The Shock Doctrine – La Stratégie du choc.* 2007. Comment la même idéologie de libre marché a été imposée aux pays les uns après les autres, avec des conséquences désastreuses.

Paul Krugman, *The Conscience of a Liberal.* 2007. Krugman adopte enfin l'"hérésie économique" selon laquelle le pouvoir compte. Essentiel.

Paul Krugman, *The Great Unraveling.* 2003. Un recueil des essais de Krugman montrant comment la première administration George W. Bush fit tout ce qu'elle put pour démanteler la Nouvelle Donne.

Amory Lovins, Hunter Lovins, et Paul Hawken, *Natural Capitalism.* 1999. Comment le fait de prendre soin de l'environnement paie mieux que tout ce gaspillage qui n'est, après tout, que du gaspillage.

Karl Marx et Friedrich Engels, *The Communist Manifesto – Le Manifeste communiste.* 1848. Une introduction claire et précise aux idées de Marx et Engels.

Donella Meadows, Jorgen Randers, et Dennis Meadows, *Limits to Growth : The 30-Year Update – Les Limites à la croissance.* 2003. Un point de vue réaliste datant de 1972 sur la manière dont l'économie mondiale atteignait ses limites environnementales, mis à jour pour démontrer à quel point il était juste.

Ralph Nader, *Unsafe at Any Speed : The Designed-In Dangers of the American Automobile.* 1965. Comment les compagnies d'automobiles, qui redessinaient leurs voitures tous les ans pour qu'elles paraissent plus luxueuses, ne se sont pas souciées d'améliorer le moteur ni la sécurité parce que personne ne les y a forcées. Si vous êtes un jour réchappé d'un accident de voiture, ce livre en fut peut-être la raison.

John Perkins, *Confessions of an Economic Hit Man – Les Confessions d'un assassin financier.* 2004. Comment les corporations ont forcé la main aux gouvernements du Tiers-Monde jusqu'à ce qu'ils achètent de gros projets inutiles (avec de l'argent prêté par d'autres corporations), écrit par l'un de ceux qui participa à ces opérations.

Kevin Phillips, *Wealth and Democracy : A Political, History of the American Rich.* 2003. L'histoire de la classe dominante américaine depuis sa naissance après la Guerre civile.

Jacob Riis, *How the Other Half Lives.* 1890. Un point de vue classique sur les effondrements du XIX[e] siècle, toujours tristement pertinent.

Eric Schlosser, *Fast Food Nation – Les Empereurs du fast-food.* 2001. *La Jungle* de Sinclair des temps modernes. Si vous voulez perdre votre habitude du Big Mac, ce livre est pour vous.

Eric Schlosser, *Reefer Madness.* 2003. L'économie de l'ombre : drogue, porno et travail illégal.

Adam Smith, *The Wealth of Nations –La Richesse des nations.* 1776. Leur grand-père à tous. Le style de Smith peut fatiguer les lecteurs modernes, et il n'a jamais été très doué pour organiser ses idées, mais personne d'autre n'a jamais atteint sa maîtrise à la fois des plus petits détails et du tableau général. Gardez toujours en tête que c'est une description très juste de l'économie telle qu'elle était lors de la publication du livre, pas du monde d'aujourd'hui.

Joseph Stiglitz, *Globalization and Its Discontents.* 2002. Un ancien chef économiste de la Banque Mondiale, lauréat du Nobel, brocarde le programme de mondialisation des années 1990.

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique.* 1835 et 1840. Tocqueville veut dire "égalité en Amérique". Une description réfléchie et pertinente de l'Amérique qui disparut avec l'apparition des trusts.

Thorstein Veblen, *The Theory of the Leisure Class – Théorie de la classe de loisir.* 1899. Il n'y avait pas assez de place pour Veblen dans *Economix,* mais c'est son chef-d'œuvre : un regard brillant et méchant sur la manière dont les plus "évolués" d'entre nous sont primitifs, dans une prose hystériquement exagérée. Qui d'autre pourrait qualifier les petits roquets de salon de "monstruosités canines" et s'en tirer sans problème ?

Howard Zinn, *A People's History of the United States – Une Histoire populaire des États-Unis.* 1980. L'histoire de l'Amérique vue par les yeux des gens ordinaires. Existe aussi en adaptation BD !

REMERCIEMENTS

Composer ce livre a représenté des années de lecture, de réflexion et d'écriture en solitaire ; les personnes qui suivent ont rendu ces années supportables.

Je n'aurais jamais commencé ce livre sans Pam Berenbaum et Jane Anne Murray.

Ashley, Sheeba, Sanjay, Sarah et Sindhu à Greenwoods m'ont ouvert leur maison quand j'ai commencé à écrire. Priya, Sanajy, et Sanjay du Teapot ; Sunny, Alpa, Silvan, Hiren, Tsirin, Lucas, Diego, Bansari et Bindu du Coffee Pot ; et Holly, Antone, Allison et Michele du Bisco m'ont laissé investir leurs établissements comme s'il s'agissait d'un bureau.

Ma famille m'a prodigué des suggestions, des contacts et connexions, et des tonnes d'encouragements quand j'avais peur que tout ce projet soit délirant.

Des encouragements me sont aussi venus de Stephen Dubner, Kendlyn Dias, Matthew Franklin, Ilene Richman, Nina Paley, Gary Marcus, Dean Haspiel, Eleanor et Michelle Horowitz, Mia Lipsit, Vanessa Weiman, Taylor Janis, John Bossen, Betty Zsoldos, John Glenn, Don Kalb et Ken Hale.

Mes agents, Judith Hansen et Sui Mon Wu, ont accepté un livre à moitié fini d'un auteur inconnu et sont restés enthousiastes lorsque je le terminais ; ils m'ont également fait connaître le travail de Dan Burr.

Je ne peux remercier suffisamment Dan Burr pour ses extraordinaires illustrations ; elles sont même encore mieux que ce que j'avais en tête. Merci également à Henrik Rehr, qui le premier a transformé mes mots en images, ainsi qu'à Chris Butzer, S. Y. Choi, Big Time Attic, et J. P. Covert pour leurs excellents échantillons.

Charlie Kochman chez Abrams a cru dans le livre assez pour l'acheter, alors que je n'étais pas encore sûr de ce que j'avais écrit. Sheila Keenan, mon éditrice, a pris mon premier brouillon baveux et l'a mené à son achèvement.

James K. Galbraith, Morten Rønningen, Hege Karlsen, David Ellis Dickerson, Michele Passalacqua, Milan Gagnon et Judith Weinblatt ont vu les premières versions et n'ont pas employé les mots “Manifeste d'Unabomber” dans leurs commentaires.

Larry Gonick, dont les incroyables bandes dessinées historiques ont inspiré la mienne, m'a apporté ses commentaires précieux.

Ian Akin et Brian Carvey, artistes et lettreurs, m'ont sorti de la poisse quand les délais sont devenus serrés.

Tracy Rowland a patiemment enduré mes crises d'anxiété quand les choses allaient mal et mes périodes maniaques quand elles allaient bien. Elle est vraiment géniale.

Enfin, ma gratitude éternelle va à Timothy Guinnane, qui a patiemment lu le manuscrit et m'a sauvé de fautes trop nombreuses pour être comptées, puis a refait la même chose avec la première version en croquis. Olivier Giovannoni a trouvé plusieurs fautes qui s'étaient glissées ultérieurement. Toutes les fautes qui restent m'incombent entièrement.

M.G.

Je souhaite saluer les importantes contributions que Debra Freiberg, mon épouse et partenaire artistique, a apportées à la production de ce projet. Le lettrage, ainsi que les touches et références artistiques, portent tous l'estampille de son contrôle qualité.

J'aimerais aussi exprimer des remerciements cordiaux et sincères à Judy Hansen, à feu Dave Schreiner pour ses premiers encouragements, il y a longtemps, et, bien sûr, à Michael Goodwin.

D.E.B.

INDEX

D

E



G

H

I

J

K

L

M

N





Q

R

S

T

U



W

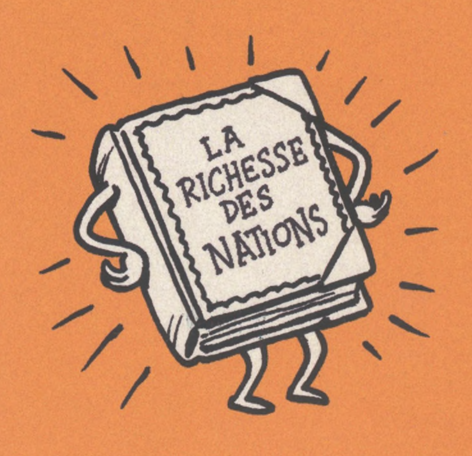


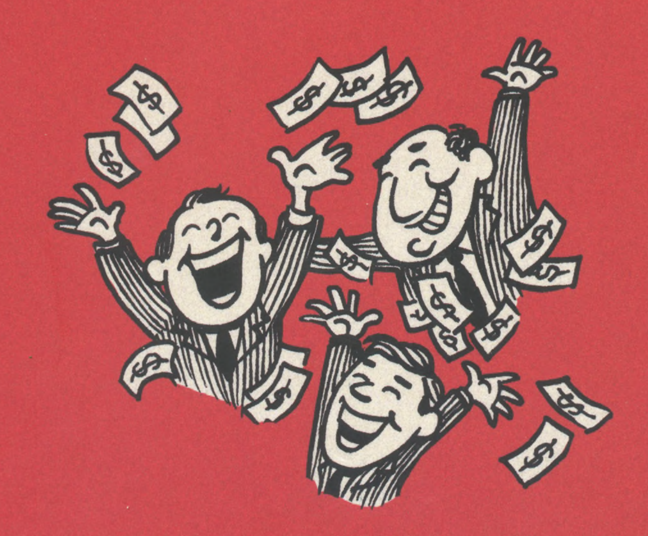
Z

MICHAEL GOODWIN
est passionné à la fois par l'Histoire et par l'économie. Ne trouvant pas d'ouvrage capable de raconter dans un seul livre quatre siècles de pensée économique tout en étant accessible au plus grand nombre, il a décidé de l'écrire en en faisant une BD. Comme beaucoup d'écrivains, Goodwin vit à New York avec deux chats. À l'occasion de la sortie de son livre, il a créé un site Internet qui prolonge le livre : www.economixcomix.com

DAN E. BURR
a travaillé dans beaucoup de domaines, dont le dessin animé, l'illustration pour la presse (journaux et magazines) et le design de produits. Ses romans graphiques ont remporté de nombreux prix et ont été salués par la critique. Il vit à Milwaukee dans le Wisconsin.

HÉLÈNE DAUNIOL-REMAUD
est traductrice de littérature, cinéma et théâtre. Elle a traduit de nombreux romans graphiques dont *Notes pour une histoire de guerre* de Gipi (prix du Meilleur Album, Angoulême 2006), *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov et *Le Fléau* de Stephen King.





Mêlant la bande dessinée avec des textes clairs et pleins d'humour, ce roman graphique transforme la « science obscure » de l'économie en une histoire amusante et accessible à tous.

« C'est tout simplement phénoménal ! »
DAVID BACH

« Si ce livre pouvait se résumer en une phrase, c'est bien que l'économie peut être accessible et compréhensible à tous. »
PUBLISHERS WEEKLY

« Michael Goodwin n'a pas uniquement écrit un grand livre, il a écrit un manuel que toutes les écoles et les universités se doivent d'avoir dans leur bibliothèque. »
ANDREW SMITH

« Goodwin a réussi ce qui était apparemment impossible : il a rendu les sciences économiques compréhensibles et amusantes. »
JOEL BAKAN

« Un cours stupéfiant. Une source d'informations superbement présentée, puissante, intelligente et essentielle ! »
JOHN PERKINS

« Keynes, Friedman et Adam Smith s'affrontent case après case. Vous ne considérerez plus jamais l'économie comme une "science obscure". »
ANDREW LEONARD

« Qui aurait cru que les sciences économiques pouvaient être amusantes et réellement accessibles ? »
STEPHEN PETRANEK

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR HÉLÈNE DAUNIOL-REMAUD

ISBN 978-2-35204-243-3

9 782352 042433

724 494 8 • 21,90€